LA BATAILLE

DE LA

TROUÉE DE CHARMES

25-26 AOUT 1914

Au cours de ses recherches sur l'*Histoire de la guerre de 1914*, M. G. Hanotaux a été amené à dégager de l'ensemble des événemens un fait considérable et trop peu connu : la *Victoire de la Trouée de Charmes*, remportée par les armées françaises, les 25 et 26 août 1914. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue* cette étude entièrement nouvelle, appuyée sur la plus solide documentation, d'une importance capitale pour l'intelligence des principaux événemens de la guerre.

Le plan général d'attaque des Allemands sur la frontière française était une application des principes de Schlieffen : immense poussée des armées allemandes sur notre frontière décrivant, de la mer du Nord aux Vosges, un vaste demi-cercle destiné à enserrer les armées françaises par l'Ouest et par l'Est, tandis que le centre s'avancerait pour asséner le coup décisif. C'est la tenaille.

Von Klück commande l'aile droite : il passe la Sambre, l'Oise et l'Aisne, laisse Paris de côté et tend une des branches de la tenaille sur Troyes. Le prince héritier de Bavière commande l'aile gauche ; il passe la frontière, laisse Nancy de côté et force la trouée de Charmes pour tendre l'autre branche de la tenaille

sur Neufchâteau et Troyes. Le kronprinz descend du Luxembourg, laisse Verdun de côté et s'avance sur Bar-le-Duc et Troyes. Le rendez-vous général est donné approximativement sur les bords de la Seine.

La direction du mouvement de von Klück est connue; la direction du mouvement du prince de Bavière résulte d'un ordre saisi sur l'ennemi et qui porte comme objectif *Rozelieures*, c'est-à-dire la trouée de Charmes; la direction du mouvement du kronprinz nous est révélée par un ordre du 6 septembre donnant encore à cette date, pour objectif à sa cavalerie, Dijon. L'ensemble du plan explique la place attribuée aux deux princes héritiers, le kronprinz et le prince héritier de Bavière : on les met à la tête des deux armées qui, dans la pensée du haut commandement allemand, doivent jouer finalement le rôle principal et cueillir les plus beaux lauriers.

Tout le monde sait comment la réalisation de ce plan fut empêchée dans l'Ouest par la bataille de l'Ourcq et la victoire de la Marne : von Klück, mis en retrait d'emploi, se débat sous le poids de la faute qu'il a commise en mésestimant son adversaire et en se laissant surprendre par la magnifique manœuvre du général Joffre. Mais de ce qui s'est passé dans l'Est, où la manœuvre française fut également habile et fortement exécutée, on sait peu de chose. C'est de cette bataille de l'Est que je voudrais donner un aperçu aujourd'hui en la considérant à part dans l'ensemble du grand drame militaire qui dura vingt-deux jours, et qui décida du sort de la guerre : la Bataille des frontières.

Les rencontres de l'Est ont leur point culminant dans la *Bataille de la trouée de Charmes.*

Deux armées allemandes, commandées, l'une par le prince Ruprecht de Bavière, l'autre par le général von Heeringen, débouchant la première de Metz et de la Lorraine annexée, la deuxième de Strasbourg et de l'Alsace par le Donon et les cols des Vosges, marchent sur la trouée. Si elles passent, nos places de l'Est sont tournées et l'armée du général Joffre est prise à revers. Or, elles ne passent pas. La 1re et la 2e armées françaises les arrêtent et les forcent à reculer. On peut dire que l'une des branches de la tenaille fut, dès lors, sinon brisée, du moins faussée. Le 25 et le 26 août 1914 sont donc déjà des journées décisives.

La 1re et la 2e armées françaises avaient pris l'offensive dès le 14 août. Combinant leur mouvement avec celui de l'armée qui

pénétrait en Alsace, elles s'étaient avancées en Lorraine annexée. La 1re armée, commandée par le général Dubail, avait occupé Sarrebourg et s'était portée vers Fenestrange pour s'arracher à la région des Étangs. La 2e armée, sous les ordres du général de Castelnau, débouchant de Château-Salins, s'était avancée sur Morhange et Vergaville pour couper la voie ferrée Metz-Strasbourg à Bensdorf. Mais les deux armées s'étaient heurtées à des préparations extrêmement fortes. Après de vifs engagemens, elles avaient dû se replier sur le territoire français et les armées allemandes, se croyant maîtresses du terrain, s'étaient ébranlées, à leur tour, pour commencer l'exécution du grand mouvement sur la trouée de Charmes.

Les armées allemandes se composent, de l'Ouest à l'Est : des IIIe et IIe corps bavarois, du XXIe corps, du Ier corps bavarois et de son corps de réserve (armée du kronprinz de Bavière), des XIVe et XVe corps, du XIVe corps de réserve et de diverses formations d'ersatz et de landwehr (armée von Heeringen). Les armées françaises se composent : d'un corps de cavalerie, du 2e groupe de divisions de réserve, des 20e, 15e et 16e corps (armée de Castelnau), des 8e, 13e, 21e et 14e corps (armée Dubail).

Les troupes françaises se battent depuis le 14 sans interruption : d'abord victorieuses, elles sont maintenant refoulées, mais elles ne sont pas vaincues. Malgré leurs pertes et malgré les fatigues inouïes qu'elles ont endurées, elles sont prêtes à répondre à la voix de leurs chefs et à reprendre la lutte. Les armées allemandes se sentent victorieuses. Leurs premiers succès les ont enivrées. Les proclamations des chefs ont évoqué les souvenirs des premiers engagemens de 1870, pour leur donner confiance en leur traditionnelle supériorité. Cependant, elles ont subi de lourdes pertes. Elles aussi, sont fatiguées; certains régimens sont décimés. Le canon de 75 a commencé dans leurs rangs ses premiers ravages. Leur marche s'en trouve ralentie. On les presse de mettre le sceau à leur victoire; mais elles hésitent : aucune poursuite, aucun raid de cavalerie, aucune entreprise d'anéantissement sur l'ennemi. Les deux armées, celle qui recule par ordre, et celle qui avance par ordre, s'observent, en attendant l'heure propice pour se ressaisir de nouveau dans une suprême étreinte.

Examinons le terrain sur lequel ce nouveau corps à corps va se produire.

La partie du territoire français sur laquelle l'armée du général Dubail et l'armée du général de Castelnau évoluent dans leur marche en retraite, forme un vaste triangle dont la base est la frontière, depuis le signal de Xon jusqu'au mont Donon, et la pointe le village de Rozelieures à l'entrée de la trouée de Charmes. Le point médian de ce triangle est approximativement Lunéville. De Lunéville les routes venues de la Lorraine et de l'Alsace conduisent à la trouée de Charmes.

Dans les journées des 20 et 21, l'armée du général Dubail a été obligée d'abandonner le mont Donon et de se mettre en retraite sur la Meurthe et sur la Mortagne. L'armée du général de Castelnau a perdu, de son côté, la ligne de la frontière; elle s'est repliée en faisant demi-cercle à droite, de façon à occuper les hauteurs du Grand-Couronné qui défendent Nancy. Le péril de cette disposition est le suivant : les deux armées, par ce double mouvement, se sont séparées l'une de l'autre; entre elles une fissure s'est produite; et cette fissure se trouve précisément dans la région de Lunéville, en face de la trouée de Charmes. Grande tentation pour l'ennemi de se précipiter par cette porte qui s'ouvre devant lui et de gagner vivement l'objectif qui est le sien, la fameuse trouée. Mais le haut commandement français voit le coup et fait ce qu'il faut pour y parer. Il combine les deux journées qui auront pour objet et pour résultat d'attirer l'ennemi et de le prendre, pour ainsi dire, dans la souricière.

La préparation de cette heureuse reprise tire parti, comme il est naturel, de la disposition du terrain : l'armée Dubail résistera sur les lignes successives des rivières qui prennent la plaine en écharpe, la Vezouse, la Meurthe, la Mortagne, pour barrer la route aux armées allemandes, tandis que le général de Castelnau s'organisera et s'appuiera sur le Grand-Couronné de Nancy, soit pour défendre la ville, soit pour manœuvrer au cas où l'ennemi marcherait directement sur la trouée de Charmes.

La position du Grand-Couronné devient ainsi la base de notre contre-offensive dans l'Est.

I. — LE GRAND-COURONNÉ

La défense naturelle de Nancy se compose de deux parties, l'une Est et l'autre Ouest, qui forment comme une amande dont

les deux écailles seraient séparées par le cours de la Moselle. L'écaille Est, c'est le Grand-Couronné; l'écaille Ouest, c'est la forêt de Haye.

Ne nous occupons que de la partie Est.

L'écaille a ses rugosités et ses excroissances : elles sont formées par les hauteurs qui couronnent la rive droite de la Moselle et qui constituent l'espèce de petite Suisse séparant le bassin de la Moselle du bassin de la Seille. La Seille se jette dans la Moselle à Metz. Si on voulait suivre l'image, il faudrait dire que l'écaille étend sa pointe jusqu'à Jouy-aux-Arches, aux portes de Metz.

En réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi. Car une première pointe achève la région nancéenne au signal de Xon, en avant de Mousson, lieu consacré aux divinités anciennes, terme que la nature a placé entre la Lorraine de Nancy et la Lorraine de Metz. Au pied du signal de Xon, c'est le pont de Mousson; plus près de Nancy, c'est la roche féodale de Mousson, et, en avant encore, une plaine couverte de forêts, la forêt de Facq. Puis le terrain se relève brusquement et, en contre-pente, dominant la vallée, l'éperon de Sainte-Geneviève est le premier talus du Grand-Couronné. Cet éperon, la colline de Sainte-Geneviève, est consacré à la sainte qui a protégé les Gaules contre l'invasion des barbares; un monument y est élevé en l'honneur de la vierge de Paris et rappelle la victoire de Jovin, général de l'empereur Valentinien sur les Alamans en 366. Toujours les mêmes combats et toujours les mêmes adversaires!

Le paysage est de toute grandeur. En face, le rocher de Mousson; dans le lointain, le signal de Xon; au pied de la colline, à gauche, la Moselle niellant le sol brun de ses boucles d'acier. Sur l'autre rive, Pont-à-Mousson, et, au delà, encore à l'Ouest, esquissées dans la brume, les pentes du Bois-le-Prêtre qui rattachent la région à celle de la Woëvre : c'est une magnifique tapisserie, mais avec le coloris tendre et bleuté d'une miniature de missel. Sur la ligne d'horizon, une ville tapie dans une atmosphère plus aérienne et plus bleutée encore : c'est Metz. On discerne les coupoles, les clochers, les cheminées, la mer confuse des toits; il semble qu'il n'y ait qu'à tendre la main!... Entre Metz et Nancy, les forêts, montant et descendant aux pentes des coteaux, forment un rideau mouvant et perfide voilant de son ombre la région qui réunit les deux villes. Au Sud

de la colline Sainte-Geneviève, le Grand-Couronné développe sa figure bosselée et rugueuse : ce ne sont que hauteurs et vallons, pentes et contre-pentes, sommets qui se commandent les uns les autres, ravins ridant la plaine ou s'enfonçant au creux des bois. Du Nord au Sud, voici le mont Toulon (375 mètres), le mont Saint-Jean (407 mètres), les Moivrons à 411 mètres, le Grand Mont d'Amance à 410 et, quand on a franchi la coupure que fait la Pissotte se glissant de Champenoux vers Dommartin, Lay et Nancy, le Rembétant au-dessus de Varangéville et Dombasle. S'appuyant sur le Sanon et le canal de la Marne au Rhin, il fait un dos d'âne dominant la plaine au Sud vers Lunéville, comme Sainte-Geneviève le domine au Nord vers Metz.

Partout, sous nos yeux, c'est un tapis vert à peine coupé par le damier de quelques champs arables. On ne dira jamais le rôle que les forêts ont joué pour la défense des chemins de Lorraine. Elles se sont dressées en quelque sorte contre l'ennemi. Partout, les routes ont des bois comme flancs-gardes. A défaut d'autre préparation, les forêts furent des remparts. Forêt de Gremecey, forêt de Champenoux, forêt de Vitrimont, bois de Faulx, et tant d'autres, complètent et allongent jusque dans la plaine les contreforts du Grand-Couronné. Les forêts ont, à leur tour, leurs ouvrages avancés : ce sont « ces ceintures d'arbrisseaux revêches qu'on appelle, dans le pays, des *fourasses*. Les bois de Facq, du Chapitre, de Faulx et, en plaine, la forêt de Champenoux et ses annexes, sont les masses les plus importantes. Le plateau de Malzéville, lieu fameux des fastes militaires locaux, n'est qu'un sol aride et chauve, ceinturé, sur tous ses côtés, d'une bande étroite de sapins qui le cache à toutes vues du dehors (1). »

On peut s'imaginer ce que va devenir, entre les mains d'un chef avisé et résolu comme le général de Castelnau, une place forte ainsi composée par la nature, aménagée et achevée par la volonté et le travail des hommes, couvée depuis de longues années par les presciences locales et les prévisions sagaces des chefs les plus expérimentés. Le Grand-Couronné, c'est le nid du 20e corps. Il s'y retrouve sur son terrain. Presque tous les généraux qui servent dans la 2e armée ont commandé là.

L'avantage que les Allemands avaient trouvé à Morhange,

(1) De Pouvourville, *Jusqu'au Rhin*.

les Français vont le reprendre au Grand-Couronné. L'ennemi a passé la frontière le 22, mais sans élan. Le récit d'un général allemand, publié le 18 septembre 1914 comme le premier exposé semi-officiel des événemens, dit en propres termes : « Les pertes du corps d'armée (Ier corps bavarois) durant les quelques jours qui suivirent la bataille de Sarrebourg, ont atteint 25 et même quelquefois jusqu'à 50 pour 100 des effectifs. » Les troupes manquent de munitions; elles ont besoin de respirer. Les renseignemens donnés par les reconnaissances aériennes établissent que l'ennemi a perdu le contact sur tout le front, le 22 au matin. Il s'est arrêté, le 21 au soir, sur la ligne Vic-Juvelize-Donnelay-Bourdonnaye.

D'autre part, le 21 au soir, le général de Castelnau a placé le front fortifié de Nancy sous les ordres du général Léon Durand, commandant le 2e groupe de divisions de réserve; il le divise en quatre secteurs :

1° Le Rembétant : une brigade mixte du 9e corps, deux régimens de réserve et un groupe d'artillerie du 9e corps (colonel Briant);

2° Seichamps-Pulnoy : 34e brigade, un groupe et deux batteries d'artillerie et un escadron du 7e hussards (général Guignabaudet);

3° Mont d'Amance-La Rochette : 70e division de réserve (général Fayolle, le futur commandant de la 6e armée de la Somme, lors de la bataille de juillet 1916);

4° Jandelaincourt-Mont Sainte-Geneviève : 59e division de réserve et 35e brigade mixte (général Ropp).

En outre, la place de Toul est mise sous les ordres directs du général de Castelnau.

La nuit du 21 au 22 n'est marquée par aucun incident.

La 2e armée se reforme et reprend haleine à l'abri des travaux préparés sur le Grand-Couronné; la cavalerie couvrant la droite de la 2e armée et assurant la liaison avec la 1re armée.

II. — COMBAT DE FLAINVAL; OCCUPATION DE LUNÉVILLE

La journée du 22 devait être plus dure. Le front Nord et Est du Couronné est bombardé par intermittence; notre artillerie lourde répond. Mais, au Sud, le 15e corps, après les dures journées de combats et de retraite des 19, 20 et 21 août, ne se

sent pas en état de se maintenir sur la rive droite de la Meurthe, aux abords Nord-Nord-Ouest de Lunéville : on le renforce par une brigade mixte du 20e corps (général Ferry) sur la position de Flainval.

Les troupes allemandes se mettent en mouvement. Elles sont observées par un témoin qui nous raconte leur passage par les villages de la frontière qui, la veille au soir, avaient vu disparaître les dernières arrière-gardes françaises :

Tout à coup, des hurlemens sauvages et une galopade effrénée retentissent dans la grande rue et, courbés sur leurs chevaux lancés au galop, la bride dans les dents, la lance en main, le revolver de l'autre, jetant des regards furieux de tous côtés, passent comme un ouragan six cavaliers vêtus de gris : ce sont des chevau-légers bavarois.

Épouvantés, les habitans s'enferment dans leurs maisons. Dix minutes après, de nouveaux hurlemens et le vacarme effrayant d'une galopade. C'est une avalanche de 200 cavaliers qui descendent la grande rue. Ils s'arrêtent au bas du village (Réméréville), dans la cour du château.

Un bruit sourd, cadencé de troupe en marche. Une colonne d'infanterie passe. Les hommes vont d'un pas allongé. Ils sifflent une mélopée monotone et triste qui scande leur marche. Une troupe arrive au pas gymnastique et disparaît au tournant de la route de Nancy. Le village est bientôt rempli de soldats. Des automobiles arrivent sans cesse, des officiers en descendent. Des cyclistes, des cavaliers partent de tous côtés. A la même heure, des colonnes allemandes débouchaient à Mazerulles, Erbéviller, Courbessaux, Drouville, Maixe.

Voilà que les soldats se répandent dans le village. Ils parcourent les maisons, les écuries, les greniers, toutes les pièces ; ils regardent dans les coins, ils ouvrent les armoires, ils enfoncent les baïonnettes dans les matelas. Et, toujours, ils frappent les murs avec la crosse de leurs fusils et, de leurs bottes aux talons ferrés, ils martellent lourdement les planchers... Ils sont méfians. Il faut goûter avant eux aux alimens qu'ils emportent (1).

Une scène sur le vif :

Près de la fontaine, au milieu du village, une troupe est arrêtée. L'officier crie devant les maisons fermées : « Monsieur ! monsieur ! » Personne ne répond. Enfin, il se décide, pénètre dans la demeure la plus proche, et en fait sortir une jeune fille, Marie-Thérèse Guérin. « Pourquoi ne répondiez-vous pas ? demande l'officier. — J'étais dans le jardin derrière. — Prenez ce verre et buvez. Si cette eau est empoisonnée, vous en répondez. » La jeune fille prend l'eau à la fontaine et boit.

L'officier se tourne vers ses soldats et dit : *Es ist gut* ; puis, il interroge : « Y a-t-il soldats français ici ? Quand sont-ils passés ? Avaient-ils l'air découragé ? Peuvent-ils se battre encore ? Où ont-ils fait leurs retran-

(1) C. Berlet, *Réméréville*.

chemens? — Nos soldats sont passés la nuit, répond la jeune fille; je n'ai donc pu juger de leur état. Quant à dire où ils sont allés se retrancher, je ne puis, n'étant pas sortie de la maison. — *Ya, ya*, reprend l'officier moqueur. Demoiselles françaises, malignes, malignes. »

Des soldats sont montés dans le clocher de l'église. On les voit en observation à la lucarne. Ils ont installé une mitrailleuse. Les aiguilles de l'horloge marquent à présent l'heure allemande.

Les Allemands ne cantonnent pas au village. Ils restent au dehors. Durant cette journée, le canon tonne du côté de Lunéville. Mais, ici, tout est calme.

Tout ne se passait pas partout dans ces conditions relativement tranquilles. A quelques kilomètres, Maixe est en feu. Les forces allemandes se rassemblent de toutes les directions pour donner le coup de collier nécessaire et en finir avec la résistance française. L'armée du prince royal de Bavière venant de Delme, de Morhange et s'étendant jusqu'à Avricourt, a pour objectif le Grand-Couronné et Lunéville. L'armée du général von Heeringen, débouchant du Donon et des cols des Vosges, a pour objectif, au Sud, la ligne de la Mortagne et la forêt de Charmes où elle compte prendre à revers les forces françaises qui ont pour mission de défendre la trouée face au Nord-Est.

Ainsi l'ennemi vise, comme première base, l'occupation en force de la région de Lunéville par le XXIe corps, les IIe et IIIe corps bavarois.

L'attaque allemande commence le 22 août, dès 8 h. 30 du matin, sur les points où le 16e corps s'était établi, les hauteurs de Crion et de Sionviller. Le 15e corps ne se sentant pas de force à lutter avec, dans le dos, la rivière de la Meurthe, est autorisé, vers 10 heures, à se replier sur la rive gauche. On a pris la précaution de ne pas encombrer, par sa retraite, les passages de Lunéville : la 29e division a ordre de prendre les ponts de Blainville-Damelevières; la 30e division le pont de Rosières-aux-Salines. Le corps vient occuper les positions qui lui ont été prescrites sur les hauteurs de Saffais.

Cependant, il faut tenir le plus longtemps possible sur la rive droite de la Meurthe. Le général de Castelnau donne l'ordre au général Foch, qui commande le 20e corps, de prendre les mesures nécessaires à cet effet. Celui-ci charge la 11e division, « la division de fer, » et spécialement la 22e brigade, de cette mission. La division est sous le commandement du général Ferry. La 22e brigade, venant de Morhange, où elle s'est battue

deux jours, arrive à Dombasle dans la nuit du 21 au 22 août. Elle a fait une marche de 50 kilomètres. On ne la laisse pas reposer. Soutenue par deux groupes de 75 et deux groupes d'artillerie lourde, elle franchit la Meurthe et occupe les hauteurs de Flainval. L'ennemi fait un effort pour lui passer sur le corps; mais elle tient toute la journée du 22 et, empêchant ainsi l'ennemi de tourner le Grand-Couronné vers le Sud, maintient ses liaisons avec le 16e corps. Le soir venu, la mission est remplie, la 22e brigade se décroche des Allemands sans être inquiétée. L'ennemi perd le contact. Les Français repassent la Meurthe et font sauter les ponts derrière eux.

Quelques semaines plus tard, le 16 octobre, le général de Castelnau se portait lui-même à l'état-major de la division et citait à l'ordre du jour le général Ferry, « pour avoir deux fois rétabli la situation en Lorraine, à Flainval et à Champenoux-Réméréville et avoir, par son organisation et son activité, réussi à maintenir en face de lui des forces trois fois supérieures aux siennes. »

Sur le Rembétant, la journée n'avait pas été mauvaise non plus :

Après avoir passé une nuit sur des paillasses (4e bataillon de chasseurs, à Saint-Nicolas-du-Port), nuit qui nous fit bien du bien, chacun s'empresse de se laver un peu, on en a grand besoin, et de courir voir tous les blessés de la 11e division qui sont soignés ici, le quartier ayant été transformé en hôpital. C'est une cohue invraisemblable; chacun va et vient de tous côtés.

8 heures du matin. — Branle-bas général, le clairon vient de sonner le rassemblement et pas gymnastique! Quoi! les Boches seraient-ils déjà là? Les marsouins auraient-ils lâché?... Non! C'est tout simplemeut pour être prêts. Néanmoins, une demi-heure plus tard, on retraverse la Meurthe et l'on voit arriver des paysans qui s'enfuient de leurs villages.

On grimpe au Rembétant où l'on retrouve les marsouins. Le temps est superbe. *Il règne partout une activité fébrile.* Tout à coup, semblable à un orage qui éclate, voilà notre artillerie qui ouvre le feu! 120 et 75 rivalisent à qui jettera le plus vite et le plus terriblement possible la mort dans les rangs adverses. Je crois qu'ils prennent quelque chose! La canonnade cesse, et une furia des marsouins se fait entendre, sans donner le temps de réfléchir aux Boches, qui sont cloués sur place. On a hâte d'y aller pour se venger d'avant-hier. En tout cas, on jouit du coup d'œil. Les Boches contre-attaquent... Peine perdue. Messire 75 rouvre la danse et aussitôt tout s'arrête (1).

(1) *Carnet de route inédit* du caporal Cazeneuve

Cependant, le gros du 20e corps s'était établi au Sud de la Meurthe sur les hauteurs de Ville-en-Vernois-Manoncourt et la croupe Est de Rosières. L'intention du général de Castelnau, préparant avec un soin minutieux la défense de la trouée de Charmes, est de relier le Rembétant, c'est-à-dire l'acropole Sud du Grand-Couronné, aux hauteurs de Saffais (367 mètres) et de Belchamps (413 mètres) qui commandent à la fois la plaine de la Meurthe et de la Mortagne au Nord et protègent la trouée de la Moselle au Sud. Le général prescrit, sur ces positions, des travaux de fortification passagère ; malheureusement, la troupe ne comprend pas encore toute leur importance et ne s'y applique pas. Le corps de cavalerie reste immobile en amont de Moncel-Lunéville.

Ces mesures, ramenant légèrement les troupes en arrière, laissent à l'ennemi le champ libre pour s'enfoncer vers la Mortagne, au Sud de Lunéville. En effet, si le 15e corps n'avait pu attendre le choc au Nord de Lunéville, le 16e corps, attaqué à 8 h. 30 du matin, sur la position Crion-Sionviller, avait été forcé à la retraite. L'avant-garde du XXIe corps allemand avait commencé vigoureusement l'attaque, bientôt soutenue par toutes les forces disponibles débouchant de Valhey et atteignant Einville. Vers midi, alors que Maixe commençait à brûler, la lutte était devenue très violente; l'artillerie fait des ravages dans l'infanterie française qui s'accroche au terrain. L'ennemi est contenu à gauche sur la côte qui protège au Nord Jolivet. Mais, sur la droite, vers 15 heures, la 31e division (16e corps) commençait à plier.

Les crêtes de la rive droite de la Vezouse avaient offert, d'abord, un point d'appui. Deux groupes d'artillerie de campagne, établis là par la prévoyance du commandement, canonnent l'ennemi. Une contre-attaque sur Croismare dégage la 31e division. Pourtant, elle doit céder; elle passe la Vezouse et la Meurthe à Lunéville et vient se reformer à Xermaménil. Lunéville est découvert. L'artillerie allemande vient se poster sur les hauteurs qui dominent Chanteheux et, de là, elle jette quelques obus. Lunéville est ouverte et sans défense; les premières patrouilles allemandes y pénètrent sans rencontrer la moindre résistance. C'est seulement le lendemain 23, dimanche, à 2 heures de l'après-midi, que les troupes du XXIe corps défilèrent dans les rues, musique en tête.

Cette nouvelle bataille (du 22 août) nous donna la ville de Lunéville où un zeppelin avait dû atterrir quelque temps auparavant. Nous passâmes la nuit dans le salon d'un homme riche où l'on dormit assis sur les fauteuils à coussins. Le lendemain (23 août), besogne dure et à laquelle nous n'étions pas accoutumés : nous étions fossoyeurs. Ce devait être un jour d'honneur pour notre brigade (vraisemblablement la 32e brigade, 70e et 174e régimens, de la 31e division du XXIe corps). Elle devait entrer musique en tête à Lunéville. Cela était réservé pour nous, « la brigade de fer, » comme reconnaissance et récompense de notre bravoure. Mais la chose tourna mal; à peine étions-nous en position que l'ordre du départ immédiat nous fut donné. Un combat était de nouveau engagé. Nous marchâmes tout le long du jour pour atteindre, tard dans la soirée, la petite ville de Gerbéviller. Là nous reçûmes au bivouac le premier tonneau de bière (1).

L'occupation de Lunéville était un succès dont on fit grand état en Allemagne. On alla jusqu'à dire qu'elle équivalait à la prise de Verdun. Cependant, la résistance des troupes françaises dans la journée du 22 août, notamment au combat de Flainval, aurait dû avertir les chefs allemands qu'ils n'avaient pas affaire à des armées épuisées. Mais ils s'en rapportaient aux reconnaissances qui leur dépeignaient la « déroute » des Français comme définitive et ils se grisaient de leurs propres communiqués.

Comparons les deux comptes rendus officiels : ils traduisent l'esprit des deux commandemens :

Communiqué allemand. *Berlin, 24 août* (en fait, le communiqué est du 23 soir, comme l'indique le mot « aujourd'hui ») :

« Les troupes qui, sous la conduite du prince héritier de Bavière, furent victorieuses en Lorraine, ont franchi la ligne Lunéville-Blamont-Cirey. Le XXIe corps d'armée est entré aujourd'hui à Lunéville. La poursuite de l'ennemi a commencé à porter ses fruits; l'aile des Vosges fit de nombreux prisonniers et a pris 150 canons et des drapeaux. »

Et voici le Communiqué français :

« *22 août, 23 heures. — En Lorraine.* — L'offensive allemande, qui avait répondu à notre attaque et continué pendant la journée d'hier, a été arrêtée aujourd'hui. Il ne s'est produit aucune attaque allemande contre la position désignée sous le nom de « Grand-Couronné de Nancy. »

« Des engagemens ont eu lieu sur les hauteurs au Nord de

(1) *Frankfurter Zeitung* du 27 septembre 1914.

Lunéville. On a l'impression que, dans ces actions, l'attaque des Allemands a été molle. Il est certain que, si nos pertes, au cours de ces trois derniers jours, ont été sérieuses, celles des Allemands l'ont été également. »

III. — DANS L'ATTENTE DE LA BATAILLE

Nous sommes au 23 août. C'est seulement à partir de cette date que les ordres supérieurs établissent pleinement la liaison entre la 1re et la 2e armées et leur donnent l'objectif commun qui doit consister à tendre une sorte de piège à bascule devant les troupes allemandes s'avançant imprudemment. La plate-forme du piège est constituée par l'armée Dubail qui a l'ordre de s'établir en ligne par le travers de la vallée, tandis que la charnière et l'abattant se composent de l'armée Castelnau, occupant les hauteurs du Grand-Couronné, passant par-dessus la Meurthe et s'établissant jusqu'à la crête de Saffais-Belchamps.

Quand les positions seront solidement prises, la jonction des deux armées se fera sur les hauteurs au Nord de la forêt de Charmes, par les 64e et 74e divisions de réserve (2e armée) qui barrent la trouée, la 16e division du 8e corps et la 6e division de cavalerie (1re armée) qui, alertées dans la région au Sud de Rozelieures et de Borville, sont prêtes à intervenir dans le flanc de l'armée allemande et à dégager l'armée voisine.

2e armée. — La journée du 23 se passe encore dans un calme relatif. Sans doute, l'ennemi souffle de son côté. C'est un dimanche, qu'il consacre à faire son entrée de parade dans Lunéville. Sauf deux attaques sans résultat, que nous allons signaler, cette journée est une sorte de trêve de part et d'autre.

L'armée de Castelnau s'établit fortement sur ses positions. Le quartier général est transporté à Pont-Saint-Vincent, ce qui indique chez le général la volonté arrêtée de surveiller la région de Charmes, d'opposer l'aile droite de son armée au mouvement débordant de l'ennemi vers le Sud, et de défendre la rive gauche de la Meurthe en prolongement du Grand-Couronné.

Voyez avec quel soin il masse ses troupes de façon à dominer ce couloir dont la valeur stratégique et tactique est d'une telle importance.

Le 16e corps d'armée, que nous avons vu se reconstituer vers Xermaménil la veille au soir, gagne la région Ferme

Léaumont (cote 352)-Belchamps, commandant la route de Lunéville à Bayon. Il comprend la 32e division et la 74e division de réserve, car la 31e division, que nous avons vue fort éprouvée, le 22, dans la région de Jolivet, se reconstitue sur la Moselle. La protection de la route Lunéville-Bayon est spécialement confiée à la 74e division de réserve (général Bigot) qui a commencé ses débarquemens dès le 20 août; quant à la 32e division, sa 63e brigade est à droite; un des régimens de la 64e brigade est à Villacourt au Sud de Bayon, allongeant ainsi la défense jusqu'aux régions boisées de la trouée de Charmes. Toute l'artillerie du 16e corps est en ligne sur les crêtes de Belchamps et au Nord de Brémoncourt (cote 413).

Plus au Nord, le 15e corps, qui, on s'en souvient, n'a pas pu prendre part au combat du 22, se rassemble à gauche du 16e corps, dans la région Haussonville-ravin de Ferrières.

Le 20e corps d'armée s'articule de manière à pouvoir se porter, soit à la défense du Grand-Couronné, si l'ennemi fait une entreprise sur Nancy, soit à la défense de la trouée de Charmes, si, comme il est probable, il se détourne de la ville pour accomplir la grande manœuvre stratégique.

La brigade Ferry (du 20e corps) a repassé la Meurthe après avoir repoussé victorieusement quatre attaques d'une brigade bavaroise sur les hauteurs de Flainval.

L'artillerie du corps d'armée dominant la Meurthe et prenant d'enfilade la vallée du Sanon, est en batterie sur la crête Saint-Nicolas-Cuite-Fève; elle est appuyée par une brigade de la 11e division ainsi que par le 4e bataillon de chasseurs, qui tient solidement le pont de Saint-Nicolas; car de ce point dépendent les communications entre les deux parties de l'armée.

23 août. — Le sol est couvert de cadavres allemands (Rembétant). Toute la journée se passe sous un marmitage continuel, mais peu sensible pour nous. Le soir arrive; nous quittons nos emplacemens et redescendons vers Saint-Nicolas. On s'installe en petits postes sur les routes, les ponts, le canal, etc., et la nuit se passe assez calme.

La 39e division (20e corps) est en réserve et au repos à Lupcourt-Manoncourt, derrière l'artillerie du corps d'armée. On renforce encore la garnison du Rembétant par le 43e colonial. Les divisions de réserve gardent toujours le Grand-Couronné

plus au Nord, ayant leur force principale vers Lenoncourt, prêtes à contre-attaquer, s'il y a lieu, soit vers Haraucourt, soit vers Réméréville. Au fort de Bourlemont, toutes les dispositions sont prises pour une vigoureuse défensive.

On n'est pas encore renseigné exactement sur les intentions de l'ennemi; il semble qu'il tende à s'écouler vers la trouée de Charmes; en effet, on signale une division ennemie s'avançant sur la route de Château-Salins et se dirigeant vers le Sud; plus au Sud, le IIe bavarois est sur le Sanon (la IIIe division bavaroise est sur Maixe-Drouville); plus au Sud encore, un corps d'armée entre le Sanon et la Meurthe se retranche dans la région Maixe-Anthelupt-Flainval. Partout l'ennemi creuse des retranchemens comme pour se protéger à sa droite, et installe ses batteries. Quelle chance inespérée s'il se lance vraiment en avant, prêtant le flanc à la manœuvre qui le menace du haut du Grand-Couronné!

A midi, je pars en reconnaissance avec mon peloton, le long de la Meurthe, pour voir à Damelevières et Blainville les mouvemens de l'ennemi. Pas d'incident. En passant près d'un petit bois, au retour (il fait presque nuit), on nous tire dessus assez vivement. C'est un poste français qui nous prend pour des uhlans! Personne n'est atteint. Les patrouilles allemandes ont franchi, ce soir, la Meurthe (1).

Mais on peut hésiter encore sur les intentions de l'ennemi. Dans cette journée du 23, il tente deux attaques sur le Rembétant, l'une vers dix heures venant de Dombasle, l'autre vers treize heures, par le bois de Crévic. Elles sont arrêtées toutes deux par le feu de l'artillerie lourde du Rembétant et des batteries de la rive gauche de la Meurthe : une des attaques contre le Rembétant est repoussée vigoureusement par les 212e et 290e de réserve. Or, sans que les troupes françaises s'en doutassent, elles avaient, par leur artillerie de la rive gauche de la Meurthe, infligé des pertes nouvelles très sérieuses aux Allemands, notamment aux environs de Blainville, où l'artillerie du 15e corps avait fait de véritables ravages; le spectacle impressionnant en fut donné aux officiers français, dès le lendemain matin, lors des reconnaissances.

C'est dans cette matinée du 23 qu'avait eu lieu l'entrevue émouvante rapportée entre le général de Castelnau et le général

(1) *La Victoire de Lorraine* (Carnet d'un officier de dragons), p. 17.

Léon Durand, le premier disant : « Je vous en supplie, tenez, tenez! » et le second répondant : « Nous tiendrons (1). »

La veille, le général Léon Durand a réconforté les Nancéens par cette fière proclamation (2) :

HABITANS DE NANCY

Nancy, 22 août 1914.

Commandant les troupes opérant dans votre région, je fais appel à votre bonne volonté, à votre calme, à votre patriotisme dans les circonstances que nous traversons. Ne prêtez pas l'oreille aux bruits alarmans qui circulent.

Nos troupes et moi, nous sommes là; comptez sur nous!

Signé : Général Léon Durand.

L'ennemi ne manifeste, dans la soirée, aucune velléité d'attaquer : on le voit installer une nombreuse artillerie sur les hauteurs de Flainval-Anthelupt, d'où il peut, soit canonner le Rembétant, soit prendre à revers nos troupes vers Lamath-Xermaménil, ou, si elles tentent de s'y glisser, dans la forêt de Vitrimont.

1re armée. — La 1re armée (armée Dubail) a reçu pour instruction de combiner, dès le 23 août, son action avec celle de la 2e armée. Il est temps. L'ennemi a envahi, par tous les points de pénétration, la vallée de la Vezouse et s'est mis en marche sur la vallée de la Meurthe. Venant d'Avricourt, de Blamont, de Cirey, du Donon, des cols des Vosges jusqu'au col de Sainte-Marie (celui-ci perdu la veille par la 71e division de réserve), l'armée von Heeringen et la gauche de l'armée du kronprinz de Bavière forment un vaste demi-cercle incliné dont le sommet est aux pentes du Donon et dont la corde, qui est l'objectif, se trouve être la Meurthe avec Baccarat comme milieu. Von Heeringen descend ce plan incliné, pour aider la poussée du centre et de l'aile droite, à savoir l'armée bavaroise, se dirigeant vers Rozelieures et la trouée de Charmes.

Les mouvemens qui ont été prescrits, pour le 23, à la 1re armée française, avec un but précis d'offensive ultérieure, doivent l'amener face au Nord et au Nord-Ouest, *dans une position perpendiculaire au front qu'occupera le soir même la*

(1) *Est Républicain* du 12 septembre 1915.
(2) *La Vie en Lorraine*, août 1914, p. 212.

2e armée. Or, la veille au soir, 22 août, la 1re armée occupait une ligne dont la convexité était franchement Nord-Est. Le changement d'objectif, ordonné par le haut commandement pour le 23, aura pour effet de déterminer une convexité en sens contraire; il entraîne donc une série de larges mouvemens, avec, comme pôle d'attraction, les hauteurs dominant la lisière Nord de la forêt de Charmes.

Le général Dubail opère vers le Sud-Ouest une conversion de sa gauche et de son centre, afin d'établir sa liaison en équerre avec la droite du général de Castelnau qui, nous l'avons vu, aura son point extrême, le soir du 23 août, au Nord de la forêt de Charmes, vers Villacourt. Le 8e corps quitte, en conséquence, ses cantonnemens de la Verdurette, à l'Est de la forêt de Mondon, pour opérer ce mouvement et s'articuler avec la droite de la 2e armée vers la forêt de Charmes, laissant ainsi à l'ennemi, dans cette journée du 23 août, la faculté d'entrer, de lui-même, dans le piège largement ouvert.

Dans la nuit du 22 au 23, sous un orage épouvantable, le corps d'armée passait la Meurthe; la 16e division (de Maudhuy) recevait l'ordre, à minuit, de reprendre la retraite, le gros de la division étant déjà sur la rive gauche, un régiment étant resté sur la rive droite, vers Hablainville; la division prend la direction de Domptail-Saint-Pierremont et passe la Mortagne. Dans la journée, en très bon ordre et sans être inquiétée, mais fatiguée par la grande chaleur, elle gagne ses cantonnemens prescrits : Fauconcourt-Ortoncourt-bois du Chaufour-cotes 361 et 370.

Nous nous sommes dirigés vers la Meurthe, aujourd'hui 22 août, par un temps abominable, écrit le capitaine Rimbault, du 95e (16e division). En sortant d'Hablainville, mon convoi a été pris dans une terrible tempête. Nous étions en pleine forêt, les chevaux avançaient difficilement et d'énormes grêlons nous cinglaient le visage. En débouchant des bois, le soleil réapparut. Mais un spectacle terrible s'est offert à nos regards. Sur les chemins qui, du Nord, débouchent sur la Meurthe, nous voyons des files interminables de fugitifs. Je leur demande : « Où allez-vous, braves gens? » Et sans lever la tête, ils répondent : « A la garde de Dieu! »

Ils traînent derrière eux leur bétail et un chariot sur lequel ils ont jeté à la hâte ce qu'il faut pour aimer et ne pas mourir : leurs gosses, leurs hardes et leurs matelas. Ce soir, je couche à Flin.

23 août. — Nous avons traversé la Meurthe, et derrière nous, nous avons fait sauter les ponts. Je rencontre sans cesse des régimens qui se replient. Les hommes ne semblent plus abattus et devisent joyeusement

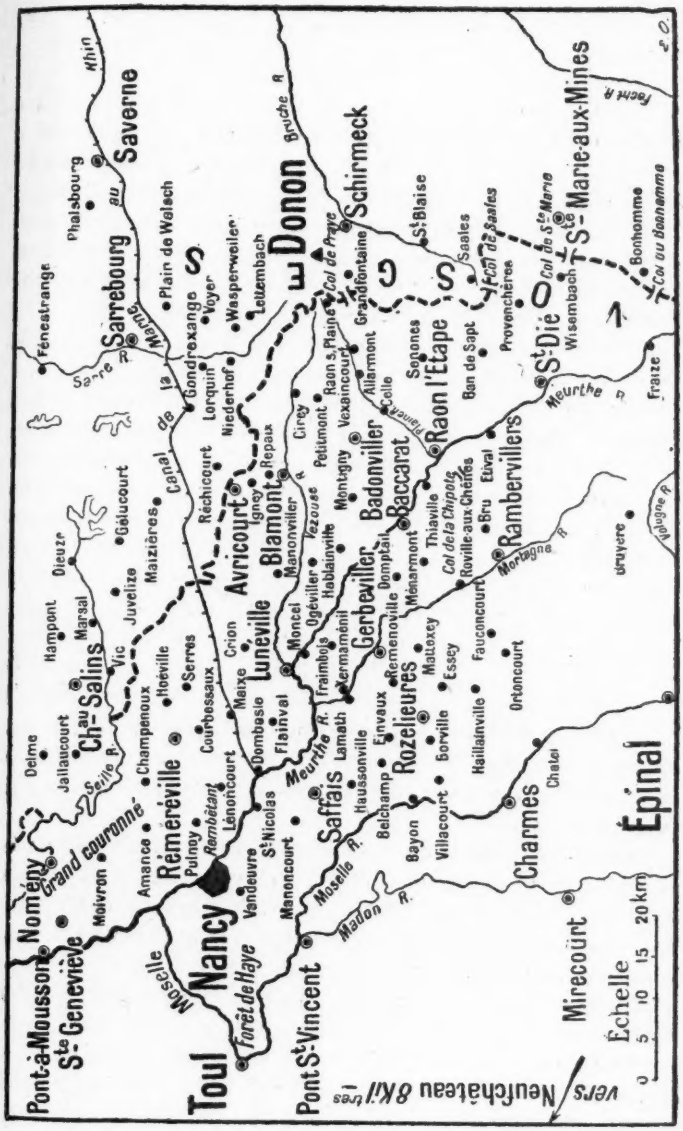
entre eux du tabac qu'ils ont pris aux Boches à Sarrebourg. Pour les mettre en confiance, le commandement a donné l'ordre à tous les avions français de l'armée d'évoluer au-dessus des troupes. Enfin, nous voici à Ortoncourt.

Le 8e corps en entier, le 23 août au soir, est sur la ligne Damas-aux-Bois, Haillainville et Fauconcourt. A sa gauche, il a laissé, dans la journée, le 2e bataillon alpin pour contenir l'ennemi et l'empêcher, notamment, de franchir la Mortagne avant la fin de la retraite du corps d'armée, la reconstitution des unités et leur liaison avec la 2e armée. Il s'agit, avant tout, d'assurer la sécurité des mouvemens qui permettront d'établir solidement le barrage de la trouée de Charmes.

C'est ici que se place l'épisode héroïque de la défense de Gerbéviller et de la Mortagne par une poignée d'hommes, défense qui permit la sécurité de la retraite du 8e corps, retint une journée entière une brigade bavaroise, mais excita à un tel degré la colère de l'ennemi que le martyre de Gerbéviller en fut l'immédiate conséquence. Un détachement de 54 alpins du 2e bataillon, commandé par l'adjudant Chèvre, un enfant du pays, reçut, dans la nuit du 23 au 24 août, l'ordre de tenir coûte que coûte les ponts de la Mortagne qui relient les deux parties du bourg. Des barricades furent établies. La brigade bavaroise du général Clauss occupait les abords de Gerbéviller. Vers neuf heures du matin, le 24 août, commença une fusillade acharnée; l'ennemi canonna des hauteurs de Fraimbois jusqu'à cinq heures du soir. Les 54 alpins, après avoir infligé des pertes énormes aux Bavarois, se replièrent sans être vus, à la fin de la soirée, et l'ennemi entra dans le bourg, qui fut mis à feu et à sang.

Ainsi, du 23 soir au 24 soir, toute une brigade allemande avait été tenue en respect par une cinquantaine d'hommes à près de 15 kilomètres en avant des cantonnemens du 8e corps. La magnifique conduite de cette troupe, que l'on eût crue sacrifiée, permit aux chefs d'apprécier le peu de mordant de l'ennemi et de donner quelque repos au 8e corps, qui en avait tant besoin !

Dans cette journée du 23 août, à droite du 8e corps, le 13e corps descendait des hauteurs de Montreux sur Baccarat et gagnait les bords de la Mortagne où il cantonnait sur Saint-Maurice, Roville-aux-Chênes et Anglemont. Le 21e corps, accro-



CARTE DE LA BATAILLE DE LA TROUÉE DE CHARMES (25-26 AOUT 1914)

ché aux croupes élevées et boisées des Vosges qui dominent la vallée de la Plaine, se dirigeait vers la Meurthe. Sa 13e division est chargée du barrage dans la vallée de la Plaine sur le front Pierre-Percée-Celles (la 26e brigade sur Celles-Allarmont-Grand-Brocart). Mais l'ennemi n'a pas attaqué, bien qu'il soit au contact. C'est donc en toute liberté et par ordre que le repli se fait sur Neuf-Maisons et Pexonne; en fin de journée, l'ennemi essaie mollement de déborder la 25e brigade vers la Plaine.

A la nuit, le 21e corps bivouaque face au Nord, sur la ligne Celles-Pierre-Percée-Pexonne-Merviller-Baccarat-Bois de Glonville, c'est-à-dire sur les pentes septentrionales de la forêt du Reclos qui surplombe la Meurthe et couvre Raon-l'Étape. Au Sud-Est, le 14e corps, ayant quitté la vallée de la Bruche, s'est replié vers l'Ouest et a occupé la région du Ban-de-Sapt.

Comme l'ennemi est partout au contact, la plus grande vigilance est prescrite, tant à la 1re qu'à la 2e armée. Des mesures de sûreté sont prises en vue d'une forte attaque de nuit possible. Toute la nuit, en effet, on est en alerte à Celles et aux environs. L'état-major de la 1re armée a quitté Rambervillers dès le 23 au soir; il s'est installé à Épinal, à l'Institution Notre-Dame, rue Thiers, et c'est de là que le général Dubail dirige la manœuvre prescrite à son armée.

IV. — BATAILLE DE LA TROUÉE DE CHARMES

Nous sommes arrivés à ces journées du 24 et du 25, qui, conformément aux prévisions et aux dispositions prises par le Grand Quartier Général, doivent voir se réaliser la manœuvre préparée depuis trois jours.

L'ordre, d'une simplicité et d'une précision parfaites, est le suivant : la 1re armée doit faire front et lutter sur place; la 2e armée, placée perpendiculairement, doit tomber sur le flanc de l'ennemi, s'il s'engage dans la région des rivières au Sud-Ouest de Lunéville.

Essayons de rendre claire la disposition générale des troupes appartenant aux deux armées, de façon à faire sentir, d'une part, le glissement des armées allemandes vers leur objectif qui est la trouée de Charmes et, d'autre part, la résistance des armées françaises, résolues non seulement à leur barrer la route, mais à contre-attaquer et à les mettre en échec.

Procédons de l'Est à l'Ouest.

Journée du 24 août. — L'ennemi n'a pas attendu l'aube du 24 pour se lancer en avant. A minuit, Celles est attaqué par surprise :

Je m'étais jeté sur mon lit, écrit le colonel Hamon, commandant la 26e brigade (21e corps), quand le cri « Aux armes ! » est poussé. Je m'équipe en toute hâte pour donner l'alarme dans tout le cantonnement et organiser la défense. Je pousse toutes les compagnies que je rencontre sur les issues Nord et Nord-Est de Celles. Un peu plus, nous étions pris au saut du lit. Une autre fois, je ne cantonnerai plus si en avant des lignes. Les 5e et 6e compagnies du 21e régiment occupent les barricades établies à l'entrée de Celles et brisent par leur feu l'élan de l'ennemi qui se replie, laissant sur la route de nombreux morts. Le 17e est sur pied. Toutes les issues sont barrées. Je mets l'ordre dans tout cela. L'ennemi ne renouvelle pas son attaque. A 4 h. 30, les 1er et 2e bataillons attaquent à leur tour ; les deux compagnies du 3e bataillon, arrivées du Grand-Brocard à la Plaine, sont prêtes à appuyer le mouvement. Le 17e tient Celles et les tranchées.

Au même moment, l'ennemi attaque Baccarat par le Nord et le Nord-Ouest. La pression de l'armée von Heeringen devient très forte sur le 21e corps. Devant ces forces supérieures et sous le bombardement intense, le 17e et le 21e régimens, notamment, sont peu à peu refoulés dans Celles, puis à l'Ouest du village ; nos batteries couvrent ce mouvement de repli et font, de leur côté, beaucoup de mal à l'ennemi.

A 5 h. 30 du matin, je suis avisé, écrit le colonel Hamon, que le 20e bataillon de chasseurs, qui est à Pierre-Percée, doit venir soutenir la 26e brigade ; de plus, le 60e bataillon de chasseurs venant de Raon-l'Étape, doit arriver avant 6 heures à la scierie Lapus. A 6 h. 15, le 20e chasseurs déborde le village par l'Est ; les deux autres compagnies du 60e en réserve tiennent la lisière du bois face à Celles et au Sud de la cote 315.

La contre-attaque progresse vers l'Est. Mais l'artillerie allemande intervient, écrase notre infanterie de ses obus.

Voici un récit allemand du combat :

Le 24 août, un dur combat à Celles. La lutte commence à 6 heures du matin. Nous devons traverser des espaces découverts et on nous tire dessus de trois côtés. Nous avançons par bonds. Les bombes et les shrapnells éclaircissent nos rangs. Un camarade près de moi a la tête enlevée ; je suis renversé par la pression de l'air et n'en reviens pas d'avoir encore tous mes membres. Nous nous glissons dans une tranchée préparée par les Français. Impossible d'aller plus loin ; le feu de l'ennemi

est trop violent. Nous y restons deux heures. A midi, les chasseurs entrent les premiers dans Celles-sur-Plaine (1).

La 13e division est obligée de se replier : la 26e brigade gagne la Trouche, où ses élémens se reforment ; au début de l'après-midi, elle reçoit l'ordre de se porter sur Étival, protégée par le 17e chasseurs qui doit faire barrage à la Trouche ; la 25e brigade effectue son mouvement sur Raon. A la tombée de la nuit, la 26e brigade, arrivée à Étival, trouve le village envahi par la 27e division du 14e corps. C'est un chassé-croisé de corps, de parcs d'artillerie, de convois. Enfin, tout se tasse.

Quant à la 43e division, elle se replie également par Baccarat sur la rive gauche de la Meurthe ; le 109e s'était porté en avant de son côté et avait été bombardé dans ses tranchées durant toute la journée. Vers une heure de l'après-midi, il retraitait sur Thiaville, franchissait la Meurthe à quatre heures et creusait des tranchées pour la nuit.

Le 21e corps bordait désormais la Meurthe.

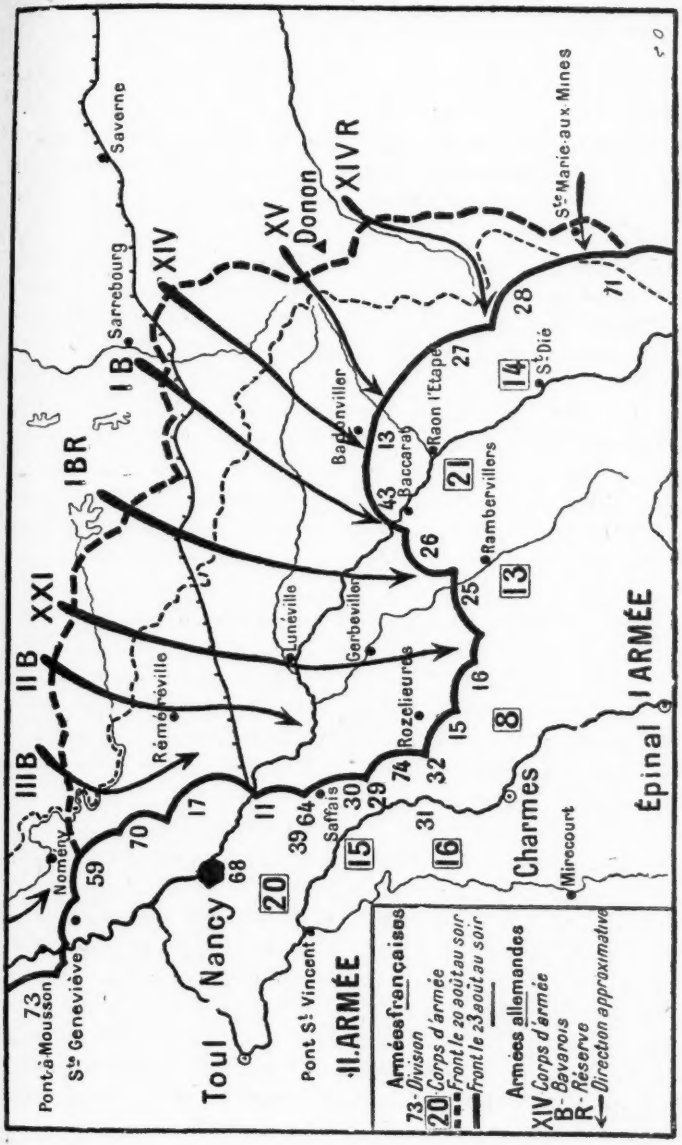
L'armée Dubail va s'installer, et, de la droite à la gauche, organiser un barrage continu.

Le 14e corps servait d'appui, à droite, au 21e corps, pour défendre la ligne des Vosges. Il reste en péril, s'il ne regagne pas le gros de l'armée. Aussi est-il ramené légèrement en arrière sur sa gauche (27e division) qui, nous l'avons vu, cantonne à la nuit vers Étival. Le front du corps d'armée s'étend sur Provenchères-Ban-de-Sapt-Moyenmoutier, protégeant ainsi la ligne de la Meurthe, depuis Saint-Dié jusque vers Raon-l'Étape.

En Alsace même, à l'aile gauche de l'armée du général Pau, les cinq groupes alpins (général Bataille) tiennent toujours la région Ouest de Colmar, au pied des Vosges, où les 12e, 22e et 28e bataillons occupent la zone Ammerschweier-Ingersheim, le 28e en tête de pont, jusqu'à Logelbach. Les Allemands paraissent s'être retirés sur Neuf-Brisach.

Malheureusement, au Nord-Ouest, un corps de l'armée de Heeringen qui a pu, comme nous l'avons indiqué, s'emparer du col de Sainte-Marie, commence à descendre le versant français

(1) Récit d'un chasseur allemand dans la *Frankfurter Zeitung* du 18 septembre 1914.



DISPOSITION DES DEUX ARMÉES

des Vosges et cherchera à déborder, le 25, les troupes qui, au Sud, tiennent toujours l'Alsace jusqu'aux faubourgs mêmes de Colmar. Il vise aussi la trouée de Charmes, mais par Saint-Dié et Épinal. La 142e brigade est ainsi obligée d'évacuer le village et le col du Bonhomme et de se replier à Fraize, sur la Haute-Meurthe. Nous verrons, les jours suivans, les groupes alpins se conformer à ce mouvement de retraite sur la frontière, afin d'établir définitivement la continuité du long barrage de la Meurthe.

Comme il importe d'interdire à l'ennemi la route d'Épinal, non seulement les groupes alpins la protégeront, mais la 71e division de réserve, réserve mobile de la place, qui en était sortie pour garder les cols des Vosges et venait de perdre le col de Sainte-Marie, recevait, le 24 août, l'ordre du général Dubail de se replier sur la place elle-même. La 58e division de réserve gardait la rive droite de la Meurthe au Sud de Saint-Dié. Le haut commandement met à la disposition de la 1re armée la 44e division venue de l'armée d'Alsace. Déjà les débarquemens de cette unité s'achèvent, le 24 août, vers Saint-Dié et vers Bruyères.

A la gauche de ces masses françaises (21e et 14e corps, 58e et 71e divisions de réserve, groupement alpin, 44e division), qui défendent au Nord, à l'Est et au Sud l'accès de la région de Saint-Dié, d'où l'ennemi, par la vallée de la Vologne, pourrait tenter de tourner Épinal, il y a, sur le front des 13e et 8e corps, une zone de manœuvre que le haut commandement s'est habilement ménagée et où il espère bien que l'ennemi, alléché par les succès de Sarrebourg et de Morhange, viendra se faire prendre. C'est dans ce dessein, qu'à gauche du 21e corps, le 13e corps (24 août vers midi) s'est calé sur sa droite vers les hauteurs de Ménarmont, au Nord de ses cantonnemens de la nuit; ainsi posté, il soulage déjà la droite de la 2e armée, fortement attaquée depuis dix heures du matin par l'ennemi, de Mont-sur-Meurthe à Gerbéviller. Le 13e corps tient, pour ainsi dire, le goulot de l'entonnoir, assurant avec le 21e corps la possession de la ligne de crêtes qui, de Vallois à Étival, court parallèlement à la Meurthe et en commande les passages.

Le 8e corps prolonge vers l'Ouest, au delà de la Mortagne, la solidité de cette ligne qui occupe les hauteurs. Un ordre du

grand quartier général, qui révèle une très claire vision des événemens et une vigilance stratégique de tous les instans, assure au général de Castelnau la coopération de ce corps et le met à la disposition de la 2e armée.

Le 8e corps se porte donc sur les crêtes d'Essey-la-Côte, et protège ainsi, exactement, l'entrée de la trouée.

Ortoncourt, 24 août. — Il est vrai que la situation s'aggrave. Les Allemands se sont avancés entre la Mortagne et la Moselle, et, prenant pour objectif cette dernière rivière, veulent percer entre Châtel, Charmes et Bayon. Allons-nous nous faire manger par ces gens-là ?

Le régiment (95e) a reçu, ce soir, l'ordre de prendre l'offensive.

J'ai assisté au défilé du départ : les hommes étaient joyeux, et, tout en comptant leurs cartouches, ils lançaient en marchant des apartés où ces mots reviennent souvent : « Ce qu'ils vont prendre, les Boches, pour leur rhume ! »

A 4 heures et demie, je me dispose à quitter le bourg avec mon convoi qui doit s'établir en position d'attente à 1500 mètres de là, quand je vois deux obus éclater sur les hauteurs Nord du village (*ce fut là la limite extrême de l'avance allemande dans l'Est de la France*) sur lesquelles mes camarades viennent de s'engager... L'un d'eux avait été pour mon chef, le colonel Tourret (1).

En somme, la 1re armée, tout en cédant du terrain, n'en continuait pas moins à faire barrage partout. Cela ne suffit pas. Le 8e corps reçoit l'ordre de contre-attaquer. Il le fait sur Vennezey-Moriviller, aux approches de la trouée, autour de ce village de Rozelieures qui est l'objectif certain de l'ennemi.

C'est pour aider à ce mouvement du 8e corps que le 13e corps, se couvrant à droite sur Ménarmont, maintient les troupes ennemies qui débordent de Baccarat. La bataille se dessine, partout à la fois, à l'entrée du goulot.

V. — POUR DÉFENDRE LA TROUÉE DE CHARMES

Nous venons de voir la 1re armée, après son large mouvement de repli du 23 août, luttant pied à pied le 24, tenant tête à l'ennemi et le retenant sur les pentes des Vosges, tandis qu'à l'Ouest les forces allemandes se dirigent en masse vers Lunéville et la trouée de Charmes ; le général Dubail a cédé lentement, mais il n'a pas rompu. Tout en pliant, il exécute à la

(1) Capitaine Raimbault.

lettre les prescriptions du haut commandement, c'est-à-dire qu'il dispose ses forces au Nord-Nord-Ouest, « perpendiculairement » à la 2e armée.

Ainsi, la 1re armée fait avec celle-ci, le 24 au soir, exactement un angle droit ; son front principal s'étendant de la trouée de Charmes à Raon-l'Étape, tandis que les unités formant barrage plus à l'Est dessinent une nouvelle ligne dont la convexité est au Ban-de-Sapt, face au débouché de l'ennemi par la vallée de la Bruche. Au même moment, la 2e armée, occupant l'autre côté de l'angle droit, est installée, du Sud au Nord, sur les hauteurs de Belchamps, de Saffais et sur tout le Grand-Couronné jusqu'à Sainte-Geneviève. Le piège est bien tendu. L'ennemi s'y engagera-t-il?

Le doute semble régner dans la 2e armée jusque dans la matinée du 24 août. Toutefois, on s'attend à une forte attaque, et les contacts sont pris :

24 août, 2 heures du matin (4e bataillon de chasseurs). — Nous voilà repartis sur Dombasle ; de là, on gagne les hauteurs de Flainval. Nous sommes en soutien d'artillerie sur une petite crête abritée par un verger et qui domine tout le versant de la frontière, avec les petits villages dans le fond. On s'empresse de creuser une tranchée pendant qu'il fait encore sombre. Nous avons deux batteries de 75 en position derrière nous. A peine le petit jour vient-il de poindre, qu'un ouragan de fer passe au-dessus de nos têtes : ce sont nos batteries qui ont aperçu un mouvement de l'ennemi, comme nous l'avons su plus tard. Un quart d'heure se passe, et un taube ayant survolé nos positions, les Boches se mettent à tirer sur la batterie qu'ils croient avoir découverte. Les obus de tous calibres pleuvent; mais plus ils tirent, plus nos 75 répondent. Nous restons là quatre heures, le nez dans la terre qui tremble, pour laisser passer cette grêle de mitraille.

A cette heure décisive, le général de Castelnau, après l'effort qu'il vient d'accomplir, se sent maître de ses moyens : son armée s'est reformée ; ses troupes sont en état de livrer bataille sur le terrain qu'elles occupent ; elles demandent le combat. « Quelqu'un avait dit, ce soir-là : « Demain, nous prendrons l'offensive! » Cette parole murmurée trouva mystérieusement un écho dans les âmes (1). »

Le mouvement de repli ne doit pas être poussé plus loin. Les ordres sont donnés, dès le 24 au matin, pour une défensive

(1) Christian-Frogé, *Morhange et les marsouins en Lorraine*. Berger-Levrault, 1917, in-12, p. 89.

vigoureuse sur les hauteurs du Grand-Couronné et sur les positions occupées par le 15e et le 16e corps. Les troupes ont pour devoir strict de sauver Nancy, au cas où l'ennemi serait décidé à attaquer la ville. Mais ce n'est qu'une partie de la tâche qui leur est assignée. Si on les attaque, il faut qu'elles soient en mesure de contre-attaquer : c'est dans cette vue qu'un fort groupement, une masse de manœuvre, est constituée dans la région de Lenoncourt, à 8 kilomètres à l'Est de Nancy : le 20e corps, aidé de toutes les troupes que laisse disponibles la défense du Grand-Couronné, sera prêt à se porter en avant au premier signal. Les trois divisions de cavalerie (2e, 6e et 10e divisions) sont portées en masse sur la droite de l'armée pour l'appuyer et la couvrir. Elles ont pour mission d'interdire à l'ennemi de franchir les hauteurs de la Naguée, sur la rive gauche de la Mortagne, et se trouvent ainsi placées face à l'effort de l'ennemi qui a concentré à Lunéville 3 brigades d'infanterie, 3 régimens d'artillerie, et un régiment de uhlans.

Comme nous l'avons dit, le général Dubail a mis le 8e corps à la disposition de la 2e armée. Celle-ci est donc renforcée, sur sa droite, de cet excellent appoint qui couvre les divisions de réserve installées en travers de la trouée de Charmes. Ces dispositions prises, on attend.

Mais, voici du nouveau.

Tandis que la 1re armée recevait, comme nous l'avons dit, le choc de l'ennemi sur la Meurthe, depuis Lunéville jusqu'à Raon-l'Étape, une reconnaissance d'avions signale à la 2e armée la marche d'une forte colonne ennemie quittant Lunéville et traversant la forêt de Vitrimont (ferme de la Faisanderie). L'ennemi ne se porterait donc pas vers Nancy? Il filerait vers le Sud... En effet, une heure plus tard, on apprend que les avant-postes de la 64e division de réserve (mise à la disposition du 15e corps) sont attaqués et repoussés à Damelevières, au passage de la Meurthe. Les Allemands s'emparent de Damelevières et s'y retranchent. Tous les renseignemens concordent : des forces allemandes, évaluées à deux corps d'armée, au moins, défilent du Nord au Sud et s'engouffrent en suivant cette troupe. Plus d'hésitation possible : l'armée allemande, laissant de côté la ville, se précipite en masse vers le Sud-Ouest ; la route qu'elle suit indique son objectif : c'est Rozelieures et la trouée de Charmes.

Ainsi, l'armée allemande, exécutant un plan que nous savons capital aux yeux de ses chefs, se jette, tête baissée, dans le piège qui lui est tendu. Elle va défiler le long du Grand-Couronné et de la croupe séparant la Meurthe-Mortagne de la Moselle et prêter ainsi le flanc à une offensive tombant de cette ligne de hauteurs, tandis que l'armée Dubail, la contenant, ne lui laisse aucune issue vers le Sud.

Le général de Castelnau, qui a préparé cette heure, n'eût pu la rêver plus favorable.

A 11 h. 30, son parti est pris. D'abord, il attaquera en queue la longue colonne qui s'avance devant lui, essayant de la pousser dans la souricière ; en même temps, il se portera sur le flanc droit qu'elle lui présente. Quant à sa propre droite, qui recevra le choc de l'armée allemande filant en pointe vers la trouée, elle a l'ordre de tenir coûte que coûte et de ne reculer, s'il y a lieu, que pied à pied, de façon à « laisser venir » et à tirer, en quelque sorte, la tête de l'ennemi dans le musoir.

Donc, à 11 h. 30, la 39e division du 20e corps d'une part, la 70e division du 2e groupe de divisions de réserve, les 34e et 35e brigades du 9e corps d'armée, d'autre part, s'ébranlent des hauteurs qu'elles occupent sur le Grand-Couronné et se portent en avant vers le front Serres-Hoéville-Erbéviller. Les 59e et 68e divisions assurent la garde de la ligne principale de défense du Grand-Couronné. Plus au Sud, une fraction du 20e corps s'ébranle aussi et marche droit devant elle, dans la direction de Haraucourt et de Flainval, sur l'une et l'autre rive du Sanon. L'ennemi ne paraît se douter de rien ; il a poursuivi sa progression dans toute la région Sud de Lunéville.

Extrait d'un carnet allemand :

Au Sud de Lunéville, vallée de la Meuse, 24 août, 9 h. 1/2 du matin.

Après notre samedi du 22, excessivement fatigant, au cours duquel nous avons traversé la frontière, combats continuels. Hier, dimanche 23, journée heureuse, sauf le bombardement de notre bivouac par un aviateur français. A présent, on continue de marcher vers le Sud (1).

Non seulement l'armée bavaroise continue son mouvement imprudent, mais elle croit fermement au succès de la manœuvre destinée à écraser l'armée française dans la tenaille.

(1) Extrait des *Briefe aus dem Felde*.

Près de Gerbeviller, 24 août soir. — Soirée magnifique. Splendide coucher du soleil; une brasserie brûle devant nous. Tout autour de nous, on entend le canon; nous sommes paisiblement assis dans un champ, les fusils en faisceaux, et nous attendons l'appel pour savoir si, oui ou non, nous prendrons part à la bataille. Il semble que nous soyons au moment d'un grand succès. *Nous fermons la souricière* (1).

Et c'est sur eux que *la souricière* va se fermer.

L'ennemi s'avance toujours. Il allonge de plus en plus son flanc le long de la ligne des hauteurs organisées où le général de Castelnau a articulé le 15e corps d'armée avec la 64e division de réserve depuis Ferrières-Saffais jusque vers Haussonville, le 16e corps d'armée avec la 74e division de réserve sur Brémoncourt et Haigneville. S'il s'enfonce davantage, il se heurtera au 8e corps d'armée vers Essey-la-Côte et à une brigade du 16e corps qui fait jonction entre les 1re et 2e armées à Saint-Germain, point extrême de la trouée de Charmes. Et encore, avant d'atteindre les abords de la lisière Nord de la forêt de Charmes, l'armée bavaroise devra bousculer des forces mobiles françaises descendues presque sur la plaine et qui surveillent et défendent les passages de la Meurthe et de la Mortagne. Ces forces sont composées des trois divisions de cavalerie du général Conneau (2e, 6e, 10e divisions) dont l'action va enfin se faire sentir, en masquant à l'ennemi la présence, au fond du goulot, du 8e corps et de la brigade de liaison du 16e corps.

Vers 10 heures du matin, le corps de cavalerie est attaqué par des troupes allemandes de toutes armes remontant ou passant la Mortagne de Mont-sur-Meurthe à Gerbéviller. Il se défend énergiquement, s'accroche aux pentes d'où il descendait, et tient, jusqu'à 2 heures de l'après-midi, la crête de Moriviller et du bois de Jontois, entre Einvaux et Moriviller. Son artillerie donne vigoureusement et inflige des pertes très sérieuses à l'ennemi. Vers 2 h. 30 de l'après-midi, des forces allemandes évaluées à deux corps d'armée débouchent du bois de Franconville. Le général Conneau décide de se replier sur Borville, laissant à la Naguée le 2e bataillon de chasseurs. A 4 heures, tout le corps de cavalerie occupait les hauteurs de Borville. De là les batteries à cheval canonnent l'ennemi et l'empêchent d'aborder le plateau de la Naguée. Ainsi est maintenue la liaison

(1) Extrait des *Briefe aus dem Felde.*

entre la 1re et la 2e armée. Le corps de cavalerie a, malgré tout, conservé ses positions : les forces allemandes ont mis une journée entière pour faire 5 kilomètres. Pendant ce temps, le 8e corps avait reçu, à midi 30, l'ordre de s'engager sur Vennezey-Moriviller, soutenu par le 13e corps, dont l'aile droite s'appuyait solidement à Ménarmont. L'artillerie de Belchamps (artillerie lourde du 16e corps) qui commande la route de Lunéville à Bayon donne énergiquement :

24 août. — Les colonnes ennemies viennent de partout : de Damelevières, de Mont, de Lunéville. Elles se réunissent autour de la fameuse route de Lunéville à Bayon, coupée par nos positions défensives. Nos postes avancés se replient devant cette marée. Des deux côtés de la route, du bois de Vacquenat et du bois de Clairlieu, débouchent compagnies après compagnies, régimens après régimens. En même temps, le bombardement commence. Les obus et les shrapnells pleuvent sur le plateau. De la ferme Léomont à Belchamps, sur plus de 2 kilomètres, le sol est labouré comme par une gigantesque charrue.

A partir de 1 heure de l'après-midi, sous un ardent soleil, nos batteries ouvrent le feu. Un feu d'enfer. Elles ont tiré tout l'après-midi et toute la nuit. Les Allemands se sont tus ; une seule rafale énorme, le soir. Quand ils auront cédé, nous verrons les effets de ce tir. Sur les deux routes où s'avançaient leurs colonnes, de cinquante en cinquante mètres, à droite et à gauche, il y a les trous de nos Rimailhos et de nos 75. Rien n'a dû survivre de ce qui passait sur ces routes. L'après-midi, nous n'avons pas fait grand'chose. Un général de brigade a vu un mouvement de troupes sur le plateau qui domine la Meurthe. Il nous y envoie plein d'anxiété. L'escadron part au grand trot. Mais le général Bigot (commandant la 74e division de réserve) qu'on rencontre, arrête le capitaine et nous renvoie sur nos pas. Ce sont des régimens du 15e corps qui ont été pris pour l'ennemi (1).

Voici, d'après un récit allemand, un épisode du combat du 24 août au Sud de Lunéville :

Arrivés à Lunéville à minuit et demie, nous partîmes à 5 heures du matin pour nous établir sur les positions. Nous demeurâmes de 7 heures du matin à 1 heure après-midi en ligne de tirailleurs avec les réserves nécessaires, mais nous ne pûmes pas tenir à cause du feu de l'artillerie ennemie. Les Français employaient de lourds obus de marine et nous nous retirâmes sur la gauche. On s'installa dans une sorte d'entonnoir, que notre régiment appelle depuis « la bouilloire de la sorcière, » où nous étions tous en « gruppenkolonnen ; » bientôt un aviateur français nous survola, décrivit un cercle, et, dix minutes plus tard, les obus nous

(1) *La Victoire de Lorraine, loc. cit.*, p. 17.

tombaient dessus, creusant des trous énormes. Notre artillerie était impuissante de sa position pour arrêter celle de l'ennemi. Tous les attelages des avant-trains avaient été détruits par l'artillerie française.

VI. — OFFENSIVE DE LA 2e ARMÉE

Or, pendant que l'ennemi progresse et se croit déjà maître des passages, l'offensive, qu'il n'avait pas prévue, s'est développée sur son flanc et presque sur ses derrières. Les divisions de réserve du général L. Durand se sont tenues prêtes : la 59e division est restée en position au Nord du Couronné; la 68e division, remise sur pied, a occupé le terrain tenu jusqu'alors par la 70e division. Celle-ci reçoit l'ordre d'attaquer sur Courbessaux-Hoéville ; on a ramassé les troupes d'attaque d'Erbéviller jusqu'au Rembétant pour le mouvement en avant de la soirée; l'ennemi, n'ayant pas attaqué le matin et continuant sa marche sur Lunéville, est pris en flagrant délit de manœuvre. D'un seul bond, le général Fayolle (70e division) enlève Erbéviller, Réméréville, Courbessaux; les forces allemandes, ne pouvant supporter le choc, se retirent hâtivement sur la crête de Serres.

Nous avons une physionomie très vivante de ce combat de Réméréville, recueillie de la bouche des habitans par un écrivain exact, M. C. Berlet :

Toute la nuit (du 23 au 24), les Allemands (qui occupaient Réméréville) travaillaient à leurs tranchées dans les champs... Au milieu de la nuit, un roulement sourd ébranle les maisons. Une colonne d'artillerie traverse le village au grand trot.

Elle vient de la direction de Courbessaux. Dès le matin, grande animation parmi les soldats allemands. De petites colonnes d'infanterie passent : elles se dirigent à travers champs vers Hoéville et le bois de Faulx (c'est-à-dire vers l'arrière). Serait-ce la délivrance? On n'ose encore sortir. Des patrouilles circulent dans les rues. La lance est prête et le revolver sorti de la gaine. Chacun attend, anxieux. On guette. On se signale les indices d'une retraite possible de l'envahisseur. Le canon tonne très fort du côté d'Amance et du côté de Dombasle.

Vers quatre heures, un uhlan arrive au galop et s'arrête dans la cour du château. Il est légèrement blessé à la tête. Il dit en riant : *Franzouse !* Il cherche à savoir s'il y a d'autres cavaliers dans le village. Il part à fond de train dans la région d'Hoéville. A peine a-t-il disparu que deux hussards français débouchent au tournant de la grande rue : « Où sont les Boches? demandent les cavaliers. — Pas loin d'ici ; ils sont partis du côté d'Hoéville ; ils sont nombreux. Faites attention. » Les deux hussards remercient

et partent au grand trot. Quelques instans après, courte fusillade. Nos hussards tirent sur des patrouilles.

Voici que des soldats en pantalon rouge passent au pas gymnastique dans la grande rue, le fusil à la main, l'œil aux aguets. Ils appartiennent au 125e de Poitiers. Dans les champs, à droite et à gauche du village, une longue ligne de tirailleurs s'avance... Réméréville est délivré. Quelle joie! Que d'espoirs dans tous les cœurs...

Tout d'un coup, une furieuse canonnade. Les canons français sont tout près du village, les obus sifflent en passant dans l'air. Ils font, au-dessus de nos têtes, comme une voûte sonore. Les canons allemands répondent. Quel vacarme!... Des shrapnells roulent sur les toits, cassent les vitres. La fusillade est très vive aux lisières du village, vers le bois de la Faulx. Des blessés arrivent à l'ambulance; bientôt, tous les lits sont occupés... Le canon tonne toujours très fort. Il se tait vers huit heures. Mais la fusillade crépite et les mitrailleuses font leur tac-tac-tac régulier. Le combat semble très violent du côté d'Erbéviller. Peu à peu, vers neuf heures, la fusillade s'éteint. Quelques coups encore, puis le silence plane. La nuit est très obscure, toujours des blessés arrivent à l'ambulance. Il y en a du 125e et du 114e. Il y a aussi des Allemands. Les blessés du 125e racontent qu'ils ont refoulé l'ennemi dans le bois de la Faulx. Ceux du 114e racontent qu'ils ont attaqué le cimetière d'Erbéviller, et que ce fut terrible. Les Allemands avaient organisé là une véritable redoute entourée de fils de fer et d'abatis. Nos soldats étaient tombés sur les fils de fer, qu'ils ne voyaient pas. Toute la nuit se passe en alarmes. Les femmes et les jeunes filles restent seules et se multiplient pour adoucir les souffrances des malheureux qui gémissent. Pendant toute la nuit, les blessés arrivent.

Stendhal envierait ce récit sobre et simple.

En fin de journée, les forces françaises occupent le front Champenoux-Réméréville-Courbessaux. Sur la route de la frontière à Lunéville, le défilé allemand est sérieusement menacé.

Un récit allemand peint l'aspect tragique que présente Einville à ce moment :

Nous sortons de Lunéville le 24 août et nous partons à Einville, au lazaret de campagne n° 7. Quel endroit de désolation ! J'y ai passé deux soirs dont je n'oublierai jamais l'horreur. Les grands blessés sont couchés dans la belle et grande villa d'un notaire français. Ils sont là, étendus l'un près de l'autre, dans le jardin, sur les gazons, jour et nuit, sans être encore pansés. Les médecins travaillent avec un dévouement admirable, mais ils ne peuvent venir à bout de la tâche effroyable qui leur incombe. Jamais je n'oublierai l'image d'Einville, sur le canal de la Marne au Rhin. Des habitans français d'Einville, de pauvres journaliers, m'ont aidé à rechercher un jeune officier au milieu de l'affreuse moisson. Ils l'ont fait à la sueur de leur front; mais quand j'ai voulu les récompenser de leur dur travail, ils ont unanimement refusé... Voici maintenant que s'avance un triste cor-

tège : le curé, une tête vénérable aux cheveux gris ; le vicaire ; derrière eux, six voitures traînées par des chevaux, conduites par des paysans. Les morts sont entassés là dedans, et la fosse commune, près de la muraille du cimetière, va les recevoir pour le repos éternel. Plus loin, c'est un autre hôpital, où se trouve le corps d'un colonel qui a succombé ce matin à ses graves blessures. On prépare un cercueil provisoire et j'emporte aussi ce mort en terre allemande avec l'auto mise à ma disposition.

Quant au 20e corps français, il a marché, selon l'ordre prescrit, droit devant lui. Le 4e bataillon de chasseurs a défendu le village de Flainval, qui est resté en sa possession. Le corps d'armée occupe, le soir, le front Haraucourt-Flainval-Rosières, maintenant ses liaisons avec le 15e corps par Saffais.

On peut résumer en deux mots cette première journée. L'ennemi a été surpris : s'avançant imprudemment vers le Sud, il s'est heurté au barrage du corps de cavalerie ; au Nord, l'armée Castelnau l'a pris à partie dans sa marche et l'a refoulé sur les positions où la bataille décisive s'engagera le lendemain.

VII. — JOURNÉE DÉCISIVE DU 25 AOUT

Pour plus de clarté, nous reprenons la suite du mouvement tel qu'il s'est esquissé dans la journée du 24, en exposant le rôle des différens corps des deux armées, de l'Est à l'Ouest.

D'abord la 1re armée.

Nous avons indiqué la volonté arrêtée du général Dubail de contre-attaquer dès le 24 au soir. Cet ordre, il le maintient avec plus d'énergie que jamais pour la journée du 25. Lui-même s'est rapproché du terrain de la lutte, et son poste de commandement est à la vieille caserne de Rambervillers. Sur la droite de l'armée, l'objectif est Raon-l'Étape et Baccarat. Le 21e corps a ordre d'attaquer, dès la première heure, par la rive gauche de la Meurthe, tandis que le 14e corps attaquera Raon-l'Étape par la rive droite. Le général garde en réserve d'armée la 44e division, qui, la veille, a terminé ses débarquemens. Elle occupe la région de Bru-Saint-Benoît, entre Rambervillers et le col de la Chipotte. Le 13e corps attaquera sur Ménarmont, et le 8e corps attaquera sur Moriviller. C'est, comme on le voit, une bataille en ligne, constituant la position de barrage telle qu'elle est indiquée dès le début de l'opération.

Mais si le plan est clair et la volonté de vaincre arrêtée chez

le chef et dans les troupes, les forces allemandes avancent de leur côté avec une confiance extrême et d'un élan impétueux. La journée de la veille ne paraît pas les avoir averties. La relation semi-officielle allemande s'exprime ainsi :

Pendant que, le 23 août, l'attaque et la poursuite des Français continuaient à l'aile gauche avec le plus grand succès, l'aile droite fut fortement retenue par l'attaque des troupes françaises de Nancy et du Sud, et il survint là de très violens combats, à Einville et à Lunéville. L'ennemi fut battu, et, le 24 août, l'armée du kronprinz de Bavière atteignit, après des combats victorieux, la ligne Blainville-Gerbéviller-Flin-Saint-Pôle-Cirey. Le Donon fut pris d'assaut. La poursuite de l'ennemi fut continuée avec toute notre énergie, et les troupes battues furent rejetées au delà de la Meurthe avec de fortes pertes, si bien que les troupes allemandes atteignirent, le 25-26 août, la ligne en avant de Lunéville, le point le plus à droite devant Nancy et le centre et la gauche la ligne Blainville-Gerbéviller-Ménil-Saint-Dié (1).

Maintenant, l'ennemi prétend forcer le barrage à tout prix.

Dans la matinée du 25 août, le 21e corps et le 13e corps, qui forment le centre de la 1re armée française, sont, en effet, attaqués par des forces importantes. Le XIVe corps badois, notamment, attaque sur Raon-l'Étape-Thiaville (c'est la 58e brigade Stenger qui exécutera, le 26 août, dans la forêt de Thiaville, l'ordre formel de son chef de massacrer tous les prisonniers). Au 21e corps français, la 13e division (général Bourdériat) devait attaquer le front Raon-l'Étape-Thiaville, la 26e brigade ayant pour mission de soutenir, par la rive gauche de la Meurthe, la 25e brigade.

La veille au soir, le 109e a fait des tranchées et formé des barrages à Fagnoux aux approches de Thiaville. Les Allemands, après une forte préparation d'artillerie qui commence à l'aube, débouchent de Thiaville vers 4 h. 30. Une lutte s'engage sur Fagnoux et le 109e, après avoir cédé d'abord, reprend bientôt ses positions. Les Allemands débordent par le Nord et tournent Fagnoux; un instant, les pièces sont menacées, mais elles sont ramenées en arrière par les hommes du 109e. A deux heures de l'après-midi, après un combat de dix heures, les 1er et 2e bataillons du 109e sont obligés de se replier à travers la forêt sur la cote 423 où ils bivouaquent. Le 21e régiment d'infanterie, canonné toute la journée sur les pentes Nord du bois de Repy,

(1) *Kriegs Chronik der Münchner Neuesten Nachrichten*, t. III, p. 325.

s'est replié à la nuit sur le col de la Chipotte : mais on constate que les mitrailleuses du 3e bataillon ont causé de grands ravages dans les rangs allemands, à Raon-sur-Plaine.

Un bataillon du 21e est resté isolé à la Petite-Chatelle et regagne péniblement son régiment par le col de Trace. Le pays est très boisé et d'une difficulté extrême pour le commandement :

Pendant toute la journée, dit le colonel Hamon, j'ai vainement couru à travers bois dans le Repy (entre Raon-l'Étape et le col de la Chipotte) pour tâcher de rejoindre mes bataillons. On ne peut se figurer combien la circulation y est difficile : c'est un fouillis inextricable. Par des pentes très dures, ce sont de vraies ascensions alpines. Après deux heures et demie de circulation sous bois, nous arrivons à la Bellotte et de là remontons au col de la Chipotte.

Vers midi, sous la pression très violente des forces supérieures de l'aile gauche de l'armée bavaroise et de l'armée von Heeringen, tout le centre du général Dubail, composé du 13e et du 21e corps, s'est replié en abandonnant le grand bois de Glonville et la position de Ménarmont sur la ligne Hardancourt-bois d'Anglemont-Saint-Benoît, qui protège directement Rambervillers.

Le 25 août, à huit heures du matin, à Ménil-sur-Belvitte, nous avons reçu les premiers obus allemands. Ils tombèrent très serrés jusqu'au soir vers cinq heures, faisant parmi nos troupes de nombreux morts et blessés. Sept familles du village avaient disposé en ambulances leurs maisons. On y accueillait aussi vite que possible nos héros. A cinq heures, l'église prit feu. A six heures et demie, nos troupes s'étant retirées sur Rambervillers, la riposte française se tut et des milliers d'Allemands se précipitèrent dans le village (1).

L'ennemi qui avait attaqué sur ce point la gauche du 21e corps (43e division) était le Ier corps bavarois (général von Xylander), ainsi qu'en témoigne le compte rendu officiel allemand. Après la bataille de Sarrebourg, le Ier corps bavarois a pris la direction générale de Rambervillers. Il a combattu, le 21, sur Gondrexange-Lorquin, le 22 à Blamont, le 23 à Montigny, le 24 à Brouville ; le 25, il débouche du grand bois de Glonville et attaque sur Bazien et Ménil-sur-Belvitte.

Tandis que se pc rsuivaient ces attaques de l'ennemi, la 44e division française, gardée en réserve par le général Dubail, s'est portée en avant de Bru-Saint-Benoît pour recueillir les

(1) *Écho de Paris* du 2 juin 1915. Récit du curé de Ménil-sur-Belvitte rapport par M. Maurice Barrès.

troupes qui se replient. De ce côté, comme on le voit, la journée a été dure. Mais le mouvement de retraite est seulement de quelques kilomètres. L'ennemi n'a pas pu arracher l'attache qui accroche la 1re armée aux Vosges et il n'a pu forcer le barrage. En repliant son aile droite sur les positions du col de la Chipotte, le général Dubail a choisi le terrain où sa magnifique résistance finira par avoir raison de l'offensive ennemie.

Avant de quitter la droite de la 1re armée, il n'est pas inutile de se rendre compte du caractère de la retraite qu'elle vient d'accomplir du Donon au col de la Chipotte. Le colonel Hamon, qui a pris à cette retraite la part très honorable que nous venons d'indiquer, la juge sévèrement : exemple frappant de l'impossibilité où est le combattant de voir et surtout d'apprécier les ensembles.

Voilà trois jours, écrit-il, que nous nous replions constamment sans un but bien défini. Depuis que nous avons dû lâcher le Donon, nous faisons de la mauvaise besogne. Le Donon perdu, que nous servait la vallée de Celles? Il eût mieux vallu ne pas se précipiter si vite en Alsace d'abord, puis ne pas faire ces replis de petite envergure. Il fallait lâcher le contact par une marche de nuit et nous retirer carrément sur la rive gauche de la Meurthe avec tête de pont sur la rive droite. Peut-être eussions-nous évité ainsi les désastres qu'ont subis Raon-l'Étape, etc., que les Allemands ont systématiquement brûlés et pillés. Quelle barbarie!

Le très intelligent et très brave officier supérieur qui s'exprime ainsi ne se rend pas compte que c'est précisément cette lutte pied à pied qui fait le succès indirect et la gloire incontestable de l'armée Dubail. Si elle avait laissé l'ennemi plus libre, si elle ne s'était pas accrochée à lui désespérément, si, notamment, en découvrant le chemin de la trouée de Charmes, elle lui avait laissé une porte ouverte, il se serait sûrement dérobé : se protégeant par des tranchées et de l'artillerie lourde, il se fût précipité sur son véritable objectif et il fût tombé en masses sur la 2e armée. En le tenant à la gorge, en ne lui laissant pas une minute de répit et en défendant la plaine pas à pas, l'armée Dubail et, en particulier, le 21e corps annihile, en quelque sorte, toute l'armée du général von Heeringen : l'armée du kronprinz de Bavière, entrée à Lunéville le 22, ne peut en déboucher, tandis que des renforts arrivent de toutes parts aux 1re et 2e armées françaises et leur permettent d'accomplir la belle manœuvre que la vue supérieure du haut commandement a su préparer.

VIII. — LA 2e ARMÉE CHARNIÈRE ET ABATTANT

Retournons-nous, maintenant, vers la 2e armée engagée depuis la veille dans la bataille de charnière qui, à la fois, protège Nancy et défend la trouée de Charmes.

Dans le répit que lui donne la nuit, la première pensée du général Castelnau est pour son artillerie. De la petite école de Pont-Saint-Vincent où est son quartier général, il répète en lui-même la bataille du lendemain ; car il sait qu'elle décidera du sort de la région de l'Est et peut-être, si l'ennemi était victorieux, du sort de la France. Sa troupe s'est appuyée, la veille au soir, sur Borville. C'est ce point qui va devenir le nœud de la bataille.

Le piton de Borville (342 mètres) domine au loin la contrée et commande au Sud la trouée de Charmes, de même que Flainval (316 mètres) commande, au Nord, la route de Lunéville. Entre ces deux massifs de résistance et le long des crêtes qui protègent la Moselle (Saffais 367 mètres, Belchamps 413 mètres), il faut saisir l'armée allemande comme dans un étau si elle fait un pas de plus vers la trouée de Charmes. Borville présente un autre intérêt, non moins capital aux yeux du général : par ce point culminant, il maintient ses liaisons avec la 1re armée. Si la fissure qu'escomptent les Allemands devait se produire, elle se produirait là. Donc, pendant la nuit, toute l'artillerie disponible grimpe aux pentes du piton, à la cote 342 ; à l'aube, elle est massée sur le plateau, braquant ses bouches à feu sur les chemins qui se concentrent vers la trouée de Charmes (voie ferrée de Blainville à Bayon et Charmes, routes de Gerbéviller, de Xermaménil, de Damelevières). C'est de là que partiront les rafales qui faucheront les pentes du bois de Jontois, du bois de Filière, de Rozelieures et de la côte d'Essey. On peut dire que ce piton est le clou enfoncé dans cette terre lorraine et sur lequel se brisera l'une des pinces de la tenaille dont l'ennemi prétend saisir la chair de la France.

Cette disposition capitale étant solidement prise et les ordres donnés, le général passe en revue, par la pensée, tout son plan de bataille. Si l'armée du prince Ruprecht continue à s'avancer vers le Sud, elle sera arrêtée, depuis la Mortagne jusqu'à Borville, par l'action résolue du 16e corps, d'une divi-

sion du 15e et, enfin, du 8e corps, tandis que l'armée de Heeringen, qui s'avance de l'Est à l'Ouest et voudrait se servir de la grande route Raon-Rambervillers-Charmes pour atteindre l'objectif commun, se heurtera au barrage de la 1re armée sur les hauteurs au Nord de cette route. En outre, si l'ennemi continue à prêter le flanc, on saisira l'occasion qu'il offre lui-même, pour tomber sur les lignes de communications. Le général a un sens merveilleux des réalités ; on le reconnaît à la façon dont ses décisions vont se modeler sur les incidens de la bataille. Le front de l'armée s'étend sur une soixantaine de kilomètres, depuis Sainte-Geneviève jusqu'à Borville ; le général est à Pont-Saint-Vincent, à 25 kilomètres en arrière, présent partout.

Les précautions étant prises, comme nous l'avons dit, pour la défense de Nancy et du Grand-Couronné en cas d'attaque de l'ennemi, et les liaisons étant assurées sur tout le front par les hauteurs de Saffais-Belchamps, l'offensive est organisée contre la grande ligne de communications de l'ennemi, qui paraît être la route d'Arracourt à Einville et Lunéville. Les forces qui, la veille, ont repris Réméréville, chercheront à atteindre cette route par les deux rives du Sanon : le 20e corps continuera à presser l'adversaire, se maintenant en liaison avec les divisions de réserve qui opèrent à sa gauche : son objectif est Flainval et au delà. Le général veille à tempérer la fougue du soldat plutôt qu'à l'exciter. Il a éprouvé trop cruellemsnt les funestes effets de l'offensive « en bourrade. » Il prescrit : 1° qu'on aille lentement, méthodiquement, en s'installant après chaque bond, de manière à ménager le sang et les forces des hommes ; 2° notamment, il ordonne au 16e corps (qui a subi si douloureusement la leçon d'Angweiler et de Gosselmingen) de ne pas s'aventurer sans garder étroitement sa liaison avec le 8e corps d'armée.

Dès le matin, on eut enfin la conviction que l'armée allemande était décidée à ignorer les troupes françaises laissées par elle à sa droite sur le Grand-Couronné, et qu'elle poursuivrait sa marche en avant pour forcer la trouée de Charmes, coûte que coûte. C'était « la manœuvre du mépris. » Le prince Ruprecht pensait qu'il ne tenait qu'à lui de nous devancer sur nos lignes de communications. Le plan était d'enlever Manonviller par une attaque brusquée (1) et, en faisant remonter des

(1) Au siège du fort de Manonviller prirent part la 70e division de réserve du

masses des deux côtés de la Mortagne, de briser toute résistance et d'ouvrir aux armées allemandes la route de Mirecourt-Neufchâteau. Un tel succès tactique, s'il réussissait, assurait le plus beau succès stratégique qu'une armée pût rêver. Le plan de Schlieffen se réalisait, « comme dans la cour de la caserne, » comme à « l'école de bataillon. » C'était, appliqué à l'armée française tout entière, l'étranglement pur et simple.

IX. — VICTOIRE DE LA TROUÉE DE CHARMES

Dès l'aube, les forces allemandes ayant atteint au Nord les abords de Réméréville, au Sud la ligne Einvaux-Moriviller, l'attaque de front se dessine sur le 8e corps qui protège l'entrée de la trouée de Charmes. Ce corps, qui devait pousser son mouvement offensif sur Moriviller, ne peut faire déboucher ses gros d'Essey-la-Côte et de Saint-Boingt ; l'artillerie ennemie le crible de ses rafales furieuses. Toute la crête d'Essey est sous le feu, tandis que l'infanterie ennemie cherche à franchir les hauteurs au Sud-Ouest de Remenoville, aux approches de Rozelieures. Aussitôt, le général de Castelnau conforme ses ordres à cette situation qui lui apparaît de plus en plus certaine et qui comble ses vœux. Le 16e et le 15e corps se porteront en avant, en prélevant des élémens sur les 64e et 74e divisions de réserve; en même temps, ordre est envoyé aux détachemens qui se trouvent dans la région de Borville de presser leur marche au-devant de l'ennemi. La mission du corps de cavalerie est de couvrir l'entrée en ligne du 8e corps attaquant vers le Nord, tandis que le 16e corps renforcé attaquera vers l'Est (Einvaux-Franconville).

Déjà le succès de la manœuvre s'annonce : le 16e corps débouche sur Einvaux et y pénètre : c'est un village sur le chemin de la trouée, au Nord de Borville; les unités du 16e corps continuent vers l'Est et progressent dans le bois de Jontois.

Au point du jour, nous entrons à Lamath. Un silence de mort. Un paysan est sur la crête qui domine le village. Il m'appelle à grands gestes, pour me faire voir, en face, des Allemands. Je vais à lui. A peine a-t-il agité ses bras qu'un shrapnell éclate au milieu de l'escadron caché pour-

1er corps bavarois, quatre bataillons du génie, le 18e régiment d'artillerie à pied et deux obusiers de 420. L'ouvrage tint du 25 août au matin au 27 août après-midi.

tant derrière la crête, invisible aux Allemands. Cet homme est un espion. Je veux le faire saisir. Mais, brusquement, une fusillade terrible éclate. Les hommes roulent à bas de leur cheval. Je me précipite vers mon peloton où le désordre se met. Il y avait des Prussiens dans le village. Ils sont cachés dans les maisons et tirent, par les fenêtres, sur nous. Les pelotons partent à toute bride, à travers champs... Bientôt tout l'escadron (cavalerie de la 74e division de réserve) est reformé. Une estafette est envoyée pour prévenir les fantassins qui vont arriver. Nous n'avons qu'à attendre...

La journée passe. Au soir, nous apprenons que la prise de Lamath a été très dure. C'est le 6e bataillon d'alpins qui en a eu l'honneur (1).

Cependant, le régiment de gauche du 8e corps, qui supporte tout le poids de l'offensive ennemie, est repoussé vers 10 heures de Rozelieures. Le 8e corps va-t-il être forcé à la retraite sur Damas-aux-Bois, et l'entrée de la trouée va-t-elle ainsi se trouver découverte? C'est le calcul de l'ennemi. Mais le général de Castelnau a gardé des forces disponibles. Il ordonne au corps de cavalerie de s'opposer de tout son pouvoir à la progression de l'ennemi sur Saint-Remy. En effet, si cette progression n'est pas arrêtée, le centre de notre dispositif sera rompu. C'est sur le bois de Lalau que porte l'action principale. D'un magnifique élan, le 2e bataillon de chasseurs le reprend à la baïonnette, appuyé sur les lisières par des escadrons à pied du corps de cavalerie. Il s'y maintient jusqu'au soir, malgré des pertes sévères, tandis qu'à l'Ouest le 16e corps attaque de flanc les forces auxquelles le corps de cavalerie fait front. Cette action vigoureuse bouche le vide qui tend à se produire entre le piton de Borville et les hauteurs de Rozelieures, par le ruisseau de l'Euron. Le général de Castelnau envoie un ordre qui donne la plus haute idée de sa vigilance et de sa clairvoyance : « L'intervention du 16e corps sur le bois de Filières est indispensable et devra se faire sentir de toute urgence. » Il ne s'agit pas seulement d'arrêter l'ennemi : il faut le battre. Sa ligne s'allongeant comme un serpent de 25 kilomètres, depuis Einville jusqu'à Rozelieures, en passant par Lunéville, c'est en tombant sur son flanc que l'on empêchera la tête de progresser.

La 29e division appartenant au 15e corps est mise à la disposition du 16e corps et le reste du 15e corps (30e division) va soutenir, sur la rive Sud de la Meurthe, l'effort du 20e corps; la 30e division se met donc en marche en échelons refusés sur

(1) Voyez également sur le combat de Lamath et de Xermaménil : *Carnet de route d'un officier d'alpins*, p. 34.

le Bois-Brûlé et Charmois, avec, comme direction ultérieure, le bois d'Einville et les hauteurs au Sud.

Ces mouvemens étonnent l'ennemi. Sans doute, il pensait que le 15e et le 16e corps, encore sous le coup de l'affaire de Morhange, n'étaient plus bons qu'à se tenir à l'abri sur les hauteurs du Grand-Couronné. Et les voici, maintenant, dans la plaine. Vers 2 heures de l'après-midi, on pouvait apercevoir des fractions d'infanterie allemande qui, sous les rafales de l'artillerie de Borville et la menace du 16e corps sur sa ligne de retraite, commençaient à s'ébranler et se repliaient de Rozelieures sur le bois de Rechimont, entre Remenoville et le bois de Filière. La cavalerie française prenait aussitôt le moule de ce mouvement. La 6e division, renforcée par le 2e bataillon de chasseurs, par le 2e groupe cycliste et par la 2e brigade de dragons, occupait la lisière Nord du bois de Lalau au haut des pentes qui descendent vers le ruisseau de l'Euron; la 12e brigade de dragons s'emparait de Saint-Boingt; enfin l'infanterie du 16e corps d'armée progressait de Borville sur Rozelieures.

C'était la main tendue pour ramener le 8e corps. Celui-ci, en effet, s'était déjà replié en partie sur la ligne Rehaincourt-Saint-Genest, entre la forêt de Charmes et Rambervillers. Devant le succès obtenu, le 8e corps se met en mouvement pour reprendre, vers Essey-la-Côte, le terrain perdu.

C'est l'heure décisive. L'armée allemande hésite; il faut tomber sur elle. Le général de Castelnau télégraphie l'ordre : « EN AVANT, PARTOUT, A FOND! » (de Pont-Saint-Vincent, 25 août, 15 heures soir). Ordre admirable, lancé à l'heure précise, et qui révèle le coup d'œil et la décision du maître!

L'armée tout entière s'ébranle; l'ennemi résiste avec une vigueur qui emprunte des forces à sa surprise même. Il ne veut pas céder; il ne veut pas admettre cette offensive insolente. Persuadé de sa victoire, il ne consent pas à une autre issue. Il se fait tuer sur place, mais ne veut pas lâcher la proie. Pourtant, il est battu. En fin de journée, le 16e corps d'armée est maître de Rozelieures et de la crête de la ferme de la Naguée, entre Moriviller et le bois de Jontois; le soir, il s'établit sur le front de bois de Broth, bois de Censel-Remenoville; le 15e corps, après un magnifique engagement, atteint la Meurthe et la Mortagne à Lamath et Blainville, serrant de près Lunéville; mais sa propre fatigue et la résistance désespérée de l'ennemi

l'arrêtent aux portes de Mont-sur-Meurthe. Le pont de Damelières est à nous. Réméréville, Erbévillier sont enlevés.

Le corps de cavalerie reçoit l'ordre d'entamer la poursuite et de porter ses gros par la droite sur la Mortagne, vers Deinvillers, avec mission de rafler le pays dans la direction générale de Gerbéviller, Fraimbois, Lunéville, Vallois, Saint-Clément, Einville et de tomber dans le flanc Sud des colonnes ennemies en retraite. Malheureusement, les chevaux, fatigués par deux jours de combat, ne rendent plus, et les Allemands sont trop fortement installés sur la rive droite de la Mortagne ; de ce côté aussi, la poursuite est vite interrompue. Toutefois, le front du 8e corps se dégage, et les troupes françaises voient les forces allemandes se replier partout devant elles.

L'après-midi (du 15), écrit le capitaine Rimbault, je suis retourné à Châtel-sur-Moselle. Vers 4 heures, j'attends sur le pont le résultat du combat, car je sais que mon régiment (le 95e, de la 16e division) a donné. Non loin de nous, le canon gronde; toutefois, à mesure que le temps passe, il semble s'éloigner, ce qui est bon signe.

Les gens du pays sont dehors, dans un état d'agitation impossible à décrire. La plupart ont fait leurs malles; certains même, craignant l'invasion, commencent à partir. Des chariots d'émigrés passent sans discontinuer, tous les mêmes, lamentables. Vers 5 heures, les premiers blessés arrivent, étendus sur des voitures de fortune ou au fond de grands camions automobiles; ils sont poussiéreux, les yeux hagards, ternes ou mi-clos. Sur le pont qui relie Châtel à Nomeny, c'est un encombrement indescriptible.

Je cherche sur les cols le numéro de mon régiment; enfin je le trouve. C'est un brave petit soldat, tout rouge de fièvre, qui a eu la gorge traversée par une balle.

— Oh! j'espère bientôt revenir, fait-il.

Les gens qui l'ont entendu lancent une exclamation d'admiration. Je lui demande : « Où avez-vous combattu? » Il me répond : « A Mattexey... C'était effrayant, mais allez, on s'est bien battu ! » (Mon petit soldat a dit la vérité : A Mattexey, ils se sont bien battus. J'ai eu ce soir plus de détails. La manœuvre du début, pour prendre le village, a été particulièrement brillante, ordonnée, habile, impétueuse. La fin en a peut-être été moins heureuse. Le porte-drapeau du régiment a été magnifique, et, s'il a reçu une terrible blessure, du moins, par un beau geste, il a pu — avant d'être fait prisonnier lui-même — sauver son étendard). A ce moment, sort d'une maison voisine, où siège l'état-major du 8e corps, un officier qui, tout heureux, porte un papier à la main. Je m'approche de lui : « Eh bien? — Ça va très bien... Voyez plutôt cette dépêche. L'ennemi est refoulé au delà de la Mortagne. *C'est fini, ils n'auront pas la Moselle* (1).

(1) Capitaine Rimbault, *Journal de campagne*, p. 80.

Vers le soir, le 8e corps avait, en effet, regagné complètement le terrain perdu et réoccupait le front Essey-la-Côte-Saint-Pierremont. Il atteignait le front Clézentaine-Bois-des-Fays. Cependant l'ennemi (XXIe corps) occupe encore Clézentaine qui ne sera repris que le lendemain par le 52e bataillon alpin débarqué le 25 au matin en gare de Châtel-Nomeny.

Que se passait-il, à la gauche et au centre de l'armée du général de Castelnau?

Nous avons dit quel avait été l'effet de l'attaque de nos divisions de réserve tombant du haut du Grand-Couronné sur les communications de l'ennemi dans la direction d'Einville. Cette offensive avait immédiatement produit l'effet prévu : la tête de l'armée allemande avait senti la nécessité de refluer sur le corps. A ce moment, la situation était des plus graves pour le prince Ruprecht. Battue au Sud de la Meurthe, serrée au Nord sur ses lignes de retraite, son armée pouvait être gravement compromise. De notre côté, on eut un moment l'espoir d'une victoire décisive. Mais, soit hasard, soit circonstance favorable, un corps bavarois, sans doute le IIIe corps, faisant flanc-garde de la VIe armée allemande sur les hauteurs de Flainval, y contient l'élan de notre 20e corps. Dès 9 h. 30 du matin, le corps français est obligé d'arrêter son mouvement à la hauteur de Flainval et d'Hudiviller.

Le 4e bataillon de chasseurs avait changé de position dans la nuit du 24 au 25 pour aller devant Hudiviller, encore occupé par l'ennemi. Mais une fois là, les Boches n'y restent pas. On s'y installe et l'on profite de cinq minutes pour faire un peu de jus. De là, nous gagnons nos emplacemens de la veille, mais nous n'y restons pas ; nous nous installons un peu plus à gauche. Et voilà que le bombardement recommence de plus belle. La journée se passe ainsi dans un abrutissement complet. Des tuyaux circulent que l'on doit attaquer le Léomont ce soir. Brr... c'est que ça grimpe dur pour aller là-haut, et dans la ferme qui le domine, les Boches doivent y être rudement fortifiés ! Mais contre elle, nous n'attaquerons pas ; cette mission est réservée à un régiment d'infanterie qui n'a pas donné à Morhange.

Quant à la 39e division (20e corps), elle a progressé difficilement vers Drouville et le bois de Crévic. La lutte a été acharnée au bois de Crévic, pris, perdu et repris plusieurs fois. Les troupes françaises ont chassé la 3e division bavaroise (IIe corps bavarois) sur la croupe 316 au Nord de Maixe. Mais

elles ont été arrêtées par une violente canonnade venant des hauteurs de Lunéville, canonnade rendue possible par l'arrêt de la progression sur Flainval.

Au Nord, la 70e division de réserve, qui avait comme objectif les hauteurs au Nord de Courbessaux, se trouve mal engagée, elle ne peut pas déboucher. Une de ses brigades, la 140e, avait passé la nuit dans le petit village de Courbessaux. L'ennemi occupait les collines et le bois au Nord. Le 25 au matin, le mouvement offensif commença en colonnes par quatre et la brigade déboucha du village en lignes de sections. Mais l'ennemi, averti et aux aguets, avait massé sur la lisière du bois de nombreuses mitrailleuses : l'offensive fut arrêtée net par leur tir meurtrier. Heureusement, un commandant d'artillerie réussit à mettre rapidement en batterie, prit sous son feu six bataillons allemands qui tentaient de déboucher et en fit, à distance très courte, une véritable hécatombe. Dans la soirée, des forces fraîches allemandes entrèrent dans Courbessaux, attaquèrent le bois de Crévic, mais subirent de très lourdes pertes. Pendant trois heures, 70 canons français tirèrent sur elles sans discontinuer.

La 70e division de réserve, ayant éprouvé un échec au Nord d'Hoéville, avait été obligée de se retirer sur la forêt de Champenoux où elle s'installa. Les 34e et 35e brigades du 9e corps se repliaient aussi. Le soir, toutes ces troupes tenaient, par leurs avancées, la lisière Est des forêts de Champenoux et de Saint-Paul, Buissoncourt et les hauteurs en arrière. En sens contraire, — ce qui est arrivé souvent au cours de cette guerre, par suite de l'invisibilité réciproque du champ de bataille, — l'ennemi, craignant une reprise d'offensive française, se retirait de son côté. Ainsi, dans chaque camp, on s'éloignait.

Réméreville, mardi **25** *août.* (C'est là que combat la 34e brigade du 9e corps (114e et 125e). — Dès le matin, le canon tonne et c'est le nôtre. Les pièces sont en batterie dans les prés, derrière nos jardins. Les Allemands semblent les viser, car les coups qui tombent, peu nombreux, sur le village, sont les coups trop courts. Tout le monde est content d'entendre notre canon taper si fort. Déjà les cuisiniers s'installent dans nos cuisines ou à l'abri derrière les maisons et préparent la soupe qu'ils porteront à la tombée de la nuit aux camarades sur la ligne de feu.

Pendant toute la matinée, les blessés passent, allant à l'ambulance. Certains marchent avec peine, s'appuyant sur leur fusil ou à l'épaule d'un camarade; ils disent que, sur le champ de bataille, nombreux sont ceux

qui ne peuvent bouger et attendent des secours. Il faut aller les chercher : aussitôt les infirmières confectionnent des brancards de la Croix-Rouge avec des bandes de toiles déchirées et des morceaux d'étoffe rouge coupés à de vieux édredons et à des pantalons de soldats.

Le combat s'apaise au commencement de l'après-midi. Des hommes, des jeunes gens partent avec des brancards improvisés pour relever les blessés. Monsieur le curé est déjà sur le champ de bataille, soignant et consolant ; quelques femmes et jeunes filles vont porter de l'eau. Partout des supplications : « A boire ! emmenez-nous ! » Plus loin, dans les champs, dès qu'apparaît ce groupe de femmes, des mouchoirs blancs s'agitent, des bras se lèvent en signe d'appel... Il y a maintenant des blessés dans toutes les chambres du vieux château et de la Gaye, il y en a dans la grange, dans les écuries, dans la cour...

Le canon s'est tu. La nuit est calme. Dans le ciel montent de grandes lueurs. A Cronville et Courbessaux, des maisons brûlent.

Au Sud, vers 13 heures, la canonnade allemande avait faibli ; probablement des dispositions nouvelles étaient prises par les Allemands pour échapper au désastre qui les menaçait au Sud de la Meurthe. En fin de journée, le 20e corps d'armée occupait, avec la 11e division, les hauteurs de Sommerviller, de Flainval et d'Hudiviller et, avec la 39e, le front Saint-Nicolas-Manoncourt. Toute la garnison de Nancy était sur pied et s'alignait sur la forêt de Champenoux.

De ce côté encore, l'ennemi était vaincu.

Partout, il était ou en fuite ou contenu. La journée était très belle : peu s'en était fallu qu'elle ne fût magnifique.

J'arrête, de parti pris, le récit de la bataille au 26 soir, parce que, dès cette date, le résultat stratégique de ces formidables batailles où 500 000 hommes peut-être furent engagés, est obtenu. L'ennemi n'a pu pénétrer dans la trouée de Charmes, et c'est le point décisif en ce qui concerne l'ensemble de la campagne de France. Ce résultat stratégique, dont l'importance ne peut être exagérée, est double. D'une part, il vise le grand plan d'écrasement de l'armée française par étreinte qui était celui des Allemands et qui était destiné à en finir avec la France en six semaines. D'autre part, en contenant et refoulant bientôt jusqu'à la frontière l'offensive de l'aile gauche allemande en Lorraine, il donnait le loisir au grand État-Major français de transporter une grande partie de ses forces de l'Est à l'Ouest, de façon à pouvoir reporter sur l'aile droite de l'armée d'invasion les troupes mêmes qui avaient brisé l'aile gauche :

or, c'était là la condition essentielle de la victoire de la France.

Les résultats tactiques sont non moins importans; mais ils se développèrent surtout les jours suivans, au cours d'une lutte acharnée qui se poursuivit dans la région, soit au col de la Chipotte pour l'armée du général Dubail, soit autour du Grand-Couronné pour l'armée de Castelnau. Dès le 26, la plupart des villages qui se pressent au pied du Grand-Couronné furent réoccupés par les troupes françaises. On constata, en pénétrant dans leurs ruines, que l'ennemi avait subi des pertes énormes. Les abords du Grand-Couronné furent ainsi dégagés, et cette situation améliorée permit au général de Castelnau de repousser victorieusement l'assaut qui fut donné à Nancy en présence de l'Empereur, quelques jours après. L'armée allemande, en effet, tenta de prendre du moins la ville comme trophée, à son retour, alors qu'elle avait manqué son principal objectif, la trouée de Charmes. De même, l'armée de Heeringen se jeta sur Saint-Dié et sur le col de la Chipotte, comme si elle eût voulu essayer de forcer le passage droit au Sud et vers Belfort. Mais, après des combats sanglans, elle devait être également battue et obligée de regagner précipitamment la frontière et les cols des Vosges. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le front, tel qu'il s'est stabilisé depuis lors, pour apprécier les effets incontestables de cette série d'événemens militaires qui trouvent leur origine dans la bataille de la trouée de Charmes : le territoire français, de ce côté, se trouve, depuis lors, presque entièrement dégagé.

Récapitulons maintenant les faits principaux dans leur simplicité : le 20 et le 21, la 1re armée française et la 2e armée se heurtent à des positions très fortes puissamment défendues et sont repoussées l'une à Sarrebourg, l'autre à Morhange; le 22 et le 23, les deux armées battent en retraite par un mouvement combiné, d'une part sur les rivières lorraines, d'autre part sur le Grand-Couronné. Nullement écrasées, comme le prétendent les communiqués allemands, elles tiennent tête à l'ennemi. Les chefs ni les soldats n'ont perdu la volonté de vaincre. Le 24, un premier engagement heureux fait sentir aux Allemands la vigueur de la résistance. Mais les armées allemandes ont reçu des renforts; elles décident de mener tambour battant l'offensive convergente qui les rendra maîtresses de la trouée de Charmes et qui permettra l'accomplissement de la

grande pensée de l'état-major allemand : l'écrasement de toutes les armées françaises sur un point unique par enveloppement.

Le commandement français a percé à jour ce dessein. Il ordonne aux deux armées de se placer l'une à l'égard de l'autre en ordre perpendiculaire, de façon, si l'ennemi s'avance vers la trouée de Charmes, à le prendre comme dans un piège. L'ordre est compris et exécuté *à la lettre*. Les armées allemandes, dans leur mouvement, convergent vers Rozelieures, sont arrêtées d'abord, puis repoussées non sans pertes énormes; car elles ne veulent pas s'avouer vaincues; d'autre part, plus au Nord, la 2e armée leur fait subir de graves échecs en les prenant de flanc. Seule, la fatigue des troupes françaises et une heureuse circonstance qui protège le flanc allemand, empêchent que cet échec ne se transforme en désastre. Mais les résultats tactiques obtenus, le 26 et les jours suivans, démontrent l'intérêt du succès local qui avait, en outre, des conséquences générales si importantes.

La bataille de la trouée de Charmes est une des plus belles pages de la guerre, un des faits les plus considérables de l'histoire. On a surpris un radiogramme allemand rédigé à peu près dans ces termes : « A aucun prix, ne révélez à nos armées de l'Ouest les échecs de nos armées de l'Est. » Le sens profond de la bataille de la trouée de Charmes est dans ce télégramme. Depuis, les efforts de la publicité officielle allemande ont suivi exclusivement cette inspiration et ont tendu constamment à nier les graves échecs du 25 et du 26 ou, tout au moins, à les diminuer.

C'est, qu'en effet, une des clefs de la guerre se trouvait là. *Destruction totale des armées ennemies par enveloppement, manœuvre à la fois sur les deux ailes, le front venant asséner le coup final*, telle était la conception *géniale* qui devait réduire à néant l'armée française : c'est la stratégie de la tenaille. Mais les chefs français ont pris admirablement leurs dispositions et se sont adaptés, eux et leurs troupes, aux circonstances qui demandaient à la fois de la décision, du coup d'œil et une prompte énergie. Comment eût-on pu obtenir de pareils efforts s'il se fût agi de troupes battues? Ces deux journées donnèrent aux chefs la conscience de ce qu'ils pouvaient obtenir du soldat français : ce fut le premier « rétablissement. » Elles leur donnèrent à eux-mêmes la première confiance dans la supério-

rité — sinon de leur préparation — du moins de leur décision et de leur jugement.

Le grand commandement français, quoique son attention fût retenue si tragiquement par les événemens qui se précipitaient, dans ces mêmes journées, sur l'aile gauche, ne perd pas de vue un seul instant son aile droite, et il ordonne les belles dispositions, communes aux deux armées, qui devaient assurer le succès. Cette vision serait démontrée, s'il était nécessaire, par l'ordre qui met le 8e corps à la disposition du général de Castelnau à partir du 24; par l'envoi en renfort des divisions de réserve qui tamponnent, si j'ose dire, la trouée de Charmes; enfin et surtout, par la série de mesures indiquant une communion d'idées parfaite entre le grand quartier général et les deux chefs illustres qui agissent sur le terrain.

La campagne de France commence par une opération stratégique et tactique du caractère le plus pur, sans emphase et sans bavure. Dubail barre la route, Castelnau tombe sur le flanc de l'ennemi : il y a, dans cette combinaison de la stabilité et du mouvement, quelque chose qui sent son Marengo.

On peut se demander pourquoi ces faits si considérables ont été si mal connus jusqu'ici. Je ne voudrais pas incriminer la modestie parfois excessive de nos chefs, je ne sais quelle crainte de paraître glorifier eux-mêmes leurs services, quoique cette réserve qui a ses avantages présente aussi quelques inconvéniens : la valeur des chefs et des soldats n'appartient pas à eux seulement, mais à la nation qui a besoin de confiance.

Il y a d'autres raisons. Les batailles de l'Ouest et la marche précipitée des Allemands sur Paris ont, à ces heures critiques, retenu l'attention générale sur d'autres événemens et sur d'autres parties du vaste champ de bataille. Paris menacé, c'était, pour la France, un danger et une angoisse tels que tout ce qui se passait ailleurs paraissait secondaire. Les personnes renseignées surent bien, dès lors, que le *pivot* de la manœuvre qui devait assurer la victoire de la Marne tenait bon. La confiance du pays fut, dès lors, inébranlable dans sa « force de l'Est ». Mais cette confiance était instinctive plus que raisonnée et renseignée; elle restait confuse et n'avait pas une connaissance réelle de la situation et des succès déjà remportés.

Cependant, les soldats qui avaient assisté aux événemens,

les hommes qui connaissaient le pays et qui purent relever sur le terrain la marche des armées, ne s'y trompèrent pas. L'officier de dragons, auteur de *la Victoire de Lorraine*, écrit, visant la trouée de Charmes :

C'est là que les Allemands vont foncer, comme le bélier antique, pour faire une brèche. *Nous comprenons vaguement leur plan :* nous l'avons mieux vu plus tard ; par la Belgique, ils sont arrivés devant Paris. Par la trouée de Charmes, une autre armée devait menacer, sur son aile droite, notre armée qui reculait du Nord, opérer sa jonction avec le reste de l'armée du kronprinz qui envahissait l'Argonne, nous envelopper, cantonner comme tous les corps prussiens, à Paris (1).

M. Maurice Barrès, en octobre 1914, quand il rentra chez lui, dans son « jardin de Lorraine » situé justement en pleine trouée de Charmes, a le sentiment profond de ce qui s'est passé sur le seuil de sa maison :

Nous sommes sur les chemins mystérieux du monde, la route de l'esprit, le sentier de guerre... Je vais tout droit jusqu'à la mairie : « — Bonjour, monsieur le maire! Les Prussiens ne sont tout de même pas arrivés dans Charmes. — Ils n'en étaient pas bien loin! Le 23 août, à 11 heures du soir, on installait nos mitrailleuses à l'entrée du pont; on massait les autobus pour faire une barricade... à 10 kilomètres d'ici entre Saint-Rémy et Rozelieures, on se battait furieusement... Ah! nous avons été bien défendus. » Et tout aussitôt, le cantique s'élève, l'action de grâce que j'ai entendue sur toute la Lorraine en *l'honneur des armées du général de Castelnau et du général Dubail* (2)... » « C'est leur orgueil qui perdit les Allemands... S'ils avaient pu franchir l'obstacle et puis forcer la trouée de Charmes, les opérations de Joffre étaient irrémédiablement compromises et ses armées coupées. Mais, durant vingt et un jours, dans nos villages malheureux et désormais glorieux, les deux armées de Castelnau et de Dubail tinrent bon (3). »

Quant à l'opinion générale, elle ne connaît que ce que lui apprennent les communiqués officiels. Que lui disent-ils?

Le premier Communiqué français, daté du 21 août, 5 heures, signale les engagemens du 24 comme faisant partie d'un ensemble où les événemens du Nord prennent la place principale. Il s'agit de faire comprendre à l'opinion, laissée jusque là dans l'ignorance, les faits graves qui déterminent le recul des forces françaises sur toute la frontière : retraite en

(1) *La Victoire de Lorraine*, page 14.
(2) Dans un jardin de Lorraine. *Echo de Paris*, du 24 novembre 1914.
(3) *La Messe sur les tombes de la victoire, ibid.* 1, 9 novembre.

Belgique, retraite dans le Nord, sur la Meuse, en Alsace. Un exposé de la « situation générale » est un arrangement des événemens couvert de quelques fleurs de rhétorique :

Notre armée, calme et résolue, continuera aujourd'hui son magnifique effort; elle sait le prix de cet effort; elle combat pour la civilisation; la France tout entière la suit des yeux, elle aussi calme et forte, etc.

Visiblement, le rédacteur du communiqué a des larmes aux yeux. Ses vues sont brouillées. Il ne voit pas très clair. Il mentionne en ces termes les affaires de l'Est :

En Haute-Alsace. Le général en chef ayant à faire appel, pour faire face sur la Meuse, à toutes les troupes, avait donné l'ordre d'évacuer progressivement le pays occupé. Mulhouse a été de nouveau évacué. La grande bataille est engagée entre Maubeuge et le Donon *(première esquisse de la fameuse formule de la Somme aux Vosges).* C'est d'elle que dépend le sort de la France et de l'Alsace avec elle *(toujours ces généralisations un peu hâtives).* C'est au Nord que se joue la partie, c'est là que le général en chef appelle pour l'attaque décisive toutes les forces de la nation *(inutile et d'ailleurs exagéré).* L'action militaire entreprise dans la vallée du Rhin distrairait des troupes dont dépend peut-être la victoire. Il leur faut donc quitter momentanément l'Alsace, pour lui assurer la délivrance définitive, quel que soit leur chagrin de n'avoir pu la soustraire déjà à la barbarie allemande : c'est une cruelle nécessité que l'armée d'Alsace et son chef ont dû subir et à laquelle ils ne se sont soumis qu'à la dernière extrémité.

Absorbé par ces rédactions douloureuses, surpris par les affirmations violentes des radiogrammes allemands, l'écrivain du communiqué ne consacre que quelques lignes aux vigoureuses opérations de la 1re et de la 2e armée :

En Lorraine. — Les deux armées ont pris une offensive combinée, l'une partant du Grand-Couronné de Nancy, l'autre au Sud de Lunéville. La bataille engagée continue au moment où nous commençons le bulletin. On n'entend plus le canon comme on l'entendait hier aux environs de Nancy. Le 15e corps, qui, depuis la dernière affaire, avait été replié en arrière et s'était reconstitué, faisait partie d'une des deux armées combinées. Il a exécuté une contre-attaque très brillante dans la vallée de Vezouse. L'attitude des troupes a été très belle et montre qu'il ne reste aucun souvenir de la surprise du 20 août. *(Désir évident d'arranger l'incident de presse fâcheux relatif au 15e corps.)*

Et c'est tout!

Le 26 août, 23 heures, le communiqué reprend :

D'une façon générale, notre offensive progresse entre Nancy et Vosges. Toutefois notre droite a dû légèrement se replier dans la région de

Saint-Dié. L'ennemi paraît avoir subi des pertes considérables ; on a trouvé plus de 1 500 cadavres dans un espace très restreint. Dans une tranchée, une section tout entière avait été fauchée par nos obus ; les morts étaient cloués sur place, encore dans la position de mise en joue. Il se livre dans cette région, depuis trois jours, des combats acharnés qui paraissent, dans l'ensemble, tourner à notre avantage.

Évidemment, il ne comprend pas. Il relate les faits qu'on lui livre. Mais lui qui, d'ordinaire, explique tout, ici n'explique rien et même ne s'explique pas très bien ces succès. Le 27, ayant à faire connaître la décisive journée du 26, il signale l'avantage obtenu, mais dans ces termes froids :

Dans la région entre les Vosges et Nancy, nos troupes continuent à progresser.

Le 27 août seulement, cette note, enfin, plus juste, mais *qui, en somme rend compte de cinq jours de bataille en quatre lignes* d'ailleurs réconfortantes :

Dans la région entre les Vosges et Nancy. — Notre offensive est ininterrompue. Depuis cinq jours les pertes allemandes sont considérables. On a trouvé au Sud-Est de Nancy, sur un front de 3 kilomètres, 2 500 Allemands dans la région de Vitrimont, sur un front de 4 kilomètres, 4 500 morts. »

C'est bon. Mais à quel point la vue générale manque ! On dirait qu'on craint « d'emballer le public. » En tout cas, ce n'est pas le fort tonique qui lui serait nécessaire et dont on a les élémens. Le nom de la « trouée de Charmes » n'est pas même prononcé. La région où se livrent ces magnifiques combats est désignée par ces termes vagues : « au Sud-Est de Nancy. » La reprise des champs de bataille, la constatation des pertes énormes de l'ennemi, la progression continue de nos armées, rien n'éclaire le rédacteur. Comment eût-il, à son tour, éclairé l'opinion ?

Mais le haut commandement n'est-il donc pas mieux renseigné ? Partage-t-il ces sentimens incertains et encore inquiets ? Nullement. Rien n'est plus ferme, rien n'est plus vigoureux que sa compréhension des grands événemens auxquels il a présidé. Dès le 27 août, le « *Bulletin des renseignemens du Grand Quartier général* » s'exprime en ces termes : « Les corps bavarois, le XXIe et le XVe corps ont été battus par les forces françaises, opérant au Sud de Metz. Ils ont reculé en désordre en laissant 12 000 hommes sur le champ de bataille. »

Ce même jour, 27 août, le général Joffre, dégageant, avec

sa netteté et sa hauteur de vues habituelles, le sens profond de la bataille qui fait tant d'honneur aux deux armées de l'Est, communique aux autres armées ce magnifique ordre du jour :

Les 1re et 2e armées donnent en ce moment un exemple de ténacité et de courage que le général commandant en chef est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres.

Indépendamment des corps de couverture dont quelques-uns ont combattu depuis l'ouverture des hostilités, ces deux armées ont pris le 14 août une offensive générale, obtenu de brillans succès jusqu'au moment où elles se sont heurtées à une barrière fortifiée et défendue par des forces très supérieures.

Après une retraite parfaitement ordonnée, les deux armées ont repris l'offensive en combinant leurs efforts et regagné une grande partie du terrain perdu. L'ennemi plie devant elles et son recul permet de constater les pertes considérables qu'il a subies.

Ces armées combattent depuis 14 jours sans un instant de répit avec une inébranlable confiance dans la victoire qui appartient toujours au plus tenace.

Le général en chef sait que les autres armées auront à cœur de suivre l'exemple fourni par les 1re et 2e armées.

Le général commandant en chef :

Signé : J. Joffre.

L'histoire ne peut qu'enregistrer ce sobre et juste « commentaire. »

Suivons, maintenant, la manœuvre morale, dans les communiqués allemands. D'abord quelques détails sans importance : Prise de Longwy, succès en Alsace, jusqu'au 27. Mais le 27, coup de fanfare :

Les armées allemandes victorieuses en France. L'armée allemande de l'Ouest a pénétré victorieusement, neuf jours après sa concentration, sur le territoire français, de Cambrai jusqu'aux Vosges méridionales. L'ennemi a été battu sur toute la ligne et se trouve en pleine retraite. Vu l'étendue énorme du champ de bataille, daus une région boisée et en partie montagneuse, il n'est pas possible de donner des chiffres exacts sur ses pertes en tués, blessés, prisonniers et étendards pris. *(Que l'on remarque l'imprécision voulue.)*

Voici, maintenant, ce qui concerne les armées de l'Est :

L'armée du prince-héritier de Bavière, pendant qu'elle poursuivait l'ennemi en Lorraine, a été attaquée par de nouvelles forces françaises, venant de la position de Nancy et du Sud, et les Français ont été repoussés. L'armée du général von Heeringen continue la poursuite de l'ennemi dans les Vosges, dans la direction du Sud. L'Alsace est évacuée par l'ennemi.

L'officieuse agence Wolff glisse un commentaire qui a pour but de réduire l'importance des batailles de l'Est :

Notre aile gauche, après neuf jours *de combats de montagne, a repoussé les troupes de montagne françaises* jusqu'à l'Est d'Épinal. La cavalerie avance victorieusement.

C'est tout. Ces rencontres terribles, ces batailles aux larges envergures, cette défaite grosse de conséquences sont, devant l'histoire officielle, comme si elles n'étaient pas. De part ni d'autre, les bulletins ne la signalent, et ils n'y reviendront plus jamais. Calcul d'un côté, réserve extrême, excessive, de l'autre.

Il est facile de comprendre, maintenant, quel crédit « la manœuvre morale » donne au haut commandement allemand. Il est facile de comprendre comment le peuple allemand put se croire vainqueur sur toute la ligne, alors que le sort de la guerre se décidait contre les desseins de ses chefs. Il est facile de comprendre pourquoi il ne put admettre ni les faits ni les conséquences ultérieures quand l'armée française vainquit l'armée allemande sur la Marne et réduisit à néant le système de Schlieffen. Tels sont les avantages et les inconvéniens réciproques des deux manières, quand il s'agit d'une guerre où les peuples et les opinions sont engagés. Si le peuple allemand conserve encore aujourd'hui une foi aveugle, c'est peut-être parce qu'il ignore les fautes de ses chefs et qu'il lui est impossible de déduire de ce qui s'est passé ce qui se passera demain.

A plus forte raison, les neutres acceptent la version donnée par la propagande allemande.

Cependant, quelques esprits avisés sentent que les affaires de Lorraine sont mal élucidées : le colonel Feyler analyse « la manœuvre morale; » Angelo Gatti, observateur très attentif de la carte, devine, sous les phrases ambiguës des communiqués, quelque partie de la vérité. Il écrit le 1er septembre : « En Lorraine, la marche offensive des forces françaises s'est accentuée,

et il semble que « la ligne des montagnes y ait été occupée, tandis que l'aile droite française avance (1). » (Communiqué officiel français.) La menace que les Français porteraient sur les communications de l'arrière des Allemands serait très sérieuse, maintenant qu'une grande partie de l'armée allemande a pénétré en France et s'affaiblit au fur et à mesure qu'elle progresse... Si le réduit des troupes combattantes est le centre de la France, si l'on renonce à défendre à tout prix Paris, si l'on soutient que le salut de la nation est dans l'armée et non dans l'objectif territorial, la menace des troupes devient moindre. *La persistance de l'offensive française en Lorraine devient dans ces conditions très importante.* » « La persistance de l'offensive française en Lorraine » a été, en effet, un des élémens essentiels du succès pour la France, et l'un des gages les plus certains de la victoire. La « trouée de Charmes » et le « Grand-Couronné » préparent « la Marne » et « Verdun. »

Les Allemands ont fait le possible et l'impossible pour cacher le premier grand événement de la guerre et ses conséquences. Nous avons, en revanche, le plus grand intérêt à faire connaître la vérité, qui est toute à l'honneur de nos soldats et de notre commandement. Et c'est pourquoi j'ai cru devoir mettre en lumière d'une façon complète, pour la première fois, sur des données certaines, la victoire trop méconnue de la Trouée de Charmes.

GABRIEL HANOTAUX.

(1) *La Guerre des Nations*, p. 57.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

ET

LE PRINCE EUGÈNE

1804-1814

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE (1)

II (2)

L'APOGÉE

A la fin, le 14 frimaire (5 décembre), l'Impératrice arrive à Munich, et ce sont encore des soldats, des courtisans, des arcs de triomphe, des opéras, des fêtes et le reste. Joséphine n'écrit à personne, pas même à l'Empereur. Le 19 (10 décembre), il lui écrit, de Brunn : « Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Les belles fêtes de Bade, de Stuttgart, de Munich, font-elles oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang ? » Et le 28 (19 décembre), de Schoenbrünn : « Grande Impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg ! Vous avez passé à Bade, à Stuttgart, à Munich, sans nous écrire un mot ; cela n'est pas bien aimable ni bien tendre... »

C'est que, en même temps que les fêtes, Joséphine a de

(1) *Copyright by* Frédéric Masson, 1916.
(2) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

plus sérieuses préoccupations. Si Napoléon considère le mariage d'Eugène avec la fille de l'Électeur, passé roi par le traité de Presbourg, comme « définitivement arrangé, » il y manque le consentement de la principale intéressée, la princesse Auguste, et de sa belle-mère, née princesse de Bade. La princesse Auguste (1), après une magnifique défense, se rend le 28 décembre (6 nivôse). Encore pose-t-elle ses conditions et exige-t-elle de Napoléon la promesse formelle du trône d'Italie.

A ce moment seulement, Joséphine écrit à son fils, sans lui dire quoi que ce soit des résistances qu'elle a rencontrées, de la campagne diplomatique, et même un peu militaire, qu'elle a menée, faisant intervenir opportunément et à deux reprises (30 frimaire et 4 nivôse) l'Empereur lui-même. Ce n'est qu'après la victoire qu'elle envoie à Eugène ce bulletin :

Munich, le 7 nivôse (XIV), 28 décembre 1805.

« Il y a quelque temps que je ne t'ai écrit, mon cher Eugène, parce que je désirais toujours pouvoir t'annoncer la nouvelle de ton mariage avec la princesse Auguste. Il est enfin décidé, et l'Empereur, en s'occupant de fixer ton sort d'une manière aussi avantageuse, nous donne personnellement à tous deux une nouvelle preuve de son attachement. Je ne saurais te dire trop de bien de la jeune personne. Son extérieur est agréable ; elle peut même passer pour une belle personne, mais je m'attache bien moins à ces qualités extérieures qu'à celles de son esprit et de son cœur, puisque de ces dernières dépend ton bonheur. Tu sais, mon ami, si le cœur de ta mère s'occupe de ce soin ; mais, de ce côté, je pense, tu n'auras rien à désirer. Je vais donc te voir, mon bon Eugène. Cette époque en sera une dans ma vie que je n'oublierai jamais, et si l'avenir m'offre quelques peines par la suite, le souvenir du bonheur que j'aurai éprouvé par notre réunion m'aidera à tout supporter. Adieu, mon cher fils, crois à ma tendresse, comme il m'est doux de me rappeler celle dont tu m'as donné tant de preuves. Je t'embrasse du meilleur de mon cœur. »

Eugène pourtant attendait des nouvelles depuis près de deux mois. Et certes ces nouvelles lui importaient. Outre l'affec-

(1) Voir *Napoléon et sa famille*, III, 170 et suiv.

tion très tendre qu'il avait pour sa mère, tout son avenir était en jeu. Il s'était déterminé à expédier un courrier; et ce courrier était revenu sans une lettre de l'Impératrice, mais avec une lettre de l'inspecteur des postes attaché à son voyage. Eugène écrit alors à sa mère, cette lettre, la seule dont on ait retrouvé une copie dans ses papiers. Le cas en effet peut bien passer pour unique.

« Le retour de mon courrier m'a donné bien du chagrin et j'aime trop tendrement ma bonne mère pour le lui cacher un seul moment. J'étais déjà bien affligé de n'avoir pas reçu depuis six semaines de ses nouvelles. N'est-il pas cruel, quand on adore sa mère, de rester un aussi long espace de temps sans un mot d'elle, sans même un mot de sa part? J'ai donc appris par les gazettes de Paris son départ de Strasbourg, son passage à Stuttgart et finalement son arrivée à Munich. Mille bruits divers sont venus frapper mon oreille : je n'en ai cru aucun, m'en rapportant entièrement sur le cœur et la tendresse de ma mère. Pourquoi faut-il que mon espoir ait été trompé? Aujourd'hui donc arrive mon courrier en retour; il avait été dépêché 1° pour annoncer à ma bonne mère la profusion des bontés de l'Empereur à mon égard; 2° pour porter à ses pieds les hommages dus à sa mère au premier jour de l'année, hommages de sentimens que je suis heureux de lui répéter et que je sens bien vivement. Eh bien! le courrier m'apporte la nouvelle officielle de mon mariage, et cette nouvelle m'est annoncée *officiellement* par un inspecteur des postes. Pas un mot des dix mille personnes qui sont auprès d'elle et qui eussent rempli avec intérêt cette commission. Je ne suis pas chagrin pour l'inconvenance; elle ne peut être et n'est que bien involontaire chez ma bonne mère; mais à quoi je ne puis penser sans la plus vive douleur, c'est que je suis privé depuis sept semaines de nouvelles de l'Impératrice. Il faut tout mon attachement pour son auguste personne pour pardonner son oubli. Que les plaintes seulement soient permises au plus tendre comme au plus respectueux des fils. »

ANNEXE

L'inspecteur des Postes au prince Eugène.

Munich, le 30 décembre 1805.

MONSEIGNEUR,

« Sa Majesté l'Impératrice me charge d'écrire une seconde fois à Votre Altesse pour lui accuser réception de sa dépêche et pour lui confirmer le contenu de ma première par laquelle Sa Majesté m'avait ordonné de lui annoncer son mariage avec la princesse Auguste de Bavière.

« Sa Majesté me charge de dire à Votre Altesse qu'elle se porte bien et qu'elle est très impatiente d'avoir l'honneur de la voir.

« Je me trouve très heureux et très honoré de pouvoir, une seconde fois, prier Votre Altesse d'agréer l'hommage du dévouement sans bornes et du profond respect avec lequel je suis, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très obéissant serviteur.

« BOULENGER. »

Cependant, le 10 nivôse (31 décembre), l'Empereur est arrivé à Munich; il entend qu'on obéisse et rapidement. Le roi de Bavière a ceint une couronne trop nouvellement fondue pour qu'il ne tremble pas de la perdre. La princesse, après un long entretien avec l'Empereur, croit avoir gagné au moins un trône et elle cède. Napoléon écrit à Eugène : « Mon cousin..., j'ai arrangé votre mariage avec la princesse Auguste... Elle est très jolie : vous trouverez ci-joint son portrait sur une tasse, mais elle est beaucoup mieux... »

De son côté, Napoléon croit avoir tout emporté : il se trompe, et, à présent, sur les termes du contrat, la résistance continue; il s'en tire avec des promesses qu'il n'écrit ni ne signe et qu'il ne tiendra pas. Le 10 janvier 1806, Eugène, qui a fait diligence, arrive; il a trois jours pour faire connaissance avec sa fiancée : le 13, mariage civil; le 14, mariage religieux. Ainsi s'accomplit le dessein que Napoléon a formé depuis le 12 juillet 1804 (23 messidor an XII, lettre à Otto). On entre ensuite dans les réjouissances de cour, où M. Rémusat, premier chambellan, faisant fonction de grand maître des cérémo-

nies, s'évertue à flatter un goût de pompe niaise qui se développe de plus en plus chez Napoléon.

Le 16, le vice-roi part avec sa jeune femme pour Vérone; le 17, l'Empereur et l'Impératrice prennent la route de Paris, où ils arrivent dans la nuit du 26 au 27. C'est seulement quinze jours plus tard que Joséphine écrit à son fils.

Paris, ce 13 février.

« J'attends avec bien de l'impatience de tes nouvelles, mon cher Eugène; il n'y avait qu'une lettre de toi et la certitude que tu étais arrivé à Vérone en bonne santé qui pût diminuer un peu le regret que j'ai eu de me séparer de toi à Munich. Après des momens de réunion si courts, au moins le peu de jours que nous y avons passés ensemble ont-ils été marqués par une époque qui, je l'espère, influera sur ta vie. J'ai appris avec peine, à mon arrivée ici, qu'on avait été beaucoup plus loin qu'il ne convenait pour les dépenses relatives à ta maison. Elles montent à quinze cent mille livres, sans qu'elle soit encore finie. Lorsque l'Empereur l'a su, il était très mécontent, a montré de l'humeur. Tu dois croire que je n'ai rien négligé pour diminuer l'impression que cela faisait sur lui, et je suis bien certaine de n'avoir dit que la vérité en l'assurant que cela était très éloigné de tes intentions; qu'étant absent depuis deux ans, tu n'avais pu veiller toi-même à cet objet et que tu avais été obligé de t'en rapporter à ceux que tu en avais chargés; mais que tu serais certainement très mécontent en apprenant qu'on avait outrepassé tes ordres. Je ne t'ai pas écrit plus tôt, mon cher fils, attendu que, depuis mon retour, j'ai mené la vie la plus fatigante possible : jamais un moment à moi, me couchant fort tard et me levant de bonne heure. L'Empereur, qui est très fort, supporte très bien cette vie active; mais ma santé à moi en souffre un peu. Ta sœur m'a fait bien de la peine à mon arrivée. Elle était d'une maigreur qui, toutes les fois que je la regardais, m'arrachait des larmes. Elle m'a dit que c'était le chagrin qu'elle avait éprouvé de n'avoir pu assister à ton mariage qui l'avait mise dans cet état; maintenant elle se porte beaucoup mieux.

« Je ne veux pas finir ma lettre sans t'apprendre une nouvelle qui te fera sans doute plaisir, mais tu dois encore l'ignorer jusqu'à ce que l'Empereur t'en fasse part : c'est le mariage de

la petite Beauharnais avec le Prince électoral de Bade. La demande en a été faite hier par des ambassadeurs. L'Empereur la reconnaît comme sa fille et la déclare princesse. Le mariage se fera, à ce qu'on dit, le 15 du mois prochain. J'ai arrêté pour ta femme une bonne femme de chambre, un valet de chambre coiffeur très bon sujet. Duplan m'en a répondu. La corbeille et toutes les modes sont superbes. Tous ces objets partiront à la fin de la semaine prochaine. Adieu, mon cher Eugène, je pense avec plaisir que nous ne serons pas très longtemps sans nous revoir encore. J'en aurai beaucoup à me réunir à toi et à ma belle-fille, au mois de mai, et les momens que nous passerons ensemble me paraîtront toujours trop courts. Je t'embrasse, mon ami, de toute la tendresse de mon cœur; mande-moi, mon Eugène, si tu es heureux; tu mérites tant de l'être! »

Eugène avait chargé de meubler sa maison, et de la mettre au dernier goût, Calmelet, qui avait été de tout temps l'ami plus que l'homme d'affaires de sa mère, au point qu'il avait été son témoin lors de son mariage avec Bonaparte. Elle lui avait, ainsi que Mme Renaudin, sa tante, des obligations de tous les genres. Calmelet, que Joséphine avait fait nommer secrétaire général du Conseil des Prises, le 19 germinal an VIII, puis administrateur général du Mobilier de la Couronne, le 13 brumaire an XIII, s'était déchargé sur Bataille, architecte et tapissier, du soin de meubler l'hôtel; l'Empereur, à son arrivée, réclama un compte, qui passa un million. Aussitôt lettre à Fouché (31 janvier 1806), lui ordonnant qu'il surveillât Calmelet, qu'il fît connaître le bruit public sur son compte, qu'il sût où étaient ses papiers et le véritable état de ses affaires, afin que, si ses soupçons se confirmaient, il en fût fait un bon et sévère exemple. Lettre à Eugène (3 février) : « Vous avez très mal arrangé vos affaires à Paris. On me présente un compte de 1 500 000 francs pour votre maison. Cette somme est énorme. M. Calmelet, Bataille et ce petit intendant que vous avez nommé sont des fripons. » Eugène a le courage de tenir tête : « Je dois à la vérité, écrit-il le 12 février, de dire à Votre Majesté que, quant à mes affaires particulières, MM. Calmelet, Soulange, ainsi que mon architecte, ne sont pas coupables. Il y a fort longtemps que je les connais, et l'intérêt qu'ils ont montré à ma famille dans des

temps moins heureux me donne la hardiesse de les recommander à Votre Majesté. » Joséphine, qui devait tant à Calmelet, ne tenta rien pour le défendre (1).

La jeune Stéphanie de Beauharnais qui allait épouser le prince électoral de Bade, était la fille de Claude de Beauharnais, comte des Roches-Baritaud, oncle d'Alexandre de Beauharnais, et de Claudine-Françoise-Gabrielle-Adrienne de Lezay-Marnésia; après d'étonnantes aventures, elle avait été recueillie par Joséphine et par le Premier Consul, qui avaient fait compléter son éducation chez Mme Campan.

Les fournitures pour la corbeille de S. A. I. la vice-reine d'Italie montaient à 202 967 fr. 60, dont entre autres 81 889 francs pour Leroy (modes et robes) et 21 278 fr. 60 pour Lolive de Beuvry (lingerie). Les 202 967 fr. 60 furent, par l'Empereur, réduits à 100 000 francs.

Sans que l'affection de Joséphine pour son fils en soit augmentée, l'activité de la correspondance s'accroît à présent du désir qu'elle a de se rendre agréable à sa belle-fille et à son fils, peut-être pour que celui-ci ne perde pas de vue le parallèle. Quant à l'Empereur, il n'est point d'attention qu'il ne témoigne à la princesse Auguste, et, en même temps qu'à Eugène, dans ses dépêches officielles, il adresse *des grondes*, il envoie son portrait à la princesse et il charge Joséphine de faire parvenir à son fils le plus beau présent qu'il lui puisse offrir.

Paris, le 25 février (1806).

« Mon cher Eugène, je fais partir la corbeille (2). Comme elle est trop grande pour le fourgon, elle ira par la diligence. Quant aux objets qui la composent, c'est le fourgon que j'ai fait faire pour ta femme qui les transportera. Ils ont été vus de tout Paris et trouvés très beaux. Je désire qu'ils ne soient pas moins agréables à ta femme. Je fais accompagner le fourgon par un valet de chambre coiffeur dont on m'a répondu. C'est un très bon sujet et qui coiffe très bien. L'Empereur trouve aussi

(1) Calmelet, destitué comme administrateur du Mobilier de la Couronne, le 4 février 1806, n'en garda pas moins jusqu'à sa mort la confiance justifiée d'Eugène.

(2) Ce qu'on appelait le « sultan, » l'espèce de panier très décoré dans lequel devaient être présentés les objets de la corbeille.

qu'il est indispensable pour elle d'avoir un valet de chambre coiffeur. J'ai lu avec bien du plaisir dans les journaux le récit des fêtes que l'on vous a données à Venise. Je suis bien sûre qu'on y aura trouvé ta femme aussi belle qu'elle est aimable et bonne. Je sais que plusieurs personnes à Paris ont reçu des lettres qui renferment tout ce que je viens de te dire et qui en font le plus grand éloge. Cela me rend bien heureuse. Adieu, mon cher fils, mon bon Eugène. Ta mère t'aime avec tendresse.

« JOSÉPHINE. »

Paris, le 25 février (1806).

« Sois bien sûre, mon cher Eugène, que je ne cesse de m'occuper de toi. Tu en trouveras la preuve dans le précieux envoi que je charge Lavallette de te faire parvenir : c'est le sabre que portait l'Empereur à la bataille de Marengo (1). Il est consacré par une grande victoire et je désire qu'en servant ton courage, il paraisse un jour n'avoir pas changé de main. L'Empereur a mis dans ce présent une grâce charmante. Comme ce sabre est très beau, j'en cherchais un plus modeste, mais l'Empereur a bien voulu me dire qu'il n'y avait rien de trop beau pour son fils; je suis sûre au moins qu'il n'y a pas de trésor au monde qui pût flatter ton cœur autant que celui-là, car c'est le don de la gloire et de l'amitié. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Un long mois se passe. On annonce de Munich la grossesse d'Auguste, nouvelle sans doute prématurée (*Journal de l'Empire* du 12 mai), mais dont Eugène a fait part à sa mère, ce qui lui donne tous les airs d'authenticité. Sur la crainte que la princesse fût fatiguée, il ne l'a point menée à Venise, où l'on célèbre la réunion des États de Saint-Marc au royaume d'Italie. Ce sera le 9 juillet seulement que, de Monza, il écrira à « sa bonne mère : » « Il est enfin décidé qu'Auguste est enceinte; toutes les preuves en ont eu lieu... Je dois un peu ce bonheur à une

(1) Ce sabre fait partie, sous le n° 10, de la collection appartenant au duc Georges de Leuchtenberg. Il n'est point inutile d'indiquer que le prince Napoléon croyait tenir de son père, le roi Jérôme, le sabre que le Premier Consul aurait porté à Marengo et qui aurait été donné par celui-ci à son jeune frère pour diminuer ses regrets de n'avoir point participé à la campagne. Ce sabre est la propriété du prince Louis Napoléon.

absence de dix jours que j'ai faite. J'ai beaucoup de plaisir à t'apprendre cette nouvelle parce que je suis certain du bonheur que tu éprouveras à avoir un petit enfant de plus. » Auguste, par une lettre du 23 juillet, confirme « la certitude qu'elle a d'être grosse. » Elle accouche, le 14 mars 1807, à Milan, d'une fille appelée Joséphine, sur un ordre de l'Empereur, en date d'Osterode le 27 mars. Cette fille, Joséphine-Maximilienne-Eugénie-Napoléone, créée princesse de Bologne le 29 décembre 1807, duchesse de Galliera, épousa en 1823 Oscar Ier, roi de Suède et de Norvège, fils de Bernadotte, et mourut le 7 juin 1870.

S. d. (14 avril 1806).

« Le plaisir que j'avais éprouvé, mon cher Eugène, en apprenant les nouvelles de la grossesse de ta femme vient d'être troublé par les inquiétudes que tu parais avoir sur sa santé. Tu ne saurais l'engager à prendre trop de ménagemens. Rassure-la surtout sur les motifs qui paraissent l'affecter au sujet du décret rendu par l'Empereur (1). Dis-lui que ses craintes ne sont pas fondées par la raison qu'il ne concerne que les enfans qui, par succession, peuvent de droit monter sur le trône de France. Sois persuadé, mon ami, que la mélancolie qui la domine momentanément tient à son état et ne doit pas t'affliger. Cependant, comme elle pourrait prolonger ses souffrances, tu dois chercher par tous les moyens possibles à l'en distraire. Ne te livre pas tant à l'étude, aux affaires ; cherche les moyens de la dissiper. Son bonheur étant le premier vœu de ton cœur, c'est assurer en même temps le tien que de t'occuper du soin de la rendre heureuse, et je m'en repose sur toi. Nous avons été à Grignon (2), chez le maréchal Bessières, pour amuser aussi nos jeunes mariés. Ils paraissent fort contens l'un de l'autre et je remarque que le prince de Bade s'occupe de sa femme, la soigne, et j'espère que ce mariage sera heureux. Nous avons passé la soirée à jouer à de petits jeux. L'Empereur a bien voulu se joindre à nous et nous arrivons tous à Saint-Cloud gais et bien portans. Je voudrais, mon bon Eugène, que tu m'en donnes d'aussi

(1) Les dispositions du Statut impérial du 30 mars 1806 réglant l'état civil et la discipline de la Famille impériale.

(2) Pour le voyage à Grignon, voir la Lettre de l'Empereur de même date. (*Corr.*, n° 10 099.)

bonnes nouvelles, car il faut que tout ce que j'aime soit tranquille et satisfait pour que je puisse me dire heureuse et l'être. Donne-moi promptement de tes nouvelles, de celles de ta femme et reçois, ainsi qu'elle, mille et mille tendresses.

« JOSÉPHINE. »

Des jours ont passé, les plus remplis qu'on puisse vivre. La Confédération du Rhin a été instituée, le royaume de Naples, le royaume de Hollande ont reçu des souverains napoléoniens. Les fêtes ont succédé aux fêtes, les voyages aux voyages. Il faut assurément le départ de M. d'Aubusson pour que Joséphine se détermine à écrire. M. d'Aubusson fut des premiers qui sollicitèrent de lui appartenir. Pierre-Raymond-Hector d'Aubusson de la Feuillade, ci-devant comte de la Feuillade et vicomte d'Aubusson, avait été cadet à l'École militaire en 1779, et était, lors de la Révolution, lieutenant-colonel, aide de camp du maréchal de Mailly; à son retour d'émigration, il se rapprocha, et, aussitôt après l'Empire, fut chambellan de l'Impératrice à 12 000 francs, sans compter les gratifications. En juillet, il avait été nommé ministre près la reine d'Étrurie.

Saint-Cloud, ce 30 août (1806).

« Mon cher Eugène, il y a longtemps que je voulais t'écrire, ainsi qu'à Auguste; mais les occupations se succèdent si rapidement que j'arrive à la fin de chaque journée sans avoir fait ce que je désirais le plus. Il m'a fallu aussi bien du temps pour me remettre de l'impression que m'avait causée le départ de ta sœur (1). J'ai senti de nouveau tout le chagrin que j'avais éprouvé en me séparant de toi, et j'étais trop émue et trop souffrante pour écrire. Je m'empresse aujourd'hui de profiter du départ de M. d'Aubusson La Feuillade, mon chambellan, qui se rend à Florence. Je te demande pour lui l'accueil le plus favorable : il te donnera des nouvelles de l'Empereur et des miennes et il pourra te dire aussi combien je m'occupe de mon bon et excellent Eugène. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime. »

« JOSÉPHINE. »

(1) Partant pour prendre possession du trône de Hollande.

Un long temps s'écoule et quel temps ! Partie de Saint-Cloud avec l'Empereur, le 25 septembre, à quatre heures et demie du matin, Joséphine arrive le matin du 28 à Mayence où elle doit passer quatre longs mois. Il ne se trouve point de lettres où elle raconte la marche triomphale : Iéna, Auerstaedt, Potsdam, Berlin, Posen, Varsovie. Aucune allusion. En revanche, elle est toute à la layette destinée à l'enfant qu'attend Auguste, au drap de dentelles qu'elle lui donnera pour ses étrennes, à la garde, Mme Frangeau, qu'elle a envoyée de Paris et qui a accouché Hortense. Elle a près d'elle la reine de Hollande, avec son fils aîné, le petit Napoléon, et Stéphanie de Bade. Mais il faudrait qu'elle pût rejoindre Napoléon qui s'éloigne de plus en plus et qui bientôt aura d'autres pensées en tête.

Mayence, ce 7 janvier (1807).

« J'ai reçu, mon cher Eugène, ta lettre. Elle m'a fait grand plaisir. Je commençais à être inquiète de ton silence. Je regrette bien souvent de ne pouvoir t'écrire autant que je le désirerais, mais tu ne peux me faire de plus grand plaisir que de me donner de tes nouvelles et de celles d'Auguste. Je suis charmée qu'elle ait été contente de la layette. Elle recevra incessamment, pour ses étrennes, un drap de lit de dentelles qu'on dit être de la plus grande beauté. Je désire qu'elle le reçoive avec autant de plaisir que j'en ai à le lui envoyer. Je n'ai pas eu de courrier de l'armée depuis la dernière lettre que je t'ai fait passer. J'attends les nouvelles avec beaucoup d'impatience. J'espère en recevoir aujourd'hui, je te les enverrai. Je suis tranquille de savoir Mme Frangeau auprès de ta femme. Il me tarde d'apprendre qu'il y a dans le monde un nouveau-né. Je l'attends sans inquiétude, mais avec de grande dispositions à le bien aimer. Adieu, mon cher fils, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE.

« Mille choses tendres et aimables à ta femme. J'ai le bonheur d'avoir toujours avec moi la reine de Hollande. Elle seule me fait supporter la longue absence de l'Empereur. Napoléon est charmant. »

Mayence, ce 10 janvier (1807).

« J'ai reçu ta lettre du 4, mon cher Eugène, au moment où j'en recevais une de l'Empereur en date du 29 (1). Il venait d'avoir encore contre les Russes de nouveaux succès et leur avait pris 80 pièces de canon, tous leurs bagages et dix mille prisonniers. Il me mande qu'il compte retourner à Varsovie dans deux jours et qu'il m'écrira de cette ville. Il a pris ses quartiers d'hiver. Je n'ai pas reçu la lettre que tu avais remise pour moi à la députation italienne, mais je t'engage à écrire le plus promptement possible à l'Empereur pour lui demander de nommer ton enfant et pour désigner des personnes qui le tiendront avec lui. Je suis enchantée du camée que tu m'as envoyé. C'est le plus joli présent que ta femme pût me faire et je serai heureuse quand je pourrai avoir de même la ressemblance du nouveau-né ou à naître. Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse ainsi qu'Auguste bien tendrement.

« JOSÉPHINE. »

A diverses reprises, l'Empereur a donné ordre que Joséphine retournât à Paris, qu'avec toute sa cour elle allât au spectacle, reçût et donnât des fêtes ; comme il n'a plus l'intention de l'appeler en Pologne, mieux vaut qu'elle parte. L'Impératrice, quittant Mayence le 26 janvier à huit heures du matin, arrive le 31 au soir à Paris, où elle est saluée par le canon et accueillie avec des honneurs qu'elle n'a jamais reçus et qu'elle ne recevra plus. Il s'agit de rassurer Paris et de lui rendre la vie.

L'Empereur quitte Varsovie le 29 et rouvre la campagne : le dimanche 8, il livrera cette bataille d'Eylau que seule son obstination lui fait attribuer, mais où il ne gagne guère que le terrain couvert de cadavres français, presque autant que de cadavres russes. Le combat dont parle d'abord Joséphine est-il celui de Bergfriede, livré, le 3, par Soult à Benningsen ou celui d'Allenstein que l'Empereur livre lui même, le 4 ?

Paris, ce 21 février (1807).

« Je profite, mon cher Eugène, du départ de M. de la Greca pour te donner de mes nouvelles. J'ai souffert beaucoup hier

(1) De Golymin.

de ma migraine, mais je suis mieux aujourd'hui. La santé de l'Empereur est très bonne, malgré la fatigue qu'il se donne. Il vient de rouvrir la campagne par de nouveaux succès, comme tu l'auras vu par les copies que je t'ai fait envoyer hier. J'attends avec impatience des nouvelles de ta femme et de mon nouvel enfant. Je regrette bien, mon cher Eugène, de ne pouvoir être auprès d'elle et de toi dans un moment aussi intéressant, mais je te recommande d'avoir du courage. Les soins de Mme Frangeau et son expérience doivent te rassurer, il faut que ta femme suive exactement tous ses avis. Je t'engage aussi de nouveau à écrire à l'Empereur pour lui témoigner combien tu serais heureux qu'il voulût bien donner son nom à ton enfant ou qu'il te fasse connaître ses intentions. Adieu, mon cher fils, j'embrasse ma chère Auguste, et je l'aime tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Voici la lettre par laquelle elle annonce la bataille d'Eylau. L'écuyer Corbineau, qui y fut tué en portant un ordre de l'Empereur, était l'aîné de ces trois frères, également héroïques, qui furent particulièrement distingués par Napoléon. Ils étaient fils d'un inspecteur général des haras, et l'on peut croire que ce fut le général d'Harville, si lié avec Joséphine, qui introduisit près d'elle son filleul et ancien aide de camp. Claude-Louis-Constant-Esprit-Juvénal-Gabriel. Quant à Dahlmann, fils de soldat, enfant de troupe de Dauphin-Cavalerie, il était entré en messidor an IV dans les guides de Bonaparte où il avait été promu sous-lieutenant en l'an V et où il avait fait tous les grades jusqu'à celui de général. De là avec Eugène, jusqu'au départ de celui-ci pour l'Italie, une habitude de chaque instant.

Paris, ce 25 février (1807).

« Un officier que tu connais et qui va être employé près de toi, me procure l'occasion de t'écrire, mon cher Eugène. J'en profite avec bien du plaisir. Il me tarde d'apprendre que ma chère fille est accouchée. Cette bonne nouvelle ne peut m'arriver trop tôt et je compte que tu m'enverras un courrier. Recommande-lui de faire diligence. Je connais tes craintes, moi je n'en ai aucune, et je suis sûre que tout ira comme je le désire. Tu auras appris par les journaux la nouvelle victoire de l'Empereur; comme il n'est arrivé qu'un exemplaire du bulletin pour

le *Moniteur*, je n'ai pu t'en envoyer copie. J'ai été bien affectée de la mort de tant de braves et surtout de celle du général Corbineau, un de mes écuyers; je suis sûre que tu regretteras aussi le générsl Dahlmann, commandant tes chasseurs. Tout cela est bien triste, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est la manière dont l'Empereur s'est exposé. Dès lettres particulières disent que les boulets tombaient à ses côtés. Pense que toute l'armée russe était là et que l'Empereur avait sept divisions qui étaient à deux journées en arrière. Adieu, mon cher Eugène, ma santé est assez bonne, mais mon cœur est bien triste de la longue absence de l'Empereur. Ne te sépare jamais d'Auguste, cela fait trop de mal. Dis mille choses aimables à ma chère fille. Je t'aime et je t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Les questions de cérémonial ont pris, ainsi qu'on a vu, même de fils à mère, une importance considérable, mais combien plus si l'on est en public.

On sait que le 3 germinal an XIII (24 mars 1805), à trois heures de l'après-midi, le Pape avait baptisé en grande pompe à Saint-Cloud le prince Louis-Napoléon, second fils du prince Louis et de la princesse Hortense (1). On avait ici raffiné sur le cérémonial et l'on avait mis en jeu l'étiquette des Bourbons tout entière. C'est ce cérémonial que Joséphine envoie à Eugène pour qu'il soit observé à Milan, lorsque l'enfant si fort attendu sera né et pourvu qu'il soit un garçon.

Paris, ce 12 mars (1807).

« Je t'envoie, mon cher Eugène, le procès-verbal de la cérémonie du baptême du fils cadet de la reine de Hollande. Comme celui de ton enfant ne sera peut-être pas célébré par le Pape, il y aura quelque différence, mais peu embarrassante parce qu'elle tiendra aux usages de l'Église, que les cardinaux doivent connaître. Au reste, mon avis est que tu ne fasses pas baptiser ton enfant avant d'avoir reçu les intentions de l'Empereur; tu pourras le faire ondoyer. J'attends avec impatience le courrier qui m'apprendra sa naissance. Je reçois des lettres de l'Empereur; sa santé est toujours bonne, mais je suis bien triste

(1) Cf. *Napoléon et sa famille*, III, 77.

de son absence et, si elle se prolonge, je n'aurai plus de courage pour le supporter. Je compte sur les heureuses nouvelles de Milan pour me donner un peu de bonheur. Embrasse bien tendrement pour moi ta femme et aime toujours, mon cher fils, la plus tendre des mères.

« JOSÉPHINE. »

Enfin, Auguste accouche le 14 mars 1807, avec sept ou huit mois de retard. Et, aussitôt la nouvelle reçue de l'envoyé spécial, M. Charles Bentivoglio, chambellan de S. M. l'impératrice reine d'Italie, chevalier de la Couronne de Fer, grand cordon du Lion de Bavière, l'Impératrice écrit :

Paris, le 21 mars (1807).

« Je te félicite de tout mon cœur, mon cher Eugène. Je suis enchantée d'avoir une petite-fille. Cette heureuse nouvelle m'a été apportée hier par M. Bentivoglio. J'en avais besoin, car, depuis quelques jours, j'étais un peu indisposée. Je sais que ma chère Auguste a beaucoup souffert et je devine combien chaque instant t'aura paru pénible, mais, à présent, il ne faut plus que de la prudence et je lui écris pour lui recommander de suivre scrupuleusement les avis de Mme Frangeau. Je viens de recevoir une lettre de l'Empereur en date du 10. Sa santé est parfaite et ses affaires vont très bien. Je lui ai écrit hier et l'ai prié de te faire connaître ses intentions pour le baptême de ton enfant. Je t'engage à ne rien faire avant d'avoir reçu sa décision. Sois tranquille sur ce que tu me mandes au sujet de M. Bentivoglio. Adieu, mon cher Eugène, tu sais avec quelle tendresse je t'aime et t'embrasse.

« JOSÉPHINE. »

Selon l'habitude qu'elle a prise, Joséphine vient passer les derniers jours de mars à Malmaison où les princesses Caroline et Pauline imaginent de lui donner une fête dont le principal intérêt est une pièce : *L'Impromptu de Neuilly* (1) à laquelle Joséphine fait allusion dans sa lettre du 2 avril.

(1) Voyez ma conférence, *Journal de l'Université des Annales*. Année 1913-1914, t. II, n° 24.

Malmaison, ce 26 mars (1807).

« Tu es bien aimable, mon cher Eugène, de m'avoir envoyé des cheveux de ta fille. C'est un présent charmant et que je ne me lasse pas de regarder. Ils ont déjà la couleur de ceux de sa mère. C'est un présage qu'elle sera jolie et belle comme elle. J'ai retardé un peu le départ de M. Bentivoglio pour avoir le temps de faire achever mon portrait que je voudrais lui donner sur une boîte; mais je compte qu'il pourra bientôt retourner auprès de toi. Embrasse ma chère Auguste et continue à me donner de ses nouvelles. J'ai reçu deux lettres de l'Empereur du 13 et du 14. Sa santé et ses affaires vont très bien. Adieu, mon cher fils, donne à ta fille un baiser pour moi. Quelle que soit ta tendresse pour elle, tu ne pourras pas l'embrasser plus tendrement que je t'embrasse.

« JOSÉPHINE. »

Paris, ce 2 avril (1807).

« Tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir, mon cher Eugène, que de me donner souvent des nouvelles de ta femme. J'avais raison de te dire que tout irait bien. Sa santé est aussi bonne que je l'avais espéré et la charmante lettre qu'elle vient de m'écrire m'en donne une preuve bien agréable, mais recommande-lui de se bien couvrir et de ne pas s'exposer trop tôt au grand air. M. Bentivoglio que j'avais retenu jusqu'à ce moment part demain matin : j'ai eu beaucoup de plaisir à le voir. Je le charge d'un joli cadeau que je fais à Auguste pour m'avoir donné une belle petite-fille. Je reçois souvent des lettres de l'Empereur : la dernière est du 20. Il continue à être content de sa santé et de ses affaires. Le jour de Sainte-Joséphine a été célébré à Malmaison par les princesses Pauline et Caroline qui ont joué chacune un rôle dans deux pièces très flatteuses pour moi. Elles avaient fait faire les pièces pour ma fête. Adieu, mon cher Eugène, je suis bien triste de me trouver seule et séparée de tous les objets de mes affections. Aussi ai-je bien souvent des accès de mélancolie dont je ne puis me défendre. Adieu encore, mon cher Eugène, tu connais toute ma tendresse pour toi.

« JOSÉPHINE.

« Embrasse pour moi ta fille. »

Paris, le 27 avril (1807).

« J'ai reçu ta lettre, mon cher Eugène. Je vois avec plaisir que tu es de retour et que ta femme et ma petite-fille se portent bien. Je vais m'occuper de la procuration que tu me demandes (1). Comme elle doit être faite par le ministre secrétaire d'État, il est impossible qu'elle puisse m'être envoyée de Pologne pour le mois de mai. D'ailleurs, je pense que l'Empereur t'ayant demandé de l'instruire comment tu as tout arrangé pour le baptême, tu ne peux pas ne pas le prier de nommer ton enfant, de t'en rapporter à lui pour tout le monde. Tu sauras qu'il est d'usage que les enfans des princes aient plusieurs parrains et marraines. Tu pourrais demander à l'Empereur de permettre qu'à son refus le roi de Bavière le remplaçât. Je compte aller incessamment à Saint-Cloud. J'en ai besoin pour ma santé. J'ai souffert ces jours-ci de la migraine, ce que j'attribue au printemps, ou plutôt au chagrin d'être toujours séparée des personnes que j'aime. J'ai reçu aujourd'hui du 18 avril une lettre de l'Empereur. Sa santé est toujours bonne, mais il ne me parle pas de son retour. Je souhaite pour ta femme qu'elle ne soit jamais longtemps séparée de toi. Je t'embrasse tendrement ainsi que ma petite-fille que j'aimerai comme j'aime mon Eugène.

« JOSÉPHINE. »

Le 5 mai 1807, Napoléon-Charles, l'enfant sur qui l'Empereur avait placé jusque là toutes les espérances de son hérédité, meurt à la Haye. Dès les premières nouvelles de la maladie, Joséphine eût voulu courir près de sa fille. Sur la demande de celle-ci, elle a envoyé en Hollande Corvisart, qui seul a sa confiance. Mais Corvisart est arrivé trop tard. Il écrit à l'Impératrice le 8 mai cette étrange lettre (2) :

« Madame, la diligence la plus grande que j'aie pu faire n'a pas suffi à mon zèle : j'ai appris en route le sort funeste du jeune prince.

« J'ai poursuivi ma route avec activité pour apporter, autant qu'il est en moi, des consolations au Roi et à la Reine.

« Par le compte qui m'a été rendu, j'ai lieu de croire que le

(1) Pour le baptême.
(2) Coll. part.

prince Napoléon a succombé à une maladie vive et au-dessus des efforts de l'art : cette vérité doit adoucir les regrets même des auteurs de ses jours.

« La Reine, d'auprès de laquelle je sors, m'a vu avec un saisissement que j'avais prévu, mais qui a bientôt fait place au calme, à la confiance qui le suit et qui m'a permis de lui parler le langage de la raison qu'elle connaît si bien et qu'elle a bien entendu aussi. Sa position morale est douloureuse, mais elle s'adoucira ; quant à la santé, il n'y a rien à craindre pour elle, j'ose l'affirmer à Votre Majesté, et dans la triste mission que j'ai accomplie, je me trouve encore heureux de pouvoir donner à Votre Majesté l'assurance que la Reine se porte autant bien qu'il est possible et qu'elle vivra longtemps sans doute pour le bonheur des siens. Permettez-moi, madame, de vous parler du mien, en vous annonçant, parmi de tristes catastrophes, cette heureuse nouvelle.

« Je suis, etc.

Signé : « CORVISART. »

8 mai 1807.

L'Impératrice, après quelques hésitations, car elle craint de déplaire à l'Empereur en voyageant, même dans l'Empire, sans y être autorisée, part le 10 au matin de Saint-Cloud pour Laeken, où elle arrive le 14 à dix heures du soir. Elle ne passe point la frontière, n'en ayant pas permission. Hortense, que Caroline a relancée, se décide le même jour à venir retrouver sa mère à Laeken, où elle arrive le 16 à une heure du matin avec son mari. Celui-ci repart pour La Haye durant que sa femme et sa belle-mère rentrent à Malmaison. Les lettres de Louis à sa belle-mère (en particulier du 20 mai) montrent qu'il éprouve alors pour sa femme un réveil d'affection et une effusion de pitié.

L'Impératrice rentre le 23 à Saint-Cloud avec sa fille qui part le 24 pour Bagnères. Trois jours après, elle écrit à son fils :

A Saint-Cloud, le 27 mai (1807).

« J'ai bien souffert, mon cher Eugène, et ton cœur aura senti tous mes chagrins. Tu sais dans quel état ma pauvre Hortense est arrivée au château de Laeken. Pendant plusieurs jours j'ai craint pour elle, mais, en revenant à Malmaison, elle a

pleuré plusieurs fois, surtout en passant à Saint-Denis (1). Les larmes lui ont fait du bien et je crois pouvoir t'assurer que nous la conserverons. Pauvre Hortense ! Quel aimable enfant elle a perdu ! Depuis ce malheureux événement je ne vis plus, je ne fais que souffrir et pleurer. Elle est partie dimanche pour aller aux eaux de Bagnères. Corvisart compte beaucoup sur l'effet du voyage et il n'y a que cette espérance qui ait pu me faire consentir à son départ. Sa santé reviendra, mais son cœur ne se consolera jamais, je le sens par ce que je souffre. Le Roi est bien malheureux aussi. Il avait tout à la fois à pleurer son fils et à craindre pour sa femme. Imagine-toi qu'elle a été pendant six heures paralysée. J'ai reçu de l'Empereur des lettres du 14 et du 16 de ce mois. Cette perte l'a vivement affecté. Que serait-ce s'il avait pu connaître ce pauvre enfant aussi bien que moi qui, pendant trois mois, l'avais vu tous les jours à Mayence ? Dis à Auguste que je suis touchée de la part qu'elle prend à notre douleur. Embrasse-la pour moi et redouble de soins pour ma petite-fille. Marescalchi m'a montré ce que tu lui as écrit ; j'en ai été vivement touchée. J'y ai reconnu tous tes sentimens pour moi, mon cher fils, mais sois assuré que j'y mettrai autant de discrétion que tu y mets de grâce et d'empressement. Adieu, mon cher Eugène, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

De Laeken, Louis a regagné le Palais du Bois, puis le Loo. Il y reçoit, le 29, de l'Empereur l'autorisation de s'absenter de son royaume et de prendre les eaux des Pyrénées. Il part avec son fils, Napoléon-Louis, le 1er juin. Il arrive le 3 à Pont-Sainte-Maxence d'où il écrit à l'Impératrice (2) :

« Madame, nous arrivons ce soir à Saint-Leu; demain, le petit Napoléon ira vous voir, tandis que j'arrangerai quelques affaires à Saint-Leu. Le soir, je prendrai congé de Votre Majesté et je partirai le lendemain de Saint-Cloud pour [suivre ?] ma route. Je prie Votre Majesté d'approuver ce projet. En restant confié aux tendres soins de la bonne maman, mon fils ne me

(1) Où le corps de Napoléon-Charles devait être transporté de Notre-Dame où il devait être déposé d'abord.
(2) Coll. part.

donnera aucune inquiétude. Seulement je prierai Votre Majesté, quand elle ira aux eaux, de permettre qu'il s'établisse avec sa gouvernante à Saint-Leu.

« J'ai reçu avec plaisir des nouvelles de la Reine de Poitiers. J'en attends avec impatience de Bordeaux, Votre Majesté sait... [(1)] pourquoi.

« Je serai aux eaux seulement à quelques lieues d'elle. Je suis bien content qu'elle ait emmené M. Leclerc.

« Je suis, Madame, de Votre Majesté Impériale et Royale

« Le très attentionné et très respectueux fils.

« LOUIS. »

Le 5, Louis part de Saint-Cloud. Joséphine se loue beaucoup de lui. Elle écrit :

A Saint-Cloud, ce 11 juin (1807).

« Je m'empresse, mon cher Eugène, d'écrire à Mme Litta (2), ainsi que tu le désires, pour la charger de me remplacer et de donner mon nom à ta fille. Je me réjouis du nouveau lien qui va m'attacher à cette enfant chérie et ce qui ne me touche pas moins, c'est l'espérance que tu me donnes d'un petit-fils ; je me flatte que tu ne me trompes pas, et que je peux compter sur cette consolation. J'ai reçu une lettre d'Hortense ; elle est arrivée aux eaux de Bagnères ; sa santé est assez bonne, mais la douleur est toujours aussi vive. Le Roi a passé ici deux jours avant de partir pour les eaux. Il a été parfait pour moi et m'a donné une grande preuve de confiance en me laissant son fils. Il a eu aussi pour la Reine les soins les plus tendres. Hélas ! c'est une leçon qui coûte bien cher, mais qui, je l'espère, leur sera utile. Ils sentiront qu'il n'y a rien au-dessus de la tendresse mutuelle et d'un bonheur tel que celui dont tu jouis. Le petit devient tous les jours plus aimable et plus fort. Il ressemble beaucoup à son pauvre frère. Il a ses manières et sa voix (3). Mais le plaisir que j'ai de l'avoir auprès de moi ne me console

(1) Illisible.

(2) Barbe Barbiano de Belgiojoso d'Este, dame d'honneur de l'Impératrice-Reine, mariée à Antonio, marquis Litta, comte puis duc de l'Empire, grand chambellan du royaume.

(3) Napoléon-Louis, né à Paris le 11 octobre 1804, prince royal de Hollande, le 5 mai 1807, grand-duc de Berg et Clèves le 3 mars 1809, marié le 23 juillet 1826 à sa cousine Charlotte, fille du roi Joseph, mort à Forli le 17 mars 1831, sans hoirs.

pas de la perte que nous avons faite. Je suis toujours bien triste, mon cher Eugène; je vis absolument éloignée de tous les miens. Heureusement que l'Empereur m'écrit souvent. Ses lettres me rendent plus calme et plus tranquille. Adieu, mon cher fils, tu sais avec quelle tendresse je t'aime.

« JOSÉPHINE. »

Entre le 11 juin et le 11 juillet, il y a le combat d'Heilsberg (11), la bataille de Friedland (14), l'entrée à Tilsitt (19), l'entrevue sur le Niemen (25), la signature du traité de paix (8 juillet). L'Empereur arrivera à Saint-Cloud le 27.

M. de Girardin, qui porte la lettre du 11 juillet, part de Paris pour retrouver à Naples le roi Joseph, auquel il s'est attaché, d'abord par des rapports de voisinage, puis par une conformité d'opinions et une sympathie mutuelle.

Saint-Cloud, ce 11 juillet (1801).

« Tu dois avoir reçu, mon cher Eugène, les excellentes nouvelles des armées et de l'entrevue de l'Empereur avec celui de Russie et le roi de Prusse. Ces heureux événemens me donnent d'autant plus de joie qu'ils me permettent d'espérer le prochain retour de l'Empereur et le plaisir de t'embrasser peu de temps après. Je suis enchantée de la figure de ma petite-fille ; son portrait me charme et me donne encore plus le désir de la voir. Je profite du départ de M. de Girardin pour t'écrire et pour remercier ma chère Auguste de son joli présent. Je n'ai pas besoin de te demander pour M. de Girardin ta bienveillance et ton amitié. Adieu, mon cher fils, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE.

« J'ai reçu une lettre de ta sœur, elle est beaucoup mieux, mais toujours bien affligée. »

Dès le retour de l'Empereur, la lutte a commencé contre Joséphine. Ce sont Fouché et Murat qui mènent l'attaque. Murat est redoutable par Caroline. Joséphine aurait quelque raison de croire à sa reconnaissance; mais c'est Caroline qui conduit Murat et tous les moyens lui sont bons. Joséphine espère encore qu'elle accompagnera l'Empereur dans le voyage d'Italie où il va, par le règlement de comptes préliminaires, préparer le divorce; mais elle ne s'en doute pas ; elle écrit :

A Saint-Cloud, le 1er septembre.

Je ne veux pas, mon cher Eugène, laisser partir M. Bataille sans te donner de mes nouvelles. J'espère te voir bientôt à Milan, car il paraît que l'Empereur aime mieux y aller que te faire venir ici, sans doute à cause de sa famille qui le gêne dans ses sentimens pour toi. Le prince Murat jouit d'une grande faveur et si grande que la princesse Caroline elle-même en est étonnée, sans en être fâchée. J'ai des preuves certaines que, tandis que l'Empereur était à l'armée, il a fait tous ses efforts pour le pousser au divorce. J'ai été plus généreuse que lui, car, dans le même temps, je défendais sa femme de tout mon pouvoir; mais il ne m'aime pas et, malgré les protestations qu'il te fait faire, sois bien assuré qu'il n'a pas pour toi plus d'attachement. Au reste, les frères mêmes de l'Empereur ne sont pas mieux dans ses affections. Il est clair qu'il veut lui succéder. Cela est si visible que les deux qui sont ici, le roi de Hollande et le prince Jérôme, s'en aperçoivent et sont en froid avec lui. Malheureusement, l'Empereur est trop grand pour qu'on puisse lui dire la vérité. Tout ce qui l'entoure le flatte à la journée. Quant à moi, tu sais que je n'ambitionne que son cœur ; si l'on parvenait à me séparer de lui, ce n'est pas le rang que je regretterais, une profonde solitude serait alors ce qui me plairait le plus et, tôt ou tard, il reconnaîtrait que tous ceux qui l'entourent pensent plutôt à eux qu'à lui et il verrait comme on l'aurait trompé. Cependant, mon cher Eugène, je n'ai pas à me plaindre de lui et j'aime à compter sur sa justice et sur son affection. Pour toi, mon cher fils, continue à te conduire comme tu as fait jusqu'à présent et avec le même zèle pour l'Empereur. Tu auras l'estime générale et souvent la plus grande faveur ne la donne pas. Je sais par M. Marescalchi les nouvelles preuves que tu me donnes de ta tendresse. Sois assuré que je ne veux pas en abuser ni te causer la moindre gêne. Je compte satisfaire aux engagemens que je prendrais, quoique mes revenus soient très bornés et que l'Empereur ne veuille pas les augmenter. Adieu, mon cher fils, mon bon Eugène. Embrasse pour moi ta femme et ma petite Joséphine et sois aussi heureux que je le désire et que tu le mérites.

« JOSÉPHINE. »

A cette lettre Eugène fit la réponse suivante (1) :

Monza, le 10 septembre 1807.

« J'ai reçu, ma bonne mère, la lettre que tu m'as écrite par Bataille. Elle m'a fait le plus grand plaisir. J'y ai vu que tu étais tranquille, que tu méprisais les méchans et que l'Empereur continuait à être bon pour toi. Tu n'auras jamais rien à redouter de lui, parce que l'Empereur, en lui-même, méprise ceux qui lui donnent de mauvais conseils.

« On a beaucoup parlé de divorce ; je l'ai su de Paris et de Munich, mais j'ai été content de ta conversation avec l'Empereur, si elle est telle que tu me l'as fait rendre. Il faut toujours parler franchement à Sa Majesté. Faire autrement serait ne plus l'aimer. Si l'Empereur te tracasse encore sur des enfans, dis-lui que ce n'est pas bien à lui de te reprocher toujours des choses semblables. S'il croit que son bonheur et celui de la France l'obligent à en avoir, qu'il n'ait aucun égard étranger.

« Il doit te bien traiter, te donner un douaire suffisant et te permettre de vivre auprès de tes enfans d'Italie. L'Empereur fera alors le mariage que lui commanderont sa politique et son bonheur. Nous ne lui en resterons pas moins attachés, parce que ses sentimens ne doivent pas changer pour nous, quoique les circonstances l'aient obligé à éloigner de sa personne notre famille. Si l'Empereur veut avoir des enfans qui soient à lui, il n'a que ce seul moyen ; tout autre serait blâmé et l'Histoire en ferait justice. D'ailleurs, il a trop travaillé pour elle pour qu'il laisse un seul feuillet à déchirer à la postérité.

« Tu ne dois donc craindre ni les événemens ni les méchans. Ne tracasse pas l'Empereur et occupe-toi de régler tes dépenses intérieures. Ne sois pas si bonne avec tout ce qui t'entoure, tu en serais bientôt la dupe.

« Pardonne-moi, ma bonne mère. Je m'emporte à te parler raison et à te donner des conseils lorsque moi-même j'en ai tant besoin. N'y vois pourtant, je te prie, qu'une preuve de plus de ma tendre affection pour toi et n'oublie pas que les sentimens que t'ont voués tes enfans sont au-dessus de tous les événemens. »

(1) J'ai publié dans *Joséphine répudiée* des fragmens de cette lettre que possède S. M. l'Impératrice Eugénie, mais il me paraît qu'elle prend sa valeur de la lettre de Joséphine publiée pour la première fois.

Le voyage de Fontainebleau (21 septembre-16 novembre) est attristé pour Joséphine par une fausse couche d'Auguste, par le refus de l'Empereur de l'emmener en Italie, surtout par la bataille du divorce où, cette fois, grâce à Talleyrand, elle gagne contre Fouché une première manche. Nulle part elle ne fait allusion à la mort de sa mère, Mme Tascher, qu'elle vient d'apprendre.

Elle écrit à son fils :

Fontainebleau, ce 13 octobre (1807).

« Ta lettre m'a extrêmement alarmée, mon cher Eugène, je ressens toutes tes inquiétudes, et il me tarde d'avoir des nouvelles de ta femme; j'espère que cet accident n'aura pas de suites, mais il demande les plus grandes précautions. Je crois la princesse Auguste très sanguine et peut-être [aurait-elle] besoin dans ses grossesses d'être souvent saignée. J'aurais bien désiré accompagner l'Empereur en Italie où il paraît devoir bientôt se rendre. J'en aurais été doublement heureuse, mon cher Eugène, puisque je ne me serais pas séparée de lui et que j'aurais eu le plaisir de t'embrasser, ta femme et ma petite-fille, dont j'aurais fait la connaissance; mais, mon cher fils, depuis longtemps tous mes désirs ne sont pas exaucés. Mais je suis moins triste par l'idée que je me fais de tout le plaisir que tu auras de voir l'Empereur. Ta sœur est un peu souffrante de sa grossesse, mais du reste sa santé est très bonne (1). Adieu, mon cher Eugène, il est cinq heures et demie, l'estafette n'est pas encore arrivée, je l'attends avec bien de l'impatience. Je t'embrasse et ta femme de tout mon cœur.

« Votre tendre mère

« JOSÉPHINE. »

L'Empereur part de Fontainebleau le 16 novembre; il fait à ce point diligence qu'il est le 20 à Turin ; son voyage, d'une incroyable rapidité, tient en quarante jours; il rentre le 1er janvier aux Tuileries. Durant son voyage, la cabale contre l'Impératrice s'est renforcée; Joséphine y range Talleyrand, ce qui semble douteux. Pour Berthier, nul doute. Malgré sa liaison officielle avec Mme Visconti, il épouse, le 9 mars 1808, Marie-Élisabeth-Amélie, princesse de Bavière.

(1) Grossesse de Charles-Louis-Napoléon, l'empereur Napoléon III, qui naîtra à Paris le 20 avril 1808.

Paris, ce 20 février (1808).

« Je profite pour t'écrire, mon cher Eugène, de l'occasion que me présente le départ de Mme Lauriston (1). Il y a longtemps que je désirais te donner de mes nouvelles, mais j'en ai été continuellement empêchée. D'abord, le retour de l'Empereur m'a beaucoup occupée, ensuite le soin de ma santé qui a été quelque temps assez mauvaise, mais qui commence à se rétablir. Tu devines aisément que j'ai eu bien des sujets de chagrin, et j'en ai encore. Les bruits qui couraient pendant l'absence de l'Empereur n'ont pas cessé à son retour et ont dans ces momens plus de prôneurs que jamais. Il est vrai que leurs auteurs n'ont pas été punis ; au contraire, on a remarqué que ceux qui avaient cherché à les démentir ont reçu un accueil plus froid. Au reste, je m'en remets à la Providence et à l'Empereur.

« Ma seule défense est ma conduite que je tâche de rendre irréprochable. Je ne sors plus, je n'ai aucun plaisir et je mène une vie à laquelle on s'étonne que je puisse me plier après avoir été accoutumée à être moins dépendante et à voir beaucoup de monde. Je m'en console en pensant que c'est me soumettre au désir de l'Empereur. Je vois ma considération baisser tous les jours, tandis que d'autres augmentent en crédit. Toute la faveur est pour le prince Murat et la princesse son épouse, pour MM. de Talleyrand et Berthier. Tu sais qu'il va devenir ton cousin germain ; il épouse la princesse Élisabeth, fille de la duchesse de Bavière. La demande a été faite hier et acceptée. Que les trônes rendent malheureux, mon cher Eugène ! J'en signerais demain, sans aucune peine, l'abandon pour moi et pour tous les miens. Le cœur de l'Empereur est tout pour moi. Si je dois le perdre, j'ai peu de regret à tout le reste. Voilà ma seule ambition et mon cœur tel qu'il est. Je sais bien que ce n'est pas avec cette franchise qu'on réussit et, si je pouvais comme beaucoup d'autres n'être qu'adroite, je m'en trouverais beaucoup mieux, mais je préfère conserver mon caractère ; j'ai du moins l'estime de moi-même. Pour toi, mon cher fils, sois

(1) Claude-Antoinette-Julie Le Duc, fille d'un maréchal de camp d'artillerie était depuis l'an XI une de ces *quatre dames chargées de faire les honneurs des Palais du Gouvernement*, qui étaient devenues les premières dames du Palais. Son mari, camarade de Bonaparte à l'École militaire, était son aide de camp depuis l'an VIII.

toujours ce que tu as toujours été. Continue à te rendre digne de l'amitié de l'Empereur et l'avenir sera ce qu'il pourra. Je ne me plaindrai jamais de mon sort tant que tu seras heureux et que je me croirai sûre de ta tendresse.

« JOSÉPHINE. »

Les affaires d'Espagne ayant exigé la présence de Napoléon à proximité de la frontière méridionale, il partit seul le 2 avril de Saint-Cloud pour se rendre à Bayonne par Orléans et Bordeaux. Joséphine, partie le 6, le rejoignit à Bordeaux; il fit route seul le 13 pour Mont-de-Marsan et Bayonne, et le 17 il s'installa, à côté de Bayonne, dans le château de Marrac. L'Impératrice, partie le 26 de Bordeaux, le rejoignit le 27. Le séjour à Marrac se prolongea jusqu'au 21 juillet. Joséphine avait manifesté l'intention d'aller à Barèges; mais sans doute au mois de juillet : la Compagnie Basque y avait même été envoyée « pour assurer la sécurité des eaux; » comme Murat s'y rendit, l'on peut juger si Joséphine fut empressée de l'y rencontrer.

Marrac, ce 31 mai 1808.

« Je ne puis te dire, mon cher Eugène, combien je suis enchantée de l'heureuse nouvelle que tu m'as donnée. Voilà une année plus favorable que je ne l'avais espéré en la commençant. Ta lettre a renouvelé le plaisir que je venais d'espérer de la part d'Hortense et j'espère bien que, dans quelques mois, ma petite Joséphine aura un frère et moi encore un petit-fils. En attendant ce nouveau bonheur, je jouis de celui que je trouve ici. Je suis près de l'Empereur, chaque jour semble le rendre encore plus aimable et plus parfait pour moi. Si je puis disposer de quelque temps, pendant la tenue des Assemblées d'Espagne, j'irai aux eaux de Barèges, mais le soin de ma santé ne m'occupera pas tellement que je ne pense beaucoup à celle de ma chère Auguste. Je ne peux trop la lui recommander. Je sais qu'on la purge très souvent; cela peut avoir l'inconvénient de l'affaiblir beaucoup et je te prie de lui en faire l'observation de ma part. Si tu désires voir Baudelocque, qui est le plus habile accoucheur (1), il serait facile de le décider à faire le voyage de Milan. Dans ce cas, tu en écrirais à ta sœur. Adieu, mon cher

(1) C'était lui qui tout récemment avait délivré Hortense.

Eugène, embrasse pour moi ta femme et ta fille. Je te dis mille choses aimables et tendres.

« JOSÉPHINE.

« N'oublie pas d'envoyer pour l'Empereur du fromage de Parmesan, car on en manque ici, et l'Empereur en demande souvent. »

L'Empereur rentre à Saint-Cloud le 14 août, après un terrible voyage, où il ne s'est pas plus ménagé qu'il n'a ménagé Joséphine. Par des chaleurs suffocantes, on est en route souvent la nuit, ainsi d'Auch à Toulouse, de Toulouse à Montauban, de Moissac à Agen, d'Agen à la Réole, de Bordeaux à Saintes, de Rochefort à la Rochelle, de Fontenay-le-Comte à Napoléon; Joséphine est épuisée, mais elle suit. Vraisemblablement est-ce là ce qui l'a rendue malade; mais ses inquiétudes au sujet de « sa position » ont aussi assurément influé sur sa santé.

Saint-Cloud, ce 22 septembre 1808.

« Tu ne seras pas étonné que j'aie été malade, mon cher Eugène; tu sais combien de peines j'avais éprouvées, ma tête s'en est ressentie. L'hiver dernier il a fallu tant prendre sur moi qu'il s'est formé un amas d'humeurs qui a occasionné un dépôt qui, heureusement, a abouti à l'extérieur, ce qui m'a fait souffrir horriblement. L'Empereur, dans cette circonstance, m'a prouvé son attachement par l'inquiétude qu'il a témoignée. Il se relevait souvent la nuit jusqu'à quatre fois pour venir me voir. Depuis six mois, il est parfait pour moi, aussi l'ai-je vu partir ce matin (1) avec peine, mais sans aucune inquiétude pour moi. Ce n'est pas que je n'aie quelques ennemis que je suis tout étonnée de me trouver, car je n'ai jamais fait de mal à personne; mais heureusement qu'ils sont en petit nombre et plusieurs sont déjà loin d'ici, tels par exemple que le prince Murat. Je puis sans injustice citer celui-là. Sa haine pour moi est si passionnée qu'il ne cherche pas même à la cacher et tu aurais peine à concevoir les propos qu'il s'est permis contre moi en manifestant son désir du divorce, mais je me venge de lui comme des autres en les méprisant souverainement et en ne cherchant pas à leur nuire, et l'Empereur est trop juste pour ne

(1) Il part pour Erfurt le 22, à 5 heures du matin.

pas faire la différence de leur conduite avec la mienne. Mais, mon cher Eugène, je ne veux pas t'affliger en te parlant de ceux dont j'ai à me plaindre. J'aime mieux profiter de cette occasion pour t'embrasser et te dire combien je suis touchée de tes sentimens pour ta mère.

« JOSÉPHINE.

« J'ai remis à l'Empereur la lettre de la grand'mère d'Auguste (1). L'Empereur me charge de te dire qu'il a fait rendre de suite un décret pour faire rendre à la princesse George d'Auerstadt ses possessions situées dans le grand-duché de Berg. »

Le 22 septembre, l'Empereur est donc parti pour Erfurt où il doit retrouver l'empereur de Russie. Il y arrive le 27 et il y séjourne jusqu'au 14 octobre; il rentre à Saint-Cloud le 18 et part le 29 pour l'Espagne. Le 4 décembre, il est devant Madrid, qui capitule le 5.

La vie continue, et comme à l'ordinaire les pétitions affluent. Eugène accompagne de cette lettre, d'un ton si différent de celui qu'il donne d'ordinaire à sa correspondance, une pétition de la présidente du Conservatoire de Saint-Guillaume à Ferrare.

« Madame et bonne mère (2),

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté une pétition par laquelle la présidente du Conservatoire de Saint-Guillaume à Ferrare sollicite, pour l'hospice qu'elle administre, votre protection particulière et la permission de lui donner Votre Nom.

(1) Maximilien Ier, roi de Bavière le 26 décembre 1805 par la grâce de Napoléon, avait épousé en premières noces, le 30 septembre 1785, Auguste, fille de Georges-Guillaume de Hesse-Darmstadt, laquelle mourut le 30 mars 1796 après lui avoir donné deux fils : Louis (plus tard Louis Ier), Charles, et trois filles : Auguste, qui épousa Eugène-Napoléon, Amélie qui mourut en bas âge et Charlotte-Auguste qui épousa d'abord le prince de Wurtemberg, puis François Ier, empereur d'Autriche. Auguste de Hesse était fille de Georges-Guillaume, cadet de la ligne de Hesse-Darmstadt et de Louise (Marie-Louise-Albertine), fille de Christian-Charles-Reinhard de Leiningen-Heidesheim, héritière de la seigneurie de Broich, dans le grand-duché de Berg. Elle vivait en 1807 à Neustrélitz, près de deux de ses filles mariées à des ducs de Mecklembourg. Le grand-duc de Berg avait confisqué simplement ses biens que Napoléon lui fit rendre. Il convient de rappeler que de Varsovie, le 4 janvier 1807, l'Empereur avait écrit au maréchal Mortier : « Mon cousin, je désire que vous ménagiez les États de Mecklembourg-Strelitz. Il y a là une grand'mère de la princesse Eugène. C'est une vieille femme, voyez si elle a besoin de quelque chose et faites-lui connaître que vous avez ordre d'avoir des égards particuliers pour elle. » Voyez lettre de même date à la princesse Auguste.

(2) Coll. part.

« Je me borne à dire à Votre Majesté que l'hospice confié aux soins de Mme Calcagnini est administré avec autant d'ordre que d'honnêteté et qu'il est, par conséquent, bien digne d'obtenir quelque témoignage de cette protection généreuse que l'Auguste Reine d'Italie ne refuse jamais à aucun établissement de bienfaisance.

« J'ai l'honneur d'être, de Votre Majesté, Madame et bonne mère, le très respectueux et très tendre sujet et fils,

« EUGÈNE-NAPOLÉON. »

Milan, ce 15 novembre 1808.

Joséphine répond plus simplement :

Paris, le 7 décembre (1808?)

« J'ai reçu, mon cher Eugène, ta lettre bien officielle et celle de la présidente du Conservatoire de Saint-Guillaume, à Ferrare. Je suis sensible au désir qu'elle témoigne de donner mon nom à cet hospice; je désirerais lui accorder sa demande, mais je ne le puis sans l'autorisation de l'Empereur. Je lui en parlerai et je compte qu'il ne me refusera pas son agrément. Il me tarde bien d'apprendre l'heureuse délivrance de ma chère Auguste; quoique je sois sûre que tout ira bien, il me serait doux d'être auprès d'elle et de partager tes soins. J'attends de ses nouvelles avec impatience. J'en reçois souvent de l'Empereur, il se porte très bien et j'espère qu'il sera bientôt de retour. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse tendrement ainsi que ma petite-fille.

« JOSÉPHINE. »

Joséphine, qui s'était établie à l'Élysée le 30 octobre durant qu'on rénovait son appartement, est rentrée le 12 décembre au palais des Tuileries. Elle écrit le lendemain à son fils.

Paris, le 13 décembre (1808).

« Je t'aime toujours bien tendrement, mon cher Eugène, et si je ne t'écris pas autant que je le voudrais, c'est que je n'en ai pas souvent l'occasion, mais quand il s'en présente une sûre, j'en profite comme aujourd'hui. C'est le général Pully (1) qui te remettra ma lettre. J'ai été charmée de l'arrivée de Méjan. Il m'a semblé que de voir quelqu'un qui t'approche de si près, c'était

(1) Charles-Joseph Randon de Pully, volontaire en 1768, lieutenant-colonel en 1789, général de division en 1793, mort en 1832.

te voir toi-même; c'est un bon serviteur et qui t'est dévoué. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que de recevoir de tes nouvelles et de celles de ta femme; j'en attends encore d'autres bientôt; je suis impatiente d'apprendre son heureuse délivrance. Tout ce qui ressemble à quelqu'un de ta maison me semble envoyé par toi et me donne de l'émotion. Je suis d'ailleurs très tranquille. L'Empereur est très aimable pour moi. Il m'écrit souvent et l'on m'assure qu'il ne s'expose pas. Madrid a capitulé. La nouvelle est arrivée ce matin. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse tendrement ainsi que ma chère Auguste et ma petite-fille.

« JOSÉPHINE. »

Méjan, que Napoléon lui-même avait placé près d'Eugène, avait toute sa confiance et celle de l'Impératrice. On sait par les lettres de d'Antraigues comme il la méritait et quels étaient ses rapports avec les ennemis de la France.

La princesse Auguste accoucha à Milan le 23 décembre 1808 d'une fille, Eugénie-Hortense-Auguste, qui fut mariée le 22 mai 1826 à Frédéric-Guillaume-Constantin prince de Hohenzollern-Hechingen et mourut le 1er septembre 1847, sans avoir eu d'enfant. Frédéric-Guillaume-Constantin aliéna en 1849 sa principauté aux mains de la maison de Prusse, pour obtenir l'autorisation de contracter un mariage inférieur.

Paris, le 2 janvier (1809).

« J'ai écrit hier à Auguste, mon cher Eugène. Aujourd'hui, je profite de l'occasion de Méjan. J'ai beaucoup causé avec lui de ma position. Elle est bien changée depuis le premier voyage que Murat a fait en Espagne, où le voile qui couvrait les yeux de l'Empereur est tombé. Cette famille déteste bien la mienne, malgré que je ne lui aie fait que du bien. Il a ici quelques amis chauds et tous les événemens qui ont eu lieu il y a plus d'un an m'ont fait connaître bien des choses et bien des gens. Je garde sur tout cela le plus grand silence et, dans ma position, on est souvent obligé de vivre avec ses ennemis, mais il est toujours bon de les connaître. Je ne me mêle de rien, je ne demande rien et je n'ai d'autre désir que de te voir de temps en temps. J'ai lieu de m'applaudir de ma conduite; l'Empereur est parfait pour moi. Je n'ai qu'à me louer de sa confiance et de son attachement. Il me donne très souvent de ses nouvelles. Je n'ai plus

d'autres sujets de peine que la position d'Hortense qui est vraiment malheureuse. Quant à mes dettes, j'ai pris de nouveaux moyens d'ordre et d'économie dont j'espère beaucoup. Ils commencent avec l'année. Ce sont des étrennes peu agréables, mais Auguste m'en a donné de très bonnes. Je sais que tu aurais préféré un garçon, mais il arrivera au plus tard dans dix-huit mois. En l'attendant, je reçois avec plaisir la petite-fille que tu me donnes. Tout ce qui vient de toi me sera toujours cher. Il m'aurait été bien doux de te voir dans le courant de l'année dernière. Il y a bien longtemps que je suis séparée de toi, mon cher Eugène, mais j'aime à croire que l'Empereur te permettra cette année de venir faire un petit voyage à Paris. Je viens de recevoir une lettre de lui. Il me mande, en date du 22, qu'il marchait contre les Anglais. Il paraît qu'ils sont en force près de Valladolid et qu'ils ont entièrement quitté le Portugal. Cela m'inquiète un peu. Je ne serai heureuse que lorsque j'apprendrai le résultat de cette nouvelle [?]. Adieu, mon bon Eugène, continue à me donner des nouvelles d'Auguste. Je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE. »

L'Empereur revient à Paris le 23 janvier 1809. Il a écrit le 9 janvier : « L'Autriche ne me fera pas la guerre. Si elle me la fait, j'ai 150 000 hommes en Allemagne et autant sur le Rhin pour lui répondre. » Et voici que l'Autriche fait la guerre.

Paris, ce 2 février (1809).

« Je sais, mon cher Eugène, que je n'ai pas besoin de te recommander le jeune Tascher (1). L'Empereur désire faire de lui un bon officier, et il a cru ne pouvoir lui choisir un meilleur guide que toi. Ce jeune homme a éprouvé beaucoup de peine de ne plus faire son service près de l'Empereur; mais les

(1) Le Tascher que Joséphine recommande ici à son fils est Pierre-Claude-Louis-Robert Tascher, né à Fort-Royal le 1er avril 1787, entré à l'École de Fontainebleau, sous-lieutenant au 16e léger en 1806, officier d'ordonnance de l'Empereur le 9 février 1807. « Ton cousin Tascher se porte bien; je l'ai appelé près de moi avec le titre d'officier d'ordonnance. » Chef d'escadron en 1809, aide de camp du prince Eugène, marié à Mlle de la Leyen, nièce du prince primat, il suivit son cousin en Bavière, où il vécut jusqu'au second Empire. Il est mort en 1861, grand maître de la maison de l'Impératrice et sénateur de l'Empire. Sa branche s'est éteinte dans les mâles en la personne de son petit-fils, investi, par réversion de la branche Dalberg, du titre de duc qui a péri avec lui.

fonctions d'officier d'ordonnance lui auraient pris un temps nécessaire à ses exercices militaires. Je te prie de lui rendre moins sensible ce sujet de chagrin, en lui accordant ton amitié. L'Empereur me charge de te le recommander de nouveau et de te dire de l'admettre à ta table. D'ailleurs, j'ai pour lui un attachement particulier. Il est fils d'un oncle qui m'a servi de père. Je suis sûre d'avance qu'il répondra aux soins que tu auras pour lui et qu'il nous fera honneur. Embrasse pour moi Auguste et dis-lui que je lui demande ses bontés pour mon cousin. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec toute la tendresse que tu me connais pour toi.

« JOSÉPHINE.

« Un baiser à chacune de mes petites-filles. »

Après avoir séjourné aux Tuileries et à l'Élysée jusqu'au 12 avril, Napoléon, averti à dix heures du soir du passage de l'Inn par les Autrichiens, part cinq heures après (le 13), avec l'Impératrice. Il est à Strasbourg le 15, à quatre heures du matin. Il y laisse Joséphine, qui va être rejointe par Hortense, et il part pour Vienne « avec ses petits conscrits et ses grandes bottes. » Eugène à l'armée d'Italie se trouvait en grande infériorité par rapport à l'archiduc Jean, qui avait plus de 100 000 hommes contre 60 000, et les ordres de l'Empereur lui interdisaient l'offensive. Il dut rester à Sacile et se défendre sur le Tagliamento pour attendre les trois divisions qui devaient le rejoindre : un premier combat ne lui avait pas été favorable. Dans une bataille véritable, il fut vaincu, malgré ses bonnes dispositions et son intrépidité (16 avril 1809). L'Impératrice écrit :

Strasbourg, ce 28 avril (1809).

« Tu sais, mon cher Eugène, combien je partage ton bonheur ou tes peines. Le malheur que tu viens d'éprouver (1) m'a été extrêmement sensible, mais il ne m'a pas abattue. C'est dans les momens pénibles qu'il faut s'armer de courage, et je compte beaucoup sur le tien. Les revers sont l'épreuve des âmes fortes. Un succès peut réparer ces désavantages. J'espère que tu en trouveras bientôt l'occasion et que tu la saisiras sans t'exposer

(1) Défaite de Sacile.

avec trop de témérité, si tu ne veux pas me rendre entièrement malheureuse. Sur toutes choses, suis exactement tout ce que l'Empereur t'aura prescrit. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec toute la tendresse que tu me connais pour toi.

« JOSÉPHINE. »

Joséphine s'intéresse avec une ardeur qui ne lui est point habituelle aux opérations de guerre où son fils est en jeu. C'est le 27 avril, à six heures du soir, que l'Empereur arrive à Muhldorf, qu'il quitte le 28, à la première heure. De là, il adresse à Joséphine, sur le mouvement de ses troupes, une note qu'elle transmet aussitôt à son fils, pour l'éclairer sur la marche du maréchal Lefebvre. Elle l'encourage joliment à vaincre, et on la sent ici fille, femme et mère de soldats.

Strasbourg, le 2 mai (1809).

« Je t'ai envoyé hier, mon cher Eugène, une note datée de Muhldorf et relative à la position des corps de l'armée. Elle t'aura annoncé la marche du duc de (Dantzig) qui devait être le 28 ou le 29 à Salzbourg. La direction de cette division me semble, d'après la carte, menacer l'ennemi que tu as en tête et lui préparer une défaite totale que, peut-être, d'ici là, tu auras bien avancée. Car j'ai l'espérance que tu prendras ta revanche et je le désire, si cela se peut sans trop t'exposer. Ton malheur est venu d'avoir été obligé de combattre avec des forces trop inférieures; mais aujourd'hui tes troupes sont réunies. Quel que soit l'événement, tant que tu te conformeras exactement aux ordres de l'Empereur, ta conscience doit être tranquille. J'espère aussi que l'Empereur ne sera pas aussi peiné que tu le penses. Je reçois à l'instant même un mot de lui en date du 29; il me dit que tout va au gré de ses désirs, que les Autrichiens sont frappés comme par la foudre. Dans sa lettre, il paraît très satisfait et je pense qu'à la date du 29, il avait déjà reçu de tes nouvelles. Tu as le désir de lui plaire et du courage, voilà l'essentiel; le reste dépend de la fortune. Elle a trompé tes efforts, elle peut devenir plus favorable. Aussi, mon cher fils, ne t'afflige pas avec excès. La force d'âme dans le malheur honore autant qu'une victoire. Adieu, mon cher Eugène, pense à ta mère, donne-lui de tes nouvelles et compte toujours sur toute ma tendresse. « JOSÉPHINE. »

Les succès français en Bavière ont déterminé la retraite de l'armée autrichienne que les Franco-Italiens ont suivie. Le combat livré sur la Piave par Eugène tourne à peu près bien, par bonheur. Sans quoi, jusqu'où eût été le mécontentement de Napoléon qui avait pensé très sérieusement à enlever au vice-roi le commandement de l'armée et à le donner au roi de Naples? Il ne semble pas que Joséphine ait été informée de ces graves incidens.

Strasbourg, le 17 mai (1809).

« J'ai reçu ta lettre, mon cher Eugène; j'y ai vu avec plaisir que tu as repris courage; j'ai appris par une dépêche télégraphique le succès que tu as obtenu le 8 de ce mois (1). Il paraît, d'après la lettre de la princesse Auguste à la reine de Hollande, que tu as été content de ce que l'Empereur t'a écrit (2). Je sais combien tu as le désir de lui plaire et je t'engage à lui écrire souvent et à entrer dans les plus petits détails sur toutes les opérations de l'Armée d'Italie. Quoique l'Empereur n'ait besoin que de lui-même et que ses succès tiennent à son génie, cependant la connaissance des mouvemens de l'armée que tu commandes peut lui être utile et surtout à toi et, dans ce cas comme dans tout autre, une faute même il faudrait la lui dire. Je te demande aussi de me faire donner souvent de tes nouvelles. J'ai passé bien des jours terribles à en attendre. Je n'ai eu de temps en temps que quelques détails par ta sœur qui les recevait de M. de Lavallette. Lorsque tu ne pourras pas m'écrire, charge quelqu'un de ce soin. J'ai besoin de savoir ce que tu fais. La reine de Hollande m'a quittée ce matin pour aller aux eaux de Bade, situées à dix lieues de Strasbourg. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec toute la tendresse que tu me connais pour toi.

« JOSÉPHINE. »

Hortense, pour son voyage non autorisé à Bade où elle avait emmené son fils, héritier de l'Empire, reçut de Napoléon une sévère reprimande.

On sait que, accueilli par la proclamation de l'Empereur aux *Soldats de l'Armée d'Italie*, Eugène fut reçu à Ebersdorf, le 29

(1) Combat de la Piave.

(2) S'il s'agit de la lettre du 30 avril (*Corr.*, 16144) il faut avouer qu'Eugène n'est point difficile.

avec une grâce extrême, et les éloges que méritaient son application et son zèle. C'était huit jours après Essling, l'avant-veille de la mort de Lannes.

Strasbourg, le 3 juin 1809.

« J'ai reçu, mon cher Eugène, tes deux lettres et la proclamation qui y était jointe. Je savais que tu étais arrivé à Ebersdorf le 29 et que l'Empereur t'avait reçu avec bonté. Je n'ai pas perdu un moment pour le faire savoir à Auguste. Elle a mis tant d'exactitude à me donner de tes nouvelles, c'est une dette dont je m'acquitte avec plaisir. Tu as raison, mon cher fils, de penser que je suis heureuse de ta joie. Je la partage aussi tendrement que je partageais tes inquiétudes. Tu as maintenant le bonheur d'être sûr que l'Empereur est content de toi. Ton cœur y trouvera une récompense et un encouragement. Profite des momens où tu es près de lui pour savoir ce qui aurait pu lui déplaire dans ta conduite. Une fois averti, ce sera ta règle pour l'avenir. Je compte aller à Plombières la semaine prochaine. Ta sœur y viendra avec moi (1). Je désire vivement la fin de la campagne. J'espère qu'alors je pourrai t'embrasser et que la longue route que tu as faite ne sera pas toute perdue pour moi. Auguste m'a mandé qu'elle serait heureuse d'aller à Munich, si nous pouvions y être tous réunis. Si tu en trouves l'occasion, témoigne à l'Empereur combien je désirerais le rejoindre. Adieu, mon cher Eugène, écris-moi souvent et pense à une mère qui t'aime tendrement.

« JOSÉPHINE.

« J'ai aujourd'hui des nouvelles de ta sœur ; elle va très bien, je l'attends demain.

« Je reçois à la minute une lettre de l'Empereur. Elle m'annonce la mort du duc de Montebello. Sa femme est passée ici le 31 se rendant à Vienne. Si elle y est arrivée, je désire qu'elle sache combien je prends part à sa douleur. »

(1) L'Impératrice ne partit que le 11 juin pour Plombières où la reine Hortense l'avait précédée de quelques jours.

FRÉDÉRIC MASSON.

(A suivre.)

ON CHANGERAIT PLUTÔT LE CŒUR DE PLACE... [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

III

Hammer, le marchand de légumes, qui entendait l'autre jour un client tonner contre les *Schwobs*, s'est tu, prudent. Il a fini par dire :

— Moi, vous savez, pourvu que je vende mes légumes!... Que les gros se chamaillent, c'est leur affaire... Nous, on sera toujours les dindons.

Weiss, à qui Reymond rapportait ce propos, a répondu :

— Nous sommes des hommes, en Alsace, comme partout, avec un porte-monnaie et un estomac. Quelques-uns se découragent. Depuis le temps qu'on attend! Mais il faut réagir, réagir! Dimanche, jour du 14 juillet, je vous emmène à Belfort. Nous y oublierons Hammer et ses légumes.

... Sous la plate lueur qui précède l'aurore, somnolens, le teint gris, les yeux gonflés, le déjeuner sur les lèvres à cause des cahots, à cause des odeurs, ils sont debout dans un wagon bondé. Le train, qui n'en finit plus, court dans les prés déserts. Une gare, parfois, ce tas noir des gens qui attendent, cette rumeur qu'on perçoit dans le demi-sommeil, ces lampes qui

(1) *Copyright by* Payot.
(2) Voyez la *Revue* du 15 octobre et du 1er novembre.

brûlent encore au fond des salles, ce coup de sifflet... Le train craque, des secousses régulières, on roule, on roule... Et soudain le soleil! On relève la tête, ressuscité. L'or des fleurs, l'argent des gouttelettes, sous les vergers l'écharpe oblique des rayons; un clocher dressé dans la lumière. L'Alsace se donne tout entière, afin que les yeux qui la contemplent déposent sa fraîche image dans les plis du drapeau perdu.

Weiss regarde avec respect tous ces inconnus entassés dans ce wagon; et derrière ce wagon il y a des dizaines d'autres wagons où l'on s'entasse pareillement; après ce train, d'autres trains; sur les chemins qui viennent des bourgs, des villages, des hameaux, des fermes isolées, les chars à échelle où l'on se tient à la taille pour ne pas tomber, où les nœuds noirs dansent sur la tête blonde des femmes, et des gars ployés sur des bicyclettes aux grelots tintinnabulans, et des familles à pied, les vieux, les parens, les enfans qui se donnent la main et balancent leurs joues rondes à la hauteur des épis : une tribu qui émigre, tout un peuple qui répond à l'appel mystérieux. Et Weiss dit à Reymond :

— Nous avons dormi, cet hiver. Voyez ce réveil!

Un loustic crie soudain : « Vive la... vive la soupe au riz! » Le wagon est secoué d'un rire. Grisé par le succès, le loustic exploite le filon : « Vive la... banane!... Vive la fram... boise! » A chaque fois monte le même rire énorme. On s'émancipe. Pas trop, car dans ce train sont montés des gens que l'on ne connaît que trop, qui ont carnet, crayon, bonne mémoire au surplus. On sait que, jusqu'au bout du pèlerinage, on sera écouté, surveillé, suivi pas à pas. Discrètement on se montre du menton l'homme gras ficelé dans un complet gris, les messieurs balafrés, qui parlent français, et qui sont des officiers en civil des régimens de Mulhouse. Le loustic lui-même renonce à poursuivre sa veine.

Alt-Münsterol!... Un gendarme barbu, flanqué d'un commissaire de police, passe d'un compartiment à un autre compartiment, toise, questionne, note. Il semble que jusqu'à la dernière minute on veuille s'affirmer tracassier, ennemi de la liberté, indiscret.

— Où allez-vous?... — Pourquoi?... — Connaissez-vous quelqu'un à Belfort?...

— *Fertig!*... On repart. Le bétail humain est contrôlé.

— Tenez, explique Weiss à Reymond, c'est ici qu'un de vos compatriotes, un jeune médecin de Lausanne, qui se croyait déjà du bon côté, a crié : *Vive la France!* Un espion a tiré la sonnette d'alarme, et le train s'est arrêté, à cinquante mètres de la frontière... Six mois de prison! dont il n'a du reste fait que trois, grâce aux démarches du vieux pasteur Ort, de Mulhouse... Maintenant nous sommes en sécurité.

On se précipite aux portières. La France! On s'étonne presque d'y voir des arbres comme les arbres de partout, une rivière aux eaux sales, des bornes blanches, une route poussiéreuse. La France! Pas de cris. Pas de chants. Mais on sent bien qu'on a posé le joug. Personne, maintenant, ne vous demandera : « Où allez-vous?... Pourquoi?... Pour combien de temps? » On se sent plus léger. On respire plus profond. On a envie de serrer la main de son voisin, de parler pour écouter si le son de la voix est encore le même. Et de fait, soudain, tout le monde parle, tout le monde rit. Des inconnus, qui se dévisageaient en chiens de faïence, clignent de l'œil, s'animent, s'offrent une cigarette.

Les douaniers de Petit-Croix ont la consigne de ne pas trop fouiller les paniers alsaciens, et tout le monde passe, sans interrogatoire, sans yeux froncés, le gros monsieur ficelé dans un complet gris comme les balafrés. Dans la salle d'attente, où le flot déferle, un gars présente le drapeau, une musique joue la *Marseillaise*. Chapeau bas, — même le gros monsieur, même les balafrés, — on défile devant les couleurs qui s'inclinent pour saluer l'Alsace, devant les cuivres qui rugissent l'appel aux armes. On est heureux. Les cœurs chantent. Des vieux se serrent la main...

Les premiers soldats, des yeux qui rient, des gestes souples, et non plus cette raideur, ces talons qui claquent, ces distances; ces soldats sont des hommes; un adjudant les salue de la main comme il saluerait un ami; on se regarde avec confiance... Sans doute, que de choses il conviendrait de blâmer! Oui, des papiers qui traînent, des vitres polluées, de l'herbe entre les rails, un certain laisser aller, un sans-gêne démocratique, toutes choses auxquelles les Alsaciens ne sont plus habitués, et que les balafrés notent avec un ricanement de compassion. Oui, cela, autre chose encore, le culte des mots, le culte des couleurs, du panache, et autre chose encore! On

n'en finirait pas. Que de défauts! Ceci reste, pourtant : ces gens sont gais, — la gaieté, le trésor de la vie! — ils vous parlent pour un rien; ils ont du flair, du tact, des antennes; ils sont humains, en un mot. Quand on vient de l'autre côté de la barricade, on remarque cela et non les vitres sales. Peut-être bien que, si l'on vivait avec eux, on regretterait cet ordre, cette stricte réglementation dont on a pris l'habitude; mais aujourd'hui, on ne veut voir que ce sourire qui vous accueille, que ce geste de main de l'adjudant, que cette *gentillesse* (voilà ce qui conquiert, voilà ce qui lie les cœurs) qui est bien la plus jolie fleur qui s'épanouisse au jardin de l'humanité.

Cette foule alsacienne ne sait trop comment exprimer ce qu'elle sent si bien. Un vieux y arrive pourtant à peu près quand il dit :

— Dès que je suis en France, moi, Seppi Schubetzer, j'ai envie de raconter des histoires...

— Eh bien, Hort, demande Weiss, te sens-tu un peu Français?

Hort ne dit rien. Que dirait-il?... Libéré du régiment il y a moins d'un an, c'est la première fois qu'il franchit la frontière et il est ébaubi. Ce Hort est un petit employé du bureau de Weiss, un être bourru, têtu, taillé à la grosse, qui comprend à peu près le français, mais ne le parle guère. Dans les talons, dans le dos, dans les épaules, dans le port de tête, il a encore cette rigidité qu'on prend à la caserne allemande. Sitôt qu'on lui adresse la parole, instinctivement, il rectifie la position. Weiss lui offre donc ce petit voyage. Encore un de plus qui aura vu! Encore un de plus qui pourra comparer!

Belfort! Et soudain le claquement des drapeaux, cette orgie de bleu, de blanc, de rouge, cette foule qui coule comme une eau; des lycéens, des paysans, des voyous avec leur casquette à pont, des femmes qui rient, de petits messieurs proprets qui expliquent comment les choses se passent, les cent moutards d'une école de sœurs qui se pressent derrière les cornettes. Partout les roulemens des tambours, le tapage des fanfares, le chant pressé des clairons. L'air ronfle. Le ciel est comme une immense cymbale. Les voilà! les voilà!... Quelle allure! Les baïonnettes piquent dans la lumière leurs mouvantes hachures... On se donne le bras. On marche à la cadence des clairons, même Hort dont la bouche reste ouverte. Qu'ont donc ces hommes pour

avoir un pareil diable au corps? Qu'est-ce qui anime ces figures, met cette flamme dans les yeux, cet enthousiasme sur les fronts?... De quelle victoire se croient-ils donc sûrs?... Weiss a cessé d'exister en tant que Weiss. Il porte sa canne sur l'épaule, comme on porte un fusil, sa poitrine se dilate d'espoirs belliqueux, et quand les clairons, d'un souple mouvement, lancent au ciel leur éclair d'or, il gonfle les joues, il sonne avec eux, il est toute cette foule, il est ce fantassin dont le regard brille sous la visière, il est cet artilleur à la lourde mâchoire, il est ce dragon qui éperonne son cheval, il est toute la France, il marche en plein ciel comme ce drapeau qui flotte au-dessus des baïonnettes.

« Nation pourrie, » disait Kummel. « Nation pourrie! répète Weiss. Viens-y voir, mon vieux! » L'ardeur, la volonté, elles ruissellent du calice des clairons! Ces clairons! ils chantent les plaines de France, ses collines, ses fleuves, son bleu qui est la joie de l'horizon; ils jettent une promesse par delà les Vosges. Toutes ces figures soulignées par le trait noir des jugulaires disent le don de soi, car la frontière est proche et on sait bien qu'*ils* sont de l'autre côté, tapis, prêts à bondir...

Petits pioupious rouges et bleus, savez-vous ce que votre entrain verse de courage au cœur des fidèles exilés? Sentez-vous la tendresse dont tant de regards vous enveloppent?...

Sur le Champ-de-Mars, la foule, les nœuds noirs alsaciens. Et dans l'immense espace vide, les batteries qui roulent, les lignes souples des chevaux, le cliquetis des sabres que l'on tire, les formidables carrés des régimens, des milliers de pieds guêtrés de blanc qui se posent, se soulèvent, le scintillement des baïonnettes, les drapeaux fièrement portés, et toujours les clairons, ce souffle d'airain qui court sur les têtes. Quand disparaissent les escadrons lancés à l'allure folle de la charge, un nuage de poussière monte dans le ciel comme une fumée d'incendie...

Hort ne dit toujours rien. Il regarde. Il écoute ce chef qui dit à ses hommes : Mes amis... De nouveau, c'est la muraille des baïonnettes, le pas pressé des hommes qu'on ramène à la caserne. Une grand'mère est là, au premier rang de la foule, une grand'mère de la campagne, en bonnet tuyauté. Toute une nichée de gamins s'abrite dans les larges plis de sa jupe. Un de ces petits, soudain, pas plus haut que ça, s'est faufilé entre les

rangs des soldats. Maintenant, là-bas, navré de sa hardiesse, il hurle à pleine bouche. Et c'est un spectacle comique que celui de cette grand'maman qui appelle son poussin perdu. Un commandant, du haut de son cheval, a observé le drame. Il se retourne à demi sur sa selle. Du sabre, il fait signe aux hommes de marquer le pas, il ouvre un espace dans l'interminable colonne. Alors, souriant de toute sa longue moustache et saluant du sabre : « Passez, madame!... » La vieille ramasse ses jupes. Chassant la marmaille devant elle, elle rejoint le moutard qui hurle toujours de toute sa bouche carrée.

Hort se souvient qu'un lieutenant, dans une rue de Mulhouse, a planté son sabre dans le corps d'un apprenti trop pressé qui se glissait entre deux compagnies. Et il a ce cri, cri de délivrance qu'un geste humain lui arrache : « Ça y est, maintenant je suis Français!... »

Est-ce bien Hort qui vient de dire cela?... Il en est lui-même étonné.

Weiss a glissé son bras sous le bras de l'Alsacien... Il l'entraîne... On dîne derrière les lauriers-roses d'une terrasse. Hort a repris sa dure figure de soldat. Il se tait, tout au devoir présent qui est de manger. Sur la place, des carrousels tournent au piaillement de leur orgue de Barbarie. Le nègre, sous son parasol vert, se contorsionne devant ses glaces et ses nougats. Ballons rouges. Complaintes d'aveugles. Supplications des mendians. Tirs mécaniques. Bruit de pipes qu'on casse. Rires de la fille mamelue qui recharge la carabine et la tend à un pioupiou débraillé. Tout cela, de parti pris, on le trouve très beau, très grand. On est venu pour admirer, pour donner une couleur à la belle légende dont on vit...

Le train court dans le soir rose. On est mort de fatigue. On a dans la tête un bruit cadencé de pas, ces cris des clairons, ces taches rouges, ces taches bleues, cette rumeur qui monte vers les drapeaux frissonnans. Cela, on l'emporte vers la muraille des Vosges qui grandit. Les beaux chemins du matin se couvrent d'ombres. A la dernière gare française, tout est calme sous les guirlandes fanées.

— Vive la France! crie d'une voix rauque un ouvrier de Mulhouse fortement éméché.

Sa femme, une boulotte vêtue de violet, le considère avec inquiétude.

— Allons, Joseph, tiens ta bouche, maintenant.

Elle dit cela en patois alsacien dont aucune traduction ne peut rendre la verdeur. Joseph répète son cri, puis se tait. La prudence se réinstalle dans les âmes. Et voici les maîtres du jour, le gendarme, le commissaire, les douaniers. On s'agite. On farfouille dans les paniers, dans les sacs. On prend les noms. On interroge. On confisque cocardes et rubans. Soir de quatorze juillet alsacien! Crainte d'une incartade, la grosse femme vêtue de violet ne quitte pas son ivrogne de mari, prête à appliquer sa large main sur la bouche ouverte. Mais Joseph se borne à rire en hoquets. Après quoi, très simplement, il affirme : *Io, io, Gottverdammi!...*

On courbe l'échine. Toute la journée on a vécu dans le bleu. On a dit ce qu'on avait sur le cœur. On s'est frotté à la liberté. On a marché au rythme des clairons. Et voici qu'on rentre dans le gris, dans le silence, dans la crainte.

L'ivrogne répète en hochant la tête : *Hé! io, io, Gottverdammi!*

***

Le lendemain soir, — les jours sont longs, les soirs sont tièdes, — Reymond se promène au bord de la rivière. Près du pont, dans la pénombre, un homme qui salue. C'est Kroner, toujours solitaire. Reymond a pitié.

— Quelle belle soirée!

— Magnifique... Et ce quatorze juillet?

— L'allure des troupes françaises était splendide.

Kroner s'évade de ces contingences.

— Il y a donc, de l'autre côté des Vosges, des milliers d'hommes vêtus d'uniformes d'une certaine couleur, armés de fusils, de baïonnettes, et de ce côté-ci des Vosges des milliers d'hommes vêtus d'uniformes d'une autre couleur, également armés de fusils, de baïonnettes... Demain, peut-être, dans quelques années, à coup sûr, la trompette de la guerre sonnera, et ces hommes s'égorgeront. Il y en aura des morts et des morts sur ce joli chemin que nous parcourons! Pauvre vallée!

— Vous croyez donc à la guerre?

— J'y crois! J'y crois parce que nous sommes forts, trop forts. Nous avons trop d'hommes, trop de canons. C'est vraiment terrible d'être trop fort, parce que la force, l'orgueil et la dureté

vont toujours ensemble... C'est une loi de la psychologie... A la caserne, à l'école, à l'église, on ne parle que de notre force, de la force du poing. Pauvre discipline! pauvre pédagogie! pauvre religion!... Croyez-le bien, monsieur, je suis un bon patriote allemand, j'aime mon pays de tout mon cœur, et c'est parce que je l'aime que je souffre d'entendre crier toujours : force, force! force! et jamais : bonté! bonté! bonté!...

Après un silence, Kroner poursuit :

— On nous déteste, on nous déteste partout, monsieur, je le sais, je l'ai expérimenté dans mes voyages. Jalousie?... Je ne le crois pas. On ne déteste pas l'Allemagne de Schiller, mais cette Allemagne qui met la justice allemande au-dessus de la justice de Dieu. Je réfléchis chaque jour à bien des choses, en lisant nos journaux, nos revues, en écoutant parler nos fonctionnaires, nos officiers, et j'ai peur, peur de ce qui doit arriver.

Reymond écoute sans interrompre. Il sent battre le cœur d'un honnête homme.

— Vraiment, je crois que nous sommes appelés à faire souffrir et à souffrir nous-mêmes terriblement... Quelle lutte se prépare!... Chaque jour, dans mon vallon de Wurtemberg, ma mère prie le bon Dieu afin que règnent la bonté, la pitié, la justice. Mais combien de millions d'hommes prient le diable afin que règne le canon?... Et moi aussi je prie pour l'Allemagne. Le soir, quand je joue sur mon piano, c'est encore une prière, petite étoile mangée par les nuages. Autour de moi, les autres crient : « Nous sommes forts! nous devons dominer le monde!... » Et ils se frappent la poitrine qui résonne parce qu'il n'y a pas de cœur... J'ai voulu montrer aux Alsaciens que je les aimais, et je crois qu'ils me le rendaient un peu. Alors, naturellement, M. Kummel a écrit à Strasbourg, M. Döring a écrit, et je suis déplacé. Je retourne au Wurtemberg. Je pars avec mon piano. Adieu, monsieur Reymond.

Avant que Reymond ait pu le retenir, mystique, romantique, merveilleusement fou, diraient les uns, merveilleusement clairvoyant, diraient les autres, pareil, avec son maigre dos voûté et ses longs bras, à quelque gigantesque chauve-souris, Kroner glisse dans la nuit.

Et Kummel dira demain :

— Kroner? C'est un socialiste religieux, la pire des espèces qu'on trouve dans l'humanité. On le renvoie au pays des

Moraves... En Alsace, il nous faut des hommes et non des gobeurs de lune. Vous dites, n'est-ce pas?

***

Mme Bohler a accompagné son fils à Besançon. Le baccalauréat! Jean est parti fiévreux, pâle, le nez dans ses livres. Et il a été refusé à l'écrit. Un professeur a expliqué les raisons de cet échec à Mme Bohler.

— Il ne faut pas que votre fils se décourage, madame... Les jeunes Alsaciens sont souvent victimes de leur excès de conscience. Ils n'en ont jamais fini de corriger, de raturer, de recommencer, d'hésiter entre deux sens. Résultat : version latine, version grecque, composition française bonnes, très bonnes même, mais près de la moitié du travail était encore à faire. Votre fils, on le sent, est prêt. Il ne lui manque qu'un certain tour de main, une certaine vivacité d'exécution. Je considère le succès comme certain, cet automne.

« Ce pauvre Jean inspire la pitié, écrit peu après Reymond à sa famille. Son échec l'a profondément abattu, blessé dans son amour-propre d'Alsacien. Allant aux extrêmes, il se déclare incapable, bête à manger du foin, ou victime des circonstances qui font qu'un Alsacien est partout une sorte d'hybride. Il a des mots cruels : « En voyant mes camarades de Besançon, si vifs, si débrouillards, — et on les dit cinq fois moins vifs qu'à Paris : alors, que sera-ce ? — je me suis senti étranger, horriblement étranger... C'est à pleurer de colère... Ce n'est pas une vie que d'être Alsacien ! » J'ai bien de la peine à le remonter... Le travail, par ces jours de chaleur torride, est presque impossible. Aussi M. Bohler a-t-il pris deux décisions : René, indésirable au logis, où il ne parle qu'haltères et sauts à pieds joints, est envoyé pour la durée des vacances à Rouen, chez une tante. Pour reposer Jean, pour lui changer les idées avant la reprise de la besogne déjà cent fois mâchée, nous partons pour un tour d'une quinzaine en Alsace : musées, reliques, cathédrales, vieilles auberges, châteaux, ruines, abbayes, ce sera merveilleux. M. Weiss et ses deux fils, Charles, dont je vous ai souvent parlé, et l'aîné, François, qui entre en caserne allemande cet automne, sont également de la partie. Je m'en promets un plaisir infini. Et je me lierai davantage avec Jean qui est décidément un magnifique garçon, franc, loyal, délicat... »

*
* *

Les voyageurs sont de retour.

Confuses, d'abord, les idées s'ordonnent. Des ruines partout. Que de ruines ! Piquée sur la hauteur, penchée sur le précipice, une tour aux murailles lézardées ; sur ce sommet voisin, — à ses pieds la plaine, les villages assis dans leurs vignes, — une autre tour sauvagement ébréchée, une autre encore, là-bas. Des portes ouvrent sur un gouffre. Le froid des oubliettes, l'âtre où rôtissaient les quartiers de bœuf, l'échauguette du guet. Ailleurs encore des haillons pierreux, tout un écroulement, un escalier en colimaçon qui tord sa vrille en plein ciel, des arbustes agrippés, des ronces, des mousses, cette sinistre familiarité de la nature avec les vestiges d'une humanité révolue. Où sont ceux qui taillèrent ces blocs, ceux qui polirent ces rampes, ceux qui versèrent la poix par le mâchicoulis béant?... Quelle fierté dans ces remparts à l'abandon, qui défièrent les siècles, qui virent les saouleries des seigneurs pillards, qui entendirent les rires des ribaudes, et un jour le cri des manans à l'assaut !... Là, dans l'herbe, — on met le pied dessus, — une pierre qui porte des armoiries, une date effacée.

Tu voudrais peut-être, toi qui passes en costume de touriste, savoir l'histoire de ce nid d'aigle perché dans l'azur et le vent? Que t'importe ! Vis ta vie dans la plaine. Et si tu souhaites des plaques de marbre gravées d'explications, des index tendus, des noms, un cicerone, une notice imprimée, grimpe au Hohkönigsburg.

La vieillesse couronne et la ruine achève.
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,
Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts !
Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la bise et la nuit pleurent comme des veuves...

Assis sur un éboulis où trottine le lézard, on regarde cette bleue descente des collines, en troupeau, vers la plaine, ces étangs qui brillent, ces canaux, ces rivières, le manteau des forêts, le tapis des cultures, le cabochon des moissons posées dans la lumière, des écailles brunes qui sont les toits de la

petite ville, cette fumée qui dit une cité, cette autre fumée, en flocons, qui monte d'un bois, qui court dans les champs, et c'est un train, ce joujou, où des hommes, assis sur des coussins, montrent un petit carton à l'homme en casquette et puis lisent, le sourcil grave, les dépêches du journal.

On descend vers cette plaine. Nu-pieds, l'œil espiègle, l'anse du panier autour du cou, des enfans cueillent la framboise. Aux inconnus qui passent, ils crient : « Salut! — bonjour!... » Après, ils disent quelque chose en patois et ils rient comme des petits fous. Ces rires, on aime à les entendre. Ils sonnent clair sous le soleil, ils sonnent comme une clochette d'argent. Ils ne montent pas du cœur d'une race sournoise. Grimpées sur l'échelle, les filles d'Alsace cueillent les prunes. On voit leurs mollets solides. Elles le savent. Elles n'en ont point honte. Leurs bras nus plongent dans la fraîcheur des branches. Des pas. Elles regardent... Ceux-là sont de la bonne espèce. Et trois prunes sur le chapeau gris. Merci! merci!

Et chaque village, au cœur de son verger, au cœur de son vignoble, montre ses titres de noblesse : son château, ses toits à trois rangs de lucarnes, ses perrons, ses portes sculptées; et, dominant les fumiers, ses fenêtres à meneaux, ses fenêtres à petits carreaux enchâssés de plomb. On interroge l'homme à la fourche. La date de cette maison à gargouilles? Il répond : « Oh! c'est vieux!... » et s'éloigne.

Le soir, une auberge rustique reçoit les voyageurs à sa table qu'égaient les tranches roses du jambon, la coupe où brillent les pommes de la moisson. De grasses odeurs s'échappent des cuisines. On ne dit rien. Dans le cadre de la fenêtre ouverte se dessinent les épaules de la vieille abbaye. Tout le pays est une page du livre de l'histoire. Pour peu que l'on prête l'oreille, c'est une rumeur pareille à celle que l'on entend au creux des coquilles marines, souvenir des tempêtes. Empereurs, rois, papes, hommes de guerre, que de grands noms! que de pierres tombales sur lesquelles un évêque est étendu qui révèle aux passans son front chauve, son nez rongé par le temps. Le latin dit leurs vertus. Partout répété, le mot honneur. *Qu'est-ce que mourir,* dit une inscription, *si l'on emporte l'honneur dans sa tombe?*

Sous la nuit qui vient, les voyageurs traversent la place carrée. Un instant on suit le chemin qu'accompagne la rivière.

Soirée inoubliable, où le bourg, poudré de clair de lune, semble crayonné en marge d'une légende héroïque... Un homme ramène des champs la dernière carriole où s'entassent les gerbes. Et les épis sont si blonds qu'on se demande si ce n'est pas la lune elle-même qu'on emporte à la grange. Le notaire en gilet blanc est sur le pas de sa porte, l'épicier en pantoufles brodées. Et le guet passe qui, de sa canne, frappe les pavés, ce qui signifie qu'il faut appeler les enfans dont les rondes se nouent et se dénouent sous les platanes. On les appelle. Depuis qu'on se souvient, les choses vont ainsi. Amicale tradition.

Les voyageurs se sont assis sur la colline. Une voix dit :

— Quelle destinée, être ce notaire, cet épicier, demeurer dans une maison écussonnée, sous un toit où grince la girouette qui grinçait aux temps fabuleux! Vivre dans l'intimité de ces tourelles, de ces fenêtres accolées, de ces portes où l'on voit encore le sillon tracé par les chaînes du pont-levis; mourir, aller rejoindre ses frères autour de la croix qui étend ses bras sur les tombes depuis l'an 1422!

On se tait. On regarde la vallée qui s'endort.

Drei Schlösser auf einem Berge,
Drei Kirchen auf einem Kirchhofe,
Drei Städt in einem Thal,
Drei Ofen in einem Saal,
Ist das ganz Elsass überall...,

dit le dicton : trois châteaux sur une montagne, trois églises dans un cimetière, trois villes dans une vallée, trois poêles dans une salle, c'est l'Alsace, partout...

Ce clair de lune rend Weiss sentimental.

— Il me revient une histoire que me contait mon père, jadis. Elle m'est toujours restée. Et la voici. Il y avait une fois une fée, un géant et une petite fille. La petite fille ressemblait beaucoup à la fée, un peu au géant. Pour leur faire plaisir, elle leur disait maman et papa. Il n'était pas possible d'avoir parens plus dissemblables. Le géant était si jaloux, si brutal, par-dessus les montagnes il jetait de telles potées d'injures à la fée que la petite fille se cachait dans les forêts. Constamment, le géant convoquait ses conseillers. Il leur disait : « Renseignez-moi, car je perds un peu la mémoire... Le vin, le tabac... Cette petite fille, à qui est-elle? Elle n'a pas mes yeux,

mon estomac. Faut-il l'abandonner?... Elle me plaît, pourtant, car elle est jolie. » Les conseillers répondaient : « Sire, enfermez-la dans une cour, faites-la éduquer selon vos principes, engraissez-la afin qu'elle vous ressemble. Il n'y a que la force... Ordonnez. Nous obéirons... »

Le géant ordonnait. On enfermait donc la petite fille; des hommes à lunettes lui enseignaient les principes du géant (dont le premier est que la force est divine), l'engraissaient...

Seulement, quand les hommes à lunettes dormaient, la fée pénétrait dans la cour dont elle éloignait les murailles d'un coup de baguette. Elle disait : « Maintenant, ma petite, vis à ta guise, joue, danse, saute à la corde. Apprends à broder, à jouer de la harpe. Travaille aussi, mais sans rider ton front ainsi que l'enseignent les hommes à lunettes, car il n'y a pas de bon travail sans gaieté... Je n'aime pas que tu sois tenue si sévèrement. Le bon Dieu n'est pas dur. Il aime beaucoup les gens qui rient... »

La petite s'humanisait, apprenait à rire, à broder, à pincer les cordes de la harpe... Cependant, la fée appelait auprès d'elle sa confidente : « Trouvez-vous qu'elle se civilise un peu? Je l'aime, cette enfant. Elle apprend très vite. Et elle a de si jolis yeux! Je la crois très bien douée. Du cœur, de l'intelligence. Un peu de lourdeur d'esprit, pourtant... Est-ce que je m'abuse?... Sincèrement, à qui trouves-tu que cette enfant ressemble?... Vraiment, si elle n'a rien de moi, ni goûts, ni aspirations, je la laisserai aux mains du géant. Je ne veux à aucun prix forcer sa nature. »

La confidente réfléchissait. « Madame, il me semble qu'elle a pris le bon des deux côtés, car le géant n'est pas entièrement mauvais. C'est de lui que la petite tient son goût pour la harpe, une certaine gravité. Mais de vous elle a mieux que les yeux, elle a l'âme tout entière, la haine de l'injustice, la passion de la liberté. Prenez-la par le cœur, cette enfant, et elle vous restera fidèle, même si le géant l'enfermait dans la cour, pendant plus de cent ans, avec les hommes à lunettes... »

Et mon père ajoutait, en guise de conclusion : « Voilà l'histoire de l'Alsace... »

... On dort dans les draps rugueux de l'auberge. Et l'on reprend le bâton du pèlerin. Strasbourg. On flâne autour de la

cathédrale dont l'ombre, sur la place étroite, est un autre monument où roulent les fiacres, où se poursuivent les gamins. On voit Caïn, Abel, le sacrifice d'Abraham, l'échelle de Jacob, Jonas sortant du ventre de la baleine, Judas, les Vierges sages, les Vierges folles, les Vertus et les Vices, les Mages devant l'enfant Jésus, Clovis, Dagobert, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, et Lothaire, et Conrad, et Henri d'Allemagne, le Jugement dernier... Le silence. La forêt des colonnes. La gloire des verrières, d'où tombent en pluie les rayons multicolores. Les Quatre Ages passent devant la Mort qui sonne les heures. Des tombeaux. *Si roges quis sim : pulvis et umbra*... Autour du sanctuaire, les vieux toits de la cité semblent autant de bonnets pointus et têtus... Plus loin, le palais du vainqueur, où brille l'or, où s'arrondissent les coupoles. Devant les guérites, des hommes casqués montent la garde. On les relève. Cris gutturaux, tapage des bottes. Deux peuples, deux esprits. Des gamins imitent ces soldats et rient...

On revient bien vite aux vieux quartiers, aux eaux qui dorment. Malgré tous ces fusils, tous ces casques, les vieux plaisirs, les vieilles libertés, les vieilles traditions enroulent leurs guirlandes aux balustres des balcons. Méprisées par le monocle de l'officier, les figures taillées par le ciseau des ancêtres ont un sourire... Est-ce qu'un traité chargé de sceaux et de signatures change les cœurs?... Les bancs, les lits, les berceaux, les tables sculptées à la manière de toujours, parlent depuis toujours. Comme les palais à dôme d'or s'ennuient au milieu des jardins déserts où jaillissent les jets d'eau symétriques !

... Dans sa chambre, le soir, bercé par les bruits qui montent de Friedensbach, — il est neuf heures, la cloche sonne, les chauves-souris dansent dans la cendre du crépuscule, — Reymond a la vision de cette Alsace qu'il vient de découvrir. Que d'images! que de couleurs! quel pittoresque! De la plaine aux sommets des Vosges, que de monumens disant l'âme forte et pourtant douce du vieux pays! Siècle après siècle, aux murailles des bourgs, aux vitraux des églises, aux pignons des maisons, les traditions sont écrites... Entre fleuve et montagne, le pays s'étend, si simple de lignes, si nettement ordonné. A coups puissans de ses larges ailes, le vent le traverse qui ploie

la cime des peupliers, taquine les girouettes, descend sur les places, se faufile dans les cours. Et les hommes ont la franchise, la rudesse, l'âpre saveur de ce vent qui passe...

Et c'est ce fier pays, d'où s'échappa le cri de Rouget de l'Isle, ces villes tant de fois ravagées, détruites, tant de fois relevées, toujours prêtes à souffrir pour leurs libertés, que de lourds parvenus de la gloire entendent séduire par l'étalage de leur force!... On n'a qu'à regarder autour de soi pour connaître d'où l'on vient, qui l'on est. Le bâton peut retomber, la voix gronder, les yeux lancer des éclairs, les bottes marteler les pavés, on sait ce qui fait le prix de la vie. On a vu de près les hordes d'Arioviste, les Huns, les Alémans, les Écorcheurs, les bandes suédoises, les Kaiserlicks, tant d'autres; avec eux, les fumées des incendies, la désolation, la mort... Qui donc a désespéré?... On est encore là. Plus fort de tant de souvenirs. Plus attaché que jamais à son droit, à sa dignité. Rapp, Kléber, Kellermann, Lefèvre, sont des témoins. Partout, trop de pierres qui parlent pour qu'on oublie; trop de ruines sur les collines; trop de morts sous les champs de bataille!

On boit son vin et l'on chante :

On changerait plutôt le cœur de place
Que de changer la vieille Alsace!

*
* *

Malgré la chaleur, Jean travaille du matin au soir.

— Imaginez que vous comparaissez devant le jury, dit un jour Reymond; constituez un auditoire et jetez-vous résolument à l'eau!... Classez vos idées, énoncez-les avec netteté. Je vous écoute. Le romantisme...

Jean se recueille. Son sujet, il le possède, mais comment l'attaquer?

— Monsieur, écrire, ça va, mais parler...

— De qui donc avez-vous peur?

— Où est-ce que j'aurais appris à parler? Papa se tait presque toujours.

— Je n'insiste pas pour aujourd'hui. Ce soir, avant de vous endormir, pensez à votre sujet, organisez-le.

Jean demande à son ami Charles Weiss :

— Crois-tu que les Alsaciens sont moins intelligens que les Français?

— Bien sûr que non! Nous sommes épatans. C'est au collège allemand qu'on nous mécanise. Tu l'as quitté au bon moment. Il faut voir ça dans les classes supérieures! Jamais rien de personnel. On nous dicte un canevas. Pas moyen d'en sortir. Il faut que les quarante élèves répètent les mêmes choses, si possible avec les mêmes mots. En histoire, dès que tu discutes, que tu poses une objection, on te traite de bavard, de *Franzosenkopf*... En somme, dès le collège, on est des soldats. Le professeur, c'est le colonel. Il parle. On claque les talons. *Zum Befehl!*

— Ça nous suivra toute la vie, soupire Jean.

— Il y en a qui disent que ça donne de la méthode, de la discipline, poursuit Charles. Moi, je dis que ça crétinise. On accepte tout. On devient une machine.

Tout le soir, enfermé dans la salle d'études, Jean se bat avec lui-même, gesticule, se pose des objections auxquelles il répond de son mieux, furieux de sa timidité, de ses gaucheries. L'esprit encore secoué de ces efforts, il regarde la vallée, il en comprend mieux que jamais l'abandon.

— On ne peut rien être complètement, ici. Allemand, ça nous dégoûte. Français, on nous en empêche. Alsacien?... On nous traque.

Le lendemain, aigri, découragé, Jean définit le romantisme sans entrain, sans volonté de précision.

— C'est mieux, dit pourtant le professeur, mais vous avez encore l'air de souffrir. On sent que vous vous méfiez de vous, de votre langue. Un peu de confiance en soi. Demain, *le Cid. Le Cid!* Sapristi! Voilà qui demande de l'élan, de la couleur, quelque chose de ramassé, de vigoureux.

Au soir de ces journées chaudes, on fait un tour de promenade, toujours le même, c'est plus reposant, au pied des collines. Voici que certaine fois on découvre, se balançant au-dessus des buissons, le chapeau melon de Kummel. Dans cette miraculeuse sérénité du soir, le chapeau du *Lehrer*, — et dessous, sans doute, le *Lehrer* lui-même, mais on ne l'aperçoit pas, — est un spectacle digne d'être vu. Ce n'est pourtant pas l'avis de Jean.

— Je vous en supplie, monsieur, filons!

— Ne soyez pas si nerveux.

— Il est plus fou que jamais, vous savez. Dans toutes les

dernières leçons, il n'a fait que baver sur la France. « Toute votre culture française est superficielle... Les Alsaciens, des bâtards, qu'il faut humilier!... »

— La belle affaire!... Au fond, c'est très drôle. Et sans importance.

Cérémonieusement, on se salue.

— Quel temps propice, ne trouvez-vous pas? dit Kummel qui s'éponge. Vous permettez que je chemine en si agréable compagnie?

Il explique le programme de ses vacances.

— Il faut de la méthode en toute chose. La fantaisie tue le peuple comme l'individu. Je me lève à sept heures et je dis : maintenant je ferai les ablutions quotidiennes, puis les respirations méthodiques... Alors je déjeune... A neuf heures, je dis : maintenant une courte promenade, un peu d'observation des plantes et des mœurs des oiseaux... Ensuite, grammaire et syntaxe, histoire et géographie, non pas en vue de l'école, mais en vue de la perfection individuelle. Dîner. Une pipe. Maintenant, dis-je, je me recueillerai, je m'accorderai une méridienne. Vous dites?... La méridienne achevée, culture du jardin, une leçon potagère aux enfans, entretien familier; la chaleur apaisée, quelques exercices énergétiques... Repas... Promenade. Je compte mes pas sur une distance donnée. Je compare au nombre obtenu les autres jours. De la sorte, l'esprit est toujours en éveil sur un but. Après cela, on peut marcher victorieusement au combat de la vie...

Ce bréviaire d'activité est débité sur un ton de magnifique certitude. Le mot « maintenant » prend en particulier une couleur de nasale autorité.

— Cela ne vous fatigue pas?... demande Reymond avec sollicitude.

— La fatigue est la mère de l'énergie, et l'énergie le père de la vie.

— Et la poésie des vacances, que devient-elle?

— Poésie! poésie! Il n'y a de poésie que dans la stricte méthode. Nous avons compris cela en Allemagne.

On se tait. Et Kummel, soudain :

— Alors, monsieur Jean Bohler, vous quittez notre vallée?... définitivement, me dit-on... Vous rejoignez la grande nation?

Jean tressaille. Il est blanc de colère.

— Parfaitement. Je rejoins la grande nation. Peut-être ne ricanerez-vous pas toujours, en la nommant ainsi.

— Je ne ricane jamais, monsieur Bohler. Je regrette simplement quand un jeune homme ne connaît pas le bon chemin... L'aigle allemand regorge de vigueur... Il doit s'expansionner, c'est fatal. Il convient aux races tombées en féminité de céder le pas. C'est encore tout à fait fatal. Obéir à une raison de sentiment, aller vers la déclivité, vers le déclin (déclin?... déclivité?...), aller vers le déclin est une opération sans profit.

Les yeux de Jean étincellent. Il perd toute prudence.

— Monsieur Kummel, quand vous vous trouverez devant la baïonnette d'un de nos chasseurs alpins, de quel côté sera le déclin?

Le *Lehrer* blêmit. Cette hypothèse le trouble. Le calme renaît.

— Utopie! Vieille conception de la lutte des peuples! Avec nos engins de destruction, le combat se déroule à quinze kilomètres de distance. On peut laisser les baïonnettes à la maison à côté du parapluie.

Kummel a un rire puissant. Il salue. Il s'éloigne.

— Sapristi!... dit Reymond, il est temps que nous partions, les uns et les autres... Cette histoire de baïonnette... Il ne l'a pas avalée. Un petit frisson lui a couru le long de l'échine.

— Vous ne raconterez rien à papa, n'est-ce pas? C'est inutile.

— Mais non, mon ami, mais non...

***

Besançon. Cette fois-ci, le candidat se montre plus délié, plus nuancé. Il est reçu avec mention.

Le bon petit dîner après le télégramme lancé à Friedensbach! Tout est bon, tout est beau. On se promène au bord du Doubs. On erre dans les vieux quartiers, on admire la sobre élégance des maisons basses, les cours ombreuses, cette fenêtre grillagée, cette porte à heurtoir, cet équilibre posé sur les choses. On entre dans la boutique où sont les fruits cueillis du matin, le raisin roux. Un chat dort sur le comptoir, un canari chante au plafond. La grand'mère qui sert est aimable. Elle a de jolis mots, de jolies manières... L'interminable retour. Friedensbach.

— Le voilà, notre bachelier!...

On l'embrasse. René, revenu du matin, serre la main de son frère. On ne s'embrasse pas entre hommes. Partout des fleurs.

— Tourne-toi, dit René; montre comment c'est fait, un bachelier...

— Et on vous félicite, monsieur Reymond. A vous une bonne part du succès.

Reymond proteste.

— Papa a raison!... affirme Jean. Sans vous, je rapportais une seconde veste.

Tout le monde est content. Avant que la nuit ne tombe, on fait un tour de jardin. Le train du soir passe en sifflant. Les chèvres descendent des hauteurs.

Mme Bohler a pris le bras de son fils.

— C'est bon d'être encore un peu ensemble.

— Encore huit jours, maman.

M. Bohler marche à petits pas. On se regarde. On répète : « Encore huit jours. »

Sous un sapin, René gesticule avec ses haltères.

— Comment! tu recommences déjà?

— Bien sûr. Je veux gagner deux centimètres de thorax avant de filer. Un quart de centimètre par jour...

— En voilà un qui sait prendre la vie! fait M. Bohler.

Mme Bohler serre plus fort le bras de son fils aîné.

— Eh bien, maman? dit simplement Jean.

— Mon brave garçon, répond sa mère.

On n'ajoute rien. On dit tant de choses quand la bouche se tait pour laisser parler le cœur!

***

Jamais Weiss ne pénétrait dans le cimetière de Friedensbach sans ressentir l'amère dérision des barrières humaines, une émotion de pitié, une défaillance dans ses colères. Ces morts qui se sont chamaillés au long de la vie, excommuniés, tous silencieux maintenant, tous bien sagement étendus, côte à côte. Il gagna la tombe de son fils Jacques. Et voici que c'était au tour de François de revêtir l'uniforme détesté. A l'âge où l'on naît à la vie libre, à la dignité, à la fierté, à l'âge où le cœur sent si vivement la moindre piqûre, tendre le cou pour recevoir le joug, refouler le cri qui vous déchire la gorge,

accepter, au moins en apparence, l'atroce mensonge, parce qu'on vous a volé votre pays!... Ému, Weiss s'assit sur le mur bas.

A-t-on le droit de proposer à son fils pareil sacrifice? Vaut-il la peine de tant lutter? Et pourquoi? puisque ces morts dorment paisiblement sous la même terre. Quelle folie pousse donc les hommes à se crucifier les uns les autres avant d'entrer dans l'éternité du silence?... Weiss sentit se dénouer en lui tout ce qui l'attachait à son peuple. Il ferma les yeux. Par un jour d'octobre semblable à celui-ci, il avait accompagné son fils Jacques jusqu'à Mulhouse; ils allaient se séparer pour de longs mois : « Te sens-tu assez fort pour tout supporter? » Jacques avait répondu très simplement : « Est-ce que tu doutes de moi? »

Plus tard, à Munich, devant le corps de son fils si maigre, aux traits si tendus, Weiss avait cru devenir fou. Un médecin expliquait : « Nous l'avons soigné de notre mieux. Quand il s'est porté malade, il était déjà trop tard. Un dépérissement lent... Une pleurésie... » Dans ses lettres Jacques n'avait pas dit les injures, les humiliations raffinées dont l'abreuvait un lieutenant joueur, furieux de se sentir jugé par ce garçon silencieux.

La figure des morts est un marbre éternel. Leurs paroles restent comme des mots d'ordre : « Est-ce que du doutes de moi? »

Weiss tourna la tête. Des nuages traînaient au ciel. Ici ou là une fenêtre bleue, l'échelle oblique d'un rayon tendue jusqu'en un point invisible de la vallée.

Des pas. Timide, François s'approchait de son père.

— Je savais bien où te trouver, papa.

Ils se taisaient, debout l'un près de l'autre. François toussa pour s'éclaircir la voix.

— A quoi penses-tu, papa? Va, ne le dis pas. Je le sais bien... J'ai réfléchi. Il faut que les Alsaciens restent en Alsace. Pour y rester, il faut le mériter, c'est-à-dire souffrir... N'aie pas peur. Ils ne m'entameront pas. Ils ne m'humilieront pas. Plus ils me traiteront de *Wackes*, et plus je serai fier. Tant d'autres ont résisté!... Et nous serons six pour lutter, puisque toi, maman et Suzanne et Charles et Jacques, surtout, vous serez autour de moi.

Ils rentrèrent en se donnant le bras. Et Weiss disait :

— Nous essayons de bien faire. Que Dieu nous garde!... Je veux que tu emportes quelque chose de grand, un souvenir qui te tienne debout. Dimanche, avec Bohler et ses fils, nous irons à Wissembourg où l'on inaugure le monument aux morts de 1870. Et maintenant, malgré tout, de la gaieté! Les hommes sont nés pour la bataille, mais les mamans ont un cœur de miel. Il nous faut égayer la tienne... Ces jours, les larmes brillent facilement au bord des cils... Aussi, ce soir, nous chanterons avec le grand-père les trente-deux couplets de la chanson sur Bismarck.

Aux jours graves l'aïeul s'assied au foyer. Il n'a pas besoin de parler. Il est là, avec son front poli comme une pierre de ruisseau; cela suffit. Avant qu'on le porte en terre, par un geste de sa main qui tremble, il attache les fils que le vainqueur ne pourra pas trancher.

Le grand-père était au jardin en compagnie de Suzanne qui courut à la rencontre des arrivans.

— Vois, père, ce que le « grand » t'a apporté, une cocarde tricolore.

— Je l'ai prise dans l'armoire aux souvenirs... Elle appartenait à mon oncle qui fut à Wagram. Victor, tu la mettras, de ma part, sur la tombe de nos morts, à Wissembourg... Mon oncle, moi, toi, ton fils, quatre générations...

On s'attendrissait. Mais le grand-père :

— Et Suzanne, quand nous offrira-t-elle la cinquième?

— Grand-père, à ton âge on devrait être sérieux...

— Je le suis, ma petite. Douze enfans ne seraient pas de trop pour continuer cette bonne race des Weiss.

*
* *

Des messieurs en haut de forme, en redingote, des cocardes, des uniformes chamarrés, des poitrines où brillent tant de décorations que l'on se demande s'il reste encore une place pour le cœur, des policiers qui se retournent et notent, des drapeaux, des guirlandes. La petite ville se fleurit de couleurs et regarde. Là-haut, les estrades où frappent encore les marteaux, le monument, énigmatique sous ses voiles gris... Dans les jardins, les têtes pâles des chrysanthèmes ; sur les prés, le mille coupes mauves des colchiques ; au flanc des collines, les bœufs qui tirent la charrue.... Douceur de l'air, douceur des

horizons, mélancolie de tout ce qui va mourir. Le soleil se couche dans du sang. « Maman, demande une fillette à sa mère, tu dis toujours que les morts sont au ciel. Alors, ils ne seront pas là, demain ? »

— Si, si. Ils reviennent un jour, chaque année, pour voir si on ne les oublie pas.

Et toujours des messieurs en haut de forme, en redingote, des casques à pointe, des brassards, des cocardes... Ne viendront-ils pas, ceux que les morts attendent ?

Ils viennent. Ces vieux qui marchent au pas, traînant un peu la jambe, — l'un est manchot, cet autre est borgne, — sont les survivans du rude combat. Pour se prouver qu'ils ne sont point des fantômes, accourus les premiers, ils dressent un arc de triomphe. La tête leur tourne un peu au sommet des échelles. Tous les coups des marteaux ne retombent pas sur les clous. La ville apprend avec émotion le projet de ceux qui l'ont si bien défendue, dont l'un, perclus, infirme, amené jusque là en brouette, est assis au fond de l'étrange véhicule d'où il commande la manœuvre, cligne de l'œil, conseille et encourage. Les portes des jardins s'ouvrent. Par brassées, on apporte les chrysanthèmes, les immortelles, les branches sanglantes de la vigne vierge. Et c'est Mme Abette, l'épicière du coin, qui fournit les pelotons de ficelle. Elle explique :

— Je les ai vus, moi qui vous parle, défiler devant ma boutique au matin du 3 août. Comme ils marchaient bien !... Le lendemain, l'un d'eux est venu mourir sur le banc qui est devant la fenêtre...

— Alors, vous me reconnaissez ?... dit le vieux du fond de sa brouette. Moi, en ce temps-là, j'étais sur un cheval.

— Et moi, en ce temps-là, je n'avais pas le dos rond.

Ils viennent. Avant de les laisser partir, les vieilles ont fait le tour du jardin, cueillant les fleurs d'automne, reines d'un jour, si belles qu'on n'ose les offrir qu'aux morts. Elles les ont nouées en bouquets, sourires du pays... Maintenant, autour des tombes, nues tout à l'heure, une couronne de visages fidèles. Blottie sous les roses, la cocarde de l'oncle qui fut à Wagram. Sur la pierre qu'ils réchauffent, les feuillages, les baies, tout le soleil, tout le parfum de l'Alsace.

Elle vient, l'Alsace des instincts et des labeurs, la profonde Alsace des jours, des semaines et des ans de silence... Elle vient

par tous les chemins qui serpentent au pied des collines. Sur leurs lacets gris, des points mouvans. Les gros chevaux de campagne aux grelots sonnans traînent l'aïeul, les petiots, la femme, l'homme. Partis des villages perdus dans le bleu, quand ils voient grossir la foule noire, grandir le monument voilé, une émotion leur serre la poitrine qu'ils ne sauraient expliquer parce qu'on n'explique pas ce qui monte de tout au fond. Ils viennent, les curés en soutane, les chefs d'usine, les ouvriers qui pédalent, gris de poussière. Elle vient, la femme aux pouces râpés, les enfans pendus aux jupes, suivant le maître, l'homme à la pipe... Ils viennent, les vignerons noirs de soleil ; hier, le raisin foulé dans les cuves, le moût sucré, les rires, les filles qu'on embrasse ; aujourd'hui, ils répondent à l'appel, les vieux qui ont vu et qui gardent la paupière à demi close sur leur songe, et les jeunes qui ont servi le vainqueur.

Combien sont-ils?... Cinquante mille ? Cent mille? Ames vivantes penchées sur des os desséchés.

Déjà, dorés et flamboyans, les cuivres des musiques allemandes jouent des airs graves, les fifres déchirent l'air... Mais c'est pour les morts qu'on est venu, pour ces morts couchés sur la colline qu'entourent tant d'autres collines semées jusqu'au plus lointain horizon sous la discrète clarté d'un dimanche d'octobre.

Innombrable, hérissée de hampes de drapeaux, étendue dans l'espace, la foule attend. Derrière elle, quarante ans de silence. Devant elle, ce jour unique. Un homme apparaît, là-bas, appuyé des deux mains au bord d'une tribune. Que dit-il ?... Sous son voile, le monument ressemble à un gigantesque cercueil qu'on va descendre en terre... « C'est trop loin!... disent des voix. On n'entend pas. » Dominant soudain cette foule, un autre homme taillé en bûcheron, aux épaules d'épopée ; sa figure, une rude médaille, de l'austérité dans un épanouissement. Le colosse mesure l'étendue de ces têtes; d'une aspiration, il boit les pensées iuquiètes; il regarde maintenant plus loin, plus haut, les collines, l'horizon, l'azur très doux. Alors, sentant bien que ce pays est avec lui, près de lui, sa voix retentit comme un clairon. Les onze cents vétérans, médaillés du Mexique, d'Italie, de Crimée, ont frémi, et Alexandre Baudot, qui sonna la charge à Malakoff, a redressé ses quatre-vingt-trois ans.

« Nobles fils d'Alsace!... Je salue ceux qui se sont obstinés à

une résistance sans espoir. Je les salue au nom de leurs camarades, au nom des officiers français, au nom de la République. La souffrance unit mieux que la gloire, puisque l'on aime en proportion des souffrances supportées en commun... Soldats français morts pour la patrie, à vous l'immortalité, à nous le souvenir! J'imprime le baiser de la France sur la pierre de vos tombeaux. »

En cette minute, le bras droit dressé vers le ciel, la poitrine gonflée, le front en pleine lumière, celui qui parle accumule en lui toutes les angoisses, toutes les espérances de cette foule soudain liée d'un invisible lien. — Regardez!... dit Weiss à ceux qui l'entourent. Ils se retournent. Devant ces milliers et ces milliers d'hommes dont les rangs pressés couvrent la colline, devant tous ces yeux levés qui brillent d'une flamme étrange, un frisson les secoue.

« Alsaciens, quand vous vous arrêterez devant ce monument, découvrez-vous, inclinez-vous, écoutez passer l'âme de vos aïeux. »

Une ardente sonnerie de clairons, les sons graves d'un choral : *Comme ils reposent doucement!* Le voile qui s'écarte découvre la nudité de la pierre, le génie de la Patrie, prêt à prendre son vol, le coq qui jette son cri du matin au soleil. Le cœur de la foule cesse de battre. Une pâleur est sur les fronts. On saisit le bras d'un voisin. On se regarde. Est-ce possible? Est-ce croyable? Ces drapeaux rouge, blanc, bleu, ces drapeaux des vétérans venus de France, qui flottent et se balancent, ce tapage des fanfares qui monte, gronde, roule au bas des collines jusqu'à la petite ville assise derrière ses vergers jaunis : *la Marseillaise!...* Impassibles, la mâchoire accusée, appuyés sur la poignée de leur sabre, les officiers prussiens sont debout, plus immobiles que des statues... *Allons, enfans de la patrie!...* On a le cœur pincé de surprise. Les têtes se sont découvertes. La volonté n'a pas commandé ce geste des mains. L'ordre est venu du cœur qui recommence à battre à grands coups. On se regarde encore... Est-ce vrai?... Voici quarante ans que l'on se tait! Voici quarante ans que la prudence et la crainte vous accompagnent, refoulant les sentimens, glaçant les élans! Voici quarante ans que le fantôme de la défaite vous suit, plus fidèle que votre ombre!... Et soudain ce drapeau, cet hymne des peuples ressuscités!...

Il y a sans doute dans cette foule des curieux, des sceptiques, des indifférens, peut-être même des ralliés aux maîtres qui payent bien. En cette minute, ceux-là n'ont pas le temps de peser le pour et le contre, de jeter la tête en bataille contre le cœur. C'est trop beau! C'est trop grand! C'est trop vrai! Ce que l'on croyait mort réchauffe le sang qui bouillonne... Recueillement prodigieux où l'âme d'un peuple, surprise dans sa vérité instinctive, est mise à nu...

Les vétérans laissent couler des larmes qui roulent dans les moustaches blanches; ils battent la mesure; le premier, Baudot, qui sonna la charge à Malakoff, accompagne les fanfares de sa voix cassée, puis un autre, un autre encore. ...Oh! ne pas être oublié! n'avoir pas souffert en vain!... Après le long cauchemar, retrouver une maison où l'on soit heureux!... Halètement court, pressé, d'exilés qui se serrent sur le cœur chaud de la patrie retrouvée, respiration formidable d'une foule que dompte une même pensée. Et soudain ce cri qui couvre le bruit des fanfares :

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons!

Qui l'eût attendu, ce cri? Il jaillit comme jaillissent les sources, après un tremblement de terre, d'un jet sauvage et splendide. Bouillonnement, aspiration forcenée de tout cœur humain vers la liberté!

Magnifiques petits vieux, déjà courbés vers ce sol qui vous appelle, jeunes gens aux narines frémissantes, si vos yeux sont pleins de larmes, c'est que les morts de Wissembourg revivent en vous.

Ils vous possèdent, ces morts inquiets que seule la Justice apaisera!

***

Parlant bas, réchauffée à ce feu de sympathie allumé sur la colline, l'Alsace s'en va. Paysans, vignerons, ouvriers et bourgeois, ils ne sont plus que des points multiples sur les chemins qui mènent aux maisons des hommes. Par eux, chacun saura, la vieille qui ce matin cueillait les fleurs du jardin, le vieux qui ne quitte plus son fauteuil, les enfans accoudés dans la clarté de la lampe. Ils raconteront de leur mieux. Les yeux diront le reste, ce qui ne se dit pas. Une fois de plus, mystérieux

et rapide, franchissant haies et barrières, grillages et murs, le mot d'ordre courra le pays : Tenez ferme!... On sait ce qu'il en coûtera, quelles persécutions se préparent. On a lu sur le front des officiers appuyés sur leur sabre, alors que sonnait *la Marseillaise*, la froide résolution d'en finir avec ce peuple coupable du crime de fidélité... (Ce sera Saverne, la guerre...) Mais on sait aussi que la faute porte en soi la punition, le mépris de la dignité humaine la défaite, le brutal orgueil l'écrasement. Il n'est que d'attendre... On attendra...

— Ne parlons pas, c'était trop beau, disait Jean Bohler.

Et François Weiss :

— Papa, après ça, on peut bien souffrir un peu...

Les parens ne répondaient rien. Reymond se taisait aussi, bouleversé par l'heure qu'il venait de vivre.

Ils s'étaient assis à l'écart de la foule. De minute en minute Weiss répétait :

— Je suis ivre... ivre de fierté, fier de mon Alsace!... Il valait vraiment la peine de souffrir pendant quarante ans pour cette heure-là... Oui, je suis fier de mon Alsace... Garçons, soyez heureux d'entrer dans la vie avec ce souvenir dans le cœur...

— Te souviens-tu, Weiss, continuait M. Bohler, de notre retour au pays, après la guerre?... Nous nous étions battus de notre mieux. Pauvres mobiles du Haut-Rhin!... Mal armés, mal chaussés, un jour poussés ici, un autre là. Et soudain regarder cette chose en face : l'Alsace allemande. L'Alsace! La plus française de toutes les provinces de France... Quel retour!... Là où régnait la joie, entendre ces crosses retomber sur les pavés de nos bourgs! Et leurs rires, ces rires pesans, sinistres! C'était à vous rendre enragé... Et chaque jour, chaque jour, durant des mois, durant des années, ce cambriolage du passé... ce crochetage des cœurs... Fermer ses volets, se cadenasser, se verrouiller! Mais de la rue montaient leurs chants de triomphe...

Alors ces deux cortèges, en sens inverse : du fond de la Lorraine à l'extrémité de l'Alsace, ceux qui allaient retrouver la France; sur les voitures, le lit, l'armoire de noyer, la table où depuis toujours on a posé ses coudes; deux cent mille êtres humains qui laissaient derrière eux tout ce qui avait été leur vie... Et cet autre cortège sur les ponts du Rhin, l'armée des

colons, tous les crève-la-faim de Germanie, toute une horde vêtue de vert, plume au chapeau, lunettes à bout de nez; dix gosses tenant la jupe de la mère qui attend son onzième. Et bientôt toute cette marmaille installée dans les jardins encore égayés des fleurs semées par ceux que nous avions connus... Comment avons-nous pu traverser ces temps?... Dix ans, vingt ans, trente ans, quarante ans bientôt... Quarante ans! Et vous venez d'entendre la réponse de l'Alsace!... Ah! mes garçons! mes garçons!...

Jamais personne n'avait vu M. Bohler dans cet état.

— Ami Bohler, répondit Weiss, donne-moi la main. Donnons-nous tous la main, pères et fils...

Ils se serrèrent la main, François, Charles, Jean, René, les deux pères, et tous avaient des larmes dans les yeux.

— Tu verras, papa..., répétaient les garçons dans une sorte d'exaltation.

La nuit descendait sur la plaine... Au sommet de la colline, le génie de la patrie, le coq, la pyramide en grès des Vosges, choses visibles ; sur la colline, surtout, les morts, ces invisibles, ces grands vivans dont les hommes qui s'en vont par les chemins d'Alsace sont plus que jamais les prisonniers.

*
* *

L'heure des départs, des adieux.

Mme Weiss, Suzanne ont préparé la malle, plié le linge, glissé sous un gilet la surprise qui rappellera le foyer. Maintenant ils sont groupés à la salle à manger, plus ensoleillée que le salon, la petite Marie à califourchon sur les genoux de son grand-père. Le portrait du mort est à la paroi, qui les regarde tous. Pour lui aussi, jadis, on se réunit dans cette chambre. Une émotion serre les cœurs.

On sonne à la porte. Et c'est Reymond.

— Vous partez quand, François?

— Demain matin. Je serai à Breslau dans la nuit. Et vous-même?

— Demain soir.

— Mais vous reviendrez nous voir? dit Mme Weiss. Dans votre joli canton de Vaud, pensez souvent à vos amis d'Alsace. Ils ont besoin de sympathie, à moins que...

— A moins que..., répète le grand-père.

— A moins que..., répète Weiss.

On se passe l'album de papier gris que Charles offre à son frère : sur ses pages s'étoilent des pétales argentés, toutes les fleurs de la vallée.

— L'odeur du pays, dit le grand'père.

Reymond s'est levé.

— Je vous remercie pour tout ce que vous m'avez donné durant ces deux années, si vite enfuies, en bonté, en affection... J'emporte des souvenirs que je n'évoquerai jamais sans fierté, sans tristesse aussi, car je sais maintenant de quoi vit une famille d'Alsace, ce qu'il lui faut de résignation, de vaillance, pour aller de l'avant... A celui qui vous quitte, je ne dis pas courage, il en a tant. Que Dieu vous le ramène!

Ils sont tous debout sur le seuil de la maison. Suzanne sourit assez tristement. Pourquoi ce Reymond n'est-il pas Alsacien?... Et la petite Marie secoue son mouchoir, et Weiss salue de la main, et Charles crie :

— Vous m'écrirez, monsieur?...

Reymond se retourne. Les braves gens, les braves amis!

Et maintenant, une fois encore, le professeur fait le tour du parc avec ses deux élèves. En deux sauts, René gagne le pied d'un sapin, se hisse au sommet, se laisse glisser de branche en branche.

— Ça me servira quand je serai alpin.

— Tiens! Hier vous vouliez entrer dans l'aviation.

— Non, je serai alpin. C'est un chic métier.

On laisse l'alpin à sa besogne.

— Et vous êtes tout à fait décidé, Jean? Les lettres vous attirent?

— J'aime tant l'histoire!

— Il va sans dire que nous nous retrouverons dans la vie. Dès maintenant, vous êtes pour moi l'ami Jean.

Ils se regardent, ils se lient par ce regard.

— Si vous saviez, monsieur, comme ça me paraît étrange de partir. Je n'y comprends rien. Penser que nous ne vivrons pas en Alsace, que c'est fini, fini...

La voix tremble un peu. Reymond parle d'autre chose.

— Qui est-ce qui vous accompagne à Paris?

— Papa. Maman est trop fatiguée. Elle viendra plus tard, quand nous serons tout à fait installés chez le professeur Paget.

Julie est à la fenêtre de sa cuisine.

— Et vous restez, Julie? Vous avez de la chance.

— Que voulez-vous, monsieur Jean, répond la vieille Champenoise, les uns partent, les autres restent. C'est le train de la vie...

— Je vous recommande maman. Vous m'écrirez chaque semaine pour me dire comment elle va, si elle a l'air triste. Et, ce soir, vous lui donnerez cette lettre.

— N'ayez crainte, je la soignerai bien, votre maman. Depuis vingt-neuf ans, que je ne fais que ça...

Le gravier craque sous des pas pressés.

— C'est papa, dit Jean. Je crois qu'il vous cherche. Encore une demi-heure. Je vais vite vers maman.

Les deux hommes se promènent au long des allées.

— Plus heureux que mes fils, monsieur Reymond, vous reviendrez. Nous vous recevrons toujours en ami. Et nous irons sans doute chaque année passer quelques jours de vacances dans votre pays. Je tiens à ce que vous restiez en contact avec mes garçons. Ils vous aiment beaucoup. Vous leur rappellerez les belles années d'Alsace...

On regagne la maison. Bien que personne ne parle de départ, le chien a compris. Assis sous une table, il gémit sourdement, il vient parfois flairer les jambes de ses jeunes maîtres.

Dans le vestibule, les bagages entassés que le cocher emporte. Pour se défendre contre elle-même, enfermée dans un silence qui dit sa tendresse prête à se répandre en larmes, Mme Bohler s'occupe de détails matériels.

— La voiture est prête!...

— Mes braves garçons, dit Mme Bohler, qui se mord les lèvres.

Ses deux fils sont dans ses bras. Ils s'étreignent.

Discret, Reymond disparaît. Il a dit à Jean :

— Je serai près de la maisonnette du garde-voie.

Une page est écrite, la page de la jeunesse, des longues soirées dans le nid bien clos, des chants du violoncelle et du piano, des causeries. Si l'on sanglote, malgré tout ce qu'on s'était promis, c'est que l'on sait bien ce qu'on laisse derrière soi. La page est écrite. On la tourne.

Dans la maison que l'on vient de quitter, le vestibule désert, les palmiers, les cornes de chevreuils, la panoplie, la

glace qui reflète ces choses connues. La vieille Julie heurte à la porte du petit salon. On met du temps à lui répondre.

— Madame n'a besoin de rien?

— Merci, Julie.

— Une lettre de M. Jean pour Madame...

Reymond attend près du passage à niveau. Voici le petit train essoufflé, et pendant une seconde, le profil des deux garçons : René, déjà consolé, déjà tendu vers sa nouvelle vie ; Jean, pâle, le front ridé...

Un dernier signe. Une fois encore, une fois de plus, en attendant les autres fois, le petit train emporte un peu de la douleur alsacienne.

*
* *

L'heure des départs, des adieux... On s'attarde au jardin des Schmoler. Au-dessus des feuillages rouillés, les toits de Friedensbach, lucarnes, girouettes et pignons jouant à cache-cache, des toits posés sur les maisons comme un bonnet... Sur l'un d'eux, le nid de la cigogne. Et là-bas, la rivière, dont l'eau, sous le soleil, semble des rayons qui dansent ; sous les sorbiers chargés de fruits, un ruisseau allonge sa claire quenouille ; à genoux sur une planche, un tablier plié sous les genoux, des femmes tordent les draps de chanvre, rient, trempent leurs bras rouges dans l'onde qui passe. Là-haut, les bois en feu, les buissons aux baies violettes. Une fois encore, les sabots des ouvriers claquent sur les pavés. Une fois encore, à la queue-leu-leu, boitant et cancanant, le cortège des oies. Une fois encore, il est midi, le *Mahlzeit!* des fonctionnaires. On dîne. Après quoi, on serre des mains.

La vieille Jacobine se tient sur son seuil, si proprette sous son bonnet blanc.

— On vous regrettera bien... Si vous tenez à nous retrouver en ce monde, il vous faudra revenir sans tarder... Mon mari sera à la gare... Il vous portera quelques poires, quelques pommes pour le voyage... Allons, dis au revoir au monsieur, Jacob.

Le cordonnier cloue ses semelles. La petite vie continue. La fontaine chante. *Ein... zwei... drei...* Sur la place, devant l'école, raides, marchant deux à deux, les garçons, du pied,

frappent le sol comme ils feront plus tard au régiment. Et c'est Kummel qui commande. Il accourt.

— Adieu, monsieur Reymond... Bon voyage!... Et dites bien, en cette Suisse française où l'on aime assez à goguenarder (vous dites?) quel ordre règne en Alsace, quelle discipline, quelle prospérité!... Adieu! Bon voyage!... Nous nous reverrons certainement. On ne peut pas deviner les événemens. Oui, nous nous reverrons... Adieu!

Le père Schmoler tend son paquet.

— Elles sont mûres, elles sentent bon... Salut, bonjour, monsieur Reymond. Et revenez, revenez!

Le gendarme s'est approché, car il est toujours bon de savoir ce qui se dit. Et c'est l'image de l'Alsace, sur le quai de cette gare, ce vieux un peu courbé, ce bon visage, et ce dos raide, cette moustache troussée.

Une fois encore Friedensbach au pied de ses collines, Friedensbach avec ses toits qui fument, les sentiers connus, les chèvres éparses sur les pentes, — mais Seppi n'est plus là, — la maison des Weiss, la maison des Bohler...

Adieu, petite vallée!

BENJAMIN VALLOTTON.

(La dernière partie au prochain numéro.)

A PROPOS

DE

LA FOIRE DE FEZ

Une foire vient de s'ouvrir dans la capitale officielle du Maroc : le populaire de Fez est, paraît-il, en liesse depuis quelques jours. Nul doute que cette nouvelle, publiée et commentée par un certain nombre de journaux, n'ait réjoui le cœur de beaucoup de Français, de tous ceux qui sont sortis de leur pays et qui souhaitent à la France et à leurs compatriotes de *sortir* toujours davantage. Sous les brumes et les pluies désolantes de cet automne parisien, ç'a été comme un coup de soleil pour les imaginations éprises des splendeurs africaines ou orientales ; et, pour ceux qui seraient tentés de se laisser aller à l'obsession des tristesses et des angoisses présentes, cette nouvelle, confirmant l'indéfectible vitalité de la France jusque dans les parties les plus neuves de son empire colonial, doit être un gage d'espérance et un réconfort.

Eh quoi! dira-t-on, de si grands mots à propos d'une foire?... Oui, mais c'est une foire française en pays pacifié et protégé par nos armes, — en pays conquis, comme nous savons conquérir, c'est-à-dire convié par nous à la discipline la plus humaine et la plus intelligente, en même temps que la plus ferme, — espérons-le! Quelle joie et quel orgueil d'être des conquérans de cette espèce, lorsqu'il en est tant d'autres par le monde! Surtout pour l'organisateur de cette fête, de cette manifestation à la fois économique et patriotique, pour le

Lorrain qu'est le général Lyautey, quelle consolation de sentir que, si la France a dû reculer momentanément ici, elle avance, là-bas, à plus larges enjambées! Pour un homme dont le logis familial fut souillé par la présence du Teuton, comme c'est bon de fouler en vainqueur le sol d'un pays que l'Allemagne considérait déjà comme son fief! Et quelle belle et première revanche de se dire qu'on a déjoué les calculs de la ruse et de la force germaniques, là même où nos ennemis nous avaient si durement humiliés et où ils s'apprêtaient à triompher définitivement de nous, à nous chasser pour toujours!

Cet événement, en somme secondaire, a donc une signification qui dépasse de beaucoup le fait lui-même. Il est de ceux qui, en ce moment, contribuent à accroître notre fierté nationale et notre confiance dans l'avenir. Aux yeux de nos sujets marocains, l'initiative du général Lyautey démontre hautement que la France attaquée, bien loin de renoncer à ses projets civilisateurs sur leur pays, entend les poursuivre avec plus de vigueur et de persévérance que jamais. Il leur prouve que, même après deux années de guerre, et d'une guerre comme jamais le monde n'en a vu, elle est toujours capable de pourvoir à leurs besoins matériels, comme de veiller à la sécurité de leur sol; que ni son commerce, ni son industrie n'ont souffert de la rude épreuve, — et enfin et surtout que la camelote allemande ne passe plus, que les mercantis de Hadji-Guilloun ont dû faire leurs paquets sans espoir de retour; qu'en un mot, pour l'homme de l'Atlas, la France est l'unique maîtresse de la terre et de la mer...

Voilà ce que signifie la foire de Fez. Et voilà pourquoi, malgré des raisons trop légitimes de tourner ailleurs nos regards, nous ne pouvons pas la laisser passer comme un fait-divers sans importance.

***

C'est égal! On se demande ce que peut bien être une foire de Fez. Ce vieux mot, de si honnête lignée française, accolé à une ville du Moghreb, ne laisse pas que de surprendre, dès qu'on cherche à tirer au clair ses idées. Mais il faut, pour cela, y réfléchir. Au premier abord, on se laisse prendre par le mirage africain. On oublie nos foires bourgeoises, avec leurs cortèges de bonshommes en pain d'épices, et, parce qu'on a la

mémoire encore tout éblouie par les pages déjà anciennes d'un Pierre Loti ou d'un André Chevrillon, on entrevoit, sous ce vocable de « Fez, » tous les chatoiemens et tous les rutilemens d'un Sésame plein de trésors, de parfums, de musique et d'ombre fraîche.

Si l'on a aimé l'Islam et l'Orient mercantiles, si l'on s'est plu à l'amusant bariolage de leur décor, on se retourne immédiatement vers ses vieux souvenirs, pour en tirer sa « composition de lieu ; » on évoque le labyrinthe un peu mystérieux de tous les bazars qu'on a parcourus, ceux d'Afrique et ceux du Levant.

On se rappelle Alger et les arcades de la rue de la Lyre, — rue déjà tout européenne d'aspect, mais où les mœurs locales ont conservé leurs droits ; — boutiques étroites où, derrière des piles de cotonnades roses et d'étoffes voyantes, le marchand, couché sur un banc de bois, fume son narguilé, en attendant le client débonnaire ; où celui-ci s'attarde et s'éternise, où l'on n'est jamais pressé, où l'on n'entre, semble-t-il, que pour le plaisir d'échanger des propos amènes, en maniant de belles étoffes, agréables aux doigts et réjouissantes pour les yeux, parmi les fumées entêtantes du kiff et les spirales vaporeuses du chébli... Puis les *souks* de Tunis, — leur pénombre tiède, où éclatent les enluminures violentes et trop neuves des piliers et des échoppes, où l'on sent le cuir frais et l'essence de roses : souks des cordonniers, souks des parfumeurs, ceux-ci les plus noyés d'ombre, comme des officines où s'élaborent de délicats mystères, où les chefs-des-odeurs-suaves, astucieux Israélites, coiffés du tarbouch conique, avec des gestes pompeux d'alchimistes, vous versent goutte à goutte et vous vendent au poids de l'or les parfumeries de Grasse et de Marseille dans de petits tubes en cristal doré...

Et l'on rêve aux bazars du Caire, de Louqsor et d'Assouan, — trop modernisés, trop infestés de touristes et rendus redoutables par la subtilité commerciale de leurs marchands arméniens, syriens ou coptes, où l'on se heurte aussi à trop de scarabées en toc, d'amulettes nubiennes et de crocodiles empaillés, — mais où filtre, entre les toiles tendues ou les planches des galeries couvertes, la lumière rose et légère du Sud... Et ceux de Stamboul, immenses comme une ville, envahis et regorgeans de camelote germanique, mais où l'on a le loisir, après une

matinée de courses harassantes, de faire un petit déjeuner turc, sur une petite table, dans une petite boutique tenue par un colosse moustachu et tout bardé de coutelas, qui vous sert des brochettes d'oisillons ou d'agneau grillé, des laitages à la pistache et à l'amande, des jus de citron et d'orange dans des carafes glacées : la délicieuse dînette !... Et aussi ceux de Smyrne, de Beyrouth et de Damas : tapis de laines profondes et fleuries, où les pieds s'enfoncent moelleusement comme dans l'herbe d'un pré, harnachemens et pompons, colliers de verroteries éclatantes comme des turquoises ou des émeraudes... Damas surtout, avec son souk des confiseurs, plus secret et plus ombreux encore que celui des parfumeurs de Tunis, — véritable caverne-des-saveurs-exquises, où pendent en stalactites, où viennent se congeler dans le sucre grumeleux les petits abricots tiquetés, à peine plus gros que des mirabelles, les cédrats, les limons et tous les fruits de l'oasis, cette magnifique et verdoyante oasis de Damas, qui, mieux que la Bagdad chimérique de Musset, aurait pu offrir à sa cavale

... des luzernes fleuries
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Oui, on se rappelle tout cela. La seule idée de la foire de Fez vous invite d'elle-même à ce petit voyage intérieur. Nous avons tous tant de peine à nous défendre contre le clinquant de notre vieil exotisme littéraire, — et encore plus de peine à nous en débarrasser !... Eh bien ! il paraît que la foire de Fez, ce n'est pas cela du tout ! Encore qu'elle se déploie dans un cadre des plus pittoresques, — une cour du palais du sultan entourée de ces vieux remparts à créneaux, que la photographie a déjà popularisés chez nous, elle ressemble à toutes les foires européennes que nous connaissons. On y trouve, comme partout, des chevaux de bois, des montagnes russes, des cirques. Vous entendez d'ici le tapage ? Neuilly et Saint-Mandé se sont transportés là-bas, à travers le bled marocain. Et l'on y déchiffre, sur les baraques provisoires, les noms d'une foule de maisons françaises et même anglaises, qui exhibent, aux yeux ébahis des indigènes, leurs déballages de faïences, de verreries, de rouenneries et d'étoffes de toute sorte. On peut y admirer aussi des échantillons, particulièrement instructifs pour nous, de l'industrie du pays : boiseries peintes, tapis et broderies mauresques. Cette foire, qui ressemble à toutes nos expositions industrielles par

son mélange d'exotisme et de produits du terroir, a été inaugurée solennellement, ces jours-ci, en présence du résident général, du conseil municipal de Fez et des ministres de Sa Majesté chérifienne. C'est la faillite suprême et complète de la couleur locale. Jusqu'aujourd'hui, on avait pu considérer le Maroc comme l'ultime conservatoire de cette vieille couleur si chère aux romantiques. Maintenant, c'est fini : le dernier sanctuaire est violé.

*
* *

Il faut en faire notre deuil. Ce qui nous console, c'est qu'il est toujours possible de sauver les vieilles choses réellement belles et qui en valent la peine, au milieu de toutes les poussées utilitaires de la vie moderne. Et l'on peut déblatérer tant qu'on voudra contre l'invasion du monde islamique par la camelote européenne : c'est un mal nécessaire qu'on est bien forcé de subir. En somme, l'honneur est sauf, si, même dans cette camelote, on a su mettre un peu de goût : ce qui, pour des Français, doit être toujours facile.

Mais, on ne saurait trop le répéter, un événement comme cette foire de Fez, ouverte quelques mois après l'Exposition de Casablanca, doit surtout nous réjouir, parce qu'il semble annoncer dans nos sphères gouvernementales, comme dans le grand public, un esprit nouveau.

Est-il donc vrai que nous allons enfin sortir de chez nous, pour nous enquérir du goût de nos cliens, pour essayer de le satisfaire, puis de le diriger doucement, de le corriger même à son insu? Il en serait grand temps. Et il est vraiment incroyable que nous ne comprenions pas l'invitation muette que nous adresse notre ancienne clientèle, notre clientèle perdue. Car il ne s'agit pas de renier ou de trahir nos traditions. On ne nous demande pas de déverser à flots de la laideur sur le monde, comme nous le reprochons à juste titre aux Allemands. On ne nous demande que de reprendre une habitude bien française, qui est de faire quelque chose de rien! Quoi de plus classique et de plus racinien? Nos délicats ne peuvent qu'acclamer une industrie nouvelle, qui ne serait plus de la camelote, mais le triomphe de l'art sur la matière, qui serait faite de rien, qui ne coûterait presque rien, et qui serait, en même temps, la plus jolie du monde. Il faudrait aussi qu'elle

fût la plus *pratique*. Cela est-il impossible? Y a-t-il forcément divorce entre l'utile et le gracieux ou le beau? Admettons même que notre goût choque celui de l'étranger : tout n'est pas forcément mauvais, banal, vulgaire ou grossier chez lui. Ils ont encore, ou ils ont eu des arts et des industries, qui ont créé quelques belles choses, et même quelquefois des merveilles. Nous n'avons qu'à nous inspirer de leur beauté et de leurs traditions, pour leur offrir des produits qui satisferont leur goût, sans tomber dans la laideur ou la vulgarité. Rappelons aux Africains leurs propres richesses, aidons-les à les retrouver. Déjà, en Algérie, on a essayé de ressusciter non seulement l'architecture, mais un certain nombre d'arts mauresques. Pour obtenir dans cette voie des résultats tout à fait satisfaisans, il faudrait que l'œuvre, au lieu d'être morcelée en tentatives individuelles, fût coordonnée, entreprise sur une vaste échelle, soutenue surtout avec une volonté ferme et persévérante. Les organisateurs de la foire de Fez ont dû certainement penser à ce renouveau possible de l'art et des industries indigènes sous notre direction, puisqu'ils ont réservé une place, dans leurs pavillons, à côté des produits français et anglais, à ceux des artisans de Rabat et de Méquinez.

Mais il ne suffit pas de connaître le goût du client et, autant que possible, de le satisfaire : il faut encore savoir lui vendre sa marchandise. En pays d'Islam, rien de plus difficile pour l'Européen, et surtout pour le Français, qui n'a jamais quitté sa coquille. C'est si délicat que, la plupart du temps, un intermédiaire s'impose entre le vendeur d'Occident et l'acheteur oriental. A Alger, j'ai entendu répéter cent fois par des administrateurs que le petit commerce français est impossible, que nos compatriotes ne savent pas vendre à l'indigène, et qu'il faut absolument entre lui et nous le truchement juif. Cependant, une telle situation ne peut pas se prolonger, elle ne doit être que transitoire. Il est vraiment humiliant de rester ainsi des étrangers dans nos propres colonies. Grâce à cette connaissance positive et un peu pédantesque des peuples, qu'ils appellent la *Völkerpsychologie*, les Allemands sont arrivés, même dans les colonies des autres, à prendre langue avec les naturels du pays, à les traiter et à les servir selon leurs habitudes et selon leur désir. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Il faut pouvoir tout ce que l'on veut.

Il est donc bon que nos commerçans et nos industriels s'en aillent à Fez et à Casablanca apprendre la psychologie du vendeur ou de l'acheteur marocain. Même s'ils ont toujours besoin, avec lui, d'un intermédiaire, il leur serait préjudiciable de l'ignorer. C'est que, pour l'Africain, comme pour l'Oriental, un achat est quelque chose de très particulier, une affaire pleine d'imprécision, d'imprévu et de poésie. On s'arrête devant une boutique, sans bien savoir ce que l'on veut acheter, ou si, par hasard, on le sait, il arrive qu'on s'en aille ayant sous le bras une emplette à quoi l'on n'avait point pensé, qui dépasse tout ce qu'on avait rêvé et qui est la récompense de longues et savantes manigances, de stratégies compliquées, qui vous conduisent là où, d'abord, vous ne vouliez point aller. La volonté mystérieuse d'Allah plane au-dessus du combat. Et ainsi l'achat est une loterie, un jeu passionnant, où l'acheteur et le vendeur espèrent toujours se rouler mutuellement. Mais ce tournoi est enveloppé de courtoisie et de beaux discours, de formules cérémonieuses et fleuries. Et tout repose sur cette fiction aimable et à demi sincère que le gagnant est l'ami du perdant, l'exploiteur, celui de l'exploité. Je me rappelle avoir connu autrefois, à Alger, un petit Juif, qui tenait un magasin de curiosités dans la rue Bab-Azoun, et qui était d'une cordialité vraiment charmante. Quand, après un assaut prolongé, il avait réussi à mater un client récalcitrant, il lui disait, en lui mettant dans la main l'objet du débat :

— Je te le donne, pour que nous restions *bonz'âmis !*

Être « bonz'âmis, » tout est là, pour le marchand comme pour le client oriental ! Ce petit Juif si affectueux avait, à deux pas de sa porte, un confrère musulman, qui était l'idéal du genre et qui d'ailleurs était célèbre parmi les touristes. Tout le monde a connu le bel Ismaïl-ben-Hâfiz, lequel, à une foule d'autres avantages, joignait celui d'une éternelle jeunesse. Sexagénaire, il arborait, sous un nez conquérant, des moustaches toujours d'ébène, et sous la chéchia à glands d'or, il étalait des bandeaux noirs et lustrés comme des ailes de corbeau. Et quelles culottes bouffantes, d'un si beau vert-pomme ! Quelles molles ceintures, et d'un carmin si tendre ! Aussi les acheteuses cosmopolites se précipitaient dans sa boutique. Tout de suite des chaises pour ces visiteuses de marque, le café apporté par le kaoudji du coin, disposé sur un magnifique plateau de

cuivre !... Après quoi, — comme dans les *Mille et une Nuits*, — on « se mettait à causer ! » Si-Ismaïl était un causeur éblouissant. Avec cela un gentilhomme ! Avait-on l'air d'en douter ? Il courait vous chercher ses parchemins de famille, qu'il extrayait d'une petite armoire mauresque, délicieusement enluminée de roses et d'œillets... Avait-on besoin d'un guide pour parcourir les quartiers de la Casbah ? Il s'offrait en personne. Voulait-on y louer une vieille maison à *patio?* Il en connaissait justement une et des plus avantageuses. Était-on en quête d'un serviteur indigène ? Il avait votre affaire. Pourquoi vous excuser, remercier ? N'était-on pas « bonz'âmis ? » Et quand on s'en allait, il vous glissait négligemment une bagatelle ridicule ou quelconque, que l'on payait sans oser discuter.

***

Le Maroc fourmille de « bonz'âmis » comme celui-là. Si nous voulons conquérir leur clientèle, il importe au plus haut point de détourner vers nous leur amitié et de savoir la cultiver.

Cette prise de contact, de plus en plus intime, de nos vendeurs et de nos acheteurs, voilà ce que la foire de Fez semble conseiller et, dans une certaine mesure, favoriser. Mais elle trahit encore une autre intention qui est du plus grand prix : celle de mettre enfin en valeur, avec méthode et persévérance, les richesses de notre sol, aussi bien celui de la patrie que celui des pays conquis ou protégés par nous. Il paraît que le Maroc offre des ressources agricoles et industrielles, sans pareilles dans tout le reste de l'Afrique du Nord. On suppute déjà le rendement de ses gisemens miniers, et on prédit que, bien arrosé par des fleuves facilement canalisables, il peut devenir une seconde Égypte. Les nécessités de la guerre nous obligent à augmenter nos moyens de ravitaillement comme à accroître de toutes les façons la fortune réelle du pays. Les somnolences et les routines commencent à se secouer. En France même, des hommes actifs, des esprits avisés s'efforcent de découvrir ou signalent avec insistance des sources de richesse négligées jusqu'ici.

Un correspondant anonyme m'écrit, à ce propos, une lettre pleine de détails des plus précis. On me permettra d'en citer les lignes suivantes, sans rien préjuger de la véracité de leurs allégations, mais uniquement comme indice de ce que j'appelais

tout à l'heure un esprit nouveau : « Il y a en France, me dit-il, dans le Plateau Central, en Auvergne, dans la Haute-Vienne, en Limousin, en Bretagne, des mines d'or réellement abondantes, prêtes à extraire et qui n'attendent pour fonctionner que le permis d'exploitation... Les Allemands sont la pire race du monde, mais s'ils avaient sous la main des pays comme ceux que je viens de dire, et auxquels il faut ajouter la Normandie, ils auraient tôt fait d'en tirer de l'or et du fer. En y employant des équipes de prisonniers, ils sauraient bien trouver le filon. »

Encore une fois, je laisse à mon correspondant la responsabilité de ses affirmations. Ce que je veux retenir de sa lettre, c'est l'inquiétude dont elle témoigne et qui est un fort bon signe. Dans les conjonctures que nous traversons, il faut souhaiter à notre pays de connaître, comme l'Espagne du temps de Christophe Colomb, la fièvre de l'or. C'est parce que les Espagnols ont été des chercheurs d'or, même chimériques, même hallucinés, qu'ils ont conquis des mondes. Cependant des gens rassis et pondérés me disent : « A quoi bon s'en aller si loin ! Si nous nous en tenions à notre sol, au lieu de tant prêcher l'expansion coloniale ! Oui !... Si, au lieu de la laisser envahir par le commerce étranger nous commencions par coloniser l'avenue de l'Opéra !... »

Sans doute ! Mais n'oublions pas que les chercheurs d'or ont toujours eu besoin de la poésie et de l'illusion des lointains. Le Maroc a ce double avantage d'être à nos portes, et, néanmoins, de solliciter les imaginations par tous les prestiges de l'inconnu. On nous assure que nos conquistadors de la brousse ne seront pas déçus ; que, derrière les mirages, habituels en pays d'Islam, il y a de solides réalités. S'il en est ainsi, — et il paraît difficile maintenant d'en douter, — on ne peut qu'applaudir à tout ce que le général Lyautey a déjà réalisé d'efforts pour attirer des colons dans notre nouvelle conquête, pour en apprendre le chemin à nos commerçans et à nos industriels. Cela est d'autant plus urgent que l'Espagne, grâce à la propagande et à l'action obstinées, continues des Allemands, est en train de devenir un immense emporium de marchandises teutonnes prêtes à se déverser, sous un maquillage espagnol, à travers toute l'Afrique du Nord.

***

Pour barrer la route à l'invasion économique de nos ennemis, pour faire fructifier notre patrimoine, comme nos possessions d'outre-mer, il est nécessaire que l'initiative de l'État complète l'initiative individuelle : celle-ci ne peut plus suffire. Avec la faillite d'une foule d'autres conceptions surannées, la guerre actuelle aura mis en évidence l'infériorité de cet individualisme anglo-saxon, dont, autrefois, on nous rebattit les oreilles. L'avenir semble appartenir aux grandes organisations collectives, sous la surveillance et la haute direction gouvernementale.

Quand on veut expliquer la décadence de notre expansion à l'étranger, on a coutume d'en rejeter la faute sur les individus. On accuse la timidité ou l'inertie de nos industriels, de nos commerçans, de nos consuls, de tous nos agens diplomatiques. Hélas! il n'est que trop vrai. Je pourrais moi-même apporter une forte contribution à la liste des griefs qu'il sied d'articuler contre eux. Mais que l'on daigne considérer qu'ils sont, ou qu'ils ont été les moindres coupables. Avant la guerre, le grand coupable fut l'État, qui n'a rien fait pour les encourager ou les soutenir, — au contraire! Espérons que ces déplorables errements vont disparaître, qu'ils ont déjà disparu. Ayons la ferme conviction que cela est, car il le faut. Aujourd'hui que, par la force des choses, tout l'essentiel et tout le raisonnable des revendications socialistes est réalisé ou en voie de se réaliser, l'État n'aurait plus aucune excuse pour sacrifier l'intérêt vital de la nation à l'intérêt mal entendu d'une seule classe.

LOUIS BERTRAND.

IMPRESSIONS D'UN COMBATTANT

NOTES DE ROUTE

VI [1]

LA MAITRISE DE L'ARTILLERIE

Les impressions que m'a laissées le village de T... où nous avons pendant quelque temps tâté du Boche, aux environs de la Noël, sont parmi les plus vives que nous aient procurées nos randonnées le long du front, et elles viennent sans cesse en nos mémoires déchirer de leur lancette aiguë la brume vaporeuse et floue où peu à peu s'ensevelissent les choses qui ne sont plus.

Ce village formait alors la pointe extrême d'un secteur qui s'avançait audacieusement dans les lignes ennemies, si bien que l'on y était bombardé non seulement de l'avant, mais de droite et de gauche, et même, en un point, presque de l'arrière. Aussi, souvent une salve, qu'on eût crue française en entendant le départ des coups vous éclater dans le dos, se trouvait être à leur arrivée bel et bien allemande. Le bourg dont la lisière descendante était margée par les tranchées ennemies formait la proue d'un promontoire d'où l'on apercevait en contre-bas, à une douzaine de kilomètres, les toits de Noyon et les tours carrées de sa cathédrale... et souvent aussi les fumées blanches des trains de ravitaillement boches qui émergeaient d'un masque sombre de bois, comme dans cer-

(1) Voyez la *Revue* des 17 septembre et 1er novembre 1914, 15 mars et 15 juin et 15 juillet 1915.

taines cérémonies on voit les aigrettes légères et mobiles des femmes jaillir de la ligne prosaïque des chapeaux hauts de forme. Souvent nos bons canons de 105 ont été taquiner les convois ainsi révélés par leur panache, mais à de telles distances un tir efficace sur but mobile n'est pas très aisé. La petite terrasse à l'extrémité du village d'où on avait ce magnifique et triste coup d'œil sur le pays occupé par l'ennemi était d'ailleurs très bien vue de ses tranchées, et on n'y pouvait guère séjourner quelques instans sans que des sifflemens nombreux, qui n'étaient point ceux des gentils rossignolets, vous murmurassent à l'oreille de ne point trop divaguer en ce lieu.

Il n'était de maisons dans ce bourg qui n'eussent été peu ou prou démolies par les marmites qu'y envoyait chaque jour l'ennemi, aux heures où les ravitaillemens faisaient défiler quelques détachemens dans ses rues. Rien là que de très naturel; mais il me souvient d'une vieille bonne femme, à la figure toute ridée comme un vieux fruit séché, restée je ne sais comment dans le village et qui, du matin au soir, tricotait paisiblement devant sa porte : j'ai vu plusieurs fois les gros obus tomber à peu de mètres d'elle; elle ne levait même pas le nez de dessus son tricot. Était-ce parce que la fin lui était chère et désirable, parce qu'elle avait déjà tant enduré que rien, même pas la mort imminente, ne pouvait plus faire réagir sa sensibilité, lassée jusqu'à l'anesthésie? Était-ce au contraire parce qu'ayant déjà vu tomber beaucoup d'obus, elle n'y prêtait plus guère attention, car la mort sans cesse frôlée est comme ces choses familières qu'on finit par ne plus voir à force de les avoir sans cesse dans le regard, comme ce bruit du moulin auquel le meunier ne pense que lorsqu'il cesse? Était-ce simplement une pauvre inconsciente, un de ces cerveaux simples que par milliers l'atroce guerre a vidés de leur raison, comme le boucher, d'un geste sec, vide le ventre des agneaux? Je ne sais, mais toujours je garderai dans ma rétine la silhouette de cette vieille accroupie sur la pierre, sourde au tonnerre mortel qui l'éclaboussait et n'entendant que le cliquetis léger de ses aiguilles annelées de laine.

Le chef d'escadron F..., qui commandait là l'artillerie, était un de ces hommes parfaitement cultivés, d'une énergie et d'une ardente bravoure volontairement masquées de froideur, qui sont si nombreux dans l'armée française. Dans le trou

creusé en plein champ qui lui servait de poste de commandement, au centre du réseau téléphonique qui liait de toutes parts son âme à l'âme vibrante de ses canons, et pareil en ce lieu à l'araignée qui, au centre de sa toile, attend et guette l'ennemi, il ne se départait pas d'une élégante et très raffinée politesse. Ses manières extrêmement « régence, » en ce palais où les candélabres étaient des bouteilles..., hélas ! vides, les tapis des plaques de boue et les lambris des racines tressées de vers de terre, nous impressionnaient à tel point que, si nous en osâmes sourire, ce ne fut jamais que tout au fond de notre for intérieur. On ne vit jamais qu'une fois le commandant F... déserter un instant son calme poli : c'est un jour que, d'une allumette soigneusement frottée sur sa cuisse, il s'apprêtait à allumer une cigarette ; un obus, tombant à cet instant et qui couvrit tout le monde de terre, éteignit d'un seul coup la frêle torche de la régie. « N... de D...! » cria le commandant, et, rougissant un peu de s'être emporté, il frotta aussitôt une autre allumette.

Tout près du poste de commandement, dans la batterie P... dont mille souvenirs de charmante camaraderie me font aujourd'hui sentir l'âpre nostalgie, il y avait un de nos cimetières, un de ces petits cimetières de soldats que l'image a déjà popularisés et où s'alignent, comme à la revue, les légers tumuli trapézoïdaux, avec leur croix de bois que coiffe un pauvre képi posé de travers. C'est là que, chaque jour que Dieu fait, on couchait ceux que l'ange de la mort avait touchés de son aile libératrice. Et dans cette humble nécropole guerrière, si semblable à toutes celles où, de la mer aux Vosges, sont couchés ceux dont l'éphémère ardeur est endormie à jamais, toujours les mêmes sentimens jaillissaient, comme des fleurs tristes, du fond de la terre remuée : l'envie qu'inspire au sage la mort rapide, en pleine force, dans l'ardente exaltation de l'action et de l'enthousiasme, mais aussi la douleur que traîne là-bas, dans ses voiles noirs, la longue panathénée des mères, des veuves, des orphelins. Si je parle ici de ce petit cimetière si pareil à tous les autres, si banalement sublime, si magnifiquement pauvre, c'est qu'au milieu de ces tombes silencieuses il y en avait une qu'une chose poignante fleurissait d'une immatérielle couronne de mélancolie : il n'y avait point de képi sur sa petite croix de bois, mais une baïonnette y était enfoncée, et, clouée par elle sur le bois blanc il y avait une lettre toute

tachée de pluie et jaunie de soleil. Et dans cette lettre, d'une grosse écriture gauchement appliquée de paysanne, la mère du soldat lui disait : « ... Mais la Louise voudra peut-être de toi, mon petit, maintenant que tu t'es bravement conduit... » Quel poète transfiguré par la guerre en soldat, quel artiste cruellement sensible au tragique simple et profond a cloué là, d'un coup de baïonnette, cette lettre, en fermant la tombe du « petit » camarade ?

La boue qui régnait dans le secteur de T... dépassait tout ce qu'on peut imaginer ; même en Argonne, je n'en ai point trouvé autant. Cette vase déliquescente uniformément répandue partout, où l'on s'enlizait sans cesse et dont la couleur jaune avait fini par se répandre à force d'éclaboussures jusqu'au sommet des arbres et des bicoques, fondait tout, choses, hommes, bêtes, dans une immense symphonie ocreuse où le regard finissait par n'avoir plus de repères. Si Danton avait passé par là, il n'aurait jamais osé dire qu'on n'emporte pas la terre de la patrie à la semelle de ses souliers. Cette boue avait au moins l'avantage de donner aux hommes une teinte uniformément neutre et qui, à quelques décamètres, les distinguait à peine du sol. Ainsi se trouvait réalisé, bon gré mal gré, le plus invisible des draps militaires. A mon humble avis, en effet, la couleur bleu horizon, bien que très supérieure au point de vue invisibilité aux anciennes teintes franches de nos uniformes, n'est peut-être pas la perfection à cet égard. Une couleur est d'autant plus invisible dans un décor donné qu'elle tranche moins, qu'elle fait moins contraste avec celle des objets ambians. Or, il est évident que très généralement les soldats se projettent pour un observateur situé à quelque distance, soit sur le fond du sol, sur la terre nue, soit sur de la végétation, herbe, buissons, arbres. Or, la terre a toujours des tons tirant sur le jaune ou le brun ; les végétaux sont verts ou jaunes. L'idéal aurait donc été un drap d'uniforme tirant à la fois sur le jaune et le vert, qui sont d'ailleurs des nuances voisines, et surtout sur la première de ces couleurs.

C'est précisément à quoi tendent le khaki des Belges et des Anglais, le gris des Allemands, des Italiens et des Serbes. Le bleu horizon ne se justifiait véritablement que dans deux cas : 1° lorsque les soldats se profilent sur le fond du ciel ; mais alors, ils sont immédiatement vus de toutes façons et se profilent

en noir, quelle que soit d'ailleurs leur couleur; 2° lorsqu'ils sont très éloignés, à une distance où le fond du paysage, la terre, les végétaux, paraissent tous bleutés à cause de la diffusion de la lumière à travers une épaisse couche d'air. Car c'est en somme le même phénomène, la diffusion prépondérante des petites longueurs d'onde de la lumière sur les particules atmosphériques, qui produit le bleu du ciel et le bleu des « horizons » si connu de ceux qui savent peindre... et même de ceux qui savent regarder. Mais ce phénomène ne se produit qu'à une distance de plusieurs kilomètres; c'est pourquoi il est tout naturel qu'on ait peint en gris bleu les canons de 75 qui sont toujours à une distance notable de la tranchée ennemie, et aussi la coque des cuirassés qui ne combattent que de très loin. En appliquant la même couleur à l'uniforme des fantassins qui sont tout à proximité de l'ennemi, on a peut-être commis une extrapolation un peu hardie d'une donnée juste.

La nature, heureusement, remet toujours les choses au point; c'est elle qui, sans qu'aucun tailleur, aucun peintre, aucun intendant soit jamais intervenu, a donné au tigre la robe jaune rayée de noir qui se confond avec la jungle où l'ombre des tiges zèbre le sol ensoleillé; c'est elle qui a donné au lion la couleur du sable du désert, au papillon la forme et la nuance des feuilles mortes où il s'immobilise pour échapper à l'ennemi. Le « camouflage » n'est pas une chose nouvelle; la réaction naturelle des choses sur les êtres sanctionnée par la survivance du plus apte, c'est-à-dire, — comme à la guerre, — du plus invisible, l'a depuis longtemps réalisé dans le règne animal. Seulement, ce que nous appelons camouflage, les naturalistes l'appellent « mimétisme. » — Le camouflage n'est qu'un mimétisme que la force des choses impose aux guerriers humains et à leurs engins, comme aux animaux, dans la terrible lutte pour la vie.

Et c'est pourquoi, rectifiant même ce qu'il y a d'imparfait dans l'œuvre humaine, le frottement continuel de notre drap « bleu horizon » contre la terre et contre l'herbe finit par donner à ce bleu une nuance à la fois verdâtre et jaunâtre, la nuance précisément qu'il fallait. Tous ceux qui ont vu la tenue de nos soldats lorsqu'ils ont séjourné un temps dans les tranchées et l'ont comparée à l'idyllique bleu horizon qu'on admire dans les devantures des tailleurs et aux terrasses de certains

cafés élégans, me rendront témoignage qu'il en est bien ainsi, et que la fonction finit toujours par améliorer l'organe, même quand elle ne l'a pas créé.

Pour en terminer avec le chapitre du costume militaire, qui n'est point si méprisable, puisque la vulnérabilité des soldats en dépend, — et puis, dans Aristote lui-même, il y a un chapitre des chapeaux ! — une remarque m'a beaucoup frappé dans le secteur de T... Il y avait là une division algérienne, et le pittoresque déjà si naturellement varié des chéchias, des fez, des burnous, des petites vestes courtes aux paremens jaunes des tirailleurs, se compliquait encore de ce qu'on était dans la période intermédiaire où les uniformes voyans déjà condamnés n'étaient pas encore complètement remplacés par le bleu horizon. Si bien qu'avec les culottes de velours aux tons variés, les chandails, les cache-nez et les écharpes multicolores comme les fantaisies des marraines, il n'y avait pas une escouade où ne régnât la plus multiforme, la plus diverse polychromie, et qu'il était sans doute difficile de trouver dans la division deux hommes dont la culotte fût assortie à la coiffure de pareille manière. Aussi certains campemens que je vis là semblaient d'immenses manteaux d'arlequin. Et c'est ainsi que le mot uniforme était arrivé à désigner la chose la moins uniforme du monde. M'est avis d'ailleurs que ce n'est pas le seul mot dont la guerre a ainsi bouleversé le sens, et je sais plus d'une chose dont il faudrait intervertir la signification passée pour la rendre adéquate au présent...

Pour ce qui est des marraines et de leur affectueuse sollicitude si tendrement doublée de laine et rembourrée de tabac, j'ai compris un jour que leurs envois étaient même plus appréciés qu'on n'imagine d'ordinaire. C'est quand, déshabillant pour lui prendre ses pièces d'identité un pauvre tirailleur qu'une méchante balle bête venait de toucher au cœur, on le trouva habillé, sous sa veste, d'un, de deux, de trois, de quatre chandails superposés sous lesquels s'étageaient sept douillettes chemises, — ceci est authentique. En voilà un que les paquets du soldat n'avaient point laissé démuni, et qui pourtant eût cru démériter de la confiance des lointaines bienfaitrices en ne portant pas tout son trésor sur lui. Qu'Allah recueille sa pauvre âme candide en son paradis aux sources fraîches!

***

Ce matin, nous attaquons, dans le secteur; c'est le moment de la « préparation » d'artillerie qui précède comme un formidable prélude symphonique... et comme un glas, l'instant décisif et tragique où l'infanterie, en avant de nos batteries, sortira de ses tranchées. Et tandis que rugit le tonnerre formidable de toutes les pièces de tous les calibres, je songe à ces camarades fantassins avec qui tout à l'heure je prenais le café, et qui se préparent à bondir vers la mort, là tout près devant nous, le fusil à la main, l'âme pleine d'une sombre résolution, le regard un instant... un seul instant voilé, parce que tout l'essaim des chers souvenirs vient d'y poser l'ombre de son vol rapide. Il y a un moment à peine, ils devisaient gaiement, s'occupant de mille petites questions de détail, et pourtant ils savaient qu'un fort pourcentage d'entre eux était condamné à mort; ils le savaient, mais ne laissaient point voir qu'ils le savaient, car ils avaient cette pudeur de l'émotion qui donne tant d'élégance morale aux hommes de chez nous, même aux plus simples.

Tandis qu'ils se préparent à se hisser sur le parapet, dans quelques minutes, quand l'aiguille des montres synchronisées hier soir marquera du même coup la fin de la canonnade, les pensées en mon esprit défilent en un cortège précipité et dense. Je songe que, pendant que nous sommes là dans nos batteries, presque point inquiétés par les ripostes sporadiques des batteries ennemies, qui, à peine ce jour-là, blesseront quelques-uns d'entre nos canonniers, nos camarades fantassins vont là-bas se heurter aux terribles fils barbelés, tandis que les mitrailleuses allemandes déploieront sur eux, en sifflant, l'éventail mortel de leurs trajectoires divergentes. Et nous avons alors un peu honte d'être artilleurs, et un muet hommage s'élève de nos cœurs vers cette infanterie, qui reste vraiment, du moins par l'héroïsme, par la nécessaire abnégation, « la reine des batailles. »

Du poste d'observation, nous voyons quelques-unes des phases de l'affreuse mêlée, nous voyons tomber quelques-uns de ceux qui ont tout donné en ce lieu à la France, et dont les silhouettes, alanguies par la mort, goutte à goutte tachent de rouge les petites plaques blanches et irrégulières que la neige tombée la nuit a posées çà et là sur le sol et qui semblent de loin

des chiffons déchirés, abandonnés par quelque lavandière. Mais à quoi bon décrire ces choses? Elles ont été racontées cent fois par ceux qui les ont vécues, dans l'âpre sensation du corps à corps. A quoi bon décrire le retour des survivans et des blessés, qui sont vibrans encore d'impétuosité, le morne défilé en leurs brancards des grands blessés dont le regard, à défaut du corps, est toujours debout, la tourbe informe des prisonniers dont l'attitude est à la fois de surprise joyeuse d'être encore vivans et de stupeur de bête traquée... Tout cela a été dépeint maintes fois, et de main de maître.

Ce que je voudrais seulement, c'est examiner en quelques mots ici le mécanisme de ces combats presque toujours pareils dans leurs grandes lignes et qui, de tranchée à tranchée, avec les mêmes vicissitudes sanglantes, avec les mêmes sacrifices saintement acceptés, font depuis tant de mois frémir de leurs saccades intermittentes tout le front de France. Ce que je voudrais en un mot, et si j'ose employer cette expression, c'est faire un peu *la physiologie* de cette forme étrange de guerre qui nous a été imposée, c'est tâcher de montrer dans quel sens elle évolue, et comment, par une intervention toujours plus puissante et mieux réglée de l'artillerie, elle doit finalement, avec des sacrifices, inversement proportionnels en hommes et en machines, bouter dehors le Boche.

On me pardonnera d'aborder ici, « moi qui ne suis roy, ne rien, » des questions de tactique. Mais le phénomène « bataille » est, comme tous les phénomènes naturels, justiciable de l'expérimentation et de la critique scientifiques. Il est, au même degré qu'une réaction chimique ou qu'une maladie, soumis aux lois de l'observation et de la logique. Peut-être, d'ailleurs, le moindre « apprentif, » celui qui a, ne fût-ce que quelques semaines, pris une part active à la guerre, celui qui a, si j'ose employer cette image un peu triviale, mais si juste, « mis la main à la pâte, » celui-là, pourvu qu'il ait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et du sens commun pour déduire, connaît mieux l'art de la guerre que s'il avait seulement suivi, fût-ce pendant vingt ans, les enseignemens livresques, aprioristes, théoriques et systématiques de toutes les académies militaires du monde. « L'expérience est la source unique de la vérité, » a dit Henri Poincaré. Vous me rendrez témoignage que c'est vrai aussi à la guerre, mes camarades, qui de la chry-

salide pacifique où le commerce, l'industrie, la terre, ou le laboratoire vous tenait enfermés, avez jailli métamorphosés soudain en âpres guerriers.. Nos chers camarades de l'active, cadre incomparable d'une fresque glorieuse, dont les âmes mûries déjà dans la noble servitude militaire étaient si admirablement préparés à recevoir l'empreinte fécondante des faits, sont d'ailleurs unanimes à confesser, eux aussi, que la vraie école de la guerre a été pour eux la guerre elle-même ; les leçons antérieures, tous les enseignemens des livres et des systèmes pèsent peu auprès de la grande et glorieuse leçon qui a commencé pour tous le 1er août 1914.

Lorsque les Allemands, après la bataille de la Marne, se sentirent réduits à la défensive et qu'ils se terrèrent pour garder le terrain momentanément conquis par eux derrière une longue ligne de tranchées, lorsqu'ils furent obligés, pour éviter de la voir tourner, de prolonger cette ligne, jusqu'à la mer d'une part, de l'autre jusqu'à la frontière suisse, ils nous imposèrent la guerre qui depuis n'a pas cessé sur notre front, et qui, autant qu'on peut le prévoir, ne s'achèvera qu'avec la campagne elle-même.

On a dit et écrit souvent que cette guerre de tranchées était une nouveauté et qu'on ne l'avait jamais vue que dans les sièges, mais non en rase campagne. Rien n'est plus faux pourtant, et il suffit pour s'en convaincre de considérer les toutes dernières guerres, et notamment la plus récente avant celle-ci, la guerre des Balkans, où l'on vit à Tchataldja une ligne de tranchées, allant d'une mer à l'autre, arrêter net l'invasion du territoire turc par les Bulgares. Déjà au Transvaal, puis plus près de nous en Mandchourie, on pouvait apercevoir une évolution de la défensive en rase campagne dans ce sens.

Mais ce rôle fondamental de la fortification de campagne qu'on avait un peu négligé, chez nous, avait été, en vérité, mis en évidence depuis fort longtemps par les vieux maîtres du passé, notamment, par le beau génie militaire de notre Vauban. Celui-ci est généralement considéré comme un maître incontesté pour tout ce qui concerne l'attaque et la défense des places ; mais on ignore trop que ce grand bâtisseur de forteresses avait des vues non moins étonnantes sur la guerre en rase campagne et nous avons trouvé dans quelques-unes de ses œuvres inédites, signalées par le colonel de Rochas, quelques préceptes

qui, à deux siècles de distance, projettent sur les choses actuelles des lumières singulièrement suggestives. C'est ainsi que Vauban enseigne qu'une armée doit se retrancher en rase campagne : « ... Pour qu'un petit nombre d'hommes puisse résister à un plus grand... Pour pouvoir occuper des postes avantageux et les garder avec des forces médiocres et de beaucoup inférieures à celles de l'ennemi sans le craindre... *Pour pouvoir fermer l'entrée de nos pays à l'ennemi.* » Quel enseignement en peu de mots !

Si malgré cela, si malgré surtout l'enseignement des plus récentes guerres, les états-majors ont un moment un peu dédaigné l'art et la nécessité du retranchement en rase campagne, c'est que, passant par-dessus ces précédens si proches, sans leur accorder l'attention voulue, ils étaient hypnotisés par le souvenir prestigieux des campagnes napoléoniennes. Si j'ose employer cette image mathématique, leur erreur fut de ne pas considérer l'évolution de la guerre comme une « fonction continue. » Ils oublièrent que l'art de prévoir n'est que l'extrapolation d'une courbe, et que dans toute extrapolation bien faite, ce sont les derniers points du tracé de la courbe, et non des points quelconques pris arbitrairement sur celle-ci qui sont surtout à considérer. Quand on ajoute un nouvel étage à une maison qui en a cinq, ce serait folie que de vouloir le poser sur le rez-de-chaussée ; c'est au dernier construit qu'il doit se superposer en épousant ses formes.

Le règlement des armées en campagne du mois de décembre 1913 disait : « L'artillerie soutient les attaques de l'infanterie, elle ne les prépare *plus.* » Ce *plus* entendait marquer un progrès et comme la répudiation de quelque hérésie antérieure. Cette doctrine, qui eût pu être vraie contre un adversaire non retranché, est venue, comme on sait, se briser à jamais contre les parapets cuirassés des sapes, et se déchirer aux crocs des fils de fer barbelés. C'était fatal : Vauban a calculé dans son ouvrage inédit sur *la Fortification de campagne* qu' « un homme bien retranché en vaut six qui ne le sont pas. »

Sans vouloir disputer sur ce chiffre par lequel Vauban n'a voulu évidemment indiquer qu'un ordre de grandeur, il faut remarquer qu'avec les engins actuels, la disproportion se trouve encore bien plus forte à l'avantage du combattant retranché. D'une part, en effet, l'abord des tranchées est aujourd'hui beau-

coup plus lent à cause surtout des ronces de fils de fer qui sont un moyen de retarder la marche inconnu de Vauban. En outre, dans sa comparaison, celui-ci suppose tous les adversaires armés de mousquets. Aujourd'hui, au contraire, le défenseur a à sa disposition la mitrailleuse, à l'exclusion de celui qui donne l'assaut et ce fusil multiplié renforce beaucoup le désavantage de l'assaillant, surtout si, comme c'était toujours le cas naguère, celui-ci n'est armé que du fusil et de la baïonnette. — Jusqu'à quelques mètres de l'ennemi retranché, la baïonnette n'est rien qu'une menace terrible, mais impuissante, et le fil barbelé se rit des menaces. Quant à la balle du fusil, sa trajectoire rectiligne, son « tir tendu, » comme disent les balisticiens, ne lui permet de toucher que ce qui dépasse le talus de la tranchée. Pour tout ce qui est derrière celui-ci, la balle est inoffensive.

Par ces quelques remarques, on s'explique les pertes assez élevées qu'a subies un temps l'infanterie attaquant de vive force les retranchemens ennemis. C'était la mort, la mort glorieuse, mais inutile pour beaucoup, et ceux qui mouraient ainsi n'avaient pas même l'âpre et suprême volupté d'avoir porté aussi des coups mortels. Seuls ceux qui parvenaient à la tranchée adverse avaient cette joie.

***

Heureusement, aujourd'hui l'héroïsme du fantassin n'est plus exposé autant qu'au début à sombrer impuissant sur les récifs d'acier qui bordent la défense ennemie.

C'est que, par la force douloureuse des choses, on a été amené, d'une part à donner des armes nouvelles à l'infanterie, d'autre part, à ne plus la lancer que sur des positions d'abord « préparées » par l'artillerie, — n'en déplaise au règlement, — et réduites au minimum de nocivité.

L'arme nouvelle qu'on a donnée aux fantassins, c'est la grenade qui fait en quelque sorte de chacun d'eux un artilleur, car la grenade n'est qu'un petit obus à main (en italien d'ailleurs, l'obus s'appelle *granata* et en allemand *granat*). La grenade est une bombe en miniature qui éclate en mille fragmens meurtriers dans un assez grand rayon. Il est évident que, dans la lutte à courte distance, elle est bien plus dangereuse que la balle du fusil qui ne traverse qu'un étroit pinceau de

l'espace et dont la portée énorme est parfaitement inutile dans la guerre de tranchées. D'autre part et surtout, la balle avec sa trajectoire tendue ne peut toucher les hommes abrités : derrière chaque levée de terre il y a pour la balle un *angle mort* (c'est ainsi, que, par une singulière ironie linguistique on appelle le seul angle où on soit sûr de n'être pas tué par un projectile). Au contraire, plus d'angle mort avec la grenade : jetée adroitement, elle retombe presque verticalement dans les trous les mieux abrités et les éclats mortels et bondissans reviennent et fauchent tout derrière l'abri fallacieux. Grâce à la grenade, le fantassin qui attaque est dangereux longtemps avant d'aborder la tranchée ; grâce à elle, il peut d'un seul coup mettre hors de combat plusieurs adversaires ; grâce à elle, dans les combats de boyaux, lorsque l'ennemi se défend dans une tranchée dont une partie est déjà conquise, il ne lui suffit plus d'un coude du boyau, d'un épaulement quelconque pour être à l'abri. Partout la grenade le poursuit, comme le furet fait au lapin, dans ses galeries sinueuses. La grenade en un mot a contribué à rétablir les chances du fantassin qui attaque ; elle ne le livre plus désarmé à la gerbe mortelle des mitrailleuses abritées.

Elle a un autre avantage qui plaira aux amans du panache, à ceux qui voudraient justement que le guerrier le plus beau et le plus valeureux fût toujours le vainqueur. Dans cette guerre où la valeur des machines balance toujours et prime souvent celle des hommes, la grenade met superbement en relief les qualités de cœur et de muscles qui jadis empanachaient la bataille. Pour lancer la grenade avec une adroite précision, il faut des jarrets, et de ce jarret moral : la décision. Le grenadier d'aujourd'hui a dans l'action toute la vigueur élégante, tout le galbe harmonieux qui poétisaient le discobole antique.

Ainsi est ressuscité le prestige d'une arme qu'on croyait morte et dont l'histoire est curieuse. C'est Sa Majesté Louis Quatorzième qui institua les grenadiers : elle avait l'art de choisir et d'écouter les « compétences » et dans l'art militaire elle eut aussi son Molière qui fut Vauban ; les grenadiers étaient d'abord chargés de lancer les grenades, et ceci était une conséquence du rôle important qu'avait pris le retranchement avec Vauban. Mais bientôt après, elles furent abandonnées. Les grenadiers ne furent plus que des soldats d'élite

d'infanterie, et ils n'eurent plus d'autres grenades que celles, anodines et dorées, qui ornaient leurs buffleteries. Grenadiers sans grenades aussi, ceux de l'épopée impériale. Ce mot avait tout à fait perdu son sens et cette fonction son organe. — Il a fallu un de ces retours fréquens de l'histoire, — car la marche du progrès est sinusoïdale comme les méandres d'un fleuve, — pour rendre dans la grande guerre des peuples la grenade aux grenadiers.

A l'heure présente, les grenades employées de part et d'autre de la barricade peuvent se ramener à quelques types très simples, pesant quelques centaines de grammes, contenant quelques décigrammes d'explosif, — généralement de cheddite chez nous, — et qu'un grenadier exercé peut jeter jusqu'à une quarantaine de mètres avec beaucoup de justesse. De même qu'on a des obus percutans et fusans, on a des grenades percutantes et des grenades fusantes. Les premières sont faites de manière à éclater au moment où elles touchent le but, les fusantes de façon à n'éclater qu'un certain nombre de secondes après qu'on a mis le feu à une mèche lente, ce qu'on fait en déclenchant un percuteur au moment du lancement. Les unes et les autres ont leurs avantages comme les obus percutans et les fusans mais on a, avec raison, une tendance à préférer les grenades fusantes parce que celles-ci, même si elles ne tombent pas dans la tranchée, peuvent souvent y rouler ensuite et éclater en temps voulu, tandis que les grenades percutantes n'éclatent qu'au point de chute.

Chose curieuse : la plupart des grenades employées par nos ennemis et par nous-mêmes n'ont plus du tout la forme sphérique du fruit qui, à l'origine leur a donné son nom. Par leur forme généralement ovoïde, par leur surface noire et striée de rainures, qui assureront une fragmentation systématique, elles ne ressemblent plus guère au doux fruit africain dont on tire ce sirop cher aux petits enfans. Nos poilus appellent avec assez de pittoresque exactitude « grenades-citrons » ces engins ovoïdes : étranges fruits bâtards que n'avaient point catalogués les botanistes !

Quant aux grenades à fusil que les Boches lancent comme nous avec le fusil de guerre chargé à blanc et qui portent à plusieurs centaines de mètres, elles étaient employées déjà au XVIIIe siècle. On les lançait même alors parfois à la pelle. Aujourd'hui on se contente, si j'ose dire, de les fabriquer « à la

pelle. » C'est en effet par centaines de mille chaque jour qu'on les produit en France, en Angleterre... et aussi en Allemagne.

Qu'on me pardonne de m'être étendu quelque peu sur le rôle de la grenade, mais cela ne m'écarte point de mon sujet qui est l'artillerie, bien au contraire. En devenant grenadiers, les fantassins sont devenus en quelque sorte artilleurs, puisque chacun d'eux lance maintenant de petits obus explosifs.

Et puis il y a quelque chose d'attachant, il y a je ne sais quel parfum vieille France dans le nom même et dans le geste semeur de nos grenadiers. Ceux qui, du matin au soir... ou plutôt du matin au matin, émoustillent d'un bras rapide le Boche dans ses repaires sont donc un peu les frères, par la hardiesse, de ce grenadier dont Racine, alors qu'il était correspondant de guerre, nous a dit les exploits et qui s'appelait « Sans-Raison, » ce qui est un bien joli nom pour un grenadier.

***

Tandis qu'au début de la campagne l'infanterie marcha contre les tranchées presque sans liaison avec l'artillerie, tandis qu'ensuite elle n'attaqua plus sans avoir été précédée d'une « préparation d'artillerie » très intense qui durait quelques minutes, aujourd'hui c'est pendant des heures, pendant des jours qu'on bombarde avant de lancer le fantassin à l'assaut.

Telles sont les trois phases successives qui caractérisent jusqu'ici l'évolution subie par l'attaque dans cette guerre.

Pendant la première, pour les raisons indiquées plus haut, l'infanterie fut exposée à des pertes inutilement terribles en se lançant sur des positions intactes et abritées. On ne tarda pas à reconnaître la nécessité de désorganiser d'abord peu ou prou ces positions, et c'est ainsi qu'on fit précéder au bout de quelque temps les attaques d'un bombardement déclenché à point nommé avec toute l'intensité possible par toute l'artillerie du secteur. Après un certain nombre de minutes, on arrêtait soudain ce bombardement au moment du départ des vagues d'assaut, ou du moins on le reportait plus loin, on « allongeait le tir, » comme disent les idoines.

On fit d'abord assez court ce bombardement préparatoire pour deux raisons : la première est qu'on ne disposait nulle part de stocks de munitions permettant d'alimenter une dépense à la fois intense et très prolongée de projectiles; la seconde est

qu'une « préparation » soudaine et brève fut, un temps, considérée comme une condition de succès parce que, pensait-on, l'attaque ainsi déclenchée comportait un élément de surprise, tandis qu'une préparation prolongée eût laissé à l'ennemi le temps de se préparer à la résistance, d'amener ses réserves, de tirer sur les nôtres et de contre-battre d'ailleurs notre artillerie.

Malheureusement l'expérience, la cruelle, mais impeccable expérience, démontra bientôt qu'une préparation d'artillerie aussi courte était, surtout avec les faibles calibres presque seuls existans au début de la guerre, incapable de détruire véritablement les nombreuses résilles de fils barbelés et de démolir suffisamment les retranchemens que l'ennemi renforçait d'ailleurs peu à peu en y adjoignant des blindages et des abris profonds, cuirassés d'une épaisse couche de terre et de madriers. Quant à l'effet de surprise, on constata qu'il n'avait pas l'importance escomptée, les points importans des premières lignes étant de part et d'autre continuellement gardés par des hommes déterminés dont quelques-uns munis de mitrailleuses suffisaient, avec la complicité des fils barbelés, à arrêter des bataillons entiers. Enfin, pour ce qui est des réserves ennemies, on s'avisa qu'il y avait pour les empêcher de déboucher un meilleur moyen que d'éviter de les prévenir (car avec le téléphone on est vite prévenu), c'est le *tir de barrage*.

Qu'est-ce donc que ce tir particulier dont l'emploi est aujourd'hui mentionné presque chaque jour dans nos communiqués? C'est, comme son nom l'indique, une sorte de barrage que l'on crée entre deux régions du terrain en envoyant sur la ligne droite idéale qui sépare ces deux régions une rafale continue de projectiles. Ainsi, tandis que dans les tirs ordinaires d'artillerie on vise un objectif déterminé à détruire ou à bouleverser, dans les tirs de barrage on crée seulement, en une zone arbitraire du terrain, une sorte de nappe étroite et mortelle qu'une troupe ne peut traverser sans danger. Le tir de barrage est comme un long détroit de mort creusé soudain entre deux territoires et qui interdit de passer de l'un à l'autre... autrement que dans la barque du nocher Caron.

Tout cela conduisait à cette conclusion inévitable : si l'on voulait attaquer sans gaspiller outre mesure les vies précieuses des fantassins, il fallait à la fois détruire d'abord de fond en comble les réseaux protégeant la ligne ennemie et les retranche-

mens et abris de cette ligne elle-même avec leurs occupans, et aussi la séparer de ses réserves et de ses ravitaillemens par l'infranchissable rideau mortel et bruissant des tirs de barrage. Mais pour cela il faut une débauche énorme et prolongée, un torrent continu, un ruissellement inépuisable de projectiles, et c'est ainsi qu'est née la tactique nouvelle dont le symbole émouvant et vrai est le cri aujourd'hui célèbre : « Des canons, des munitions! » dont M. Charles Humbert s'est fait, pour le bien de la patrie, l'éloquent héraut. Aujourd'hui, la tactique ne doit plus être qu'une technique.

Pour occuper en un ou plusieurs points la ligne ennemie, ce qui est le seul moyen de repousser l'Allemand, il fallait naguère sacrifier beaucoup d'hommes, car, des attaquans, une grande proportion, hélas! tombait en route.

Il en a fallu moins lorsqu'on a compris que l'on ne devait attaquer qu'une ligne désorganisée; il n'en faudra plus guère lorsque l'artillerie aura, — cela s'est déjà vu sur la Somme et tout récemment lorsque nous avons repris Douaumont et Vaux. — assez bouleversé et dépeuplé le terrain pour que l'assaillant puisse l'occuper sans coup férir, le fusil en bandoulière et la cigarette aux lèvres. — Il faut qu'on en arrive là bientôt et partout, il le faut, car le noble sang de France doit être économisé à tout prix, car il faut pour faire un obus quelques heures à peine, pour faire un canon quelques jours et quelque argent, tandis que pour faire un soldat français il faut vingt ans de tendres soins, d'affectueuses angoisses, de leçons et de peines... Que dis-je! il a fallu des siècles de fine civilisation, de délicate patine cérébrale, de mœurs douces et de légère raison concentrées lentement dans nos trop rares familles. Qui oserait balancer quand il s'agit, pour conserver à la planète cette chose unique et charmante, de puiser dans les bourses et les usines, n'importe où?

Le jour où, selon nos vœux, nous aurons assez d'engins pour que nos poilus n'avancent plus jamais que sur un terrain d'abord conquis par l'artillerie, ce jour-là certaines théories seront battues en brèche, mais on aura épargné le plus précieux des trésors humains. Il faut qu'on en arrive à ce jour où l'infanterie sera encore la reine des batailles..., mais une reine qui règne et ne gouverne pas.

Et quand viendra ce moment, les R. V. F. seront moins

fréquemment nécessaires pendant la bataille... Ces initiales, peintes d'abord sur les autobus parisiens mobilisés et devenus transports de boucherie, veulent dire : « Ravitaillement en viande fraîche. » Par extension, les poilus, qui aiment à ironiser sur eux-mêmes et ne se croient point tenus à la gravité pudique de ceux qui ne risquent rien, ont pris l'habitude d'appeler R. V. F. les renforts apportés dans l'action par les camions automobiles servant au transport des réserves.

Certains préjugés sont d'ailleurs de ces morts qu'il faut qu'on tue et il s'en faut de beaucoup que les idées pourtant si simples que nous venons d'exposer et qui découlent limpidement de la logique des faits, soient admises sans conteste. Il y a peu de jours, un de nos meilleurs écrivains militaires, M. le colonel Rousset, ancien professeur à l'École de guerre, écrivait ceci à propos de la bataille de Verdun : « Le feu arrête une troupe quelconque et brise son essor, mais il ne fait reculer que les pusillanimes. Pour avoir raison *des autres*, pour les refouler dans l'offensive comme dans la défensive, il faut le choc ou tout au moins la menace de choc. Et seule l'infanterie est capable de produire l'un ou de dessiner l'autre. L'*ultima ratio* à la guerre n'est point le canon, malgré sa réputation usurpée, mais l'homme. » — Malgré l'autorité de leur auteur, j'ose ne point souscrire entièrement à ces opinions de l'éminent critique. Tout d'abord, en effet, si le feu de l'artillerie ne fait reculer que les pusillanimes, il peut *détruire* les autres, ce qui vaut encore mieux que de les mettre en fuite, et alors l'infanterie n'a plus qu'à prendre possession, sans aucun choc de sa part, du terrain dépeuplé de tous ses défenseurs vivans. En fait de choc, il n'en est point de plus vigoureusement efficace que celui de l'acier lancé par le muscle puissant des explosifs. L'expérience du début de la guerre en ce qui nous concerne, la retraite russe de l'an passé, toutes ces choses qui nous ont fourni depuis des causes de redressemens victorieux, ont démontré d'une façon incontestable que la supériorité momentanée qu'eut alors l'armée allemande, était due pour la plus large part à la supériorité de son artillerie qui lui permettait, comme un immense balai, de déblayer à distance le terrain devant sa marche. Le nier serait précisément faire injure à nos fantassins et à ceux de nos alliés et cela signifierait implicitement que nos hommes et les leurs ne valaient pas, poitrine

contre poitrine, ceux de l'ennemi. C'est ainsi qu'à vouloir faire une trop large part au rôle de l'infanterie, on aboutirait à la diminuer.

Il ne s'agit point d'ailleurs dans tout ceci d'instituer une de ces discussions d'école qui n'ont que faire à l'heure où tous les Français mêlent leur sang héroïquement répandu. Il ne s'agit point de contester que l'infanterie est et reste la reine des batailles; mais le canon en est le roi.

Les Allemands le sentent si bien qu'ils espèrent par une surabondance d'artillerie, alimentée par leur formidable industrie, compenser leur infériorité numérique croissante. Il faut que cela ne soit pas, et cela ne sera pas.

Ceci même nous amène à envisager un autre aspect de la tactique actuelle : dans l'exposé schématique que nous avons esquissé ci-dessus du rôle de l'artillerie, nous n'avons considéré que ce qui se passe d'un côté de la barricade. Mais il est clair que l'adversaire tiendra à user des mêmes moyens, des mêmes tirs destructifs contre les tranchées, des mêmes tirs de barrage à l'arrière de celles-ci contre les réserves et les ravitaillemens. Et alors une nouvelle besogne s'impose, celle d'empêcher l'artillerie ennemie de faire tout ce que fait la nôtre, c'est-à-dire la réduire au silence et à l'impuissance en la contrebattant énergiquement. Nouvelle et essentielle fonction de l'artillerie et qui complète et couronne les précédentes.

Le schéma succinct et fort incomplet que nous venons de tracer suffit à nous faire comprendre quelques-unes des particularités étranges, cent fois répétées, qui caractérisent la bataille actuelle. C'est ainsi que dans les communiqués, — français et ennemis, — on lit continuellement qu'une tranchée prise par l'un des adversaires a été peu après reconquise par une contre-attaque.

Ce curieux va-et-vient de l'assaut, qui se répète continuellement, nous est maintenant facile à comprendre : les grosses densités de bombardement aujourd'hui concentrées en un point rendent celui-ci absolument intenable pour l'adversaire, qui ne peut qu'être tué ou se replier; l'adversaire vient alors le remplacer après avoir cessé son bombardement, mais il est à son tour bientôt chassé par le bombardement adverse. Mais, me dira-t-on, comment chacun des adversaires peut-il parvenir à la tranchée à occuper à travers les tirs de barrage que l'autre

parti ne manque pas de déclencher devant elle quand il a dû l'abandonner? C'est qu'il est plus facile de traverser un tir de barrage que de rester immobile sous un tir contre tranchées de même intensité : on se mouille moins en traversant seulement la rue quand il pleut, qu'en y stationnant sous l'averse.

De cette brève esquisse, il résulte que la lutte depuis deux ans sur notre front est, si j'ose employer cette image, analogue à celle de deux béliers qui, les cornes contre les cornes, les deux fronts étroitement butés, poussent chacun de l'avant de toute leur énergie. L'interférence de leurs deux efforts n'aboutit d'abord qu'à une épuisante immobilité, jusqu'à ce qu'une dissymétrie dans le heurt de cette double énergie fasse reculer soudain un des combattans et casse d'un seul coup l'équilibre de ses jarrets. C'est ainsi que, sans doute, s'achèvera la lutte quand nous aurons assez de canons et de projectiles pour dominer nettement ceux de l'Allemand. Certes, il a des lignes de défenses successives sur lesquelles il arc-boutera au fur et à mesure son effort de résistance. Ces lignes, il faudra les conquérir « par approximations successives, » comme disent les mathématiciens, mais après, le moment viendra où la bête croulera soudain. D'ici là, il faut patienter et surtout travailler..., car l'Allemand travaille, lui. En somme, nous devons tendre vers le point idéal, — s'il peut être question d'idéal en des matières aussi temporelles! — où notre infanterie n'aura plus de pertes que par l'artillerie. Ce jour-là, qui n'arrivera peut-être que dans la prochaine guerre, il me semble, — bien qu'il soit toujours hasardeux de vaticiner, — que la lutte se réduira à un combat entre deux artilleries, c'est-à-dire que la victoire sera à celle qui dominera en portée, calibre et repérage : en portée, car celui qui tirera 100 mètres plus loin que l'autre pourra l'atteindre sans être atteint lui-même; en calibre, car les plus gros canons feront taire les plus petits; en repérage, car avant tout il faut savoir où est l'artillerie sur laquelle on tire, et toutes les autres supériorités ne sont rien sans celle-ci et sont balancées par elle.

*
* *

Maintenant que quelques vues synthétiques guident notre incertitude à travers les sinuosités de cette immense ruée de guerre, nous pouvons d'un regard plus clair examiner les rôles

et les raisons d'être respectives des divers engins, canons légers et canons lourds, obusiers et mortiers, gros et petits calibres, canons de tranchées, dont la gamme étrangement variée fait qu'aujourd'hui un canonnier complet doit être une sorte de Pic de la Mirandole, ou plutôt, — soyons modeste! — une façon de Maître Jacques.

La plus continuelle des besognes de l'artillerie est, comme nous avons vu, d'inquiéter et d'empêcher si possible le ravitaillement de la ligne ennemie, ravitaillement en munitions de toutes sortes, — les alimens sont aussi des manières de munitions; — en matériel et aussi en « matériel humain, » comme disent les stratèges de Berlin. Pour cela, il est indispensable que les batteries soient renseignées exactement sur les temps et lieux de ces ravitaillemens; comme d'ailleurs elles doivent elles-mêmes n'être pas trop près de la première ligne, par suite des nécessités du défilement, pour éviter d'être trop facilement repérées et trop vulnérables, et aussi pour faciliter les accès de leur propre ravitaillement, il est indispensable qu'elles aient des observateurs avancés qui les renseignent sur leurs objectifs et règlent leur tir.

Ces observateurs se tiennent soit dans les tranchées de première ligne, soit dans des points élevés convenablement choisis. Ils sont l'œil de la batterie, œil situé très en avant, et la batterie est à cet égard un peu comme ces crustacés pédonculés ou podophtalmiques qui portent leur organe visuel au bout d'une longue antenne. Étant donnée la rareté du personnel nécessaire, les meilleurs observateurs de première ligne pour l'artillerie sont encore les fantassins de la tranchée avancée, et c'est ainsi que s'est établie, peu à peu, une « liaison » intime et utile entre les deux armes. Cette liaison du canon avec ses observateurs, on la réalise généralement par téléphone, à moins que l'intensité du bombardement déchiquetant sans cesse les fils sans cesse réparés, oblige comme à Verdun à recourir aux signaux optiques, dont les fusées sont une forme, ou simplement aux coureurs, à ces agens de liaison dont l'héroïsme solitaire est plus beau que celui du coureur de Marathon, car ils n'annoncent pas la victoire, ils la préparent, ils ne courent pas loin d'une mêlée terminée, mais ils se précipitent tête baissée dans l'homicide rideau des tirs de barrage.

Dans la plupart des cas d'ailleurs le téléphone suffit à cette

besogne indispensable, et il la réalise mieux que les autres procédés, car lui seul permet la transmission immédiate et explicite des données.

Les Parisiens se souviennent encore de ce petit drame : *Au téléphone*, qu'Antoine jouait avec tant de sobre émotion et où l'on voyait un mari entendant, au bout du fil, assassiner sa femme. Des drames de ce genre-là, tragiques ou joyeusement macabres, — car la mort des ennemis n'est point une chose pénible, — nous en avons vécu cent fois, plus dramatiques certes encore que celui du théâtre-Antoine. C'est une des sensations les plus étrangement modernes de cette guerre, une de celles que le canonnier savoure avec le plus de raffinement, que de participer aux effets mortels du canon, par la voix, grâce à quoi l'on est présent là où on n'est point. Dans l'obscurité amplificatrice de la « cagna » téléphonique, il semble qu'on voie mieux les choses qu'on entend au bout du fil que si on les voyait vraiment, car l'imagination ailée les pare de ses irisations rayonnantes, comme fait une puissante lunette qui montre les étoiles plus brillantes qu'à l'œil nu et esthétiquement déformées par son achromatisme imparfait.

Grâce à cette télépathie suspendue au fil téléphonique, « au fil mystérieux où nos cœurs sont liés, » nous sommes présens en tous les points de la trajectoire de nos obus, et surtout, au point de chute, là où leur invisible et harmonieuse parabole fait jaillir soudain, au contact du sol brutal, un geyser de terre noire... C'est ainsi que l'idéal heurtant la dure réalité s'achève souvent en un sombre éclaboussement qui aveugle et qui blesse...

Entre ces mille souvenirs de téléphonie balistique dont vibre encore le microphone mental de nos mémoires, en voici un pris au hasard, mais qui synthétise bien ce je ne sais quoi d'inédit, de mystérieux et de fantastique à la manière d'Hoffmann ou de Wells, que la guerre présente doit à la technique scientifique.

C'était devant Saint-Mihiel, quelque part vers le sommet de cette gibbosité du front bordée par la Meuse et qu'on a appelée « la hernie de Saint-Mihiel » [étranges vicissitudes du langage militaire qui permettent qu'on parle de la hernie d'un « front ! » Nous étions là quelques officiers subalternes et jeunes... subalternes parce que jeunes... réunis par une heure de répit à quelques cent mètres de la ligne boche, dans une de ces vieilles fermes si

fréquentes dans les sapins de ce pays meusien. Malgré la proximité des lignes et grâce à nos précautions pour n'y faire aucune fumée et aucune lumière visibles, l'ennemi avait renoncé à bombarder cette masure après y avoir lancé quelques obus dont l'un avait fait dans le plafond de la pièce principale un gros trou béant sur le ciel. On se battait ce soir-là dans le secteur. Défilés derrière un pli de terre, nous étions restés un long moment en contemplation devant le paysage étonnant qui étalait devant nous ses formes gorgées de bruits et de lueurs, et où passait en nous frôlant l'aile invisible de la mort. Devant nous le Camp des Romains barrait l'horizon de sa pyramide géante, encerclée à la base comme d'un délicat filigrane par le triple réseau des tranchées allemandes. On voyait nettement, découpé sur le clair de lune, le fort orgueilleux qui, comme un diadème de pierre, couronnait le mont altier. Mais ce fort était désert maintenant, les Boches ne pouvaient s'y maintenir à la vue de nos canons, et le Camp des Romains obéissant à la loi étrange de cette guerre qui veut que généralement les ouvrages fortifiés soient les seuls endroits inoccupés par l'artillerie, ne servait plus qu'à masquer celle que l'ennemi avait entassée derrière lui. Ainsi cette forteresse n'était plus qu'un voile, plus rien qu'un mur derrière lequel il se passait quelque chose.

C'était à droite, au Bois d'Ailly, que l'action se déroulait, et nos âmes vibraient de tous ses échos grondans et surtout de tous ses reflets. Car c'est une chose bien curieuse, et non un des moindres paradoxes de cette guerre, que la nuit on *voit* beaucoup mieux la bataille que le jour. Le jour, le départ des coups de canon est généralement invisible avec les poudres sans fumée, pourvu que la pièce soit le moins du monde défilée; quant aux éclatemens, surtout les percutans, leur gerbe de fumée n'est guère visible très loin au soleil. La nuit, au contraire, les lueurs de départ des pièces, lorsqu'elles ne sont pas très profondément défilées, trouent le noir comme des coups de poignard lumineux ; on dirait au bord des crêtes les langues de feu soudain jaillies de mille démons infernaux. Quant à l'explosion des obus à l'arrivée, elle s'accompagne d'un brusque éclatement de lumière qui baigne tout l'horizon d'une cascade de rayons instantanée, et blesse la rétine comme un spasme lumineux. Si on ajoute à ces saccades de lueurs celles, lentes et

calmes, des fusées qui au-dessus du sol suspendent leur vol silencieux de comètes ralenties ; si on y ajoute encore les longs panaches divergens des projecteurs qui balaient soudain le noir, se croisent comme des lames de ciseaux et s'éteignent bien vite, — car il ne faut pas laisser à l'ennemi le temps de repérer l'appareil qui les lance, — on comprendra pourquoi la vision est sans doute plus richement impressionnée la nuit que le jour par la bataille. Dans tout cela, ce soir-là, il y avait encore quelques étoiles pâlies par le clair de lune et qu'éclipsait à chaque coup — poignant symbole — la fulgurance des explosions mortelles. Nous qui étions, cette fois, étrangers à la lutte pourtant si proche, nous rêvions à ces choses, et je pensais quant à moi que si autour de ces étoiles lointaines il y avait, dans quelque planète, des astronomes capables, avec leurs lunettes, de voir ces singuliers signaux nocturnes, multipliés sur des centaines de kilomètres vers le 50e degré de latitude de la planète Terre, ils devaient faire à leur sujet des conjectures bien extravagantes. Mais les plaques de neige scintillante, qui tachetaient le Camp des Romains, comme du sucre en poudre une pièce de pâtisserie, nous eussent avertis qu'il faisait très froid, si l'onglée ne s'en était chargée; comme il n'est pas de rêverie qui s'accommode longtemps de l'inconfort, et que l'ossianisme ne nous était pas commandé par notre service, d'ailleurs achevé ce soir-là, nous rentrâmes dans la ferme.

Nous y faisions depuis un moment en sourdine un peu de musique grâce au concours d'un vieux piano égaré en ces lieux je ne sais comme,... et je crois même que nous avions joué aussi un peu de Beethoven et de Schumann, car la belle musique n'a pas cessé d'être douce aux cerveaux sensibles et équilibrés, quand soudain la sonnerie du téléphone frémit au mur. L'un de nous se précipite : c'est le chef de bataillon X... qui occupe la tranchée de première ligne devant Bislée, à quelque distance devant nous et qui nous annonce que les Boches sont en train d'opérer leur relève en face dans les tranchées au pied du Camp des Romains. On voit sous la lune complice la longue théorie des fantassins qui monte dans l'étroit chemin et glisse tout le long de la troupe descendante. La voix du chef de bataillon est calme mais un peu tremblante ; pensez donc, quel magnifique objectif ! Vite, trois coups de téléphone successifs de l'un de nous à trois batteries voisines :

« Vous avez fait vos réglages sur tel chemin? oui? Vous êtes en surveillance sur lui? oui? Vite quelques salves sur la relève des Boches que l'infanterie y signale. » Le récepteur raccroché, trois minutes encore s'écoulent, puis soudain douze coups de tonnerre sur nos têtes, douze longs sifflemens, comme d'une bise satanique, et quelques instans après douze bruits plus sourds.

C'est la première salve triple qui fait son œuvre; après un intervalle où les secondes sont des siècles, le même jeu sonore recommence. Puis, une fois encore. C'est fini maintenant. Un coup de téléphone du commandant X..., tout joyeux, nous annonce que tout a bien marché : il voit les fantassins allemands couchés par tas et par douzaines dans le chemin creux où ils ont été surpris. La bonne mélinite a fait sa besogne et plus d'un ne connaîtra plus jamais les grâces blondes de sa Gretchen, ni les grâces brunes de la lourde bière germanique. Mais aussi, qu'avaient-ils à chercher aventure si loin de chez eux? Puis, le récepteur raccroché avec amour, comme on raccroche au râtelier un bon fusil après la chasse, nous reprenons notre musique,... et je crois même que nous jouâmes encore un peu de Beethoven et de Schumann...

Et voilà une de ces petites choses qu'on vit cent fois tous les jours sur la ligne du feu, et qui sont riches de sensations neuves et toutes fleuries de suggestives pensées. En ce pays meusien, tout cela est imprégné en outre de je ne sais quelle poésie pastorale qu'on ne sent point dans les plaines boueuses et ternes du Nord. Ici, il y a les sapins, sombres et droits comme la vertu, mais sous lesquels la mousse est si douce aux citadins devenus guerriers et déshabitués du velours; il y a le givre diamanté, il y a jusqu'au nom même des villages... Kœur-la-Grande, Kœur-la-Petite, étranges et tendres, avec quelque chose de gaélique ou de scandinave, et qui contribuent à donner à ces marches de la patrie leur charme mélancolique et prenant.

*
* *

Par le petit exemple qui précède, on devine combien était nécessaire, combien est précieuse, aujourd'hui qu'elle est complètement réalisée, la *liaison* intime de l'artillerie et de l'infanterie. Le synchronisme que cette liaison établit entre les diverses armes a doublé l'efficacité de chacune, car, à la guerre

surtout, l'union fait la force; si aujourd'hui le canonnier et le fantassin s'aiment et s'estiment, si au cantonnement l'un est toujours sûr de trouver chez l'autre l'eau et la paille, qui sont en cette guerre ce que le pain et le sel étaient dans le monde antique, c'est parce qu'ils comprennent tous l'utilité de coordonner leurs rôles disparates. Contrairement à ce que certains pensaient naguère, « chacun pour soi et Dieu pour tous » n'est pas la devise des victorieux, et il n'y a pas entre les armes de « liaisons dangereuses. »

L'artillerie met d'ailleurs aujourd'hui elle-même des observateurs dans les tranchées avancées; mais comme son personnel est limité, elle continue à utiliser aussi ceux de la « ligne. » La fusion des âmes du canonnier et du fantassin en un amalgame inoxydable s'est complétée le jour où l'artillerie elle-même s'est transportée dans les tranchées, le jour où l'infanterie a eu ses canons à elle, près d'elle. L'artillerie de tranchée, dont je voudrais expliquer maintenant le rôle et l'importance, est servie par des canonniers, mais « liée » à l'infanterie.

Un naturaliste, tombé soudain de la lune et qui étudierait la faune qui voltige dans l'air du côté de nos marches de l'Est, ferait des remarques bien imprévues. A côté des légères libellules, des moustiques musicaux, des oiseaux, que le canon n'a point chassés, ni le Lebel, car il les terrorisait moins que le fusil de chasse, il y verrait passer dans la brise d'étranges et gigantesques scarabées métalliques qui planent un instant silencieusement sur leurs ailes d'acier, puis s'écrasent au sol avec un grand fracas; ce sont les « torpilles aériennes » que notre artillerie de tranchée déverse copieusement sur l'Allemand, ou plutôt sur le Boche. Ce dernier mot, qui chiffonnait certaines oreilles délicates et apparemment encore mal adaptées au son du canon, peut être en effet employé sans vergogne depuis que le *Journal officiel*, publiant la citation de Jacquet assassiné comme on sait, à Lille, l'a intronisé officiellement, il y a peu, dans la langue.

La torpille aérienne est, comme sa sœur marine dont la forme oblongue et fuselée est analogue, chargée d'une grande quantité d'explosif, et comme elle munie d'ailettes qui assurent sa direction, l'empêchent de culbuter et la font tomber sur la pointe. Elle est lancée suivant ses dimensions, par divers légers

canons de tranchée, dont le calibre varie de 58 millimètres à 340 millimètres. On a d'ailleurs utilisé beaucoup, lors des improvisations du début, pour le lancement de bombes de tranchées à tranchées, les vieux crapouillots qui, depuis Louis-Philippe, se morfondaient dans les arsenaux, attendant, comme la Belle au Bois Dormant, un réveil qui devait être tonitruant. Le grand Carnot semble avoir prévu tout cela lorsqu'il écrivait en 1812 « qu'il est possible d'employer efficacement des armes en usage chez les anciens, et dont on ne se sert pas depuis longtemps. »

Ce qui a rendu possible et nécessaire la résurrection de ces vieux et modestes engins à feu et la naissance de leurs jeunes rivales, les nouvelles pièces de tranchée, c'est la proximité des tranchées adverses. Si, pour tirer sur l'artillerie qui est toujours assez éloignée ou sur les cantonnemens et ravitaillemens ennemis, il faut des canons à longue portée, en revanche, on pourra, de tranchée à tranchée, envoyer des tonnes d'explosifs avec des moyens bien plus faibles. En effet, les canons sont lourds parce qu'ils sont longs et parce qu'ils sont épais; il faut qu'ils le soient, comme nous le verrons, pour envoyer leurs projectiles loin, et pour résister à la forte pression de la poudre nécessaire pour obtenir leur portée. Au contraire, pour envoyer un projectile, toutes choses égales d'ailleurs, à quelques dizaines et même quelques centaines de mètres, il suffit de charges de poudre beaucoup plus faibles. Pour prendre un exemple classique, notre vieux canon de 155 C, modèle 1881, tire son projectile dans les mêmes conditions à 5 600 mètres, avec une charge de 1 100 grammes de poudre, et à 1 900 mètres seulement, lorsque la charge n'est que de 400 grammes. La vitesse initiale, qui était de 280 mètres à la seconde dans le premier cas, n'est plus que de 149 mètres dans le deuxième. Par conséquent, si on n'a besoin que de faibles portées, on peut employer un canon beaucoup moins long et à parois bien moins épaisses, par conséquent bien plus léger. Le recul beaucoup moindre ne nécessite plus alors de mécanismes délicats pesans et encombrans. Vu la faible distance des objectifs, les appareils de pointage peuvent être allégés et simplifiés. Pour toutes ces raisons, les canons de tranchée sont, pour un projectile contenant un poids donné d'explosif, infiniment moins lourds que les canons proprement dits.

C'est ainsi que la bombe à ailettes que lance notre petit canon de tranchée de 58 millimètres contient 4 kilos d'explosif, c'est-à-dire à peu près autant que l'obus en fonte aciérée de notre bon vieux canon de 155. Or le canon de 58 pèse à peine 180 kilos, tandis que le 155 pèse sur son affût 5700 kilos ! Il est vrai que le premier ne porte son projectile qu'à environ 400 mètres, tandis que le 155 envoie aisément le sien à 11 kilomètres. On ne peut pas tout réunir, et il n'est pas, même à la guerre, de panacée universelle.

Si d'ailleurs les canons de tranchée peuvent envoyer des charges d'explosif aussi fortes que les canons lourds et longs, ce n'est pas seulement à cause de leur portée plus faible. C'est pour une autre raison encore : non seulement la faible vitesse initiale de leur projectile permet d'alléger les parois du canon, mais elle permet d'amincir aussi celles du projectile. Pour résister à la violente percussion des canons longs et à sa rotation rapide dans l'air qui produit une force centrifuge violente tendant à le rompre, l'obus ordinaire doit avoir des parois épaisses et résistantes. Cette nécessité n'existe pas avec les projectiles de tranchée; ainsi le projectile du 58 qui contient 4 kilos d'explosif ne pèse que 16 kilos, tandis que l'obus de 155, qui contient à peu près la même charge, pèse, à cause de ses parois bien plus épaisses, près de 44 kilos, près de trois fois plus !

On peut se demander enfin comment un canon de petit calibre comme le 58 millimètres (où l'on ne pourrait pas introduire la main) peut lancer des projectiles aussi gros que celui dont nous venons de parler, — et il en lance de bien plus gros encore. La raison en est simple : avec ces petits canons on lance des torpilles dont le diamètre dépasse beaucoup celui de la pièce parce qu'ils n'entrent pas dans l'âme de celle-ci et n'y pénètrent que par un mince appendice fixé à leur partie arrière. Si on veut me permettre cette comparaison, les petits canons de tranchée propulsent les grosses torpilles à ailettes par le même dispositif qui est réalisé dans le fusil « Eureka, » bien connu des enfans, et où l'on voit une tige de bois enfoncée dans le fusil servir de queue à la balle en caoutchouc beaucoup plus grosse, qui émerge de l'arme. C'est un des motifs pour lesquels les canons de tranchée sont chargés par la bouche, et non par la culasse, comme leurs grands frères. Tous les mortiers de tranchée ne sont d'ailleurs pas identiques à cet égard, et il en est, —

surtout les plus gros, — où le projectile s'enfonce tout entier dans l'âme.

Le poids relativement minime des canons de tranchée leur donne sur les gros cet avantage qu'ils peuvent être bien plus facilement déplacés et abrités, c'est-à-dire qu'ils échappent mieux au repérage. Enfin cette artillerie nouvelle a cette qualité précieuse que ses projectiles peuvent être chargés avec des explosifs très sensibles, — nous allons voir pourquoi, — ce qui multiplie notre productivité en explosifs et permet de réserver exclusivement aux obus la fabrication des explosifs stables, ce qui est d'un grand prix, étant donné la rareté des matières premières nécessaires.

Cette différence est due à la force d'inertie qui bride et freine les mouvemens de la matière et aussi, hélas! ceux de l'humaine espèce et qui est, en vérité, la plus grande force du monde. Pourtant le bon Jules Verne l'avait oublié lorsque, voulant envoyer ses héros dans la lune, il ne trouva rien de mieux que de les confier à l'obus du « Columbia » : il n'avait, hélas! négligé qu'une chose, c'est que le départ du coup eût aplati comme galettes les voyageurs au fond du projectile interastral, en vertu de la même force d'inertie qui, lorsqu'un wagon démarre brusquement, vous projette soudain en arrière.

Cette force, l'explosif enfermé dans le ventre des obus la subit lui aussi. Quand on tire un obus de 75, l'explosif inclus est pressé par l'inertie sur le fond de l'obus avec une force de 600 kilos par centimètre carré qui tend à l'écraser. C'est pour cela que, pendant si longtemps, on n'avait rien trouvé de mieux que la vieille poudre noire, peu brisante, mais stable, pour charger les obus. Les explosifs plus puissans, la dynamite, le coton-poudre, subissaient, à cause de l'inertie, un choc au départ du coup qui produisait des éclatemens prématurés. On croyait alors que les explosifs étaient d'autant plus puissans qu'ils étaient plus sensibles. La découverte de Turpin a été précisément de montrer qu'il n'en est rien et de trouver dans l'acide picrique fondu un explosif à la fois très puissant et peu sensible. Il est même si peu sensible qu'on peut écraser sans danger un bloc de mélinite sous un marteau pilon et qu'il a fallu pour faire éclater les obus à mélinite imaginer des amorçages, des détonateurs spéciaux, qui, au point de chute, réveillent de son profond sommeil leur terrible puissance. Aujourd'hui tous les

explosifs employés dans les obus des belligérans, — car, naturellement, la mélinite a été copiée partout, — sont fondés sur ces principes qui rendent inoffensif le choc au départ des explosifs nitrés. Ceux-ci, la mélinite notamment, ont parmi leurs constituans des matières premières relativement rares — étant donnée la consommation fantastique du front — comme les nitrates et divers produits de la distillation de la houille.

Les explosifs chloratés diffèrent des nitrés en ce que l'agent comburant, celui qui brûle l'explosif comme l'air brûle le gaz d'éclairage, est un chlorate et non un nitrate. Berthollet avait fait sous la Révolution la première étude sérieuse des explosifs chloratés. Mais il y fallut bientôt renoncer pour les usages de guerre à cause de leur foudroyante instabilité, de leur sensibilité extrême au moindre choc, à la caresse même d'une barbe de plume, qui causèrent des catastrophes effroyables.

Un chimistea nglais, M. Street, quelque temps avant la guerre, réussit à domestiquer les chlorates si redoutés en les mélangeant à des corps gras, notamment à l'huile de ricin, et c'est ainsi que sont nées les cheddites qui tirent leur nom du village de *Cheddes*, dans les Alpes, où on les fabriquait en grand, dès avant la guerre, pour l'industrie, à cause des facilités que les chutes d'eau fournissaient pour l'électrolyse et la fabrication des chlorates. Je dis les cheddites, car il en est de différentes compositions.

Eh bien! ces explosifs et d'autres analogues que la prudence interdit d'employer dans les obus à grandes vitesses initiales, ont trouvé un débouché inépuisable dans les projectiles de tranchée. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur leur compte, car il ne faut point perdre de vue que c'est en dernière analyse l'explosif scellé dans le projectile qui est l'arme efficace et vraie, l'*ultima ratio* de l'artilleur. Certes les flancs du vase d'acier qui porte à son but le précieux philtre de mort, certes la forme et la nature du tube qui lance ce vase d'acier ne sont point négligeables, mais après tout ils ne sont que les humbles supports de l'explosif-roi. C'est lui qui est leur cœur et leur âme, et leurs formes, nous l'avons vu déjà, peuvent varier beaucoup sans que ses effets à lui soient moindres :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse...

Pour achever ce tableau, il nous faudrait donner quelques

précisions sur la construction de ces engins de tranchée. On comprendra le sentiment qui nous interdit d'en rien faire. Il suffira qu'on sache que la vitesse initiale de leurs bombes est faible, d'une centaine de mètres en moyenne, ce qui permet de suivre aisément dans l'air leur vol menaçant. Quant aux effets produits, ils sont formidables, et cela n'est point pour étonner, puisque certaines de ces bombes renferment près d'un quintal d'explosif, à peu près autant que ce monstrueux obus de 400 que les visiteurs peuvent admirer au vestibule du ministère des munitions et que l'ennemi a pu voir d'encore plus près sur la Somme. Qu'il me suffise de dire que la torpille de 40 kilos fait dans le sol un entonnoir de plus de 4 mètres de diamètre et de 1 mètre de profondeur, qu'elle est capable de boucher la tranchée où elle tombe sur une longueur de 4 mètres et que les éclats, au nombre de plusieurs milliers, sont dangereux jusqu'à près de 500 mètres. D'où la nécessité d'être soi-même bien abrité quand on la tire.

Ce n'est pas seulement des canons où l'agent propulseur est la poudre, qui sont utilisés aux tranchées; il en est d'autres aussi où la propulsion est différente, pneumatique notamment. Il convient d'ailleurs de ne pas oublier que les Boches emploient eux aussi des engins de tranchée très analogues aux nôtres. Tout ce que nous puissions faire, c'est d'en avoir un plus grand nombre qu'eux et mieux approvisionnés.

Un célèbre philosophe a écrit récemment que la guerre actuelle était une lutte de la qualité contre la quantité. Il avait peut-être raison au point de vue des théories; mais ce ne sont point seulement des systèmes qui s'affrontent aujourd'hui sur la lisière sanglante du front : ce sont des armées, ou plus exactement des armes. Et comme leur qualité de part et d'autre est, il faut l'avouer, à peu près équivalente, c'est une guerre de la quantité contre la quantité que nous faisons. Nous serons vainqueurs parce que nous dominerons quantitativement, parce que nous aurons un plus grand nombre d'engins. Quant aux subtilités qualitatives, elles ne pourront, croyons-nous, refleurir que dans les fraîches plates-bandes de la paix retrouvée.

***

Mais si les engins de tranchée permettent à bien moins de frais et avec des machines beaucoup plus simples et moins

lourdes que les canons de lancer des projectiles équivalens, pourquoi emploie-t-on et fabrique-t-on encore des canons? Quelle est, à côté de l'artillerie de tranchée, la nécessité de l'autre? Et dans celle-ci, pourquoi l'artillerie lourde a-t-elle pris un rôle qui échappe aux limites d'action de l'artillerie de campagne même multipliée? C'est ce qu'il me reste à examiner.

Sans parler même de la lenteur relative et de la faible précision de son tir, sans parler de la faible vitesse initiale de ses projectiles qui fait que le coefficient « vitesse, » pourtant si important, n'intervient guère dans leurs effets, il est une faiblesse qui limite étroitement l'action de l'artillerie de tranchée, c'est la petitesse de sa portée utile. Avec elle on ne peut agir qu'à très petite distance. Cela laisse invulnérable tout ce qui est derrière une bande étroite que j'appellerai, si on veut me le permettre, l'épiderme du front ennemi, et cela ne permet pas d'atteindre les voies de ravitaillement qui sont les artères et les veines irriguant ce front, ni les centres nerveux qui commandent ses réactions, postes de commandement, nœuds de chemin de fer, abris des munitions et des réserves.

Seule l'artillerie proprement dite peut porter assez loin et jusqu'en pleine chair dans la masse ennemie le désordre et la mort.

Enfin, dans l'artillerie elle-même, les pièces lourdes se sont, dans cette guerre, montrées d'une efficacité écrasante et bien supérieure à celle des pièces légères de campagne. Lorsque, dernièrement, « Herr Professor » Rausenberger, qui est un des directeurs des usines Krupp, déclarait que les principaux avantages obtenus par ses compatriotes étaient dus à leur supériorité en artillerie lourde, il énonçait un fait incontestable, encore que pas assez prévu. Un professeur allemand est capable de beaucoup de choses, même de dire parfois la vérité. C'est ce qui est arrivé ce jour-là.

Pourquoi un adversaire démuni d'artillerie lourde est-il, comme on dit dans l'élégant jargon des sports, « handicapé » par celui qui en est mieux pourvu? C'est surtout, — à côté d'autres raisons que nous verrons, — parce que les gros canons tirent beaucoup plus loin, toutes choses égales d'ailleurs, que les petits. C'est-à-dire que, si l'on prend deux canons dont l'un soit la réduction exacte de l'autre, — et qu'on donne à leurs projectiles la même vitesse initiale, — le plus petit portera

beaucoup moins loin, et, chose à première vue paradoxale, le projectile lourd du gros canon tombera moins vite sur le sol que le projectile léger du petit.

Pourquoi? Pour l'expliquer congrûment, il me faudrait appeler à mon secours les théories de la balistique, toutes hérissées d'un réseau barbelé de formules transcendantes. Mais pour les heureux mortels qui n'ont point sucé le lait rance de la déesse Mathématique,

La plupart des cas balistiques
Sont des cas très cabalistiques,

comme écrivait naguère un canonnier-poète de mes amis, qui avait lâché la lyre pour la lunette de pointage.

Donc, et bien que les X n'effraient plus personne depuis que la littérature de guerre a répandu un peu partout et jusque dans les documens officiels cette lettre fatidique qui cache tant de lieux et de gens, je vais tâcher d'expliquer dans le simple langage de tout le monde pourquoi les canons lourds ont une portée plus grande que les autres.

C'est uniquement à cause de la résistance de l'air. Notre fin 75 lance à la vitesse initiale d'environ 630 mètres à la seconde un obus de 6 kilos et demi à la portée maximum normale d'environ 7 kilomètres. S'il n'y avait pas d'air, il porterait à 28 kilomètres, environ quatre fois plus loin. Comment diminuer cette influence retardatrice de l'air? En augmentant le poids du projectile. Il est évident, en effet, que si on laisse tomber du haut de la tour Eiffel une boulette de papier et une boulette de plomb de mêmes dimensions, celle-ci arrivera beaucoup plus vite sur le sol, car elle sera moins retardée par l'air. C'est pourquoi la substitution des boulets de fer aux boulets de pierre moins lourds a augmenté beaucoup autrefois la portée des « quanons. » De même, si on lance à la main à une vitesse donnée un petit grain de sable et une pierre, celle-ci portera beaucoup plus loin, parce qu'elle subit moins la résistance de l'air. Celle-ci est, en effet, proportionnelle à la surface de l'objet, et la valeur de cette surface par unité de poids diminue quand le poids augmente. Ainsi la surface d'une balle de plomb sphérique de 8 grammes n'est pas huit fois plus grande que celle d'une balle de 1 gramme, mais seulement quatre fois. C'est pour cela que, bien qu'ayant une vitesse ini-

tiale très supérieure, la balle du fusil porte beaucoup moins loin que l'obus du 75, et celui-ci moins loin que les obus des canons lourds. Pour prendre un exemple numérique, supposons un gros obus de 305 millimètres, un obus de 75 millimètres et une balle de shrapnell de 10 grammes, tirés tous trois sous un angle de 5 degrés et avec la même vitesse initiale de 800 mètres à la seconde : le premier portera à 8 500 mètres, le second à 5 000 mètres, la troisième à 550 mètres seulement.

En résumé, le principal avantage des canons lourds tirant des gros obus provient de la résistance de l'air. S'il n'y avait pas d'air autour de la Terre, tous les canons semblables, quelle que soit leur taille, tireraient aussi loin, et l'artillerie lourde aurait beaucoup moins d'importance. Il est vrai qu'alors il n'y aurait pas non plus d'artilleurs, ce qui serait dommage, car dans une tête, casquée ou non, il y a toujours un peu de cette chose divine : la pensée.

Tout cela on le savait, — en théorie, — avant la guerre. Si néanmoins on n'avait pas développé dans tous les pays l'artillerie lourde, c'est d'abord qu'on la considérait comme trop peu mobile pour la guerre à grande vitesse qu'imaginaient certains, doucement endormis dans le bercement fallacieux des précédens napoléoniens. C'est aussi qu'on supposait n'avoir jamais à tirer à des distances très grandes. En effet, pensait-on avec raison, tirer sur des objets tellement éloignés qu'on ne les voit pas est complètement inutile, car un tir doit pouvoir être réglé, donc son objectif vu, un tir non réglé n'étant qu'un gaspillage de poudre aux moineaux. Comme on ne peut guère observer du sol, à l'œil nu, les effets d'un tir à plus de quatre ou cinq kilomètres, on jugeait inutile d'avoir des portées plus grandes.

Ce raisonnement si bien déduit s'est trouvé faux d'abord parce que la guerre, qui devait être rapide dans le temps et dans l'espace, s'est cristallisée, sans respect des théoriciens, dans une longue immobilité. Ensuite et surtout si l'officier qui tire ne peut pas voir lui-même à une dizaine de kilomètres et plus où tombent ses projectiles, il a des yeux qui le peuvent voir pour lui. Il a un œil fixe : le ballon observateur, — connu depuis Jemmapes, — et d'où la vue amplifiée par de bonnes lunettes porte à des distances très grandes. Il a surtout un œil mobile, qui peut l'aller voir à sa place : l'avion qui, par signaux optiques

ou T. S. F., reste lié à la batterie et permet de régler le tir à des distances insoupçonnées autrefois. L'aéroplane était le complément nécessaire, et, si j'ose dire, le périscope du canon lourd.

Mais, se récrient ceux qui ne veulent pas s'être trompés, nous savions déjà que l'artillerie lourde était essentielle dans la guerre de positions, et si elle s'impose aujourd'hui, c'est uniquement parce que la présente lutte s'est, contre toute attente, figée précisément en guerre de positions. Malheureusement, rien n'est plus faux : si les Franco-Anglais à Charleroi, si les Russes en 1915, si les Serbes, si plus récemment les Roumains dans la Dobroudja durent reculer, malgré des prodiges de vaillance, c'est surtout parce que les Allemands étaient munis de pièces lourdes qui leur permettaient de déblayer le terrain devant eux à grande distance, sans que l'artillerie légère adverse pût les atteindre. C'était la lutte en terrain découvert et à distance d'un guerrier muni d'un fusil contre un autre qui n'aurait qu'un revolver. Dans toutes ces affaires, la portée supérieure des projectiles allemands permettait aux troupes du Kaiser de n'avancer que derrière un mouvant rideau de fer mortel, comme derrière un lointain bouclier. Pour ne m'arrêter qu'à l'offensive de Mackensen en Dobroudja, ce sont évidemment ses gros canons seuls qui détruisant, comme l'a remarqué M. Charles Humbert, à plusieurs kilomètres en arrière du front des Roumains, la voie de chemin de fer qui les ravitaillait, disloquant, par-dessus leur artillerie de campagne impuissante, leurs communications, a obligé nos alliés à cette retraite. Dans tout cela il s'agit de guerre, non pas de position, mais au contraire de mouvement, et c'est ainsi que le canon lourd, rendu mobile grâce à la traction mécanique, s'est montré l'arme la plus efficace de la guerre de mouvement. Ses projectiles précèdent comme des fourriers de mort la marche des troupes, les abritant, du même coup, des ripostes impuissantes derrière les arceaux bruissans de leurs gigantesques trajectoires.

L'emploi offensif du canon lourd comme l'emploi défensif du fil barbelé tend à ce but, tenacement recherché par nos ennemis, qui est de détruire mécaniquement à distance l'ennemi sans lui permettre le contact, l'abord direct. Ils ont voulu faire de la guerre, si j'ose employer ce néologisme, une « télédestruction. » Certes cette forme de guerre où la valeur et la force des soldats ne sont que des fétus emportés dans une

tempête métallique a quelque chose d'attristant. Mais puisque nous ne pouvons nous y soustraire, elle aura du moins cet avantage qu'en la poussant à notre profit jusqu'à ses dernières limites où nous n'aurons plus de contact avec le Boche que par les terribles rallonges de l'acier, qu'en y conquérant à notre tour la maîtrise, nous pourrons enfin, grâce à elle, épargner le précieux sang de France.

Pour citer quelques exemples connus des portées obtenues avec les canons lourds, il me suffira d'indiquer que notre vieux 155 installé sur des affûts modernes et notre bon 105 à tir rapide tirent couramment jusqu'à 13 kilomètres; notre ancien canon de 14 centimètres peut dépasser 16 kilomètres, notre canon de 32 centimètres atteint une vingtaine de kilomètres; quant à nos grands canons de bord, devenus terriens grâce à d'ingénieux affûts, le 305 atteint facilement 20 kilomètres, le 340 peut porter jusqu'à plus de 32 kilomètres, c'est-à-dire presque aussi loin que les canons allemands de 380 qui ont bombardé Dunkerque. Nous avons d'autres types excellens de canons lourds dont on me saura gré de ne pas parler ici. Ce ne sont pas les modèles excellens qui nous manquent; l'important est d'en multiplier les exemplaires.

Tous ces canons lourds, dont beaucoup sont munis de reculs sur l'affût, sont devenus relativement très mobiles, grâce à d'ingénieux dispositifs, soit qu'on les déplace par tracteurs (A L T, ce qui veut dire : artillerie lourde à tracteurs), ou sur voie ferrée (A L V F), ou seulement attelés (A L A) de chevaux qui sont encore, chaque fois qu'il est possible, le plus souple des tracteurs. Qu'on la classe en artillerie lourde de campagne (A L C), en artillerie lourde de position (A L P), en artillerie lourde à grande puissance (A L G P), il nous suffira de savoir que, par un vigoureux coup de reins, nous sommes en passe de dominer bientôt l'ennemi dans la qualité, sinon encore la quantité totale de nos canons lourds. Les caractéristiques de chaque type importent peu, notre but étant ici non d'une nomenclature technique sans intérêt, mais d'une vue d'ensemble de la question : il n'est pas nécessaire, pour bien comprendre les grandes théories transformistes, de connaître en détail toutes les espèces de phanérogames, de même que réciproquement, hélas! les minutieuses notions de détail ne suppléent pas toujours à une claire vision panoramique des phénomènes. Si

j'ai indiqué ci-dessus quelques-unes des abréviations conventionnelles qui, dans les états-majors, servent à désigner les catégories de canons, c'est que ces désignations énigmatiques qui se multiplient chaque jour, jusque dans les conversations, finiront par faire du langage militaire une série de cryptogrammes pleins d'embûches pour les Champollions de l'avenir. Souhaitons que ce soient là les seules énigmes que cette guerre laisse en suspens.

***

Il est clair que les avantages de la grande portée des canons lourds ne sont pas moindres dans la guerre de position, qui se poursuit sur notre front, que dans la guerre de mouvement, dont nous avons vu, depuis deux ans et demi, maint exemple. A Verdun, sur la Somme, partout où l'on attaque et où l'on se défend, les canons lourds peuvent seuls inquiéter les ravitaillemens éloignés de l'ennemi, le couper de ses bases par des barrages puissans, démolir ses gares et ses voies ferrées, enfin et surtout contrebattre ses propres batteries à grande portée. Sans eux, celles-ci seraient les maîtresses de la situation, protégées par leur éloignement de la riposte des pièces légères, et de ce fait dispensées même de la précaution de se masquer, comme il arriva lors de la première offensive allemande de Verdun où l'on vit un moment les pièces lourdes ennemies audacieusement installées à ciel ouvert, en des points de l'horizon où nos regards seuls pouvaient les atteindre. Mais on ne reverra plus cela, maintenant que Pétain, puis Nivelle ont passé par là.

Mais il est encore dans la guerre de tranchées, à côté de la grande portée des canons lourds, un autre élément qui leur assure une supériorité : la puissance de leurs projectiles.

Un obus de 53 kilos est-il dans la bataille plus ou moins efficace que dix projectiles de 5 kg. 300 (c'est le poids de notre obus explosif de 75)? C'est une question qui a été très agitée avant la guerre et lorsque se discutait académiquement la question de l'artillerie. Les uns répondaient par une affirmative absolue, les autres non moins âprement par la négative. La vérité, à mon humble avis, est entre les deux extrêmes, autant que le démontre l'expérience actuelle, et l'expérience, ne l'oublions jamais, prime tout syllogisme pour déceler la vérité. Contre une troupe non abritée, il est évident qu'en moyenne

les dix petits projectiles seront plus efficaces que le gros : cela provient de ce que, même tirés par une seule pièce sur une hausse unique, ils subissent, n'étant jamais parfaitement identiques, une certaine *dispersion* qui leur fait battre une zone bien plus étendue que le gros obus, malgré le rayon d'action assez grand de celui-ci. *A fortiori*, cela est, si les dix projectiles sont tirés sur des hausses différentes. C'est pour le même motif qu'une mitrailleuse est plus efficace qu'un canon sur une troupe à découvert.

Mais quand donc dans cette guerre a-t-on l'occasion de tirer sur une troupe non abritée? C'est quand cette troupe attaque, puisque pour avancer elle doit sortir de ses abris. Pour un même poids de projectiles, le canon de campagne, *le léger 75, est donc supérieur au canon lourd comme arme défensive.*

Mais il n'en est plus de même lorsque l'ennemi est abrité dans des tranchées couvertes ou dans des réduits protégés sous une épaisse couche de terre à plusieurs mètres de profondeur, comme c'est le cas actuellement : un gros obus pourra démolir ces abris et leurs défenseurs, alors que plusieurs petits obus du même poids total les trouveront invulnérables. Cela provient de deux causes : 1° un poids d'un kilo nous tombant sur la tête d'un premier étage, nous brisera immanquablement le crâne; ce que ne feront pas mille poids d'un gramme tombant successivement de la même hauteur sur le même point; 2° le gros projectile tombe en un seul point où agit toute sa puissance; celle des petits projectiles est diffusée par la dispersion du tir, quelque précis qu'il soit. Autrement dit, le gros projectile agit comme un clou qu'on enfonce par sa pointe dans une table, les petits comme si on voulait enfoncer ce clou en posant sa tête plate sur la table. Il est évident que, dans ce cas, il pénétrera beaucoup moins, même si les deux coups de marteau sont de même force.

En résumé, et pour tout dire d'une formule synthétique, l'efficacité supérieure contre les obstacles matériels d'un obus lourd sur un poids total équivalent d'obus plus petits provient de ce que la puissance du premier est concentrée en un point unique du temps et de l'espace.

Parmi les choses paradoxales et imprévues mises en évidence par cette guerre, il n'en est guère de plus contraires aux théories d'école, de plus hétérodoxes que celles que nous venons

d'exposer : le souple 75, considéré naguère à cause de sa légère mobilité et de son tir rapide comme l'arme d'attaque par excellence, se trouve être, à la lumière crue des faits, un outil offensif médiocre et l'instrument le plus merveilleux de la défensive. C'est lui qui, sur l'Yser, sur la Marne, et lors de la ruée allemande sur Verdun, a sauvé la situation par son efficacité d'engin d'arrêt. Les mastodontes de l'artillerie lourde qu'on croyait devoir être confinés dans les forteresses se trouvent au contraire être les outils indispensables du mouvement en avant et de l'attaque, ceux sans lesquels celle-ci ne peut être efficacement « préparée. »

Étrange renversement des rôles, étrange culbute des théories aprioristes, et qui doit nous inspirer plus que jamais l'horreur du dogmatisme volatil des systèmes, le respect de l'expérience et du fait !

Et pourtant... en cherchant bien, on trouverait peut-être dans ce paradoxe si nouveau l'odeur surannée qu'ont les fleurs desséchées oubliées dans les pages d'un vieux livre jauni. N'est-ce pas en effet Vauban qui, dans son inédit *Traité de la fortification de campagne*, a écrit ceci : « Toutes canonnades qui ne peuvent pas nettoyer le derrière des parapets et des épaulemens sont inutiles, attendu qu'elles ne peuvent déplacer les troupes ni par conséquent favoriser l'attaque. »

N'est-ce pas là, saisie en un raccourci prophétique, toute la claire vision des causes qui devaient rendre indispensable l'artillerie lourde pour déplacer les troupes et par conséquent attaquer?

*
* *

Cette phrase du grand Vauban nous amène enfin à considérer un dernier aspect du problème de l'artillerie lourde. « Nettoyer le derrière des parapets et des épaulemens » s'obtient non seulement en les détruisant par les « canonnades, » mais aussi en tirant des coups de canon qui, plongeant derrière eux, rendent leur protection fallacieuse et illusoire l'abri qu'ils procuraient à la troupe.

Autrement dit, il faut, dans certains cas, pouvoir tirer derrière des objectifs défilés, troupes ou batteries. Et comme, dans cette guerre, on défile le plus possible les hommes et les canons et les dépôts divers, de matériel, derrière des crêtes ou des plis

du terrain, ces cas sont très nombreux. C'est ce qui a amené à créer, à côté des canons lourds à grande portée, à grande vitesse initiale et par conséquent à trajectoire tendue, toute une artillerie lourde à trajectoire courbe, dont les obus retombant aussi près que possible de la verticale sont capables d'atteindre des points très défilés. Cette artillerie lourde spéciale comprend les obusiers et les mortiers qui sont en somme des canons beaucoup plus courts.

Anciennement, du temps de la poudre noire, on était convenu d'appeler obusiers les canons dont la longueur ne dépassait pas dix à douze fois leur calibre, et mortiers ceux dont la longueur n'atteignait pas dix calibres. Mais l'emploi des poudres progressives dites sans fumée, à combustion plus lente, a conduit à augmenter quelque peu les longueurs d'âme des pièces pour obtenir un effet équivalent sur les projectiles. La classification précédente n'est donc plus tout à fait exacte et, pour ne pas risquer de faire éclater son élasticité, nous dirons seulement que les obusiers sont des canons courts et les mortiers des obusiers courts.

Ce qui, par une conséquence naturelle, distingue surtout les canons des obusiers, c'est que les premiers emploient de fortes charges de poudre, ceux-ci des charges faibles. C'est parce que la charge y est faible que la longueur n'a pas besoin d'être très grande pour que toute cette charge ait eu le temps de brûler avant que le projectile ne sorte de la pièce. Cette faible charge a pour effet une médiocre vitesse initiale du projectile et partant une moindre portée. Pour atteindre un objectif donné, l'obusier devra lancer son projectile beaucoup plus haut que le canon, de même que, d'un bout à l'autre d'une large rivière, le bras vigoureux d'un athlète pourra jeter une pierre presque horizontalement, tandis qu'une petite main faible d'enfant devra la lancer très haut pour qu'elle retombe assez loin.

Le projectile de l'obusier arrive donc non plus de plein fouet et presque horizontalement, mais de haut en bas sous un grand angle. De plus, l'obusier tirant très obliquement, — car l'angle sous lequel on tire est voisin de celui sous lequel la trajectoire s'achève, — peut non seulement atteindre des objectifs très défilés, mais se défiler lui-même derrière un pli de terrain mieux et plus bas que le canon. Par exemple, tandis que, pour atteindre un but placé à six kilomètres, l'obus du 75 ne monte

qu'à environ 400 mètres en l'air, celui de certains obusiers montera jusqu'à près de 1 500 mètres, de sorte qu'ils pourraient tirer par-dessus un obstacle de cette hauteur.

Il y a en somme entre l'effet de l'obusier et celui du canon la même différence qu'entre ceux de la grenade et de la balle du fusil.

On voit d'après cela que le tir plongeant des obusiers et des mortiers sera particulièrement efficace contre les abris terminés par une surface horizontale, contre les batteries ou les organisations défensives très défilées et pas trop éloignées, contre les tranchées elles-mêmes au besoin, dont les parapets sont inefficaces contre le tir courbe.

Et à ce propos, un souvenir me revient en mémoire. L'artillerie a rarement le plaisir de voir *in anima vili* l'effet immédiat de ses projectiles. J'eus pourtant ce plaisir le jour dont il s'agit et où j'observais quelque part en Woëvre, dans une tranchée de première ligne, un tir de 220. Le 220 est un vieux mortier trapu, tassé sur son affût plat, et qui a un peu l'air d'un seau à charbon avec son trou noir et peu profond où l'on voit presque affleurer le museau de l'obus ogival qu'il lance de haut en bas, et dont il dépose comme à la cuiller les 118 kilos de poids, dont 36 kilos d'explosif, dans l'hiatus entr'ouvert des tranchées.

Ce jour-là, nous tirions sur un bout de tranchée que nous avions de bonnes raisons de supposer occupée. La batterie à 2 000 mètres derrière nous; l'écouteur à l'oreille, le ventre au sol, le regard tendu comme un arc, nous attendons. Et soudain la batterie nous téléphone : « coup parti ! » Nous savons que l'obus a jailli de la pièce avant d'entendre son rugissement, car le son va dans le téléphone neuf cent mille fois plus vite que dans l'air, et nous n'entendrons que dans quelques instans la détonation qui est déjà dans le passé. Instans longs comme des heures et qui tendent plus encore nos mains et nos regards sur l'œil double de la jumelle. Et nous pensons à tout ce qu'évoque ce « coup parti, » aux servans dont les gestes là-bas s'entrelacent harmonieusement; au tireur, le tire-feu en main, un instant braqué sur ses jarrets guêtrés et un peu boueux; à l'obus volant, à cette masse de fer ceinturée de cuivre, qui véhicule tant de mort potentielle et qui pourtant tout à l'heure éclatera pour nous comme un gros rire sonore et percutant du pays gaulois. Nous pensons à

son invisible trajectoire sifflante, courbée en forme de parabole comme celle des comètes. Puis soudain, c'est le « boum » formidable qui nous gifle en passant, puis un gros nuage jaune devant la tranchée boche suivi du croassement énorme de l'éclatement. Deux mots au téléphone pour faire allonger le tir qui était un peu court, et on recommence. Cette fois, c'est bien tapé. Une gerbe confuse vole en l'air, avec les débris du parapet, des piquets de fil de fer et, au milieu de ce brouillard jaune, deux Boches aux contours diffus, on dirait peints par Carrière, bras et jambes largement étendus et courbés, comme des plongeurs.

Ce même jour, j'ai entendu en rentrant au cantonnement un des plus jolis mots qui soient jamais tombés de la rude barbe d'un guerrier français. Comme nous nous abritions un instant derrière les murs pantelans du petit village de X... (à moins que ce ne soit W... ou Z...,) on s'y perd dans cette géographie majuscule, que les Boches « marmitaient » violemment depuis une heure, nous avisâmes un marsouin qui, inexprimablement hirsute, roulait des yeux furibonds derrière le demi-mur où il montait la garde, tout maculé de débris par un obus qui venait d'éclater à deux pas : « Il faut se méfier avec ces s...-là, nous cria-t-il; *ils ne font pas attention où ils tapent;* ils finiraient par vous crever un œil. »

Les effets plongeans des obus de 220 que nous observâmes ce jour-là sont actuellement encore dépassés de beaucoup avec les gros obusiers récens, dont le 400, malgré son projectile de près d'une tonne, n'est pas le plus puissant.

Les effets d'écrasement et de destruction de ces projectiles d'artillerie lourde sont dus, pour une large part, comme dans les engins de tranchée, à leur grande capacité d'explosif, mais aussi à leur poids et à leur forte vitesse restante qui les fait pénétrer très avant dans la terre. Ils sont d'ailleurs munis de fusées plus ou moins retardées qui ne les font éclater qu'une fois cette pénétration achevée. C'est ainsi que, sur la Somme, on est venu à bout des abris boches les mieux protégés. Quant à la puissance mise en jeu, elle est formidable : pour n'en prendre qu'un exemple, l'obus de 540 kilos de notre 340 de marine tombant en un point où sa vitesse est réduite à la moitié de sa vitesse initiale, c'est-à-dire à 400 mètres par seconde, possède encore une force vive capable de lancer un poids de

4 500 kilos à 1 kilomètre de haut! Comment s'étonner après cela de voir des gros obus lancer à des centaines de mètres des objets d'un poids énorme, projeter comme nous l'avons vu des chevaux entiers jusqu'au sommet des plus grands arbres où leur lamentable carcasse semble celle de quelque hippogriffe tombé là du haut des nues, abattre enfin comme à Vaux, à Douaumont, dans la Somme, des constructions aux murs puissans, si bien que le terrain nivelé comme par un râteau géant n'y semble plus qu'une sorte d'épiderme rasé que les « entonnoirs » criblent comme des pores.

En réalité, dans les chiffres précédens, je n'ai tenu compte que de la force vive *mécanique* mise en jeu, c'est-à-dire celle qui provient de la masse du projectile et de sa vitesse. Si notre obus de 340 était en métal plein comme les anciens boulets, il aurait à l'arrivée la force vive indiquée ci-dessus; mais cet obus n'est pas tout en métal ; il contient une charge énorme d'explosif, et la puissance dégagée à l'instant de la chute par celui-ci s'ajoute à la précédente et fait beaucoup plus que la doubler.

Quel est en effet dans les effets destructeurs des obus et dans les entonnoirs qu'ils creusent la part relative du poids et de la vitesse et celle de l'explosif? On ne possède pas sur cette question de données précises. Mais un raisonnement simple va nous montrer que la puissance de l'explosif est très supérieure en général à la force vive mécanique. Considérons par exemple notre petit obus explosif de 75 ; la charge de mélinite qu'il emporte est plus grande que la charge de poudre qui le chasse, et dont le travail n'est dépensé que pour une moitié à la propulsion de l'obus, le reste étant absorbé par les réactions de la pièce (recul, etc.). Or les puissances totales développées par un gramme de poudre et un gramme de mélinite sont du même ordre de grandeur. Il s'ensuit que la puissance de l'explosif est très supérieure à la force vive de l'obus à la sortie de la pièce, plus de quatre fois d'après le raisonnement précédent ; *a fortiori* est-elle très supérieure à cette force vive, lorsque l'obus, ayant déjà parcouru une partie de sa trajectoire, sa vitesse est très réduite. C. Q. F. D.

C'est pourquoi les obus en acier auxquels on peut donner une épaisseur de parois plus petite à cause de la résistance supérieure de l'acier à la percussion, sont en principe d'une plus grande capacité d'explosif et d'une plus grande efficacité

que les obus en fonte. On arrive ainsi à faire tenir jusqu'à 30 pour 100 de leur poids dans certains obus allongés en acier. Mais l'acier est plus dur et plus difficile à préparer, et si on utilise beaucoup d'obus en fonte, c'est qu'il faut faire flèche de tout bois... de tout fer, veux-je dire.

De tout cela résulte enfin, que si un gros obus est plus efficace que plusieurs petits de même poids total, c'est qu'il peut contenir un volume plus grand d'explosif, l'épaisseur de ses parois n'étant guère supérieure à celle des petits qui doivent comme lui résister à la percussion, d'où résulte qu'une fraction beaucoup plus grande de son volume reste disponible pour l'explosif. Et c'est pourquoi 500 kilos de gros obus contiennent plus d'explosif que 500 kilos d'obus de petit calibre.

Telles sont brièvemont esquissées, autant qu'on peut le faire sans s'enlizer dans des développemens techniques ardus, les principales raisons qui font du canon lourd le maître véritable, le roi de la bataille moderne.

En vérité, lorsqu'on jette sur le passé un de ces coups d'œil qui nous montrent des ondulations monotones et toujours pareilles de l'horizon humain, on voit que dans ces monstrueux et puissans engins qui portent la mort libératrice à des distances énormes, il n'y a rien que l'application perfectionnée d'idées déjà anciennes.

Nos lointains ancêtres, du temps où la guerre n'était qu'une bagatelle et où quelques pauvres centaines d'hommes hors de combat suffisaient à décider du sort des empires, avaient déjà des canons lourds. Dès le xve siècle, on avait des bombardes lançant des boulets de plusieurs centaines de livres : le gros canon de Gand, fondu vers 1450, lançait un boulet de 360 kilos, et une des bombardes du duc de Bourgogne expédiait à bonne distance des boulets de pierre du poids de 900 livres. Si on a diminué ensuite le volume et le poids des pièces, c'est que les progrès de la balistique ont permis d'obtenir, grâce à une vitesse initiale plus grande, les portées utiles, sans être obligé de recourir aux lourds projectiles qui se jouent mieux de la résistance de l'air.

Si on est revenu aux grosses pièces, c'est en somme surtout parce que les portées utiles ont augmenté, grâce à l'observation aérienne. On a alors combiné la plus grande vitesse initiale avec le plus gros projectile. De là est né le canon lourd présent.

Mais il s'en faut qu'on soit encore arrivé à la limite des distances où, avec les moyens actuels, l'artillerie pourrait tirer. Lorsqu'on appliquera aux grosses pièces la vitesse initiale de 1 200 mètres à la seconde, déjà réalisée avec certains canons de marine, on tirera bien plus loin. Même en gardant la vitesse de 900 mètres, lorsqu'on fera des canons longs plus gros que le 340 et le 380, on ira encore plus loin qu'eux, puisque, avec un projectile plus lourd, on se rapprochera de plus en plus de la portée théorique dans le vide qui, avec cette vitesse initiale, est de *plus de 80 kilomètres*. Nous verrons cela dans la prochaine guerre.

***

Il n'y a qu'un moyen de venir à bout d'un ennemi qui vous lance de loin mille tonnes d'obus, c'est de lui en rétorquer dix mille de plus loin encore. Comme me l'écrivait, il y a bien longtemps, un des chefs dont la clairvoyante maîtrise s'est imposée au premier rang : « Cette guerre est une question de tonnes de métal à déverser sur l'ennemi. » Ce mot du général Nivelle doit être enchâssé au centre de toutes nos pensées, jusqu'au jour où l'enclume ennemie se brisera sous le dur marteau de notre acier. La mort s'est trouvée plus douce aux Français que la seule perspective d'une génuflexion devant l'étranger. « Être Boche ou ne pas être, » a-t-on osé leur dire. Ils ne se laisseront pas broyer entre les deux ignobles mâchoires de ce dilemme teuton. Mais, pour cela, il faut préférer le vouloir au rêve, l'action au vouloir. La Victoire n'est pas de ces petites mijaurées que quelques bouquets de fleurs rhétoriciennes rendent à merci. C'est une rude fille du peuple, musclée et fière : la poudre aux yeux ne l'impressionne que si elle est pyroxylée. Travaillons.

CHARLES NORDMANN.

LA
MUSIQUE ET LES SOLDATS

II[1]

LA RÉALITÉ D'AUJOURD'HUI

Nous avons étudié l'autre jour le rôle de la musique dans le domaine de l'imagination ou de la fiction militaire. Aujourd'hui, nous voudrions considérer ses caractères et son œuvre dans l'ordre de la guerre toujours, mais de la véritable, de la présente guerre. S'il y a quelque intérêt à rechercher comment la musique, en tout temps, a représenté les soldats, ou, pour ainsi parler, ce que la musique a fait d'eux, il est singulièrement plus émouvant de savoir ce que, depuis deux années écoulées, elle fait avec eux et pour eux. D'un côté, ce ne sont qu'images sonores; de l'autre, qui nous touche de plus près, qui véritablement nous tient au cœur, c'est la vérité et la vie.

A la vie des soldats jamais peut-être la musique ne fut encore si longtemps et si étroitement unie. Jamais la musique ne participa ainsi du fait même et comme de la nature de la guerre, de son horreur et de sa beauté. Dans une de ses dernières chroniques scientifiques, notre confrère et voisin de *Revue*, M. Charles Nordmann, « a noté, » — c'est le mot, — en musicien, non moins qu'en savant et en combattant,

(1) Voyez la *Revue* du 1e novembre 1916.

ce phénomène curieux et nouveau : l'évolution pour ainsi dire « sensible » de la guerre et son passage de l'ordre visuel dans l'ordre acoustique. Nous n'avons pas à rappeler ces pages brillantes qui sont restées présentes à toutes les mémoires (1).

Que d'esprits, que d'âmes musicales ont eu la joie de reconnaître, dans « le bruit de la bataille, » la ressemblance, ou la présence même de leur musique bien-aimée. Croyons-en le témoignage encore de ce jeune et charmant étranger, poète et musicien, qui nous aima jusqu'à combattre, à mourir pour nous avec les nôtres. Oui, c'est un musicien qui parle ainsi de la sonorité de notre 75 :

« Quelle arme que ce merveilleux petit canon! De la tranchée où nous sommes, nous l'entendons claquer à peu près de deux kilomètres en arrière, et pourtant le coup semble tout proche. C'est un coup sec et métallique, dont la vibration, répercutée par les bois, sonne comme une corde de harpe. Il domine tout de sa voix brève et pénétrante... On ne peut se lasser de sa détonation. Elle remplace les clairons caducs. C'est la France elle-même, notre orgueil et notre égide. Le 75 est un témoignage du génie français de la même nature qu'une phrase de Flaubert, un vers de Baudelaire, une perspective de Paris ou un passage de Franck. Il a la simplicité idéale, la finesse, la mesure, et la portée suprême (2). »

Tout cela, pour nos soldats, c'est la musique de la mort. Mais pour eux aussi, par bonheur, il en existe une autre : musique du salut et de la vie, musique non plus terrible et meurtrière, mais bienfaisante et secourable. Celle-ci, comme l'autre, depuis plus de deux ans, leur a prodigué ses concerts. Ceux qu'a donnés le plus illustre de nos maîtres du piano resteront parmi les plus dignes du souvenir et de la reconnaissance nationale. On sait quelles offrandes magnifiques royales, versent incessamment dans notre trésor de guerre les mains harmonieuses de Francis Planté. Depuis trop longtemps on regrettait de ne plus le voir, ni l'entendre. Il vivait aux champs, au soleil, au sein d'une calme et noble retraite, toujours plus jeune avec l'âge, plus fidèle, et d'une fidélité plus

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre 1916 : *Le bruit de la bataille.*

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er octobre 1916, l'article de Gérard d'Houville : *Un poète soldat au « 1er Étranger : » Hernando de Bengoechea.*

tendre, plus ardente, à son art bien-aimé. « Eh quoi! » lui disait-on parfois, comme jadis à Philomèle,

Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talens si beaux!
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.

L'été dernier il y est venu, ou revenu, et des merveilles de son talent il a fait des prodiges de charité. Concerts « spirituels, » c'est ainsi qu'il eut raison de nommer ses concerts. Au fond d'une chapelle, caché derrière les palmes et les drapeaux tricolores, le grand artiste a voulu ne nous être présent et sensible que par son art. Et jamais son art ne fut plus nôtre, plus national, avec plus de grâce et de poésie, de finesse et de goût, d'élégance et de clarté. Rien d'étranger ne s'y mêle et ne le dénature, ou seulement ne l'altère. Servir ainsi la patrie, c'est deux fois la servir. En lui portant secours, un Planté lui rendit hommage. De nos soldats, son bienfait s'est étendu à nous tous. A travers le génie des maîtres divers, sous les doigts du plus français de leurs interprètes, nous avons entendu le génie même de la France chanter.

Il a, dit-on, chanté aussi par la voix d'un de nos chanteurs fameux, devenu — volontairement — un de nos intrépides soldats. C'est une belle histoire, de musique et de guerre, et M. Georges d'Esparbès en a fait un beau récit, digne d'être retenu.

Une nuit de l'automne passé, notre confrère pénétra dans une église de village, en ruines. Des blessés y étaient gisans. Au-dessus d'eux, plus d'autre voûte que le ciel étoilé. Des femmes leur donnaient à boire, dans l'ombre. « On y voyait tout de même un peu. Sur l'autel, envahi par les décombres, seul endroit éclairé, un enfant abritait la flamme d'une bougie entre ses mains rouges. » — « Monsieur, » dit l'un des blessés au visiteur nocturne, « hier au soir, presque à la même heure, il s'est passé ici une chose... je peux dire une chose extraordinaire... Un soldat, un homme de haute taille, âgé... mettons de cinquante ans, est entré comme une espèce d'apparition.

« Je ne certifierais pas que c'était un officier. Son grand manteau lui couvrait tout le corps et la lumière de la bougie

portée par l'enfant s'arrêtait sur l'arête de son casque. Tout de suite il m'intéressa, d'autant plus qu'il me semblait avoir vu ou rencontré cet homme au moins une fois dans ma vie... Il descendit vers nous... puis il se ravisa, remonta trois marches plus haut, ce qui le mit contre l'autel même. Là, il prit un instant de réflexion, puis s'adressa à tous les blessés :

« — Voyons, mes pauvres vieux, je voudrais faire quelque chose pour vous. Je ne sais pas soigner, mais je suis tout de même un médecin... Major pour les peines de cœur : ma profession est de chanter. On prétend même que je ne chante pas trop mal... Et puis j'ai un remords, j'ai besoin de me nettoyer la voix d'un tas de choses que j'ai chantées depuis vingt ans. »

« Alors, l'inconnu entonna sa chanson, une vieille chanson de France, et c'était si doux, qu'on croyait entendre sa voix dans l'air, plutôt que sur sa bouche. Je vous réponds qu'on se taisait. Silence de mort. Mes camarades sont des travailleurs de la terre : ils avaient eu sous les yeux tout ce que la nature offre de plus beau, mais ils ne connaissaient pas la *voix humaine*. Moi, monsieur... j'ai été souvent à Paris entendre de la bonne musique... Dès les premières notes, j'étais fixé : « Toi, mon bonhomme, tu es tout bonnement le grand baryton de l'Opéra, ou alors c'est que ma fièvre m'en conte. C'est toi l'Amilcar de *Salammbô!* C'est toi le bouffon de *Rigoletto!* C'est toi l'Athanaël de *Thaïs!*... C'est toi!... Mais déjà, monsieur, vous m'avez deviné.

« Vous pensez dans quel état m'avait mis cette découverte... Le petit enfant qui soignait la lumière cherchait à éclairer le chanteur, sans y parvenir. Mais qu'importe! Sa voix, je la reconnaissais, mieux qu'une personne vivante.

« Rappelez-vous ces quelques mots : — Je veux, nous avait dit l'inconnu, me *nettoyer la voix* de beaucoup de choses que j'ai dû chanter. — Lesquelles, dites-moi, sinon les rôles de Wagner? Oui, monsieur, nous avions devant nous, dans cette pauvre église effondrée, le Frédéric de *Lohengrin*, le Wotan de la *Walkyrie*, le Beckmesser des *Maîtres Chanteurs*, le Wolfram de *Tannhäuser*. Nous le possédions, chantant pour nous seuls des vieux noëls de la Champagne et de l'Alsace! Et, en chantant, cet homme avait les yeux pleins de larmes — car il pleurait, la lumière de l'enfant nous le faisait voir... Ces airs de campagne, beaucoup de blessés les connaissaient. Tous, jus-

qu'aux plus malades, s'étaient soulevés sur leurs couchettes de paille...

« Quant à moi, monsieur, je verrai toujours cet homme dans mes nuits, sa belle figure régulière entre les cheveux blancs de ses tempes, sa haute taille, et ses yeux, oh! ses yeux surtout, où je croyais lire le « remords de toutes les choses que lui avait fait chanter l'exécrable génie allemand, » et dont il se décrassait dans de bonne eau limpide, dans nos vieilles chansons populaires. Puis, sans vouloir être remercié, il disparut, sans doute pour retourner au front... »

. . . . . .

Ayant achevé son histoire, M. d'Esparbès interroge en ces termes le chanteur inconnu : « Ce ménestrel pâle et boueux qui, un soir de bataille, en Champagne, apparaissait miraculeusement dans la petite église chaperonnée d'étoiles, pour consoler, par des noëls et des rondes, quelques pauvres blessés, était-ce vous? Était-ce vous, Renaud? » Et nous-même, depuis longtemps l'admirateur et l'ami du grand artiste, nous qui savons quel soldat fut hier, quel officier est aujourd'hui le volontaire à cheveux blancs, nous n'en doutons pas, c'était lui.

C'est un autre, n'est-ce pas, Delmas? qui nous écrivait tristement un jour, un jour déjà lointain, après six mois de guerre : « Je ne chante plus que pour des morts. » Nous lui répondîmes aussitôt en le priant de venir à notre hôpital chanter pour des survivans, pour des blessés. Il vint tout de suite, et plus d'une fois. Un de ses camarades, non des moindres, M. Frantz, l'accompagnait. M. Paul Viardot, l'éminent violoniste, leur donnait la réplique. Enfin, dans ce généreux hommage de la musique aux soldats de France, notre pauvre et cher Mounet-Sully avait voulu que la poésie — et laquelle! — prît sa part.

Toutes les deux, poésie et musique, eurent un auditoire digne d'elles : un parterre, non de rois, mais de héros. « Parterre » est bien le mot. Sur des brancards très bas, plusieurs étaient étendus. Quelques-uns pouvaient déjà se tenir assis, même debout; mais surtout on en voyait d'autres, dans la blancheur des lits, soutenant d'une main leur pâle visage, où luisaient des yeux attentifs et vite émus. Assemblée pittoresque, et plus pathétique encore. Chacun de nous savait, sentait trop bien de quel prix ils avaient payé, les pauvres enfans, la joie qu'ils allaient recevoir.

Les messagers et les dispensateurs de cette joie en eurent le sentiment comme nous, mieux que nous. Et leur parole et leur chant en prit un accent encore plus noble que de coutume, une expression plus généreuse, une flamme plus pure et vraiment sacrée. Ils dirent, ils chantèrent surtout des choses héroïques, de celles-là que leurs auditeurs avaient vécues, pour lesquelles ils avaient pensé mourir. C'était *Les deux épées*, de la *Fille de Roland*, et des fragmens de *Patrie!* et les *Deux grenadiers*, et, naturellement, la *Marseillaise*. En écoutant M. Frantz, je me souvenais qu'il avait été Parsifal à l'Opéra. Des chœurs invisibles le saluaient alors avec les mots fameux : « *Celui qui sait par la pitié*, » paroles de tendresse et de miséricorde, que le poète-musicien d'Allemagne ne sut point enseigner à sa cruelle, à sa féroce patrie. Mais l'artiste de chez nous avait bien su les comprendre et, s'il chanta, ce jour-là, mieux que jamais peut-être, c'est que la pitié, « la grande pitié du royaume de France, » chantait par sa voix.

Après le concert, un soldat nous dit cette parole profonde, et qui demeurera toujours chère à la mémoire d'un musicien : « C'est beau, ce qui parle. Mais ce qui chante ! Ce qui chante ! » Il avait raison. Encore plus que la poésie, la musique les enveloppe, les pénètre, jusqu'au fond, de sa mystérieuse influence. Dans leur âme à tous, le verbe, fût-ce le plus magnifique, ne va jamais aussi loin que le son. Toujours et partout, dans la tranchée, sous la mitraille, il leur faut « ce qui chante. » La musique est la plus vive, la plus pure de leurs joies.

A Nieuport, une nuit, un officier, parti en reconnaissance, fouillait les ruines encore fumantes. « Dans une cour particulièrement abîmée, écrit-il, j'entends qu'une main un peu hésitante joue sur un piano, ma foi ! presque bien, une de ces vieilles valses dont les dragons raffolent... Pas de lumière, une maison béante... Il y a quelque chose de fantomatique dans ces trous d'ombre où l'œil ne distingue que du noir, et d'où sort une ritournelle canaille et triste.

« Au bout d'un long moment, pendant lequel j'ai erré dans tous les sens, j'ai trouvé la clef de l'énigme, en apercevant à mes pieds un trait de lumière... Au bas d'une dizaine de marches, ou plutôt d'une pente vertigineuse... je n'ai eu qu'à écarter un rideau de toile, pour voir ce qui se passait à l'intérieur, et j'ai été saisi par ce tableau jusqu'au cœur :

« Une dizaine d'hommes, couchés sur des paillasses, écoutaient le musicien assis sur une barrique, et jouant de ses gros doigts malhabiles la même valse, probablement le seul morceau qu'il sût ; dans le regard de chacun de ces hommes, il y avait quelque chose d'analogue à la griserie de l'opium ou à la fascination d'un sujet par un médium tout-puissant. En haut, les obus recommençaient à tomber ; en bas, ils avaient oublié la guerre, parce qu'ils avaient entendu trois notes et que la musique est toute-puissante sur les cœurs simples (1). »

Mainte fois, nous avons reçu — « du front » — les témoignages de sa toute-puissance : des lettres, des programmes, des photographies même. A l'ombre d'un bouquet d'arbres, au bord d'une mare, un petit orchestre de soldats est réuni. Le chef, monté sur des tréteaux, bat la mesure. Autour des exécutans, les « copains » sont assis. Des chevaux, là-bas, ont levé la tête et semblent eux-mêmes écouter. C'est un concert donné le 21 mai dernier à la ferme de L... S... près M... en Champagne. Dès le 1er novembre 1914, le... ème régiment donnait, à S-S., son premier « concert en grange. » Le programme — illustré — du 49e concert est sous nos yeux. Concert vocal et symphonique ; à l'orchestre, des artistes de la Société des Concerts du Conservatoire et des Concerts Lamoureux, des professeurs de nos Conservatoires de province ; comme solistes, un chanteur de Lyon, un autre de Nancy ; au piano d'accompagnement, un sapeur... du Conservatoire de Toulouse. Pour commencer, l'ouverture de *Phèdre*, de Massenet ; pour finir, la « Marche du *concert en grange.* »

Un jeune ténor du Midi nous écrit : « Nous sommes toujours au danger, mais heureux de servir. Cela ne m'empêche pas de travailler ma voix de temps en temps et d'en faire un cadeau de distraction aux amis et poilus de connaissance. » (4 juin 1916.)

Du 8 octobre 1915 :

« Nous avons réussi, avec mes amis, à monter quelques œuvres musicales que nous exécutons le dimanche à l'église. Tous les sujets sont religieux...

« D'abord nous avons trouvé, dans un couvent d'A... où seule reste une bonne sœur, un magnifique harmonium. L'emballer

(1) *Étapes et combats. — Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin*, 1914-1915, par Christian Mallet ; Librairie Plon.

et l'emporter, tandis que les Boches nous bombardaient, fut vite fait, et vers minuit, sans trop d'ennuis, nous déposions dans notre petite chapelle notre nouvelle acquisition. Nous sommes aidés en tout par ces messieurs de l'état-major, qui apprécient beaucoup de telles œuvres et leur interprétation. Quant aux poilus qui peuvent, aux heures de repos, profiter de ces messes, ils rayonnent de joie. Nous-mêmes, vous le croirez sans peine, nous éprouvons une grande satisfaction à chanter de telles choses. Puissions-nous bientôt emplir de ces harmonies les temples lointains que la victoire nous rendra ! »

Du 7 novembre suivant :

« J'ai le très grand plaisir de vous annoncer que nous avons très glorieusement fêté l'anniversaire de la mort de nos braves, le jour de la Toussaint.

« A cet effet, nous avons pu monter la grande Messe des Morts d'Hector Berlioz. Vous savez combien nobles et pures sont ces pages et comme elles sont susceptibles d'aller droit à tous les cœurs.

« Nous avons eu la grande joie de la voir bien accueillie et religieusement écoutée. Tous, du plus grand au plus petit, furent émus. Et nous-mêmes, nous le fûmes beaucoup.

« Je vous envoie le programme dessiné à cette occasion par un de nos amis, architecte de talent. Le détail de la messe n'y figure pas : nous en avons chanté complètement le *Requiem* et le *Kyrie*, le *Sanctus* et l'*Hosannah*, plus l'*Agnus Dei*.

« Nous étions deux ténors, un baryton et une basse, un violoncelle, qui doublait les parties graves, et un harmonium, dont je vous ai déjà conté l'odyssée. »

En tout, six exécutans, pour la Messe des Morts de Berlioz, qui n'en exige pas moins de cent cinquante ou deux cents! Voilà bien l'occasion de répéter, sans ironie cette fois, le mot célèbre de Rossini : « Excusez du peu ! » S'ils l'ont dit à Berlioz, les braves enfans, la grande ombre du maître français les aura non seulement excusés, mais remerciés et bénis.

Quelques traits encore, les derniers, d'un autre soldat musicien, de l'un de ceux qui sont « dans la musique. »

« Oh! oui, c'est le plus beau des arts! Quelles impressions d'idéal ne ressentons-nous pas, nous autres, en jouant simplement nos modestes fantaisies après les séjours aux tranchées sous le bombardement! Quelle saine et utile distraction ! Tous

les soirs nous faisons concert aux poilus et nous leur jouons des airs d'opéra qu'ils écoutent rêveurs, un peu tristes peut-être de ne pouvoir saisir entièrement une première fois toute la beauté d'une page de *Samson et Dalila*, par exemple, ou de l'*andante* de la symphonie en *ut* mineur, de Saint-Saëns. Avec nos cuivres et nos bois, nous essayons de rendre cette grande musique.

« Mais je m'arrête. Comme ma voix doit sonner mal à vos oreilles ! Pauvre profane ! A peine je peux dire tout mon amour de la musique... Dieu a certainement protégé notre « musique » à nous, puisque dans ce secteur infernal nous n'avons eu qu'un blessé et deux évacuations. Je connais « des musiques » qui, dans le même temps, comptaient vingt morts et blessés, d'autres une quinzaine, une douzaine. Sur l'effectif de trente-huit, cela se connaît douloureusement.

« Agréez, etc.

« Votre serviteur très fidèle, qui joue de la clarinette en *si* bémol. »

Il avait raison, notre blessé de l'hôpital. « Ce qui chante » ne fut jamais plus beau qu'aujourd'hui. Jamais la musique ne fut élevée à une mission plus haute, plus sainte. Jamais il ne lui fut donné d'accroître ou de ranimer la vie, une vie plus noble, en de plus sublimes cœurs. Aussi bien, venant parmi les soldats, c'est parmi ses frères qu'elle vient. De tout temps, elle leur fut unie par une attache étroite et fidèle. Sa vocation religieuse n'a d'égale que sa vocation guerrière. Servante de Dieu et de l'Église, elle ne l'est pas moins de la patrie. Compagne des soldats, même pendant la paix, à la guerre et par la guerre son rôle s'étend et s'élève. Art héroïque entre tous, elle est le seul qui dans la mêlée, devant le péril, en face de la mort, mérite une place et l'obtienne. Elle va plus loin : elle escorte, elle honore de ses marches funèbres, au delà du trépas, les héros qu'elle y a conduits. S'ils y ont échappé; sans mourir pour la patrie, quand ils ont souffert, et tant qu'ils souffrent pour elle, la musique leur doit encore son hommage et son secours. Quelques exemples nous ont fait voir comment elle le leur apporte. Avec Shakspeare, admirant les bienfaits, les miracles qu'elle prodigue, c'est bien le cas de s'écrier : « Tu fais cela, musique ! » et d'ajouter, au nom de nos soldats bien-aimés, soutenus et consolés par elle : « De cela, de cela surtout, sois remerciée et bénie ! »

*
* *

Pour elle, à leur tour, ils feront quelque chose, les soldats de la grande guerre. Ils lui fourniront — en quelle abondance! — des thèmes et des « situations, » des sentimens et des personnages que jusqu'ici peut-être elle n'a pas chantés. Ils ajouteront des cordes à sa lyre, cordes d'argent ou d'airain, et des voix, d'amour ou de haine, à ses chœurs. Les conditions changées de la guerre en changeront la représentation musicale. Entre les soldats et la musique, de nouveaux rapports apparaîtront, des raisons nouvelles de sympathie et de réciproque amour. Elle aura fait campagne avec eux; avec eux elle aura « servi, » si bien et si longtemps! Ardente comme eux au combat, à l'assaut, elle aura, « dans les tranchées, » « au cantonnement, » été patiente comme eux. Tantôt elle aura retenu son souffle et tantôt donné toute sa voix. Que dis-je! toutes ses voix. Humaines et divines, voix de l'héroïsme et de la prière, voix des armées innombrables ou de quelques soldats, d'un seul peut-être; voix des cités martyres et des temples en flammes, des pays en deuil et des nations fugitives, quels concerts inouïs nous prépare l'avenir! Que nos musiciens, d'avance, y prêtent l'oreille. Qu'ils se recueillent et se préparent. Je connais déjà, pour eux, un thème digne d'eux, mais qu'il me faut taire encore. L'œuvre littéraire est toute prête. Dramatique et lyrique avec puissance, la guerre, la guerre seule, mais toute la guerre, en forme le sujet ou le cœur, « le cœur innombrable. » A des parties et comme à des fresques d'épopée, elle mêle des tableaux de genre; aux « ensembles » grandioses, les épisodes intimes et les détails familiers. Sujet, encore une fois, digne de nos musiciens. Puisse l'un d'eux, bientôt, en être digne. *Exoriare aliquis.* L'heure approche, l'heure victorieuse et vengeresse. Il faut, dès qu'elle sonnera, que sa voix éveille et renouvelle toutes nos voix. Alors le vœu du poète sera plus qu'exaucé. Alors, à la France délivrée et triomphante, nous amènerons non seulement « la jeune poésie, » mais la jeune musique elle-même,

Chantant la jeune liberté.

CAMILLE BELLAIGUE.

L'EFFORT FINANCIER ANGLAIS

Il est digne d'être étudié. Si tout n'y est pas à louer, chacun des pays alliés peut du moins en tirer de sages leçons, des enseignemens virils, avec l'occasion de procéder à quelques-uns de ces retours sur soi-même, qui n'auront peut-être rien de flatteur pour l'amour-propre national, mais ne resteront pas, Dieu le veuille ! inutiles. Ne croyons d'ailleurs pas qu'il y ait là, pour nous Français, un exemple à suivre aveuglément, un modèle à imiter sans réserve. Le modèle en un sens est inimitable, ou du moins les conditions du problème sont chez nous trop différentes pour que l'exemple puisse être appliqué sans être interprété. Il faut le dire : la France et l'Angleterre ne sauraient être mises en parallèle au point de vue des finances de guerre. Rien ne serait plus faux et plus vain que de vouloir établir ici une téméraire assimilation. Nous en verrons bien des raisons. Qu'il nous suffise de constater que l'Angleterre n'a connu ni l'horreur de l'occupation ennemie, ni la commotion brusque d'une mobilisation générale, tandis que la France a, depuis deux ans, neuf départemens envahis, trente classes sous les drapeaux, la plupart des sources vives de sa richesse momentanément amoindries. Et c'est ce qui permettait à notre éminent ministre des Finances de proclamer naguère au Parlement : « La charge de cette guerre pèse surtout sur la France, je le dis à son honneur et à sa gloire. »

I

Autre différence entre nos voisins et nous : à la veille de la guerre, la situation budgétaire de la France était gênée, du fait des fautes passées de nos gouvernans, de cette coupable impré-

voyance dont on voudrait espérer que l'épreuve les aura guéris à jamais. Celle de l'Angleterre, bien que troublée par une crise récente, se montrait sous un jour nettement plus favorable. Elle bénéficiait, il est vrai, des remarquables progrès réalisés par le Royaume-Uni dans l'ordre de la prospérité économique, et dont témoigne ce fait frappant : depuis vingt-cinq ans, la population des Iles-Sœurs a augmenté d'un quart; elle atteignait 46 millions d'habitans en 1914, soit 6 et demi de plus que la population française. Autre indice : au cours de la dernière décade, si les importations britanniques ont haussé de 43 pour 100, les exportations se sont accrues de 70 pour 100. Le revenu national annuel, objet d'évaluations fréquentes et savantes, était compté en 1887 aux environs de 1 300 millions sterling, en 1912 aux environs de 2200 millions, soit une augmentation des deux tiers; M. Lloyd George l'estimait, au début de la guerre, à 2400 millions (60 milliards de francs), chiffre considérable qui représenterait le double du chiffre moyen autour duquel gravitaient les dernières évaluations du revenu annuel de notre pays. Là-dessus, la nation épargnait bon an mal an 300 à 400 millions sterling; grâce à quoi elle avait pu se constituer au dehors, *abroad*, dans ce vague et vaste monde qui comprend tout ce qui n'est pas les Iles-Britanniques, un capital estimé à 4 milliards sterling (100 milliards de francs).

Voilà qui explique, si d'ailleurs on tient compte des fortes traditions financières en honneur chez nos Alliés, que le budget pût être relativement au large, l'impôt modéré, la dette supportable. Jusqu'en 1908, jusqu'à l'avènement du ministre radical qui devait faire subir aux finances anglaises une brusque évolution, le budget britannique était toujours resté inférieur (année normale) au budget français; en 1907-1908, il ne dépassait guère 140 millions sterling (3 milliards et demi de francs), alors que chez nous il atteignait déjà 4 milliards. On sait qu'avec M. Lloyd George l'Angleterre dut se prêter à un fort accroissement de ses dépenses publiques, accompagné d'une grosse aggravation et d'une très audacieuse réforme de la taxation. Le parti libéral s'était fait dans le temps la réputation du parti de l'économie, en même temps que de la paix et des réformes, et voici que son successeur, le parti radical, se faisait le parti de la prodigalité. En peu d'années, la croissance

des budgets fut si rapide que le dernier voté avant la guerre s'élevait à 207 millions sterling (5 175 millions de francs), à peu près égal au budget français de juillet 1914. Mais, même à budget égal, l'Angleterre n'en était pas moins alors en meilleure posture financière que la France. D'une part, elle avait su réduire, par des amortissemens appréciables, sa dette publique, dont le capital (736 millions en 1887, 796 en 1905, après la guerre sud-africaine) n'était plus, au 31 mars 1914, que de 706 millions sterling (17 650 millions de francs); l'intérêt annuel n'absorbait plus qu'à peine 17 millions sterling (425 millions de francs), au lieu d'un milliard environ chez nous. L'Angleterre, à budget égal, disposait donc d'une proportion plus grande de crédits *utiles*. D'autre part, la charge de ses impôts se trouvait plus légère, à raison de sa population et de sa richesse supérieures. Bien que, depuis vingt-cinq ans, le taux de l'impôt par tête d'habitant se fût accru de 60 pour 100, un juge de haute compétence n'évaluait, pour 1911, le taux de la taxation britannique, dans son ensemble, qu'à 12 un quart ou 12 trois quarts pour 100 du revenu national (1), contre 16 à 16 et demi pour 100 en France. Grâce à la prospérité générale, à une progression plus rapide qu'ailleurs de la richesse publique, cet impôt se supportait aisément. Son produit était presque toujours en plus-value sur l'évaluation préalable. En 1887-1888, un *penny* d'*income tax* ne rapportait qu'un peu moins de 2 millions de livres; en 1912, ce même *penny* rapportait 2 830 830 livres sterling. Sans insister davantage, on peut dire que, malgré les récentes surcharges, la situation de l'Angleterre était, à la veille de la guerre, budgétairement parlant, meilleure que celle d'aucun des autres pays belligérans.

II

Surprise plus que les autres Puissances par la guerre, l'Angleterre tint froidement le coup. Du premier jour, par

(1) M. Leroy-Beaulieu (voyez *Science des Finances*, 8e édition, I, 165 et 167) nous permettra-t-il de trouver soit cette proportion un peu forte, soit l'estimation du revenu national britannique en 1910-1911 à 41 ou 42 milliards de francs un peu faible? M. Bernard Mallet (*British budgets*, Londres, 1913, p. 448) donne pour cette même proportion le chiffre de 10,90 pour 100; encore fait-il entrer en ligne de compte les recettes nettes des postes et télégraphes ainsi que du domaine privé de l'État. — Ce calcul est fondé sur le total des impôts d'État et des impôts locaux

l'arrêt brusque des échanges extérieurs, une violente crise commerciale et financière se déclencha dans la Cité, à la Bourse, dans la banque ; on a déjà vu exposer ici, de main de maître (1), par quelle série d'habiles mesures le gouvernement sut alors parer au danger, puis enrayer le mal, si bien qu'au bout de peu de semaines, grâce à la suprématie de la marine, la vie économique était prête à reprendre. Cependant, au Parlement, dans la presse, les partis politiques ont fait trêve. Le premier *vote of credit*, réclamé par M. Asquith pour la guerre, est passé à l'unanimité, comme seront tous les suivans. Le chancelier de l'Échiquier, M. Lloyd George, dont le radicalisme fiscal et social a jadis soulevé tant de tempêtes, demande et obtient, pour les débuts de la conduite financière de la guerre, l'appui, mieux : la collaboration officieuse, de l'ancien ministre des Finances unioniste, M. Austen Chamberlain ; un jour, celui-ci, pour dégager sa responsabilité, en viendra même à se demander, devant la Chambre des Communes amusée par ce trait, « s'il ne ferait pas bien de se retirer d'un Cabinet dont il n'est d'ailleurs pas membre. »

L'Angleterre a, en matière de finances de guerre, des traditions très anciennes et très arrêtées, qui veulent qu'on demande le plus possible à l'impôt et à l'emprunt le moins possible. Adam Smith et Gladstone ont été presque jusqu'à condamner le principe même des emprunts de guerre, et Mac Culloch s'est évertué à démontrer que Pitt et ses successeurs auraient pu et dû couvrir par l'impôt seul les frais de la grande lutte contre la Révolution et l'Empire. De fait, l'Angleterre dépensa 831 millions sterling pour cette guerre de 1792-1815, et là-dessus l'emprunt en fournit 391, soit 47 pour 100 ; à cet effet, il dut être quadruplé, absorbant à la fin jusqu'à un quart ou deux septièmes du revenu national. La guerre de Crimée coûta 67 millions, dont Gladstone paya 35, soit plus de moitié, sur le produit des contributions. Lors de la guerre du Transvaal, le gouvernement unioniste, se relâchant un peu de la tradition, ne demanda aux taxes publiques qu'un tiers environ de la dépense, pour quoi il fut très critiqué par les libéraux qui, revenus au pouvoir en 1905, se mirent en mesure d'amortir très vite la nouvelle dette de guerre. Chaque fois, on partit du

(1) *La défense économique de l'Angleterre*, par M. R.-G. Lévy, dans la *Revue* du 15 septembre 1914.

principe que le premier devoir est de fortifier le crédit britannique et de ménager les générations à venir; il faut que les ressources ordinaires couvrent au moins le montant à prévoir des dépenses ordinaires de l'après-guerre, intérêt et amortissement de la dette inclus. D'ailleurs, n'est-il pas plus politique de hausser l'impôt pendant les hostilités, en ce temps de sacrifices où chacun se soumettra plus volontiers aux charges nécessaires, qu'une fois que la guerre terminée aura fait place, comme il est de règle, à de graves difficultés économiques : alors ce sera le temps du dégrèvement! Voilà, n'est-ce pas? une belle tradition, qu'on peut envier à l'Angleterre; une tradition, d'ailleurs, particulièrement faite pour un pays que son insularité sauvegarde des pires désastres de la guerre, et qui, pour son bonheur, n'a connu durant cent ans que des guerres plus ou moins lointaines, des guerres faites *abroad*, où il ne sentait ni sa vie suspendue ni surtout son existence nationale en jeu : des guerres « à responsabilité limitée, » pour reprendre un mot de M. Lloyd George.

Très courageusement, M. Lloyd George s'efforça d'abord de se conformer à cette tradition. Le 17 novembre 1914, il adresse aux Communes un grave appel, et, évoquant les précédens, il déclare qu'une forte augmentation des impôts est nécessaire; il fait hausser divers droits indirects et doubler le taux de l'*income tax*, comme avait fait Gladstone au début de la guerre de Crimée. Cette première carte à payer n'est pas celle qu'eût établie un gouvernement unioniste; elle est pourtant acceptée d'emblée sans opposition. On ne se dissimule pas, d'ailleurs, qu'il restera un gros déficit à couvrir, 60 pour 100 pour la fin de l'année, davantage l'année suivante. Dès le début, il a fallu s'adresser à l'emprunt : d'abord à l'emprunt à court terme, au moyen de bons du Trésor (de 3 mois à un an), qui prendront bientôt un très grand développement et auxquels s'adjoindront les obligations du Trésor (de 2 à 5 ans); puis à un premier grand emprunt consolidé, de 330 millions de livres (8 milliards et quart de francs), que le ministre émet en novembre 1914 au taux de 3 et demi et au cours de 95. Plus la guerre se développe, plus s'élargit ce recours au crédit auprès duquel l'impôt même accru n'apparaît plus que comme un appoint. Aussi n'est-ce pas sans étonnement qu'au printemps de 1915, à l'ouverture de l'année financière 1915-1916, à part quelques surtaxes

vite abandonnées sur les boissons, on vit M. Lloyd George s'abstenir de réclamer aucun nouvel effort fiscal. Sa déclaration du 4 mai 1915 au Parlement est un beau morceau d'éloquence financière, riche, a-t-on dit, en préceptes de taxation, mais sans la moindre taxe nouvelle à proposer. Les frais de la guerre et les appels au crédit grossissent de jour en jour, mais cette fois l'impôt reste stationnaire ; la hausse de l'impôt ne suit pas celle des dépenses et des emprunts. N'est-ce pas là, selon les vues anglaises, une faute contre la tradition ? Comment s'explique, après l'énergique effort du début, cette temporisation fiscale, si peu en harmonie avec les belles déclarations passées, avec les grands principes britanniques ?

Elle s'explique par l'état des esprits et des choses en ce temps-là. Sans contact avec la guerre, mal éclairée sur la portée des événemens, la masse du pays ne réalise pas encore le caractère vital de la lutte, sa durée, les sacrifices qu'elle réclamera, et sans doute est-il vrai de dire que le gouvernement lui-même ne mesure pas l'immensité de l'effort à fournir. Ce qui favorise cette mentalité du *wait and see*, c'est que l'Angleterre ne souffre pas dans ses intérêts depuis la fin de la crise qui a marqué le début de la guerre. Le premier choc passé, l'essor économique a repris avec une aisance, une adaptabilité surprenantes. Le chômage a fait place au manque de bras. Les prix de toutes choses montent ; les ouvriers se font allouer des supplémens de salaires *(bonus)*. *Business as usual*, les affaires comme d'habitude, c'est le mot d'ordre, et c'est l'expression de la réalité. L'Angleterre a bien su maintenir son commerce et son industrie pendant les guerres passées : pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui ? Leur vitalité n'est-elle pas en un sens la condition de la victoire ? Très vite revenue, la prospérité s'accroît à un degré qui surprend les Anglais eux-mêmes. D'énormes profits sont réalisés par les industries de guerre, et par d'autres. De chez les alliés affluent les demandes et commandes, charbon, acier, munitions, matériel, vêture, etc. L'exportation, réduite pendant un temps, a repris merveilleusement. Malgré la hausse du coût de la vie, la nation ne sent pas la privation ; les classes ouvrières, en particulier, n'ont jamais semblé aussi au large ; on remarque qu'elles s'adonnent à certains luxes (bijoux, pianos, etc.). Loin de souffrir économiquement, la majorité du pays a *profité* de la guerre. Qu'il y ait

dans cette prospérité quelque chose de passager, d'artificiel, de malsain même, — c'est dû, à voir les choses en gros, au vaste remue-ménage de capitaux causé par la guerre, à cette fièvre de circulation, à l'inflation inévitable du crédit et des prix, — nous ne le nions pas. Néanmoins, quelle différence avec ce qui se passe sur le continent ! A Londres, on se plaignit naguère que le taux d'intérêt commercialement pratiqué fût trop bas, et favorisât l'exportation plutôt que l'importation des capitaux : cela prouvait du moins leur abondance ! Il y a quelques semaines, un spécialiste, sir G. Paish, conseiller officieux de la Trésorerie, évaluait à 3 milliards sterling le revenu annuel du Royaume-Uni, lequel, il y a deux ans, ne dépassait pas 2 400 millions : ce qui signifierait depuis la guerre une hausse du quart dans le revenu de la nation. Qui donc, autrefois, eût osé prédire à un pays en guerre une telle prospérité, née de la guerre, et greffée sur la guerre ? Que de notions renversées, de théories détruites et de pronostics trompés, dans l'ordre économique comme dans les autres, par l'expérience des faits depuis deux ans !

III

Qui, en revanche, eût prévu ce que serait le coût d'une guerre comme celle-ci ! Ce coût, au début, n'excéda pas chez nos voisins un million sterling par jour. Mais il n'allait pas tarder à s'élever. Au 1er mars 1915, il atteignait 1 million et demi, au 15 juin 2 millions et demi, et dès lors on put prévoir qu'avec le développement de l'effort britannique, la hausse n'en ferait que s'accélérer : dès la fin de 1915, la dépense journalière totale de l'Angleterre devait s'approcher du chiffre de 5 millions (125 millions de francs), dont un demi-million pour la dette et les services civils. Bloquez ces chiffres par semaine, par mois, par année, et voyez à quels totaux ils conduisent ! Pour les huit derniers mois de l'année financière 1914-15 (1), la guerre a coûté à l'Angleterre 360 millions sterling, en plus des 200 millions du budget ordinaire ; pour l'année 1915-16, le total des dépenses s'est élevé à 1 559 millions, et les prévisions pour 1916-17 se montent à 1 825 millions sterling (45 625 millions de francs) : chiffres formidables, d'ordre aussi phénoménal que le

(1) On sait que l'année financière en Angleterre va du 1er avril au 31 mars suivant.

sont toutes choses en cette guerre, à commencer par cette guerre elle-même, chiffres que les plus audacieuses imaginations eussent hésité à concevoir hier, — il y a mille ans! — Qu'est-ce à côté de cela que les 211 millions de la guerre sud-africaine, qu'est-ce même, eu égard à la différence du prix de l'argent, que les 831 millions qu'ont coûté à l'Angleterre les guerres napoléoniennes? Rien ne se compare dans les annales financières à de pareilles débauches de capitaux. Rien, dans les prévisions faites avant la guerre, même chez les Allemands, n'approche de la réalité vertigineuse.

L'Angleterre est probablement celle des nations belligérantes qui dépense le plus. Elle dépense plus que la France (125 millions de francs par jour, aux derniers renseignemens, contre 93 à peu près chez nous, tout compris); quant à l'Allemagne, on sait qu'elle prétend que ses frais de guerre n'excèdent pas les nôtres, mais que de réserves seraient à faire sur cette allégation! J'entends bien qu'il y a de l'autre côté de la Manche comme ailleurs du gaspillage, d'autant plus que, marine à part, le rôle de l'improvisation y a été plus grand : tout était à faire! Le gouvernement a pris des mesures contre les abus; il a constitué un comité de contrôle, sous la présidence d'un membre du Cabinet, auprès de chacun des trois grands départemens de la Guerre, de la Marine et des Munitions. Au reste, John Bull aime à faire bien les choses, c'est son luxe; il donne aux *Tommies* un shilling par jour, il donne à leurs familles de larges allocations, aux blessés et aux veuves des pensions bien plus fortes qu'ailleurs; il ne regarde pas aux frais quand il a son but et veut aller jusqu'au bout. Mais il y a une autre cause à la progression des dépenses britanniques, ce sont les grosses avances de fonds que fait l'Angleterre non seulement à ses colonies ou *Dominions*, mais surtout aux pays alliés, Belgique, Serbie, etc. (comme nous le faisons nous-mêmes sur une moindre échelle). Ce ne sont plus, comme aux siècles passés, des « subsides » qu'elle paie aux États mercenaires pour la levée des troupes continentales, ce sont des prêts qu'elle consent avec désintéressement à ceux de ses alliés qui traversent des heures difficiles. Ces avances ont atteint, sans compter le concours financier fourni aux Puissances étrangères par la Cité et par la Banque d'Angleterre, 52 millions sterling en 1914-15, et 316 en 1915-16 (dont 52 aux colonies ou *Dominions* et 264 aux Alliés);

pour 1916-17, le crédit ouvert se monte à 450 millions (11 milliards et quart de francs). On ne peut que rendre hommage au généreux esprit de solidarité qui a porté nos amis à s'imposer une aussi lourde et honorable charge.

Devant ce flot montant des dépenses de guerre, devant ces chiffres à défier la raison, il était naturel que l'opinion en vînt à concevoir quelque effroi. Comment supporterons-nous le fardeau? Les guerres napoléoniennes nous ont coûté, — en vingt ans, — plus du tiers de ce qui était alors notre capital national, et l'on sait de quel poids elles pesèrent sur nos épaules, et pendant combien de temps, et comment l'Angleterre ne fut en somme sauvée que par l'avènement de la grande industrie. Du train dont vont les choses, n'est-ce pas une part plus forte encore de notre avoir que nous coûtera la guerre européenne? Nous irons jusqu'au bout à tout prix : mais quel sera ce prix? — De telles réflexions contribuèrent sans doute pour leur part à l'éveil de l'opinion qui marqua le printemps de 1915 : c'est le moment du torpillage de la *Lusitania*, de la crise des munitions, de la campagne de pessimisme du *Times;* c'est aussi le moment où au ministère radical succède, sous la présidence continuée de M. Asquith, un ministère de coalition, comprenant les chefs unionistes avec les *leaders* libéraux, radicaux et ouvriers. Ministère de coalition : le mot sonne mal aux oreilles anglaises, auxquelles il évoque les fâcheux souvenirs de Fox et de lord North, — intrigues et factions, — ou les erremens sans gloire du « ministère de tous les talens » en 1806. Mais la situation était sans parallèle ; il fallait, en ôtant au gouvernement son caractère de parti, unir et concentrer toutes les forces politiques en vue du but unique. A l'Échiquier, M. Lloyd George, l'homme de parti d'hier qui allait remplir demain avec éclat un rôle vraiment national, céda la place à son collègue de l'Intérieur, M. R. Mackenna.

Ce qu'il y a de caractéristique dans cet éveil du pays, c'est qu'en présence des charges qui s'amoncellent, l'opinion éclairée perçoit nettement la nécessité d'une politique financière plus énergique, d'un recours plus décidé aux traditions qui, dans les temps critiques, ont fait la force du pays : pendant tout l'été de 1915, elle réclame un plus grand effort fiscal, elle pousse à l'impôt. Il y a là plus qu'une simple manifestation de zèle, comme celle de ces bons citoyens qui, d'après M. Lloyd George,

adressaient avant terme à la Trésorerie leur solde d'impositions avec des lettres d'un patriotique empressement. Ce sont les contribuables qui, par esprit public, demandent plus de contributions; ce sont les taxés qui, pour le bien commun, veulent être surtaxés. Manifestations de politiciens, surenchères de socialistes? Les socialistes, en effet, ont pris souvent la parole à Westminster en faveur de l'impôt; M. Snowden a même proposé de combler tout le déficit de guerre au moyen d'une taxe de 75 pour 100 sur le revenu des riches. Je doute que cette voix ait beaucoup porté. Moins assurément que celle de tant de libéraux et de conservateurs qui ont insisté au Parlement pour une hausse équitable de l'impôt; celle du *Times* ou des grandes revues comme le *Nineteenth Century*, faisant écho à celle du champion du libéralisme orthodoxe, M. Harold Cox qui, dans l'*Edinburgh Review* de juillet 1915, prônait comme le devoir actuel une « lourde » taxation; celle de l'*Economist* qui traitait les atermoiemens de « faiblesse déplorable, » ou celle de ce représentant du haut commerce qui, à la Chambre, stimulait le gouvernement en disant qu'il regretterait de le voir passer à la postérité avec cette épitaphe, « le gouvernement Trop-Tard (1); » celle enfin de ces financiers et *City men* tels que lord Saint-Aldwyn, sir F. Banbury, sir F. Schuster, etc., qui vinrent au mois de juillet en députation officielle trouver le premier ministre pour lui exposer les raisons qui militaient en faveur d'une juste élévation des impôts. Aussi M. Mackenna put-il déclarer aux Communes, non sans fierté, le 23 septembre 1915, qu' « il était sans exemple jusqu'alors que, dans aucune grande guerre, un pays se soit de lui-même levé pour demander à être imposé : nul meilleur présage du succès final! »

Sans doute, dans ce concert de doléances d'un nouveau genre, il s'est produit des dissonances, ou du moins des réserves. On a fait observer qu'il y a des limites aux forces imposables du pays, et qu'à les dépasser on arriverait vite à la taxation « genre suicide, » comme disait M. Asquith; que d'ailleurs tout ce qu'on prend à la nation par l'impôt, c'est autant de moins à en tirer par l'emprunt, dont on affaiblit la productivité par abus de la fiscalité; qu'enfin il serait très injuste de vouloir, sous prétexte de justice, faire supporter à la génération

(1) *The too late government* (jeu de mots sur les mots *late* et *too late*).

présente une trop grande part du fardeau, pour décharger l'avenir qui profitera plus que nous de la victoire; je crois bien même avoir vu rééditer à ce propos le mot célèbre sur la postérité, « je voudrais bien savoir ce qu'elle a fait pour nous, la Postérité! » — N'empêche que dans l'ensemble le sentiment public s'est manifesté très net : les dépenses de guerre s'élevant de façon inouïe, il faut exiger davantage du contribuable, il faut hausser encore la taxation. Il le faut surtout à l'heure actuelle, pour que le pays ne s'endorme pas dans le *business as usual* et dans une prospérité égoïste, pour qu'il sente la guerre et comprenne la nécessité de sacrifices qui, si durs soient-ils, n'auront encore rien qui approche des horreurs de la Belgique et du Nord de la France. Il le faut pour forcer la nation à épargner davantage, à se priver pour ménager les ressources du pays en vue de la guerre et de l'après-guerre. Il le faut pour nous rendre dignes de nos grands ancêtres du temps de la lutte contre Napoléon, pour montrer au monde notre force financière et intimider nos ennemis par le témoignage de notre détermination.

IV

On pense bien que le nouveau chancelier de l'Échiquier n'allait pas manquer de tirer parti de si belles dispositions; je n'oserais même dire que son zèle ne l'emportera pas au delà du but! Libéral de marque, naguère pacifiste, il avait débuté au Parlement en 1896 en faisant avec M. Lloyd George une vive obstruction à je ne sais quelle mesure unioniste. Ce n'était pas un nouveau venu aux Finances, où il avait été secrétaire parlementaire sous M. Asquith. Sa nomination, pourtant, ne fut pas accueillie sans quelque surprise : cet ex-champion de rame de l'Université de Cambridge, cet ancien vainqueur des régates de Henley, saurait-il manœuvrer la barque de la Trésorerie avec autant de mesure et de prudence que d'énergie? Il débuta par un vrai succès : le grand emprunt 4 1/2 pour 100 de 600 millions sterling (15 milliards de francs), émis au pair en juin-juillet, qui réunit plus d'un million de souscripteurs, et que suivit à l'automne le petit emprunt franco-anglais de 100 millions sterling contracté à New-York pour rétablir le change. Succès aussi, la loi de finances qu'il présenta à la

Chambre des Communes le 21 septembre 1915, en un speech de la meilleure forme anglaise, sobre, lucide, *business like*, l'un des bons exposés financiers qu'on ait entendus, dit-on, depuis sir William Harcourt, le maître du genre. M. Mackenna y apporte ce qu'on attendait depuis des mois, un large programme de taxes nouvelles et de surtaxes, dont il espère 33 millions pour la fin de l'année, 107 millions (2 675 millions de francs) pour une année entière. Telle de ses propositions sera vivement discutée, c'est le cas de certains droits de douane. L'ensemble est reçu avec une faveur marquée; *in such an hilarious way*, note un député. Le *Times* assure que le gouvernement trouvera toujours « ce même esprit de bonne volonté, quand il demandera des sacrifices égaux à toutes les classes. » La Cité, plus soulagée qu'effrayée, voit dans ce projet, qui ne devait pas tarder à être voté, « un honnête ajustement des charges dues à la guerre. » Si grand est l'optimisme que le ministre s'inquiète, et croit bientôt devoir déclarer que tout n'est pas dit. « L'impression de soulagement qui est née de la modération *(sic)* de cette loi, spécifie le sous-secrétaire à la Trésorerie, vient sans doute d'une fausse appréciation de l'état des choses. S'il y a de l'argent de reste dans la poche des gens, il nous faudra l'avoir, par emprunt ou impôt... Chacun doit être prêt à mettre à la disposition de l'État la moitié au moins de son revenu, sous forme de taxes ou de prêts. »

En effet, à l'ouverture de l'exercice 1916-17, M. Mackenna récidive, et dans son *budget statement* du 4 avril 1916, après avoir exposé clairement l'état des finances britanniques, réclame une fois encore du contribuable un très lourd sacrifice; le nouveau « tour de vis » fiscal ne devra pas rapporter moins d'un supplément de 150 millions sterling; encore le ministre s'excuse-t-il doucement de ne pas faire plus dans le sens de la « taxation héroïque, » par crainte civique d'abuser du courage de la nation. Cette fois, l'accueil n'est plus tout à fait sans mélange. On rend justice à la conscience du ministre, on apprécie son compte rendu loyal de la situation. D'aucuns trouvent qu'il aurait pu demander encore davantage à l'impôt; d'autres qu'il a eu la main un peu lourde. Tous sont d'accord sur l'essentiel, le respect dû aux traditions de guerre, l'appel nouveau à faire aux forces contributives du pays. Ce qu'on discutera, ce n'est pas la surtaxation en elle-même, mais les procédés employés pour surtaxer. Le principe étant admis par tout le monde,

nous verrons de vives critiques se faire jour sur l'application.

Jugeons à présent de l'effort total demandé au contribuable du Royaume-Uni depuis deux ans. Le budget de 1914-15 avait été fixé avant la guerre à 207 millions de livres sterling; grâce aux élévations d'impôts de M. Lloyd George, il se solda par 226 millions et demi de recettes, à l'exclusion de tout emprunt. Celui de 1915-16 se monta en recouvremens à 336 millions et demi contre 1 559 millions de dépenses. Enfin celui de 1916-17 est établi en prévisions de dépenses à 1 825 millions, et en prévisions de recettes à 509 millions : ceci représente en deux ans une augmentation des charges fiscales de plus de 300 millions de livres sterling (7 milliards et demi de francs). L'énormité du coût de la guerre fait que l'Angleterre elle-même n'a pu couvrir qu'une part relativement faible de son total de dépenses par l'impôt et les ressources ordinaires; pourtant cette part a atteint 21 pour 100 en 1915-16, elle atteindra 28 pour 100 en 1916-17; elle s'élèverait à 27 pour 100 pour 1915-16 et à 37 pour 100 pour 1916-17, si du total des dépenses on déduisait, comme il serait juste, les avances aux colonies et aux États alliés. — Pareil effort fiscal est inouï et sans précédent. De tous les États qui depuis cinquante ans ont subi l'épreuve d'une grande guerre nationale, c'est le Japon qui a su, dans sa lutte contre la Russie, élever le plus ses impôts (40 pour 100); cela ne lui a pourtant permis de couvrir que 12 pour 100 de ses frais de guerre. Aujourd'hui l'Allemagne, qui pourtant avait bien préparé *sa* guerre, et qui n'a pas encore son sol envahi, vient seulement de se résoudre à faire un timide essai de fiscalité nouvelle; M. Helfferich, le grand financier de l'Empire, tirait même vanité dans un récent discours de ce que l'Empire avait pu se passer de surcharges d'impôts, et, par une lourde ironie teutonne, s'ingéniait à ridiculiser l'effort financier anglais, dont les résultats n'auraient pas répondu aux espérances : sans doute ils sont trop verts! La vérité est que le sacrifice que s'est imposé l'Angleterre est absolument exceptionnel, et qu'elle est bien le seul pays au monde qui ait pu, si l'on ose dire, s'en « payer » un pareil. Si elle l'a pu, c'est à raison de conditions toutes spéciales qu'on ne retrouverait nulle part ailleurs : c'est par le fait (il faut toujours y revenir) de son insularité protectrice, avec toutes les conséquences qui en sortent; c'est que sa situation financière antérieure était meilleure,

ses impôts moindres; c'est surtout qu'elle a joui malgré la guerre ou, faut-il dire : à cause de la guerre? d'une prospérité sans pareille, dont voici un nouvel indice, d'après l'*Economist*, organe d'une compétence et d'une indépendance reconnues, qui estimait l'an dernier que l'épargne du pays pourrait être doublée, et portée annuellement à 700 millions sterling (17 milliards et demi de francs). Notez que, malgré l'énorme hausse des taux de taxation, le recouvrement des impôts n'a cessé, au cours des deux derniers exercices, de présenter des plus-values sur les prévisions. Pour 1914-15, l'*income tax*, dont on avait évalué, en novembre 1914, le rendement à 59 millions de livres, en a produit 10 de plus; pour 1915-16, l'ensemble des perceptions budgétaires a dépassé les estimations de septembre 1915 de 32 millions de livres, soit de plus de 10 pour 100. Cela durera-t-il? Ne verra-t-on pas la productivité de l'impôt se resserrer, surtout si la répartition des charges laisse à désirer? L'avenir le dira. Ce qui est sûr, c'est que le seul développement du revenu national, le progrès de l'enrichissement, a permis jusqu'ici à la nation de porter le fardeau. Prospérité, surtaxation, les deux choses sont liées. Celle-ci dépend de celle-là. Elles sont aussi étonnantes, elles eussent paru naguère aussi incroyables l'une que l'autre. Elles sont toutes deux du même ordre, imprévu, incomparable, exceptionnel.

V

Cet effort fiscal, comment l'Angleterre l'a-t-elle réalisé? c'est ce qui nous reste à voir. Nous devrions aussi, pour être complet, étudier de plus près les moyens de crédit employés par l'Échiquier pour combler ses déficits de guerre; mais ce que nous en avons dit chemin faisant suffit peut-être à nos lecteurs dont certes aucun ne doute que la première puissance financière du monde ne puisse aisément se procurer sur le marché tous les capitaux qu'elle voudra (1). En tout pays, emprunter est

(1) Du début de la guerre au 31 mars 1916, l'Angleterre a emprunté 1 733 millions et demi de livre sterling (43 337 millions de francs), savoir : bons 553 millions de l. st.; obligations 185; emprunt 3 1/2 pour 100, 332; emprunt 4 1/2 pour 100, 582 1/2; emprunt anglo-français à New-York 51; divers moyens de Trésorerie 30. — On notera que les deux grands emprunts en rentes sont amortissables dans des délais relativement courts : l'un (l'emprunt 3 1/2 de novembre 1914) en 10-13 ans, l'autre (l'emprunt 4 1/2 de juin-juillet 1915) en 15-30 ans.

plus facile qu'imposer, encore qu'il y ait la « manière. » Dans la pratique d'un effort fiscal dont nous avons mesuré l'amplitude, quelle a été la « manière » des Anglais?

Depuis que le Royaume-Uni s'est converti au libre-échange, l'histoire de son régime fiscal a été celle d'une lutte entre les deux grands goupes d'impôts, impôts indirects ou sur les consommations d'une part, de l'autre impôts directs, c'est-à-dire, en Angleterre, *income tax* ou impôt sur le revenu, droits de succession, plus quelques taxes directes secondaires *(land tax, house duty, land valuation duty)*, auxquelles la classification officielle ajoute les droits sur les transactions (timbre). La balance, autrefois, penchait fortement du côté des impôts indirects ; en 1887, ceux-ci ne représentaient déjà plus que 55 pour 100 du produit des impôts. Le changement de siècle vit entre les deux plateaux un équilibre très vite rompu d'ailleurs, car en 1908 les impôts indirects ne fournissent plus que 47 pour 100 du total, 42 pour 100 en 1913. Depuis vingt-cinq ans on ne leur a demandé qu'une progression de rendement de 96 pour 100, alors qu'on en réclamait une de 208 pour 100 à l'*income tax* et aux droits de succession. Ce glissement continu de l'impôt de la voie indirecte à la voie directe a surtout été l'œuvre des gouvernemens libéraux; avec plus de réserve, le parti conservateur y a aussi travaillé, jusqu'au jour où il a cru trouver dans la réforme douanière le contrepoids nécessaire à l'abus de la fiscalité directe. Au dernier budget d'avant-guerre (mai 1914), sur une prévision de recettes fiscales de 173 millions de livres, les impôts indirects étaient comptés pour 75 millions (43 pour 100), l'*income tax* pour 56 et demi, les droits de succession pour 28 et demi, le timbre pour 10, et les taxes directes secondaires pour 3 seulement.

Ce système fiscal, simple, mais un peu rigide, l'Angleterre s'est bien gardée depuis la guerre de le révolutionner. Elle l'a développé, dans l'esprit antérieur, en écartant toute expérience, toute mutation brusque dans des méthodes traditionnelles, éprouvées, fructueuses.

Elle n'a fait qu'une innovation, et celle-là d'ordre temporaire : l'*excess profits duty*, taxe speciale de 60 pour 100 à percevoir (après déclaration obligatoire) sur les bénéfices exceptionnels de l'industrie ou du commerce depuis le 1er août 1914, c'est-à-dire sur les bénéfices annuels dépassant de plus de

200 livres sterling la moyenne de ceux qui ont été réalisés antérieurement à la guerre. Une pareille taxe était assez facile à établir dans un pays accoutumé à l'impôt sur le revenu. Elle se justifie, selon M. Mackenna, par le caractère même des profits qu'elle frappe, profits extraordinaires recueillis pendant un temps d'épreuves nationales, et dus en grande partie à ce fait dont pâtit la majorité des citoyens, la hausse des prix des denrées. Le ministre estime qu'elle rapportera à l'exercice 1916-17 l'énorme somme de 86 millions sterling (2 150 millions de francs) : quelle autre preuve veut-on de la prospérité économique de l'Angleterre?

Cette exception faite, le gouvernement britannique s'est conformé aux traditions en demandant à l'impôt indirect une contribution moindre qu'à l'impôt direct. Il est même singulier de voir combien MM. Lloyd George et Mackenna, financiers si audacieux par ailleurs, ont montré de réserve dans leur choix de nouvelles taxes ou surtaxes indirectes. En novembre 1914, M. Lloyd George ne trouve à surimposer que la bière et le thé. En septembre 1915, M. Mackenna, un peu plus inventif, surtaxe encore le thé, puis le sucre, le café et le cacao, le tabac, l'essence, les spécialités médicamenteuses; il frappe d'un droit *ad valorem* de 33 pour 100 quelques importations de luxe, autos, films, etc. En avril 1916, il hausse ces mêmes droits intérieurs en y ajoutant un droit sur les eaux minérales et les allumettes et un supplément sur les billets de théâtre et amusemens divers; il propose, mais sans succès, une surtaxe sur les billets de chemin de fer (1). Notez le petit nombre des articles imposés, d'où la modicité relative du produit de l'impôt. Nous n'avons pas à prendre parti dans la question des taxes douanières établies pour une année sur certaines denrées de luxe, avec cet objet d'améliorer les changes en restreignant les importations; elles provoquèrent de vives discussions entre les conservateurs qui auraient voulu les voir développer, et les libre-échangistes qui protestaient contre l'atteinte portée aux principes manchestériens, et, rapprochant avec une exagération

(1) On remarquera l'absence de toute surtaxe sur l'alcool; elle s'explique par le fait que les droits sur l'alcool avaient été fortemeut accrus en 1909 et que leur productivité a fléchi. La consommation des spiritueux fait d'ailleurs l'objet de règlemens restrictifs établis par un *Board of Control* spécialement institué à cet effet.

risible ce qu'ils appelaient le tarif Mackenna du célèbre tarif Mackinley, accusaient le ministère de coalition d'avoir porté pour premier fruit la « protection. » Mais pour ce qui est des droits intérieurs, il est clair que l'intérêt des finances anglaises eût été d'en étendre l'application sur un champ plus vaste. On a beaucoup reproché au gouvernement de ne pas l'avoir fait. A cette abstention relative, il y a peut-être une raison pratique, c'est que l'Angleterre ne possède pas la *machinery*, l'organisation administrative qu'il lui faudrait pour un grand développement des impôts de consommation ; elle a si bien simplifié sur ce point son appareil fiscal que celui-ci ne se trouve plus en mesure d'être au moment voulu aussi productif qu'il serait désirable. Quoi qu'il en soit, les impôts indirects ont produit 81 millions de livres en 1914-15, 121 en 1915-16 ; ils doivent en produire 136 en 1916-17. De mai 1914 à l'exercice courant, leur rendement aura été ainsi haussé de 80 pour 100, tandis qu'on demande une augmentation de 140 pour 100 à la taxation directe.

VI

C'est donc à l'impôt direct qu'est demandé le plus gros de l'effort fiscal de guerre. Ici non plus, le gouvernement ne cherche pas à innover, il se sert de ce qu'il a; négligeant les petites taxes secondaires, laissant même de côté les droits de successions qui ont été récemment surélevés, il s'attache à l'*income tax*, instrument fiscal déjà ancien, qu'il a bien en mains, et auquel le public est plus ou moins habitué. Déjà ancien ? Oui, puisque l'Angleterre l'a connu dès le temps de Pitt, et que, rétabli par Robert Peel en 1842, il a fonctionné sans arrêt jusqu'à nos jours. Pourtant, il a subi de tels changemens depuis dix ans qu'au début de la guerre on aurait pu dire qu'il ne se ressemblait plus à lui-même. Autrefois, c'était un impôt réel, proportionnel, et non global, sur les divers revenus, qu'il frappait séparément en cinq « cédules. » Dans chaque « cédule » il était perçu soit sur déclaration, soit autant que possible par retenue « à la source, » c'est-à-dire à l'encaissement. Pas de déclaration du revenu global, sauf en un cas :

(1) Voyez le rapport de la Commission d'enquête de 1906 concernant le régime de l'*income tax*.

comme les revenus inférieurs à 160 livres jouissent de l'exemption de l'impôt, et ceux compris entre 160 et 700 livres de certains dégrèvemens, tout contribuable taxé par retenue « à la source » doit faire une déclaration globale pour bénéficier, s'il y a droit, de l'exemption ou du dégrèvement. — De 1907 à 1914, une série de lois dues à MM. Asquith et Lloyd George sont venues développer et compliquer le système. D'abord on accorde des déductions aux petits contribuables chargés d'enfans. Puis on sépare les revenus « gagnés, » c'est-à-dire provenant surtout du travail, des revenus « non gagnés, » et on les taxe à un tarif inférieur, tarif progressif qui rejoint le tarif normal à partir de 2 500 livres. Enfin, à tous les revenus dépassant 3 000 livres on impose une surtaxe *(supertax)* à tarif également progressif. La déclaration du revenu global est légalement obligatoire pour les « supertaxés, » elle l'est de fait pour tous les possesseurs de revenus « gagnés » comme pour tous les bénéficiaires de dégrèvemens. L'*income tax* tend ainsi à devenir un impôt personnel, progressif et global.

Il a changé de caractère ; il a aussi changé de taux. Jusqu'en 1900, ce taux ne dépassait pas en temps de paix 8 *pence* à la livre, soit 3,33 pour 100 ; en 1905-1908, il n'était encore que de 12 *pence* ou 5 pour 100 ; en juin 1914, M. Lloyd George l'a haussé à 15 *pence*, soit 6,25 pour 100 (tarif normal), sans compter la *supertax*, dont le tarif s'échelonne de 7 à 16 *pence*.

Novembre 1914, premier budget de guerre : M. Lloyd George double les tarifs, ce qui produira un boni de 12 millions de livres pour la fin de l'exercice 1914-15 et de près de 45 pour une année entière.

En septembre 1915, M. Mackenna va plus loin. La *supertax* voit son échelle de tarification, qui s'arrêtait aux revenus de 7 000 livres, hausser jusqu'à 10 000, chiffre à partir duquel le taux reste fixe à 3 *shillings* et demi (17,5 pour 100). L'*income tax* proprement dite voit ses tarifs élevés à nouveau de 40 pour 100, ce qui porte à 3 *shillings* et demi (17,5 pour 100) le tarif normal ; les dégrèvemens à la base sont restreints, et le point de franchise de l'impôt est abaissé de 160 à 130 livres, de sorte que l'impôt frappera dorénavant une nouvelle couche de contribuables, les ouvriers gagnant 50 *shillings* à la semaine : c'est la contre-partie logique de la surtaxation des revenus moyens et gros. Ces dispositions fourniront au Trésor plus de

13 millions de livres pour le second semestre de l'exercice en cours, 47 millions pour un exercice complet.

Voici enfin le budget d'avril 1916 : M. Mackenna raidit d'abord l'échelle de tarification des revenus « gagnés, » puis il introduit la progression dans celle des revenus « non gagnés, » le tarif supérieur (considéré comme normal) de 5 *shillings* (25 pour 100) devant s'appliquer à partir de 2 500 livres dans le premier cas et à partir de 2000 livres dans le second ; le surplus escompté s'élève à 43 millions et demi de livres.

L'élévation des tarifs, tels qu'ils résultent de ce dernier budget, est extrême. Le tarif minimum (revenus de moins de 300 livres ou 7 500 francs) est, sous réserves des dégrèvemens à la base, de 27 *pence* ou 11 pour 100 pour les revenus gagnés et de 36 *pence* ou 15 pour 100 pour les autres. Un revenu de 2001 livres (50 025 francs) paie 4 *shillings* et 4 *pence*, soit 21 pour 100, s'il est « gagné, » sinon 5 *shillings*, soit 25 pour 100. Un revenu de 5 001 livres (125 025 francs) paie 5 *shillings*, soit 25 pour 100, plus 9 *pence* ou 4 pour 100 sur ce qui dépasse 3 000 livres. Enfin, un revenu de plus de 10 000 livres (250 000 francs) paie de même 5 *shillings* ou 25 pour 100, plus 3 *shillings* et demi ou 17 et demi pour 100 sur ce qui dépasse 3 000 livres : c'est le tarif maximum.

Si les deux premières surcharges de l'*income tax* ont été somme toute bien accueillies par les « intéressés, » il n'en est pas de même de la dernière (budget d'avril 1916), qui a provoqué beaucoup d'objections. On se plaint d'abord de la hauteur démesurée des taux de taxation : les gros revenus sont frappés jusqu'à 40 pour 100 et davantage, et à l'autre extrémité de l'échelle le sacrifice imposé aux petits revenus fixes, ceux des retraités, des veuves, est excessivement lourd. D'autre part, l'extrême complexité du système cause de graves difficultés au fisc comme au contribuable. La progressivité de tarification, appliquée d'abord aux « supertaxés, » puis aux revenus « gagnés, » l'est dorénavant en outre aux revenus « non gagnés, » elle est générale, comme est aussi par conséquent l'obligation de la déclaration globale : l'évolution radicale de l'*income tax*, commencée en 1907, se termine en pleine guerre. Mais comment cette progressivité des taux se conciliera-t-elle avec la pratique de la retenue « à la source ? » Pour tous les revenus « non gagnés, » le fisc retient l'impôt « à la source »

au taux normal de 5 *shillings* ou 25 pour 100. Les contribuables ayant droit, de par leur chiffre de revenu, à un taux de taxation inférieur, doivent réclamer restitution du trop-perçu en faisant la déclaration de leur revenu global. En 1913, sur 1 100 000 contribuables, il y a eu de ce chef 907 506 réclamations reconnues valables; avec la progressivité partout substituée à l'unité de taux, le nombre va s'en accroître encore, et les restitutions pour trop-perçus atteindront des chiffres énormes. Voici un petit revenu de 131 livres, qui légalement doit 1 livre 13 *shillings* d'impôt; il se verra retenir « à la source » 32 livres 15 *shillings*, et pour rentrer dans la différence que de démarches, de tracas et de temps perdu! Comment sortira-t-on de l'impasse? Ministres et commissions (1) ont toujours déclaré que la retenue « à la source » est la pièce maîtresse de l'appareil, d'où dépend toute sa productivité, et qu'il faut la maintenir intacte à tout prix. Mais entre la retenue « à la source, » qui suppose unité de tarification, et la progressivité nouvellement introduite, on s'aperçoit qu'il y a opposition : les deux pièces du mécanisme, la vieille pièce maîtresse, et le nouveau jeu d'engrenages, se grippent et se coincent. Des mécomptes sont à prévoir dans la marche et le rendement; de l'avis des experts une revision s'impose. On a voulu forcer la vitesse de la machine, il est à craindre qu'on ne force la machine elle-même en quelques-uns de ses organes essentiels.

Jusqu'à ces derniers temps du moins, la productivité de l'*income tax* s'est montrée extraordinaire : 69 millions sterling pour l'exercice 1914-15, 128 pour 1915-16. Au budget de 1916-17 l'*income tax* figure pour près de 195 millions sterling (4 875 millions de francs), sous réserve de mécomptes probables (2). Rappelons qu'en 1912 et 1913 elle ne rapportait qu'à peine 45 millions sterling, et 32 seulement en 1906-07, il y a dix ans! — Inconcevables, vertigineux : tels apparaissent, à nos yeux français, ces chiffres de rendement. Et l'on conçoit qu'ils puissent troubler le jugement de certains esprits peu avertis qui rêvent déjà des flots d'or qu'un pareil Pactole roulerait pour le

(1) Voyez le rapport du *select committee* chargé de l'enquête sur le régime de l'*income tax* en 1906 (notamment le paragraphe 5).

(2) Pendant les trois premiers mois de l'exercice 1916-17 (avril à juin), les recouvremens effectués au titre de l'*income tax* sont restés fort au-dessous des prévisions : ils n'ont atteint que 20 203 000 livres sterling.

profit de notre budget national. Il faut mettre les choses au point, et se méfier des comparaisons qui ne sont pas raisons. Il faut d'abord noter qu'à la différence de notre nouvel impôt sur le revenu, l'*income tax* n'est pas un impôt de superposition; les revenus qu'elle frappe ne sont frappés par aucun autre impôt direct annuel de l'État. Il faut se rappeler ensuite que le revenu total du Royaume-Uni était évalué il y a deux ans par M. Lloyd George à 2 400 millions sterling par an, soit environ le double du revenu annuel des Français, et que cette estimation a été récemment portée à 3 milliards sterling par sir G. Paish, à raison des progrès de la prospérité depuis la guerre. Enfin, il faut observer que la répartition de ce revenu national entre les différentes classes de population est fort différente en Angleterre de ce qu'elle est chez nous. L'Angleterre a proportionnellement beaucoup plus que nous de revenus moyens et surtout de gros revenus. Elle avait, en 1913, environ 1 100 000 revenus de plus de 160 livres (4 000 francs), représentant ensemble 900 millions sterling (22 milliards et demi de francs) ou 40 pour 100 environ du revenu britannique total; or chez nous, M. Ribot estimait en dernier lieu à 310 000 seulement le nombre des revenus passibles du nouvel impôt global, soit de plus de 5 000 francs, et le total de ces revenus à moins de 6 milliards, soit de 20 pour 100 du revenu total de la France (1). Bien que les statistiques ne soient pas exactement rapprochables, on voit assez la différence du classement des revenus en deçà et au delà de la Manche. Elle est plus marquée encore si nous considérons les revenus supérieurs. En 1909, l'Angleterre comptait 11 380 revenus de plus de 5 000 livres (125 000 francs), faisant ensemble un total de 140 millions sterling (3 milliards et demi de francs), soit 7 pour 100 du revenu national britannique alors évalué à 2 milliards sterling; en France, un document officiel ne relevait en 1907 que 3 400 revenus de plus de 100 000 francs, ensemble 572 millions, soit 2 et demi pour 100 du revenu national français estimé alors à 22 milliards et demi (2). La disproportion est évidente, comme aussi cette conclusion que, toutes choses égales d'ailleurs, l'*income tax* appliquée aux

(1) Bernard Mallet, *op. cit.*, p. 435. — Exposé des motifs du projet de loi relatif aux crédits du 3e trimestre 1916.

(2) Bernard Mallet, *op. cit.*, p. 486. — Tableau publié par M. Caillaux, ministre des Finances, en 1907, à l'appui du projet d'impôt sur le revenu.

revenus français ne rapporterait qu'une petite fraction de ce qu'elle rapporte appliquée aux revenus anglais.

D'ailleurs, en Angleterre même, quoique le recours prédominant à l'impôt direct pour charges de guerre soit conforme aux traditions nationales, l'abus de ce puritanisme financier n'est pas accepté sans critiques. On a demandé à l'impôt direct, en 1914-1915, 108 millions sterling (soit 57 pour 100 des recettes fiscales); en 1915-1916, 169 millions (soit 58 pour 100); on lui demande, en 1916-1917, 235 millions (soit 63 pour 100 du produit des impôts, l'*excess profits duty* exclu). C'est là, dit-on, une proportion inadmissible. Il est injuste et dangereux de tendre à ce point les ressorts de la taxation directe, de faire peser une pareille part de charges sur une classe restreinte, — un neuvième de la population, — laquelle fournit du reste son large contingent à l'impôt de consommation. C'est léser la justice fiscale, qui demande l'égalité des sacrifices, selon les capacités de chacun. C'est risquer de détruire, avec le goût et l'aptitude du citoyen à produire ou à économiser, la richesse même sur laquelle repose la taxation, et d'anéantir par l'impôt la matière imposable. On veut surtaxer pour contraindre le pays à épargner? Mais ne sait-on pas qu'un lourd impôt direct est une arme à deux tranchans qui peut, selon le cas, stimuler le sens de l'épargne ou le détruire? Cependant la masse de la population, quitte de l'impôt direct, touchée, mais légèrement, par l'impôt indirect, ne paie pas son dû à la taxation de guerre; et comme d'ailleurs (sauf les efforts faits depuis peu) le salarié anglais, à la différence de ce qui se passe chez nous, ne s'intéresse guère aux emprunts faits par le Trésor, il en résulte que la majorité du pays, investie de la souveraineté politique, ne participe que d'une façon très relative et inadéquate à l'effort financier de l'Angleterre : et cela est mauvais.

Si l'Angleterre se sent assez forte, assez riche, pour se donner le luxe fiscal d'une telle prépondérance de la taxation directe, c'est que, plus saine, plus vigoureuse au point de vue économique, elle souffre probablement moins de ce régime que ne feraient les organismes sociaux à circulation plus lente, plus difficile, plus sclérosée. L'individu y est relativement plus producteur et moins épargnant que les Latins, par exemple, chez qui la proportion de l'épargne des capitaux à la production des capitaux est plus grande; il gagne plus aisément, il a la vie

plus large, plus de marge pour se prémunir et de souplesse pour réagir contre une surtaxation directe qui en tout autre pays serait mortelle. Néanmoins, il n'est pas douteux que le gouvernement eût montré plus de courage et de clairvoyance en évitant de forcer, comme il l'a fait, la disproportion entre l'impôt direct et l'impôt indirect, en s'attachant à élargir les bases de la taxation et à en répartir plus équitablement le poids ; en développant, avec les impôts sur le luxe, les droits de consommation, dont le contre-coup sur les prix eût passé presque inaperçu dans la hausse générale du coût de la vie, et qui, sans grever lourdement les classes pauvres, eussent mieux servi l'intérêt national : la charge de l'impôt eût été moins pesante sur le pays, et plus grande sa productivité comme son élasticité. C'est ce que pense et dit une grande partie de l'opinion ; cela n'empêchera d'ailleurs pas les Anglais de payer sans geindre ni marchander le lourd impôt patriotique, qui menace d'écraser les degrés inférieurs de la classe moyenne, et va sans doute sonner le glas d'une des institutions dont nos voisins sont le plus fiers, l'aristocratie terrienne, déjà si menacée par M. Lloyd George : et ce sera un nouveau sacrifice qu'ils feront, après tant d'autres, aux nécessités de la guerre et de la victoire.

VII

Résumons en deux mots, pour terminer, la situation financière actuelle du Royaume-Uni. Sa dette, au 31 mars 1916, se monte à 2140 millions sterling (dont 368 représentant des avances aux colonies ou aux Alliés), comportant une charge annuelle de 95 millions de livres. Au 31 mars 1917, on compte qu'elle atteindra 3 440 millions sterling (dont 800 attribuables aux avances aux Alliés et aux colonies), entraînant une charge annuelle de 145 millions de livres. Vienne alors la paix : le budget des dépenses comprendra ces 145 millions de la dette, plus les 173 millions de dépenses ordinaires d'avant-guerre, ensemble 318 millions ; or, le budget des recettes s'élève cette année-ci à 509 millions, ou, si l'on en déduit le produit temporaire de l'*excess profits duty*, à 423 millions de ressources normales; restera donc une marge de 105 millions de livres pour parer aux supplémens de dépenses, pensions, indemnités, etc.,

et aux dégrèvemens d'impôts que prévoit d'ores et déjà, avec quelque coquetterie, le chancelier de l'Échiquier, à l'exposé budgétaire duquel nous empruntons ces chiffres. Voilà un bilan dont les résultats, s'ils font l'envie des Alliés de l'Angleterre, pourront faire réfléchir ses ennemis. Elle les a obtenus par un très rude effort de fiscalité comme de crédit, en suivant ses traditions sans recourir à aucun expédient factice; elle n'a emprunté que les sommes qu'elle ne pouvait lever par l'impôt, elle les a empruntées au grand jour et *bona fide*. Ses méthodes claires et loyales s'opposent avec une netteté frappante au système d'artifices financiers de l'Allemagne, qui a jeté sur son déficit, selon le mot de M. Lloyd George, un immense « pont de papier, » en procédant à une mobilisation méthodique de son actif même irréalisable par un emploi intensif du prêt sur gage, avec cette conséquence qu'à l'inflation du crédit s'ajoute celle de la circulation, et que l'effondrement du « pont de papier » est inévitable le jour où on s'apercevra que le gage est sans valeur ou irrécouvrable. Que penser dès lors des fanfaronnades du docteur Helfferich qui, en décembre dernier, présageait déjà « l'ébranlement de la puissance financière anglaise, » et montrait « sur les colonnes dorées qui soutiennent l'empire britannique briller en lettres de feu le *Mané Thécel Pharès* de l'Écriture ? » Ou de cette curieuse conversation tenue naguère par la Télégraphie sans fil entre le même Helfferich et un fort honorable banquier anglais, sir E. Holden, et où Helfferich, répondant plus ou moins mal aux questions que lui posait sir E. Holden « comme un vieux banquier à un confrère, » déclarait pour finir : « Nous, Allemands, pouvons supporter la pauvreté ; mais si jamais l'Angleterre devenait pauvre, cela voudrait dire *finis Britanniæ*. » A quels procédés le vice-chancelier de Guillaume II n'en est-il pas réduit pour « faire l'opinion » en Allemagne ! La vérité est que l'Angleterre a pu jusqu'ici pourvoir aux charges de la guerre, non certes pas seulement sur les impôts, qu'elle a pourtant eu l'énergie d'accroître de deux fois et demi depuis deux ans, mais sur ses disponibilités, sur ses capitaux liquides. Nous n'imiterons pas l'optimisme de sir G. Paish, qui déclarait naguère qu'elle se retrouverait, financièrement, à la fin de la guerre, juste au point où elle était au début, et que sa fortune ne serait pas réduite de façon sensible. Reconnaissons plutôt avec M. Asquith que la dette de guerre

sera un lourd fardeau pour la génération qui vient. Mais il s'en faut que ce fardeau dépasse les forces de la nation : ce n'est pas en vain qu'elle a su, par l'industrie de ses fils, accumuler les colossales ressources que lui ont valu soixante-dix ans de libre-échange, sans parler de l'inépuisable réserve qu'elle s'est ménagée dans son magnifique empire colonial.

Cette puissance financière, ce n'est d'ailleurs pas seulement à sa richesse qu'elle la doit; ce n'est pas non plus, quoi qu'en disent les socialistes français, à tel ou tel système d'impôts plus ou moins productif, plus ou moins discuté. Elle la doit aussi, et surtout, à son passé, à ses mœurs et ses traditions financières. On l'a dit, cette guerre est le *test*, la pierre de touche des finances passées de chaque pays, et « la puissance économique et financière qu'a développée chaque belligérant, témoigne non seulement de sa force ou de sa faiblesse, mais de la valeur, — bonne ou mauvaise, — de sa politique antérieure au point de vue financier et économique. » Les traditions financières de l'Angleterre? Au Parlement comme au gouvernement, malgré les fautes commises, un fond solide de prudence et de rigueur, une haute conception de la responsabilité des dirigeans; les finances placées au-dessus des partis, traitées au grand jour, avec compétence et gravité, grâce à un esprit public qui n'admet ni qu'on les voile par des expédiens, ni qu'on les compromette par des aventures; le chancelier de l'Échiquier muni d'une autorité supérieure, avec pouvoirs spéciaux contre l'incurie et le gaspillage administratifs; les Chambres privées du droit de proposer des dépenses (sauf procédure spéciale et rare) et des impôts nouveaux; un minimum de crédits additionnels, les excédens de recettes faisant règle, l'équilibre budgétaire assuré : voilà l'exemple qui devrait inspirer en une heure difficile ceux que le peuple de France a chargés de ses intérêts, voilà le secret de la force financière de l'Angleterre.

Disons enfin que, de cette force prééminente, l'Angleterre n'a pas manqué de faire bénéficier ses alliés; elle l'a jetée généreusement dans la balance, non seulement en faisant, comme nous l'avons dit, de grosses avances à plusieurs États amis, en ouvrant le marché de Londres à leurs besoins, mais encore en leur prêtant son concours pour faciliter leurs règlemens extérieurs. L'alliance financière n'a pas été plus que l'alliance militaire un vain mot. Nos voisins sont portés parfois à faire

sonner un peu haut le service rendu, tandis que chez nous on n'apprécie pas toujours à leur valeur les sacrifices faits par l'Angleterre, les bienfaits du concours qu'elle nous donne. Et cela est regrettable. Sans doute, si la guerre est pour une part une question d'argent, elle n'est pas seulement une question d'argent ; ce n'est pas l'argent qui vaincra, mais le soldat ; ce n'est pas la valeur financière, mais bien la valeur militaire. L'Empire romain, dans toute sa richesse, a été vaincu et dépecé par les barbares. Inversement, une nation qui joue sa vie ne se rendra pas au seul épuisement financier ; l'argent, dit-on, se trouve toujours, et c'est encore un des points sur lesquels les prophètes d'avant-guerre ont vu faillir leurs pronostics, faute d'avoir évalué à son niveau, financièrement parlant, le facteur patriotique. Pourtant, il serait très téméraire de mésestimer le poids de la puissance financière dans la guerre actuelle : aux pays qui ont pour eux le droit, et la liberté des mers, elle ouvre, avec les ressources illimitées du monde, tous les élémens matériels de la victoire. Soyons donc en toute équité reconnaissans à l'Angleterre de l'aide qu'elle prête aux Alliés. Rendons justice aux efforts et aux sacrifices qu'elle s'est imposés, à l'esprit de loyale solidarité avec lequel elle a engagé dans la lutte toutes ses forces financières, à cette indomptable ténacité qu'elle apporte à l'action commune et qui fait que, sans imiter l'Allemagne où l'on crie *Gott strafe England*, froidement, résolument, comme elle a consacré près d'un milliard de livres aux guerres napoléoniennes, elle est décidée à en sacrifier cinq ou dix, s'il le faut, pour abattre le militarisme teuton.

L. Paul-Dubois.

REVUE DRAMATIQUE

LA COURSE DU FLAMBEAU à la Comédie-Française.

La Comédie-Française vient d'inscrire à son répertoire *la Course du Flambeau*. Elle le devait. L'œuvre maîtresse du théâtre de Paul Hervieu est aussi bien une des maîtresses œuvres du théâtre moderne. Après quinze ans, elle est consacrée, sinon par le succès de représentation, du moins par l'admiration des connaisseurs. Dure, âpre, douloureuse, elle fait songer moins au *Demi-Monde* et au *Gendre de Monsieur Poirier* qu'aux *Corbeaux;* mais, comme *les Corbeaux*, comme *le Gendre de Monsieur Poirier*, comme *le Demi-Monde*, c'est le spécimen accompli d'un genre. Le théâtre pessimiste a trouvé dans cette pièce cruelle sa plus complète expression. Désormais, on la jouera plus ou moins souvent, on la goûtera plus ou moins suivant l'époque et les tendances du moment, on en aimera, on en détestera l'esprit, on en critiquera certains rôles et certaines scènes ; mais l'œuvre dans son ensemble restera incontestée, comme un monument durable et qui fait partie de l'histoire de notre théâtre.

On l'a définie : une tragédie moderne. C'est, en effet, une tragédie antique dans un décor moderne de bourgeoisie française. Ce qui caractérisait la tragédie chez les Grecs, c'était essentiellement l'action du Destin. La Fatalité planait invisible au-dessus des personnages qu'elle acheminait, à leur insu et malgré eux, vers des fins inéluctables. Elle est aussi bien présente dans ce drame du xxe siècle, où l'auteur a voulu que la comparaison avec les coureurs des lampadophories mît un parfum d'antiquité. C'est elle qui fait de Sabine Revel une parricide, comme jadis elle avait armé contre un père le bras d'Œdipe.

Et, d'autre part, la peinture de nos mœurs d'aujourd'hui, ou déjà d'hier, est ici criante de vérité et d'intimité. On reconnaît à mille détails nos intérieurs de moyenne bourgeoisie : une aisance toujours guettée par les mauvaises spéculations ou les mauvaises affaires ; des habitudes d'élégance, une délicatesse de sensibilité, qui accusent un long passé d'affinement ; une manière de vivre en famille et d'aimer ses enfans qui est spécialement la manière française. Car il est bien entendu que nous n'avons pas le monopole de l'esprit familial et de l'amour maternel et paternel. Mais, tandis qu'ailleurs on pousse volontiers les enfans hors du nid, quand ils peuvent voler par eux-mêmes, nous aimons, nous, à les garder près de nous, dans la tiédeur du nid, sous une aile que nous voudrions toujours protectrice. Nous vivons les uns avec les autres, et même un peu les uns sur les autres. C'est ainsi que le toit de Mme Fontenais abrite trois générations ; et quand on va dans l'Engadine pour la santé de la petite fille, cette bonne dame n'admet pas qu'on parte en voyage sans emmener la grand'mère.

La Course du Flambeau unit donc bien les deux traits de la définition sous laquelle on a coutume de la ranger. Toutefois, et pour serrer les choses de plus près, j'y verrais plutôt encore un drame philosophique. Paul Hervieu n'était pas seulement le moraliste qui peint les mœurs et qui analyse les âmes : ce romancier mondain, ce maître des élégances au théâtre avait de plus ce tour d'esprit spécial qui consiste à remonter aux causes, à dépasser le phénomène et l'accident pour s'élever jusqu'à la loi. Pessimiste, il l'était non pas seulement par tempérament et par humeur, mais par système et par raison démonstrative. Les regards qu'il promenait autour de lui, de son œil bleu d'acier, c'était pour recueillir des preuves à l'appui de son système. Chacun de ses livres était une application et une illustration d'une idée générale. Cela était plus visible encore dans ses pièces de théâtre, souvent disposées et conduites à la manière d'une argumentation. De là vient un certain air abstrait partout répandu dans *la Course du Flambeau*, une raideur qu'ont les personnages dans leur attitude et dans leurs gestes, un je ne sais quoi de mécanique dans leur façon de se mouvoir plutôt encore que d'agir. Mais de là aussi la largeur d'une œuvre qui dépasse de beaucoup l'étude d'un cas particulier. Tandis que le théâtre a coutume de s'attaquer aux vices du temps ou de poursuivre la réforme d'un article du code civil, la loi dont il s'agit dans cette pièce est de celles qui ne sont point inscrites dans les codes, étant

gravées dans les cœurs. Et de là enfin la cruauté de cet art. A maintes reprises, elle nous paraît, cette cruauté, voulue, gratuite étrangère à toute vraisemblance. On réclame, on se révolte, on ne veut pas que les plus égoïstes des enfans soient égoïstes à ce point : ils le font exprès, ils font du luxe, ce sont des monstres... C'est mal comprendre de tels personnages : au lieu d'êtres d'exception, il faut voir en eux des types. Ils sont peints à grands traits, dans les grandes lignes; plutôt qu'individuels, ils sont schématiques, ou, comme disent les peintres, stylisés. Leur visage n'est que le masque de l'espèce. Leur morale est la morale de l'espèce, qui ignore notre morale et poursuit son but sans entendre nos cris et nos plaintes, impitoyablement.

La question d'ordre philosophique posée dans la pièce est celle-ci : est-il vrai que l'affection aille des parens aux enfans, non des enfans aux parens, et que, pareille à l'eau qui coule, elle ne remonte pas à sa source? L'universitaire Maravon l'affirme, à grand renfort de comparaisons et de citations, avec tout le pédantisme qui sied à nous autres vieux professeurs. D'après lui, les générations, comme les coureurs antiques, passent le flambeau à celle qui vient et ne se retournent pas vers celles qui les ont précédées. Quant aux quelques traits de piété filiale qu'on pourrait alléguer, autant vaut n'en rien dire... A ces affirmations tranchantes, à cette argumentation livresque Sabine Revel répond par un exemple, vivant et tout proche : le sien. Elle aime sa fille, Marie-Jeanne : cela l'empêche-t-il d'être pour sa mère, Mme Fontenais, une fille vraiment excellente? Quelle absurdité d'imaginer un antagonisme entre deux sortes d'affections si bien faites pour se compléter!... Ce personnage de Sabine Revel est composé tout exprès, et avec infiniment d'art, en vue de la démonstration projetée. Il s'agit, en effet, de mettre en présence et en conflit, dans un même cœur, l'amour maternel et l'amour filial, sans qu'aucun autre sentiment soit venu troubler ces deux grandes passions demeurées en quelque sorte à l'état pur. Or Sabine Revel n'a pas été éloignée de sa mère par l'amour d'un mari qui l'aurait vraiment possédée et faite sienne. Ce mari semble avoir été un assez pauvre homme, dont il fallait sans cesse réparer les coûteuses bévues et qui n'a réellement agi en bon père de famille que le jour où il a disparu. Sabine Revel a été très peu épouse : sa mère, sa fille, voilà les deux seules affections de sa vie... C'est donc elle que Paul Hervieu va choisir pour faire sur elle l'expérience dont il nous convie à être les spectateurs. C'est elle qui devra nous prouver le bien fondé de la thèse que, tout à l'heure,

elle a si vivement contredite. L'auteur qui, suivant l'admirable précepte de Dumas fils, a déjà le mouvement et le mot de la fin, lui a dit : « Tu te crois une fille modèle; eh bien! pour sauver ta fille, tu tueras ta mère. » C'est à ce dénouement qu'il faut graduellement nous conduire. Et ce sera ce qu'il fallait démontrer.

Une occasion se présente pour Sabine de refaire sa vie. Le richissime Américain Stangy lui offre de l'épouser. Disons tout de suite, dès la première rencontre, que ce rôle de Stangy n'est pas seulement l'un des moins bons de la pièce : il est autre chose et pis que cela, étant factice et conventionnel. Il datera, il date déjà dans cette pièce faite pour durer. Il représente l'Américain tel que le théâtre avait coutume de nous le montrer, dans les années qui ont précédé la guerre, pour le plus grand ébahissement du public français. A l'Américain toutes les hardiesses, l'énergie, l'initiative, la volonté; au Français la veulerie, la timidité, toutes les déliquescences. Rappelez-vous, dans *l'Étrangère*, M. Clarkson, Américain, en face du duc de Septmonts, Français! Stangy a été confectionné au même rayon; et, tout d'abord, l'auteur lui a ménagé une entrée sensationnelle : nous sommes prévenus que ce M. Stangy, tel que nous le voyons en habit noir avec une fleur à sa boutonnière, va du salon de Sabine partir pour la Louisiane, directement, sans rentrer chez lui. N'êtes-vous pas suffoqués de tant d'audace? Aller en habit à la gare et changer de vêtement en *sleeping*, cela, en 1901, semblait un de ces prodiges de vie intense dont on n'est capable que dans le Nouveau Monde. Tant il est vrai que nous nous tenions alors en petite estime! Aujourd'hui, nous ne mésestimons personne : du moins avons-nous changé d'opinion sur nous-mêmes, et l'envie nous est-elle passée d'aller chercher hors de chez nous des professeurs d'énergie et de fierté. Ce Stangy qui a résolu de prendre femme dans le quart d'heure qui précède le départ du paquebot, est fort ridicule. Il ne le sera guère moins quand, revenu au dernier acte en *deus ex machinâ*, il larmoiera sur la mort de son petit enfant. Non, ce n'est pas un bon rôle. Toujours est-il qu'en refusant d'épouser le richissime Stangy, Sabine Revel s'est sacrifiée, et sacrifiée pour sa fille. On me dit : « Cette femme est absurde : quel tort faisait-elle à sa fille? » Elle s'imaginait lui en faire un, et cela suffit. Scrupule peut-être imaginaire, c'est à ce scrupule qu'elle a sacrifié son propre intérêt, et c'est sa manière de comprendre l'amour maternel... A cette minute précise, avec une ponctualité de mécanisme bien remonté, se produit cet événement foudroyant et dérisoire : Marie-Jeanne épouse le

jeune Maravon! Sabine a fait un sacrifice inutile, plus qu'inutile : comptez sur sa charmante fille pour le lui reprocher quelque jour ! Et il en sera ainsi tout du long de la pièce : suivant une sorte de rythme, chaque acte de dévouement auquel s'ingénie l'inventive Sabine déclenche, de la part de ses enfans, un acte d'indifférence, une marque d'égoïsme. C'est réglé. De déceptions en humiliations, c'est le supplice d'une mère. De scène en scène, on se demande : « Qu'est-ce qui va encore arriver à cette malheureuse ? » Il lui arrivera chaque fois ce qui pouvait arriver de plus atroce. Elle est en bonnes mains : les tenailles d'Hervieu ne lâchent pas leur proie.

C'est à propos du jeune ménage que le conflit éclate entre Sabine et sa mère. Si le rôle de Stangy est toute convention, inversement celui de Mme Fontenais est la vérité toute pure et la vie elle-même. Ce personnage de vieille bourgeoise est l'un des mieux observés qu'il y ait au théâtre. Qui que vous soyez, il est impossible que vous n'ayez pas rencontré sur votre chemin quelque Mme Fontenais. Elle et son mari, lui par son travail, elle par son économie, ont amassé une petite fortune. Cette fortune est en bonnes valeurs enfermées dans le secrétaire de la chambre à coucher. Ces titres représentent la dignité de l'intérieur, le genre de vie et le train de maison indispensables à des gens qui occupent un certain rang. Ils constituent l'avoir de la famille, le bien commun dont celle même qui a si patiemment contribué à le créer ne se considère que comme une sorte de dépositaire. Plutôt que de les aliéner, elle mourrait de faim à côté d'eux. Elle en a vu une partie déjà disparaître dans les mauvaises spéculations d'un gendre. Elle sait ce que sont ces gouffres creusés par l'imprudence et l'incapacité : des fortunes s'y engloutiraient, et elle n'a qu'un peu d'aisance. Le lamentable Didier Maravon peut menacer de se tuer : elle connaît ces menaces non suivies d'effet qui ne sont qu'un macabre chantage. Les déclamations ne la touchent pas, ni les jérémiades et les crises de nerfs de sa petite-fille, ni même la douleur si profonde, si humaine, si émouvante de Sabine. Elle a passé l'âge où l'on s'émeut. Elle s'est desséchée au moral comme au physique... Il fallait voir, jadis, au Vaudeville, dans sa robe puce, Mme Daynes-Grassot, ridée, ratatinée, fermée et têtue. Il suffisait de la voir, et le rôle se passait d'autre commentaire.

Cet argent, dont elle a besoin pour ses enfans, et qu'elle n'a pu obtenir par prière, Sabine va le voler. C'est ici ce tragique récit du troisième acte, d'une horreur presque shakspearienne. Sabine s'est introduite la nuit dans la chambre de sa mère, elle ouvre le secrétaire,

elle dérobe les titres. Encore cette première partie du récit n'est-elle pas la plus poignante : ce n'est rien auprès de la minute silencieuse où l'agent de change ayant, à un détail de signature, découvert le faux commis par Sabine, la malheureuse se trouve soudain devant lui dans l'attitude d'une voleuse et d'une faussaire. Hervieu affectionnait ces atroces tête-à-tête; son art de tortionnaire moral se complaisait à ces dialogues muets, où soudain se révèle toute la misère, toute la criminelle folie des hommes. Cette scène fait pendant à celle de *Peints par eux-mêmes*, où Vanoche implore du vieux docteur qu'il la fasse avorter. Tout l'enfer tient entre deux regards qui se pénètrent jusqu'à l'âme... N'ayant réussi ni par le vol, ni par le faux, Sabine ne peut plus attendre cet argent que de la mort de sa mère. Quelle part de responsabilité aura-t-elle dans la mort de cette pauvre femme, au cœur usé, qu'achève le climat des altitudes ? L'auteur l'a laissé dans le vague. Il reste que si Sabine s'est opposée d'abord au départ de sa mère, finalement elle y a consenti. En pareil cas, c'est plus qu'il n'en faut pour avoir commis le crime. Ici surtout on se récrie : « Cette fois, c'en est trop. Passe le vol, mais non l'assassinat. Une Sabine Revel ne tue pas sa mère : quelque chose l'arrête au bord du crime. » Tel est, au contraire, le sens d'une œuvre, qu'il ne faut pas juger à la mesure des œuvres de demi-teinte et d'un tragique modéré : Paul Hervieu a voulu pousser l'étude jusqu'au bout, jusqu'au point où la passion se change en manie et aboutit au crime. Sabine est une maniaque de l'amour maternel, une maniaque qui s'ignorait et dont peu à peu, sous la pression des circonstances, la manie croît et s'exaspère jusqu'au crime. Le Père Goriot, en se dépouillant pour ses filles, ne volait que lui-même, et il n'assassinait personne. Mais quand on vient de lire ou d'écouter Paul Hervieu, on trouve que Balzac voyait l'humanité en beau et la vie en rose.

Le rôle de Sabine avait été créé par Mme Réjane : elle y avait mis toute sa fougue, toute son ardeur passionnée. Mme Bartet le joue très différemment, et c'est une bonne fortune pour l'art qu'un même personnage reçoive deux interprétations qui en font saillir des aspects si divers. Mme Bartet en montre surtout les délicatesses et les nuances; elle y est surtout douloureuse, nous donnant, de la façon la plus aiguë, l'impression du désarroi où se débat une malheureuse femme aux prises avec des difficultés inextricables. Elle a dit le récit du troisième acte en grande tragédienne.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA CONVERSION DE M. H. G. WELLS

M. Britling sees it through, par H. G. Wells, un vol. in-18, Londres, librairie Cassell, 1916.

M. Wells est peut-être, parmi tous les conteurs étrangers d'à présent, celui dont le nom nous est le plus familier, et réveille en nous les meilleurs souvenirs : mais il faut bien avouer que sa production nouvelle, depuis déjà une quinzaine d'années, avait beaucoup perdu de son attrait pour nous, — à tel point que les traducteurs ordinaires de l'éminent écrivain anglais semblaient même s'être un peu lassés de nous la soumettre. Pour dire la chose d'un seul mot, cet homme dont l'invention, plus ou moins « scientifique, » nous avait autrefois frappés et divertis merveilleusement, nous était devenu tout à fait ennuyeux. Affilié au socialisme le plus « orthodoxe, » il s'était avisé de prendre terriblement au sérieux des sujets qui, naguère, lui avaient surtout servi de prétextes ou de points de départ pour la libre expansion de sa fantaisie : sans compter qu'à ces sujets il en avait ajouté ou substitué maints autres, qui, ceux-là, se trouvaient fatalement hors d'état de nous intéresser. *Anticipations*, — *Une Utopie moderne*, — *Que va-t-il arriver?* c'est ainsi que s'étaient appelés maintenant quelques-uns des massifs et copieux « traités » lancés à notre tête, avec une gravité imperturbable, par l'ancien créateur des charmantes figures du cycliste-amateur M. Hopdriver ou de l'Ange forcé, par accident, à prendre pension chez un humble pasteur de village anglais. Ou bien lorsque, parfois, l'austère prophète communiste

avait encore daigné s'employer à nous offrir des romans, — en d'épais volumes trop manifestement improvisés, et presque toujours dépourvus d'émotion vivante aussi bien que d'action, — toujours il y avait eu pour unique objet d'opposer à la peinture des mœurs anglaises de son temps le développement dogmatique de quelqu'une des « utopies » sociales apprises par lui à l'école de Karl Marx. De manière qu'il nous avait fallu, comme je l'ai dit, renoncer à le suivre, et qu'il n'y avait pas jusqu'à ses compatriotes eux-mêmes qui, tout en respectant l'évidente ferveur de ses convictions, n'eussent commencé à lui préférer, pour leur agrément personnel, le socialisme plus folâtre de son confrère et rival M. Bernard Shaw, — autant du moins qu'on peut revêtir du nom de « socialisme » une doctrine ne consistant qu'à soutenir d'emblée, sur tous les sujets, le contre-pied absolu de toute notion admise unanimement, d'âge en âge, par la raison ou l'expérience humaines.

Voilà donc où en était M. Wells lorsque, sous le choc imprévu et violent de la guerre, une espèce de « conversion » s'est opérée en lui, dont aussitôt les effets se sont traduits à nous dans une nombreuse série d'articles et de livres. Dès l'abord, l'ex-apôtre socialiste du *Monde affranchi* nous a fait voir une attitude entièrement différente de celle que venait d'adopter le « compagnon » Bernard Shaw; et de jour en jour, ensuite, tandis que son coreligionnaire de la veille continuait assez lourdement à railler l'élan patriotique de la nation anglaise, — raffermi sans doute encore dans son goût naturel de contradiction par le souvenir du succès enthousiaste de ses plaisanteries dramatiques sur les scènes allemandes, et de leur échec obstiné à Paris, — nous avons entendu s'élever la voix éloquente de M. Wells à la louange de l'admirable effort guerrier de son peuple, comme aussi à la louange de notre héroïque résistance française et de celle même de ces soldats de Broussiloff et d'Alexeïef en présence desquels l'auteur de l'*Utopie moderne* ne s'est pas fait scrupule de reconnaître, généreusement, combien il se repentait de s'être jadis laissé aveugler (par une propagande d'origine « tudesque ») au point de tenir leur race tout entière pour une immense horde d'Asiatiques barbares, foncièrement incapables de la moindre « culture. » Nulle trace dorénavant, dans ces pages enflammées de patriotisme, des faciles paradoxes pacifistes, internationalistes, ou républicains, dont la répétition trop constante avait fini par nous agacer sous la plume d'un écrivain accoutumé, naguère, à concevoir les choses d'une façon à la fois plus aimable et plus originale. Nous sentions avec plaisir que,

de nouveau, le cœur et l'esprit de M. Wells se trouvaient d'accord avec les nôtres, au lieu de tâcher vainement à nous corriger de prétendues « erreurs » enracinées chez nous par des siècles de traditions publiques ou privées. Et voici, à présent, que l'heureuse « conversion » dont nous étions ainsi témoins depuis plus de deux ans, voici qu'elle nous est racontée et expliquée dans une sorte de « confession » autobiographique destinée, selon toute apparence, à prendre place parmi les œuvres les plus durables de son auteur, — avec un caractère d'intimité personnelle qui suffirait déjà, à lui seul, pour nous la rendre plus précieuse et plus proche que toute une longue suite de récits antérieurs où la trame ténue de l'intrigue romanesque risquait, à chaque instant, de se perdre sous le déploiement fastidieux d'un plaidoyer ou d'un réquisitoire « sociologiques ! »

Non pas, cependant, que l'émouvante « confession » nouvelle de M. Wells ait encore réussi à se délivrer de certains défauts littéraires qui nous avaient pour ainsi dire complètement fermé l'accès de cette douzaine, au moins, de gros « romans à thèse » de l'écrivain anglais ! Elle garde, en particulier, le défaut d'être constamment encombrée d'une foule de menus incidens inutiles, ou plutôt qui contribuent peut-être à nous faire mieux connaître la physionomie corporelle ou morale des personnages du roman, mais en procédant à cette espèce de « synthèse » pittoresque ou psychologique d'une allure beaucoup trop lente pour notre goût français. Aussi bien ai-je l'idée que cette lenteur même de la marche du récit a pour cause principale la hâte excessive du narrateur, qui, suivant le mot célèbre, n'a pas trouvé « le temps de faire court, » — tandis qu'un peu plus de réflexion et de soin lui aurait permis de condenser en quelques traits essentiels l'image non seulement de « comparses, » mais jusqu'à celle de l'unique héros de son livre. Et pareillement il est fâcheux que, dans ce livre comme dans les précédens, M. Wells ait trop volontiers transporté ses habitudes de journaliste et de « pamphlétaire, » sans se méfier du dommage qui ne pouvait manquer de résulter, par exemple, pour nous, ses lecteurs étrangers, ou même pour ses lecteurs anglais à venir, de l'emploi incessant d'allusions à des « actualités » promptement oubliées. Je n'ignore pas qu'un « roman de guerre » est bien forcé de mentionner maints événemens militaires ou politiques de ces années passées, sauf pour nous à devoir nous réenquérir de ceux d'entre eux dont le souvenir nous aurait échappé. Mais, au-dessous de ces événemens importans, il y en a des milliers d'autres, moins considérables, qu'il siérait de laisser aux journaux de leur date,

sous peine de restreindre irréparablement la portée de l'œuvre romanesque où l'on s'aviserait de les introduire. C'est ainsi que dès maintenant, j'en suis sûr, un bon nombre de compatriotes de M. Wells seront embarrassés de saisir pleinement l'intérêt de plus d'un chapitre de son dernier livre où ils verront les personnages occupés à discuter telle petite crise intérieure du ministère anglais, tel projet de loi voté par les Communes à la veille ou au lendemain du début de la guerre. Et que l'on pense à l'effort de mémoire qu'exigeront des chapitres comme ceux-là lorsque, l'année prochaine, d'autres lecteurs anglais désireront connaître l'histoire du retour décisif de M. H. G. Wells aux sentimens profonds, immortels, de sa race !

Mais il faut que je me hâte d'arriver moi-même à l'histoire de ce retour, — telle que nous l'a présentée M. Wells sous le voile transparent d'une fiction d'ailleurs infiniment simple. Car, pour simple et « ordinaire » que soit, en effet, l'aventure qui constitue la « fable » du roman, encore dois-je avant tout déclarer que ni cette aventure, ni sans doute l'homme de lettres anglais qui en est le héros ne peuvent être regardés expressément comme « autobiographiques. » Le portrait de M. Britling, — autant du moins que j'en puis juger, — est loin de répondre exactement à la personne de son peintre ; et je ne crois pas non plus que la « conversion » de ce dernier ait eu pour motif principal, comme celle du modèle qu'il vient de nous peindre, la mort d'un jeune fils tombé vaillamment dans les plaines de Flandre. Mais, avec tout cela, rien ne nous empêche d'admettre que M. Wells ait redit pour son compte la touchante parole prêtée par lui à son M. Britling, dans l'épilogue de son roman : « Ce sont nos fils qui nous ont appris Dieu ! » Et qu'importent, en vérité, les différences extérieures qui se font voir à nous entre les deux figures du modèle et du peintre, lorsque à chacune des pages nous les sentons, toutes deux, frémissantes de la même fièvre d'angoisse et d'orgueil et de noble espérance patriotiques, lorsque de proche en proche nous assistons, dans l'âme délicieusement subtile et naïve de M. Britling, aux étapes quotidiennes de la même « conversion » que nous ont révélée par ailleurs, depuis deux ans, les articles, les brochures, ou les livres de M. Wells !

Encore cette ressemblance même ne va-t-elle pas sans quelques réserves ; et l'on ne saurait douter, par exemple, de l'intention tout « objective » de M. Wells lorsqu'il nous fait assister à la première de ces étapes de la « conversion » de son M. Britling. Car celui-ci a beau

être marié, et aimer beaucoup sa femme, et adorer ses enfans : il ne s'en croit pas moins tenu, au moment où va commencer la guerre, d'avoir, en vrai « artiste, » son petit « roman. » Il s'est créé un commerce familier de visites et de lettres avec une jeune veuve demeurant à quelques « milles » de son village, à lui ; et depuis déjà plusieurs semaines son amie l'a profondément ému et troublé en lui parlant de l'ardeur passionnée avec laquelle un riche fonctionnaire, appelé Olivier, la presse de lui réserver l'entière possession de son cœur. Mais voici que, le matin du 1er août, M. Britling, qui s'était mis en route pour aller voir Mme Harrowdean, lit dans son journal l'imminence dorénavant inévitable d'un conflit européen où, probablement, l'Angleterre devra prendre part ! Il persiste, quelques instans encore, à diriger vivement son automobile vers le village qu'habite son amie, et puis, par degrés, il ralentit sa course, et soudain il s'arrête, comme saisi d'un scrupule.

— Olivier..., murmura-t-il, tout en s'efforçant d'imposer demi-tour à sa machine.

Après quoi il se tut, pour n'achever sa phrase qu'après avoir heureusement franchi un tournant un peu raide.

— Olivier n'a qu'à l'épouser !

Et puis encore, à une cinquantaine de mètres plus loin, et cette fois d'un ton presque scandalisé :

— Au fait, il y a longtemps qu'elle aurait dû se marier avec lui !

Désormais Mme Harrowdean cessera d'exister pour M. Britling ; et tout au plus l'ex-amoureux s'étonnera-t-il de constater le peu d'empressement de M. Olivier à profiter de la liberté qui vient ainsi d'être rendue à la jeune veuve. Quant à lui, M. Britling, « son cœur n'aura plus guère de place, tout ce jour-là, que pour un tendre et fervent amour de l'Angleterre. » Peu s'en faut même qu'il en vienne à désirer expressément la participation de son pays à cette guerre qui, jusqu'alors, lui a paru tout ensemble un crime monstrueux et le pire des maux. « Nous combattrons, et la victoire nous sera difficile. Mais comme ce sera bon pour nous, avec notre nature trop confiante en soi-même, que nous n'obtenions pas une victoire trop facile ! Et, en tout cas, cette victoire, il faut que nous l'ayons, — ou que nous périssions ! »

Le lendemain, les journaux annoncent la fermeture provisoire des banques, et l'épicier du village prévoit la possibilité d'une prochaine interruption dans l'arrivage des vivres. Mais M. Britling découvre avec surprise que ni la perspective du manque de bien-être, ni même

celle de la perte plus ou moins complète de ses revenus n'ont plus désormais de quoi l'effrayer ; et le voilà qui, selon sa coutume, se met à ratiociner sur ce thème nouveau ! « Avec toutes mes écritures, jamais jusqu'ici je n'ai eu l'impression de vivre. Tandis que maintenant je sens tout d'un coup que, moi-même et les autres, nous avons commencé une vie très intense... L'échelle des choses s'est brusquement renversée. Il ne nous importe plus aucunement que nous soyons ruinés, ni qu'il nous faille nous réduire à ne manger que des pommes de terre, et nous endetter pour payer notre terme. Tout cela, qui aurait été d'une importance capitale la semaine passée, est devenu aujourd'hui tout à fait insignifiant. Ce qui importe et qui est réel, c'est, pour nous, la conscience de nous trouver en face de la plus grande catastrophe et des plus grands espoirs de l'histoire entière de notre nation ! »

Et aussi M. Britling est-il prêt à se fâcher de la tendance générale de ses compatriotes à ne voir d'abord, dans la guerre, « qu'une énorme farce, » — sans vouloir s'avouer que lui-même ne parvient pas à la prendre tout à fait au sérieux.

« L'esprit anglais se refusait obstinément à rien reconnaître de puissant ni d'effrayant dans l'agression allemande, ou bien encore à considérer l'Empereur allemand et son fils aîné comme autre chose que des figures simplement comiques. Du premier au dernier, tous les compatriotes de M. Britling s'accordaient à ne concevoir l'ennemi que comme un personnage stupide et grotesque, avec de gros yeux saillans et l'allure empruntée d'un croquemitaine... Et, pendant toutes les premières journées de la guerre, cette tendance unanime du peuple anglais se manifestait, dans la maison de M. Britling, tantôt sous la forme d'une allusion accidentelle, ou tantôt sous la forme d'une plaisanterie longuement prolongée. Les deux petits garçons avaient découvert le « pas de parade, » et cet exercice remplissait leurs âmes enfantines d'un étonnement mêlé de plaisir. Que des êtres humains se pliassent à la pratique de ce pas ridicule, cela leur semblait d'une drôlerie à peine croyable. Et bientôt la maison entière s'était laissé entraîner à l'imitation du « pas de parade. » Tour à tour la jeune femme du secrétaire et sa sœur, le secrétaire lui-même et le fils aîné de M. Britling avaient été enrôlés par les deux gamins. Tous les six marchaient de long en large, sur la pelouse, en se tordant de rire à chaque enjambée.

« — Par file à gauche ! criait Hugues Britling.

« — Les orteils plus en dehors ! commandait M. Britling.

« — Attention aux Zeppelins, et bombez la poitrine ! — reprenait le jeune Hugues. — N'oublions pas que la consigne est d'être raides comme des soldats de bois !

« Mme Britling trouvait le spectacle si amusant qu'elle courut chercher son appareil photographique, et prit un « instantané » du bataillon improvisé. L'épreuve qu'elle obtint fut des mieux réussies ; M. Britling la retrouva, une année plus tard, parmi ses papiers, encore tout imprégnée de gaîté printanière... »

Mais à la différence d'un très grand nombre de ses compatriotes, dont il nous apprend lui-même qu'ils allaient rester encore pendant de longs mois dans cette disposition étrangement « détachée, » M. Britling n'a point tardé à saisir tout ce que comportait de sérieux et de grave une immense guerre d'un genre aussi nouveau. La retraite des armées alliées jusqu'à la Marne et à l'Oise, l'arrivée soudaine des Allemands aux portes de Paris, l'alarme trop visible des pouvoirs publics, comment tout cela ne l'aurait-il pas réveillé, — au moins pour quelque temps, — de son rêve optimiste des premières semaines ? « C'est notre nation tout entière qui dormait, s'écrie-t-il, avec ses habitudes invétérées d'indolence matérielle et morale ! Au fond de nos esprits, jusqu'à ces terribles révélations d'aujourd'hui, nous comptions que la France se chargerait de faire, toute seule, le gros de l'ouvrage sur le Continent, tandis que nous n'aurions qu'à nous occuper de la mer. Oui, voilà ce que nous pensions, dans la faible mesure où nous prenions la peine de penser quelque chose ! Et maintenant, voici que, peut-être, nous devrons combattre pour sauver la France elle-même, sur les ruines de Paris ! Ah ! nous aurons à payer bien cher la façon dont nous nous sommes complu, les uns dans la recherche d'un misérable profit personnel, et d'autres, comme moi, dans de vaines abstractions, alors qu'il n'y a pas un d'entre nous qui n'aurait dû s'occuper uniquement de travailler à l'œuvre nationale ! »

Sur quoi voici désormais M. Britling et tout son entourage s'efforçant de travailler à « l'œuvre nationale ! » Trop âgé pour y participer d'une manière plus active, M. Britling lui-même, fièrement pourvu d'un large « brassard, » se prodigue en articles et en conférences « de guerre ; » et l'on entend bien que Mme Britling, de son côté, ne cesse pas de combler de cadeaux et de bonnes paroles, — faute de pouvoir les servir plus efficacement, — les blessés recueillis dans les châteaux voisins.

Puis c'est le secrétaire de M. Britling qui lui annonce son projet

de devenir soldat; et son « patron » l'approuve, tout heureux de le voir se dévouer pour « l'œuvre nationale, » et accepte volontiers la perspective du léger surcroît de besogne qui va naître pour lui de ce départ du jeune héros. Mais quand ensuite, à l'exemple du secrétaire, le fils aîné de M. Britling, — son cher Hugues, qu'il a eu d'une première femme tendrement aimée, — lui déclare qu'il va revêtir l'uniforme *khaki*, un éclair de révolte douloureuse traverse le cœur du zélé patriote. Certes, M. Britling est décidément « réveillé, » et convaincu de l'obligation pour tous les Anglais de collaborer à « l'œuvre nationale ; » mais, tout de même, il ne s'était pas imaginé que le « sérieux » de la situation s'étendrait jusque là! Tout au plus se rassure-t-il en songeant que, sans faute, la guerre finira avant que son Hugues soit prêt pour la tranchée.

Et des semaines s'écoulent, pendant lesquelles une vague « somnolence » se répand, de nouveau, sur la maison de M. Britling. Cette fois, le réveil se produit sous le coup de la stupeur apportée à l'ex-apologiste de la « culture » allemande par la révélation d'une affreuse série d' « atrocités. » Appuyées sur un appareil imposant de témoignages, ce sont d'effrayantes histoires « de vieillards, de femmes, et d'enfans fusillés au bord des routes, de blessés que l'ennemi a férocement achevés à la baïonnette ou qu'il a brûlés vifs, d'habitans inoffensifs qu'il a massacrés. »

M. Britling tâchait de toutes ses forces à tenir ces histoires pour autant de fables. Elles contredisaient son habitude de concevoir le monde. Elles amenaient un trouble fatigant dans son esprit... Et ce fut seulement plusieurs mois après le début de la guerre qu'il se trouva enfin tout à fait obligé d'admettre, comme une réalité sinistre, mais certaine, cet emploi systématique du meurtre et du viol, de la destruction et de vingt autres formes de l'ignominie, qui avait accompagné l'invasion allemande en Belgique et en France.

La première chose qui le pénétra de la conviction d'une différence profonde entre l'attitude des Anglais et celle des Allemands vis-à-vis de la guerre, ce fut la vue d'une collection de journaux comiques allemands, dans l'atelier d'un peintre de ses amis. Ces journaux étaient remplis de caricatures des Alliés, et tout particulièrement des Anglais; ils révélaient une force et une qualité de passion également prodigieuses. L'excès de leur haine et l'excès de leur ignominie effaraient M. Britling. Nulle trace, là dedans, d'orgueil national ou de dignité nationale, mais rien qu'un désir illimité de blesser et d'humilier! M. Britling restait assis, avec ces feuillets furieux dans ses mains, le cœur envahi d'une espèce de honte.

— Mais, dit-il enfin, il n'est pas possible que ces images reflètent l'état d'esprit général en Allemagne!

— Si fait, absolument! répondit son ami. L'Allemagne entière se trouve

animée de cette rage aveugle. Pendant que nous continuons à nous étonner de cette guerre, à ne pas y croire tout à fait, et à nous en amuser, voilà quel est l'état d'esprit de chaque Allemand ! Et j'ajoute que cet état d'esprit est, quasiment, voulu. Les Allemands estiment qu'il leur donne plus de force. Connaissez-vous leur *Hymne de Haine?*

Et l'ami traduisit à M. Britling le poème de Lissauer.

— Eh ! bien, demanda-t-il ensuite, qu'en pensez-vous ?

— J'éprouve un besoin irrésistible de casser la tête à ces gens-là !

— N'est-ce pas que c'est énorme ? Et qu'adviendra-t-il du monde, si ce sont ces gens-là qui l'emportent ?

— Tout cela est incroyable, même avec ces preuves devant moi !.,. Oh ! quel désir j'éprouve de leur casser la tête !

Chaque jour, désormais, le pauvre M. Britling verra ainsi s'écrouler l'une ou l'autre de ses illusions d'avant la guerre ; et l'on comprend sans peine ce qu'il lui en coûtera par exemple, tout de même qu'à son biographe M. Wells, d'avoir à s'avouer que ces Allemands qui dépassent en férocité sanguinaire les plus « incivilisables » des Barbares anciens se trouvent être, avec cela, une nation « scientifique » et, en même temps, « socialiste » au « suprême degré ! » Mais peut-être mon lecteur a-t-il eu déjà l'occasion de deviner tout ce qu'il y a de complexe et d'instable dans l'âme, d'ailleurs parfaitement ingénue, de l'éminent « utopiste » inventé, pour notre ravissement, par l'auteur de la *Machine à mesurer le temps :* de telle sorte que la « conversion » de M. Britling ne cesse pas de procéder par de soudaines oscillations d'un extrême à l'autre, et que, cette fois encore, notamment, sa découverte de la « différence » entre les conceptions guerrières de l'Angleterre et de l'Allemagne nous apparaît bientôt remplacée par de nouveaux efforts à regarder les « atrocités » allemandes comme des conséquences à peu près fatales d'un fond caché de sauvagerie inhérent à toutes les variétés de notre espèce humaine. Ou bien, le lendemain, c'est seulement chez ses compatriotes que M. Britling s'avise de soupçonner des « possibilités » d'instincts sauvages équivalens à ceux qui se sont ranimés et s'étalent librement chez les destructeurs de Louvain et de Reims. Car le fait est que, à travers tout le flux et reflux de ses sentimens, le héros de M. Wells affirme sans arrêt son admiration la plus respectueuse pour le rôle de la France dans la guerre présente. « Il n'y aura eu que bien peu de splendeur, dans cette guerre, — écrira-t-il par exemple, — pour l'Allemagne ou pour la Grande-Bretagne. Avec la Russie, nous aurons été les plus gros des combattans : mais toute la gloire de la guerre sera réservée pour l'invincible France. »

Toujours est-il qu'après avoir éprouvé, tout à l'heure, « un terrible besoin de casser la tête aux Allemands, » M. Britling est bientôt presque tenté de les excuser. Et ceci même, — pour nous sembler d'autant plus étrange que nous l'entendons énoncé par notre personnage auprès des restes mutilés d'une vieille parente qui vient d'être tuée par un zeppelin, — ceci même n'en constitue pas moins l'une des étapes décisives de sa « conversion. » Guéri précédemment de son « pacifisme, » et de maints autres « ismes » dont il était imbu, M. Britling s'affranchit, maintenant, des fâcheuses tendances que risquait d'avoir provoquées en lui la contagion « nietzschéenne. »

« Même ce lâche et abominable vaisseau aérien n'était, au demeurant, qu'un vaisseau d'insensés! Nous tous, avec notre civilisation, nous ne sommes encore que de pauvres sots. Des singes s'agitant à vide, et prompts à nous irriter follement de notre agitation! »

M. Britling en était là de sa rêverie, lorsqu'un courant de suggestion subconsciente lui amena brusquement dans l'esprit une très vieille parole depuis longtemps oubliée, une parole tout imprégnée de cette lumière qui cherche toujours mystérieusement à pénétrer les épaisses ténèbres de la pensée humaine.

Et le voici qui se mit à murmurer ces mots de jadis ; et certes, il fallait que ces mots lui fussent demeurés secrètement familiers, pour avoir de quoi lui causer un tel effet de réconfort, à la fois, et de conviction!

Il les murmura en songeant à ces hommes qu'il se figurait encore en train de voler rapidement vers l'Est, en songeant à ces navigateurs et ingénieurs allemands qui venaient de laisser derrière soi tant de souffrance et de mort, dans la petite ville.

— *Mon père*, — murmura-t-il, — *pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!*

Et c'est enfin la grande catastrophe du roman, — et de la vie tout entière de M. Britling, — la catastrophe qui conduit le héros de M. Wells à s'écrier, comme je l'ai dit déjà : « Nos jeunes fils, ce sont eux qui nous ont appris Dieu! » Je regrette seulement que le romancier n'ait pas essayé de nous montrer de plus près et avec un peu plus de relief la charmante figure de ce Hugues Britling dont la mort héroïque allait être d'une influence décisive sur la « conversion » finale de son père. Tout au plus nous permet-il de comprendre que l'enrôlement volontaire du jeune homme n'avait rien eu d'un élan spontané et joyeux. Hugues Britling, au moment de la déclaration de guerre, hésitait entre l'étude des sciences et celle du dessin; et lorsque son père, en le voyant habillé en *khaki*, l'avait complimenté de son généreux « désir » d'être soldat :

— Oh ! quant à en avoir le désir, non pas ! avait-il répondu. Au contraire, j'avais résolu de lâcher définitivement le dessin pour suivre les cours de physique du professeur Cardinal ; et mon seul désir était de m'installer à Cambridge le plus vite possible. Mais il s'agit là d'un travail que tous les Anglais de mon âge sont tenus de faire. C'est comme si l'on avait à se débarrasser d'un cambrioleur, ou d'un chien enragé ! La tâche n'est pas du tout à mon goût : mais il faut bien l'accepter !

Après quoi le jeune volontaire avait accompli de son mieux cette « tâche » nouvelle, mais toujours sans y mettre l'ombre d'enthousiasme. Longtemps il était resté à s'instruire, dans une garnison voisine du village où demeuraient les Britling, de sorte que ceux-ci l'avaient vu, chaque semaine, se mêler à leur vie comme par le passé. Et puis l'heure était venue, pour lui, de s'en aller « au front, » d'où il avait écrit des lettres pleines d'entrain et de belle humeur, mais qui, elles non plus, ne donnaient guère l'idée d'une âme de « héros. » Évidemment le jeune homme continuait à regarder surtout son métier de soldat comme une « tâche » acceptée par devoir, — ou plutôt imposée fatalement, par le danger commun, à tout Anglais valide, sans égard à son rang social ni à ses opinions ou préférences individuelles. Dans la dernière de ces lettres, pourtant, certains passages avaient une chaleur juvénile inaccoutumée.

Figurez-vous, écrivait Hugues Britling, que j'ai quelque chose à vous raconter ! Je viens de prendre part à un combat, un combat pour de bon, et dont je suis sorti sans la moindre égratignure. J'ai même ramené deux prisonniers, capturés de ma main. Des hommes sont tombés tout près de moi ; et je les ai vus tomber presque sans y faire attention. Toute la chose m'a laissé le souvenir d'une « partie » infiniment animée et « excitante, » dans le genre de celles que nous jouions jadis, dans le jardin de notre maison. Sans compter tels détails de ce souvenir qui me font plutôt l'effet de récits lus dans un livre ou dans un journal illustré que d'impressions directement éprouvées.

Depuis l'aube, nous attendions l'ordre de l'assaut, avec une espèce d'émoi pareil celui du candidat qui attend sa comparution devant l'examinateur. Et puis nous voilà sortis de la tranchée ! Cette sortie, voyez-vous, c'est le moment capital. On a comme l'impression d'être tout frais couvé, et lancé tout d'un coup dans un monde immense ! « En avant ! En avant ! » crient les officiers. Et chacun pousse un grognement, et s'élance en avant. Quand on voit des hommes tomber, on n'en court que plus vite. Le seul ennui, ce sont ces fils de fer où les jambes s'empêtrent. Et puis aussi, tout de même, il y a l'espèce de gêne qu'on éprouve d'être à découvert, après s'être si longtemps terré dans les tranchées. Et.

c'est pourquoi l'on court de toutes ses forces, pour retrouver un abri devant soi, dans la tranchée allemande. Et puis, à mesure que l'on en approche, la baïonnette en main, l'on a comme une sensation de soif. Mais nos Allemands de tout à l'heure ne nous ont pas donné l'occasion de nous servir de nos baïonnettes. Ils ont jeté leurs fusils et se sont enfuis; mais nous les avons poursuivis si vite que nous en avons rejoint et pris une poignée dans la seconde tranchée. C'est là que, en y arrivant, j'ai entendu une voix derrière mon dos, et que j'ai trouvé mes deux prisonniers couchés à terre, les bras levés, et murmurant : « Camarades ! »

M. Britling vient à peine de lire cette lettre, lorsqu'un télégramme lui annonce la mort du jeune homme, tué par un obus allemand dans sa tranchée ; et, tout de suite, l'impression que ressent l'ancien ami et disciple d'Herbert Spencer se trouve être une certitude, — ou plutôt une perception immédiate et concrète, — de la survivance de l'enfant bien-aimé.

— Je reprendrai mon travail demain ! murmura M. Britling : mais cette soirée d'aujourd'hui, je veux te la réserver tout entière. Tu peux bien m'entendre, n'est-ce pas, mon cher Hugues ! Tu entends bien ton père,... qui a tant compté sur toi !...

Et depuis lors commence, dans la vie intérieure du héros de M. Wells, un grand travail de relèvement « religieux » et d'édification, pour aboutir à la phrase mémorable que j'ai eu deux fois déjà l'occasion de citer. Le souvenir des dernières semaines de l'existence terrestre de son fils, et le spectacle de l'attitude de son secrétaire Teddy en face des épreuves qu'il est contraint de subir, et la vue directe ou le récit des actes, à la fois simples et sublimes, de milliers d'autres soldats sacrifiant de plein gré ce qu'ils avaient de plus précieux au monde pour faire leur devoir et sauver leur pays, c'est tout cela qui, dorénavant, se charge d'« apprendre Dieu » à M. Britling, — un « Dieu » dont les véritables fonctions ne nous sont pas bien claires, non plus qu'elles ne semblent l'être à M. Britling lui-même ni à son biographe, mais dont la découverte ainsi opérée n'en représente pas moins, à nos yeux, une très touchante et heureuse « conversion » de l'auteur des *Anticipations* et du *Monde affranchi*.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La glorieuse journée du 24 octobre, devant Verdun, a eu pour pendant la journée, non moins heureuse, du 2 novembre, où, « sous la violence de notre bombardement, et sans attendre l'attaque de notre infanterie, l'ennemi a évacué le fort de Vaux. » Comme, déjà, l'élan héroïque, le bond prodigieux de la semaine précédente nous avait rendu le village et le fort de Douaumont, l'ouvrage et la ferme de Thiaumont, les carrières d'Haudromont, le communiqué officiel du 3 novembre pouvait conclure : « La ceinture des forts extérieurs de Verdun est maintenant rétablie dans son intégrité et solidement tenue par nos troupes. » Ces admirables troupes, dont l'ardeur, loin d'être brisée ou lassée par huit mois de fatigues et d'épreuves surhumaines, n'a fait que s'exalter dans le combat, ne devaient point s'arrêter ni se reposer longtemps. Successivement, nous avons appris, avec une fierté joyeuse, la reprise du village de Vaux, qui nous fait retour après le fort lui-même, et celle du village de Damloup. Non seulement nous voilà revenus au bord de ces Côtes de Meuse, d'où l'on a « des vues » sur la Woëvre, mais, au bas de Damloup, nous avons de nouveau posé le pied dans la plaine, tout près de la route et de la voie ferrée qui, par Étain, se dirigent vers Metz. Répétons-le, avec plus de certitude encore que nous ne l'avons dit la quinzaine passée, et d'après le témoignage le plus autorisé, celui du général qui, de haut, a conduit l'affaire : ainsi, huit mois d'insolence allemande et d'anxiété française sont effacés. Quatre heures ont suffi à défaire l'œuvre pénible, douloureuse et sanglante de huit longs, pleins, interminables mois, sans répit, sans repos, ni jour, ni nuit. Pour Douaumont, Thiaumont, Haudromont, et les bois, nos pertes avaient été « faibles. » Pour le fort de Vaux, elles ont été « nulles. » Du 24 octobre au 1er novembre, nous avions fait, sur le front de Verdun, plus de 6 000 prisonniers. A Damloup, nous avons continué de les

ramasser par centaines. De les ramasser, plutôt que de les faire. Dans les bois et dans les carrières, sous Verdun, depuis le 24 octobre, ç'a été un grouillement d'habits gris sortant de leurs trous devenus des enfers; le franc et pittoresque langage militaire a spontanément, pour peindre ce spectacle, rencontré l'image juste : « ils déboulaient comme des lapins. » Poméraniens, Brandebourgeois, tous ceux dont l'Empereur aime à redire les noms pour fouetter l'amour-propre et redresser la fidélité des provinces qui furent les pépinières de l'armée prussienne, aujourd'hui aussi dévastées, aussi dépeuplées d'hommes, que le sont d'arbres nos forêts de l'Est rasées par leur artillerie lourde, il avait fallu encore les chasser de Douaumont et de ses alentours où la volonté têtue du kronprinz a accroché tant de cadavres. De Vaux, ils se sont chassés tout seuls, avant et de peur qu'on ne les chassât : ils ont déménagé, non comme le dit l'expression populaire, mais au son du canon qui, multiplié, ininterrompu comme il l'est, fait le plus effroyable, énervant, abrutissant et à la fin insupportable fracas. Maintenant, nous leur retournons avec avantage les leçons qu'ils nous ont données ; les élèves ont passé les maîtres.

Pour nous, ici, qui, à défaut de compétence en stratégie ou en tactique, sommes attentifs à recueillir les signes, c'en est un, que le soin extrême avec lequel l'État-major impérial a préparé, dans l'opinion allemande, l'évacuation du fort de Vaux. Il marque de la manière la plus sûre une dépression de l'esprit allemand, non seulement sur le front et aux armées, mais plus encore peut-être, à l'arrière, et dans le peuple, dans le corps entier de la nation; on peut, sans forcer les choses, affirmer hardiment qu'il y a en Allemagne une baisse du thermomètre. La Marne, l'Yser, Verdun, la Somme, — pour ne parler que de l'Occident, — ont fini, au bout de deux ans, par faire brèche dans la foi, dure comme fer, en l'infaillibilité allemande : cette crédulité héréditaire, congénitale, et savamment développée par la *Kultur*, qu'aucun coup semblait ne devoir crever, chancelle ou hésite. L'affaire de Verdun, de ses débuts à son dénouement, montre comme dans un graphique la lente dégradation des ambitions, des intentions ou des prétentions allemandes. On y voit, mois par mois, se dégonfler le ballon allemand, qui est, nous en convenons, un ballon colossal, un *Superzeppelin*, mais dont la baudruche n'est tout de même pas invulnérable. A l'origine, le 21 février, dans la ruée des cinq premiers jours, le kronprinz ne se promettait rien de moins, en s'emparant de Verdun, que de se

frayer un chemin jusqu'au cœur de la France, et de reprendre sur de nouveaux frais la marche *nach Paris*, arrêtée, en septembre 1914, par la fausse manœuvre de Kluck et la manœuvre inspirée de Maunoury. Alors Douaumont et Vaux, forts cuirassés, étaient les principales citadelles de Verdun, qui était, dans tous les discours, toutes les proclamations et tous les radiotélégrammes, pour Guillaume II comme pour l'agence Wolff, « la principale forteresse du principal ennemi. » Mais, dès le sixième jour, le général de Castelnau et le général Pétain arrivaient, rétablissaient bientôt, et peu à peu renversaient la situation. A mesure que le temps s'écoulait, et qu'il devenait de plus en plus évident que Verdun, même étranglé, même mutilé, ne tomberait pas, la place, dans les bulletins fabriqués à Berlin, perdait de son importance. L'attaque de Verdun en venait à n'avoir plus été jamais une offensive, mais seulement, elle aussi, une sorte de défensive préliminaire. Tout ce que l'état-major allemand avait voulu, c'était rendre vaine la menace de Verdun contre Metz, briser la flèche sur l'arc, fermer la porte que la France s'ouvrait de là sur l'Allemagne. Douaumont et Vaux, malgré leurs coupoles d'acier et leurs fondations massives, naguère complaisamment décrites, n'étaient plus que des bicoques ou même des ruines de bicoques ; et il est vrai que ce ne sont aujourd'hui que des ruines, mais elles sont françaises ; c'est toujours un éperon, une crête de terre française au-dessus de la Woëvre, et, par-dessus les maçonneries écroulées, l'effort français, rendu plus puissant par son succès même, aspire toujours vers Metz, qu'on devine derrière l'horizon. Nous le savons, que nous ne reconquerrons pas notre Lorraine avec les pierres effritées de Vaux et de Douaumont ; mais nous savons aussi que, des Côtes de Meuse, rouleront en avalanche, quand il le faudra, des hommes, d'une telle qualité militaire et morale qu'ils rapporteront l'âme de la patrie aux chers pays qui nous furent volés.

On dirait que l'Allemagne cherche sur la Somme une revanche de sa déconfiture de Verdun. En tout cas, elle essaie d'y donner des réactions violentes qu'elle ne donne pas sur la Meuse, probablement parce qu'il lui est, maintenant, impossible de réagir avec vigueur sur deux points à la fois. Mais, en dépit de quelques petites fluctuations inévitables, sa résistance lui profite peu ou ne lui profite pas du tout. L'élastique de sa ligne s'étire et s'amincit de plus en plus. L'encerclement de Chaulnes, au Sud, et du Transloy, au Nord de la rivière, se dessine, comme s'était dessiné l'encerclement de Thiepval et de Combles. Et, dans la Somme aussi, la pêche est abondante.

Cinq cents prisonniers la veille, cinq cents le lendemain, le total monte. Justement on publie la récapitulation des prises que, les Anglais et nous, nous avons faites du 1er juillet au 1er novembre de cette année. En un trimestre, et sur la Somme, l'Allemagne nous a abandonné un corps d'armée et demi, avec ses cadres, et le matériel de toute une armée. Mais il y a, de plus, les morts et les blessés. Il y a, de plus, les désespérés, les découragés. Plus encore que celui des pertes allemandes, ce bilan, si quelque procédé de chimie y pouvait faire apparaître les impondérables qui ne se comptent ni ne s'écrivent, et si la qualité s'y dosait comme la quantité, serait surtout l'aveu de la détente allemande, de la défaillance allemande, avant-coureur, plus ou moins éloigné, mais certain, de la défaite allemande.

Néanmoins, ne nous endormons pas; au contraire, tenons-nous éveillés, et travaillons. L'espèce de relâchement qu'on observe sur le front occidental peut vouloir dire aussi que Hindenburg, — que la Cour, dans les soirées du Schloss et de Potsdam, s'amusait fort, avant la guerre, à faire passer pour un monomane des lacs Masuriques, et qui a toujours tourné vers l'Orient une tête de bélier ou de taureau prêt à foncer, — va d'abord exercer, du côté de l'Orient, contre le front russe ou les fronts roumains, une de ces poussées brutales où il excelle, quitte à ramener ensuite contre le nôtre tout ce qui lui resterait de forces, en jouant des chemins de fer sur les lignes intérieures, seconde partie de son art. En deux mots : écraser d'abord la Russie, nous ensuite; des deux groupes d'adversaires que l'on a sur les bras, en mettre un à terre, pour mettre l'autre par terre; et, quand le deuxième sera par terre, revenir sur le premier; c'est si simple, que cela pourrait être génial, si, précisément parce que c'est très simple, cela n'était pas en même temps trop visible. Pour réussir, il y faut la surprise; il y faut, outre l'aveuglement opiniâtre de l'ennemi, le consentement rapide et immédiat de la Fortune. Or, il est admis qu'elle n'aime que les jeunes gens, qui la bousculent; ce qui est une autre façon de dire que de pareils desseins ne réussissent que par surprise. Hindenburg est bien vieux pour la forcer ainsi à lui sourire, et Mackensen, de même : Falkenhayn est plus jeune, mais bien présomptueux ; il a abusé d'elle, et ils se sont déjà quittés. Le fait est que Falkenhayn, repoussé de tous les passages qui conduisent en Moldavie, est ou immobilisé sur les cols des Alpes transylvaines, ou rejeté également à la frontière hongroise. Par le Tomos, au Sud de Prédéal, il n'a pu arriver jusqu'à Sinaïa; par le défilé de Torzburg, plus à l'Ouest, il n'a pu dépasser Dragoslavele; et, au Sud de la

passe de la Tour-Rouge, malgré une dure bataille soutenue sur la rive gauche de l'Oltu, sa plus grande avance se mesure par vingt ou vingt-cinq kilomètres en territoire roumain, mince progrès, payé fort cher, qui le laisse aux environs de Robechti et de Racovitza, en pleine montagne : les blés et les pétroles, et Craïova, et Bucarest, et Ploechti, sont encore loin. Dans la Dobroudja, après avoir pressé les Russo-Roumains, avec la fougue qui fait le fond de sa manière, comme s'il voulait les enfermer dans l'angle que forme le Danube changeant subitement de direction à Galatz et s'écoulant ou plutôt s'étalant à l'Est vers la mer, Mackensen subit à son tour la pression de Sakharoff, qui n'est assurément pas venu tout seul. Les contingens bulgares qui tiennent son aile gauche près du fleuve ont fléchi les premiers et se sont retirés précipitamment, mais non sans brûler les villages, pour ne pas se gâter la main, jusqu'à Hirsova, puis à Cernavoda ; à présent, c'est l'aile droite qui recule jusqu'à Devenderia, à quarante kilomètres seulement au Nord de Constantza. Décidément, Mackensen marche vite, dans les deux sens, soit en avant, soit en arrière, et, de l'ogre qui doit tout dévorer, il a au moins les bottes de sept lieues. Il est peut-être prudent de se demander si la facilité même avec laquelle il cède du terrain ne cacherait pas quelque ruse, et s'il a, devant Sakharoff, autre chose qu'un écran, sous le couvert duquel il exécuterait, à distance, sa véritable opération. On sait qu'un peu en amont de Routschouk, il a jeté dans une île du Danube, et même, semble-t-il, sur la rive roumaine, des détachemens aventurés dont on ignore du reste le nombre, le sort et le projet. Il bombardait en même temps Giurgevo. Est-ce une feinte ? Est-une amorce ? En ligne droite, Routschouk n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de Bucarest, et, une fois le fleuve franchi, il y a, d'une ville à l'autre, une voie ferrée qui ne fait guère de détours. Le plan est beau sur le papier. Mais chaque jour qui passe rend la tentative plus scabreuse, plus périlleuse; et l'on doit penser que, tout en contenant Falkenhayn dans le Nord, en refoulant Mackensen en Dobroudja, les Roumains, puissamment aidés par les Russes, ont, en un coin tenu secret de leurs plaines, sur la rive gauche du Danube, une masse de manœuvre, qui reste l'arme au pied dans l'attente des événemens, mais qui, le cas échéant, ne resterait pas les bras croisés. Contre leur gré, certainement, Hindenburg, Mackensen, Falkenhayn ont commis la pire faute qu'ils pussent commettre; ou, s'ils n'ont pas commis la faute, ils sont victimes de la pire nécessité : ils ont donné du temps au temps; et dans cette guerre, le temps, comme l'espace, est contre la

coalition. L'histoire de la bataille de la Marne, l'histoire d'août et de septembre 1914 se répète : dès lors que la Roumanie n'a pas été écrasée tout de suite, autant qu'il est permis de prévoir, et sauf l'accident foudroyant, il est probable, il devient de plus en plus probable qu'elle ne sera point écrasée.

Cependant, c'est-à-dire pendant ce temps, les Austro-Allemands attaquent rageusement sur le Stochod. Là, les adversaires se tiennent à la gorge, cherchant réciproquement à paralyser leurs mouvemens et à se fixer sur place. En réalité, cette bataille, qui dure et qu'on fait durer, a son objectif hors d'elle-même : elle est comme un rideau baissé derrière lequel on prépare un nouvel acte, on plante un nouveau décor, on rassemble une nouvelle troupe. Il y a des tourbillons et des remous, du flux et du reflux, des gains et des pertes de positions, mais ce n'est que la surface; dans les profondeurs, la guerre glisse vers le Sud. Letchitsky rentre en action dans la région de Dorna-Vatra. Les Russes se piquent d'honneur à suivre l'ennemi où il lui convient de se transporter ; et, puisque Hindenburg a voulu que ce fût en Roumanie, on l'y rejoint. De ce côté, qui était le plus exposé, les affaires de l'Entente vont donc maintenant moins mal qu'on n'aurait pu le craindre ; elles tendent, en somme, à reprendre un cours favorable.

Sur le front italien, comme sur le front anglo-français, elles vont bien. Nos alliés achèvent patiemment de déblayer le Carso. Leur précédente victoire s'est développée en conséquences heureuses, car les 9 000 prisonniers de cette semaine, et tout le butin fait, tous les trophées recueillis, les gros canons de 105, les centaines de mitrailleuses, c'est la suite de la même victoire, mais c'est le gage et le présage de la victoire. Le duc d'Aoste a porté toute sa ligne à l'Est, dans toute sa longueur, depuis le Vippaco jusqu'à l'Adriatique ou du moins jusqu'au massif de l'Hermada. L'armée royale est à vingt kilomètres de Trieste. Mais, plus loin et plus haut, s'ouvre le chemin de Laybach, qui est peut-être encore plus intéressant, et qui n'est peut-être pas plus dur. Il serait fâcheux de retomber, par l'ardeur de la passion et l'emportement de la possession légitime, dans l'erreur qui jeta les Roumains d'abord sur la Transylvanie. La claire intelligence et la volonté froide du commandement italien n'ont pas besoin de cet avertissement. Le peuple du monde le plus politique n'en est pas à apprendre que les clefs des villes ne sont pas toujours et ne se prennent pas toujours dans ces villes mêmes ; qu'au surplus, il ne suffit pas de prendre, il faut pouvoir garder ; et que, dans la cir-

constance, on n'aura pas « racheté » Trieste, tant qu'on n'aura pas abattu l'Autriche, mais qu'on n'aura pas abattu l'Autriche, tant qu'on n'aura pas, d'un commun effort, battu l'Allemagne. Trieste n'est pas autrichienne, elle est allemande : l'Italie sent trop finement et trop fortement pour ne pas le sentir. Ce n'est point sans doute pour échanger des congratulations que le général Cadorna et le général Joffre viennent de se rencontrer en Maurienne.

Nous ne nous donnerons pas le ridicule, aux yeux des Austro-Allemands, de paraître prendre au sérieux leur « libération » de la Pologne. Si les traités parfaits, signés et ratifiés, ne sont pour eux que des « chiffons de papier, » que peut valoir une proclamation, même avec accompagnement de *hoch!* de chants et de cloches sous des bannières déployées, qui n'est qu'une déclaration anticipée de futures dispositions? Ce n'est pas une donation, mais seulement une promesse de donation, semée de clauses résolutoires et vide de toute clause exécutoire. Ou plutôt il y en a une, mais il n'y en a qu'une, et elle est à la charge de la Pologne « libérée. » Rien ne tient, ne se tient, ni ne sera tenu dans ce diplôme. Le royaume « reconstitué » n'a pas de frontières ; son aire territoriale n'est pas tracée ; il ne revêt pas un corps terrestre; il n'a pas de figure géographique. Il n'a pas de roi. L'Allemagne s'était trop hâtée d'annoncer le prince Léopold de Bavière; l'Autriche réclame pour son archiduc Charles-Étienne; il y eut bien autrefois des alliances avec des Wittelsbach, mais récemment encore, la maison de Habsbourg, grande marieuse, — *Tu felix Austria!* — mariait de ses filles à des princes polonais. Il n'a pas de constitution, sans vouloir dire pas de franchises ou de garanties, en disant simplement pas d'organes, pas d'institutions, pas de lois fondamentales, pas de lois, pas de droit. Cette ombre de royaume n'a pas même une ombre de vie; il naît, si c'est là naître, tout enveloppé de l'ombre de la mort.

« L'État autonome sous la forme d'une monarchie héréditaire constitutionnelle, » en tant que substance et consistance, est pour plus tard : pour le moment, il est purement verbal; il n'y a ni autonomie, ni monarchie, ni hérédité, ni constitution, ni forme d'État, ni définition d'État : « la désignation plus exacte des frontières du royaume de Pologne est réservée ; » par suite, il n'y a point d'État. Quant à l'autonomie de cet État qui n'existe pas, « le nouveau royaume trouvera dans ses relations avec les deux Puissances alliées (l'Allemagne et l'Autriche) les garanties nécessaires pour le libre développement de ses forces ; » c'est donc une autonomie enchaînée avant son pre-

mier geste, son premier mot, sa première pensée. Mais on parle sans délai de « ses forces » et il faut l'entendre au sens militaire. « Dans son armée particulière revivront les célèbres faits d'armes des armées polonaises des temps passés, ainsi que le souvenir des braves combattans polonais de la grande guerre actuelle. » Une armée particulière; mais l'armée bavaroise, l'armée saxonne, l'armée wurtembergeoise, sont des armées particulières, aussi, dans l'armée allemande; ce qui ne les empêche pas d'être des appendices de l'armée prussienne; ses antennes, devrait-on dire, car c'est elles de préférence qu'elle pousse en avant. L'armée de la Pologne autonome sera comme les armées bavaroise, saxonne ou wurtembergeoise; comme elles, elle aura l'organisation prussienne, la discipline prussienne, l'armement prussien, le commandement prussien, le serment prussien, le « Suprême Seigneur de guerre » prussien. « L'organisation, l'instruction et le direction de cette armée seront réglées d'un commun accord entre les monarques alliés. » Après quoi elle pourra se vanter d'être l'armée particulière du « royaume de Pologne. » Il serait naïf, et pour le monde entier, y compris ses populations les plus arriérées, il est inutile d'insister. Le royaume et la Pologne elle-même sont pour demain ou après-demain; ce qui seul est pour tout de suite, c'est l'armée polonaise. Si la Pologne veut vivre, que les Polonais commencent par se faire tuer.

Mais quelle preuve ajoutée aux autres, de « l'usure des effectifs » dans les Empires du Centre! On entend là-dessous la voix grondeuse de Hindenburg : « Sire, il me faut d'urgence cinq cent mille hommes. Les hommes se prennent, comme l'argent, où il y en a. » Vainement on s'est moqué du droit international, et l'on a renversé du poing ou de l'épaule le fragile édifice, le palais de carton, qu'une humanité chimérique avait cru se construire à La Haye; pourtant, tout n'y était pas chimère; ce droit encore à l'état d'ébauche édictait des règles positives, que soi-même on avait consenties, et qui apparaissent moins sûrement dépourvues de sanction, à l'heure où la puissance décline, et où la victoire s'enfuit. Il interdit des enrôlemens forcés qui équivaudraient à des enlèvemens d'esclaves, et qui, déshonorant les armes en la personne de celui qui les porte, violant ce qu'il y a en lui de plus profond, de plus intime et de plus sacré, feraient du soldat à la fois un bétail, une machine, un renégat et un traître. Néanmoins, l'Allemagne, à tout prix, doit trouver des hommes : Hindenburg, pour sauver ce qu'il peut encore sauver, est dans l'obligation de « nourrir son offensive. » On se tirera de la difficulté par une fiction,

une comédie, un tour de passe-passe : on créera, sans le créer, un royaume sans terre et sans roi; en le déliant, on se le liera; par ce moyen, on y recrutera tout à l'aise, puisqu'il sera censé recruter lui-même, puisque ses régimens auront leurs uniformes, leurs étendards, leurs numéros, et que leurs aigles, au lieu d'être noires sur fond jaune, seront blanches sur fond cramoisi. Cela fait, on se frottera les mains et l'on pourra se regarder dans son miroir : ce ne sera qu'une grimace, mais qui fera du moins qu'on ressemble un peu au grand ancêtre.

Et, en effet, par cette grimace au moins, on lui ressemble. « Ces derniers (les monarques alliés), continue la proclamation, désirent ainsi exaucer les aspirations à l'autonomie et au développement du royaume de Pologne, en tenant compte comme il convient des circonstances politiques générales de l'Europe comme de l'intérêt et de la sécurité de leurs propres États. » C'est justement ce que prétendait Frédéric dans les années qui précédèrent 1772. Ugolin des nations, il ne déchirait la Pologne que pour lui conserver une Prusse. Son arrière-petit-neveu est dans la tradition. Il ne reconstitue, en hypothèse, une Pologne que pour conserver sa Pologne. Et naturellement il l'emprunte à autrui. On ne peut, disait une vieille maxime de chancellerie, s'enrichir que de ce qui n'est pas à soi. Une autre disait : A tant faire que de donner ou d'offrir, mieux vaut offrir ce qui ne vous appartient pas. Quand il eut prélevé son bon tiers de l'ancien royaume de Pologne, Frédéric fit graver à Berlin, par Jacques Abraham, une gravure dont la légende portait : *Regno redintegrato*. C'est à peu près de la même manière que Guillaume II « réintègre » le royaume nouveau. Et l'on trouverait d'autres analogies. M. de Bülow a, paraît-il, atténué, dans la dernière édition de son livre, les passages sur la Pologne; mais nous nous rappelons combien, avant cette correction, le ton de haine et de mépris nous en avait choqués; et il n'était question, alors, que de la Pologne prussienne et des Polonais de l'Empire. Si les Polonais de toutes les Polognes, les Polonais en général, n'étaient pas assez édifiés sur les sentimens séculaires et persévérans de la Prusse à leur égard, qu'ils relisent, non les *Mémoires*, compassés et surveillés, de Frédéric II, quoiqu'ils contiennent des phrases bonnes à retenir, comme celles-ci : « Le Roi fondait ses prétentions sur la Pomérellie et sur une partie de la Grande-Pologne située en deçà de la Netze, sur ce que ces provinces, autrefois annexées à la Poméranie, en avaient été démembrées par les Polonais. Il revendiquait la ville d'Elbing en vertu d'une prétention liquide et de l'argent que ses ancêtres avaient avancé sur cette ville à la République.., *Nous ne voulons pas répondre*

de la validité de ces droits, ni de ceux des Russes, encore moins de ceux des Autrichiens. Il fallait des conjonctures singulières pour amener et réunir ces esprits pour ce partage ; » mais que les Polonais relisent le poème, plat et ennuyeux du reste, qui figure dans le recueil officiel des œuvres du grand roi, sous ce titre : *la Guerre des Confédérés*. Ils y verront comme les traite le plus illustre et le plus représentatif des Prussiens :

Un peuple abject dans la crasse abruti,
Qui de penser n'eut garde de sa vie...

Ou bien :

Avec plaisir elle vit la Pologne,
La même encor qu'à la création,
Brute, stupide et sans instruction,
Staroste, juif, serf, palatin ivrogne,
Tous végétaux qui vivaient sans vergogne...

La politique de l'Empire allemand dans les provinces polonaises démontre que ces sentimens n'ont point changé. Mais pas un Polonais n'est dupe. « La libération de la Pologne, écrivait l'un d'eux, après la première communication de M. de Bethmann-Hollweg au Reichstag, au mois d'avril 1916, peut et doit commencer dans les domaines où, depuis plus de cent ans, le joug austro-prussien pèse sur les Polonais. La Pologne est née au bord du lac de Goplo ; c'est à Kruswica (germanisé en Kruschwitz) que fut la maison natale du premier roi de Pologne ; c'est Gniezno (Gnesen) qui fut sa première capitale ; c'est à Poznan (Posen) que fut ensuite transférée la capitale ; c'est là que reposent les dépouilles sacrées des rois Miecislas et Boleslas ; c'est dans les plaines de Silésie que se trouvent les plus anciens monumens historiques de la Pologne. On semble oublier ces détails non seulement à Berlin, mais même ailleurs, et on croit pouvoir construire une France sans Ile-de-France, créer une Espagne sans Vieille-Castille, élever une nouvelle Italie sans Campagne romaine ; ou ressusciter un homme en lui arrachant les entrailles. » Nous ne saurions mieux dire ni plus énergiquement. Dès le mois d'avril, un Polonais, au nom de la Pologne, avait répondu par avance à la proclamation doublement impériale du mois de novembre la seule chose qu'il y eût à lui répondre ; pour reconstituer, que la Prusse et l'Autriche restituent.

Mais tant de sujets à traiter ou à ébaucher seulement dans un espace inexorablement mesuré nous laissent à peine de quoi faire une allusion indispensable à deux autres événemens ou incidens, qui, en des temps moins extraordinaires, eussent rempli ces douze pages,

toujours égales. Nous le regretterions davantage s'ils étaient à jamais tombés dans le passé, et si nous ne devions plus avoir aucune raison d'y revenir. Ce n'est point le cas; et même il pourrait être prématuré, — certaines surprises des derniers jours l'ont bien fait voir, — d'en discuter ou disserter longuement. L'un de ces incidens est l'échange de notes entre l'Allemagne et la Norvège, à propos de la neutralité norvégienne. On connaît le point de départ de ce litige qui a menacé, un instant, de tourner au conflit. La Norvège, dans l'exercice le plus correct de sa souveraineté, avait décidé d'interdire aux sous-marins belligérans l'accès de ses eaux territoriales. Elle jugeait pouvoir le faire avec d'autant plus de tranquillité que la Suède, sa voisine, lui en avait donné l'exemple, et que l'Allemagne n'en avait pas caché sa satisfaction. Mais vérité en deçà du détroit, erreur au delà. Comme, de la part de la Suède, l'interdiction profitait à l'Allemagne, dont elle mettait les navires marchands à l'abri des sous-marins britanniques, le gouvernement impérial s'est empressé de l'approuver : la même mesure, de la part de la Norvège, quand il lui a paru qu'elle favoriserait au contraire les Alliés, il l'a désapprouvée, réprouvée, a demandé qu'elle fût retirée. Peut-être sa méchante humeur couvrait-elle un mauvais dessein. La flotte allemande, et l'Empereur en tête, a pratiqué couramment, dans les croisières d'été, les fjords norvégiens. Que de nids et quels nids pour les vols de gerfauts de leurs U 29 et de leurs U 60 ! Du fond de ces entailles, avec les complicités qu'ils ont su se ménager partout, ils guetteraient venir les navires chargés et non défendus : le compte de la minuscule Norvège, si elle n'y mettait pas de complaisance, serait vite réglé; et, pour quelqu'un qui ne s'embarrasse pas de scrupules, il n'y avait que des bénéfices possibles à une opération sans risques. L'union des États scandinaves, et notamment l'attitude très nette de la Suède, semble avoir déjoué la combinaison. Avoir devant soi, contre soi, non la Norvège toute seule, mais la Scandinavie, placée comme elle l'est, bouchant au Nord et au Nord-Ouest le ciel allemand, et faisant de la Baltique une mer entièrement hostile, retournait les conditions de l'affaire et découvrait plus de risques que de bénéfices. L'Allemagne, qui pèse et calcule, s'est radoucie; elle s'est, selon son talent, humanisée; et de Berlin à Christiania, on cause poliment. Le texte de la note norvégienne n'a pas encore été rendu public ; on la dit ferme et conciliante, en même temps ; ferme par la doctrine, conciliante dans les termes. La fermeté, vis-à-vis de l'Allemagne, est le chemin de la conciliation.

L'autre événement, sur lequel l'occasion nous sera donnée de

revenir, est l'élection à la Présidence de la République des États-Unis d'Amérique. C'est là que nous avons eu des surprises. Dans leur zèle à nous renseigner, les agences n'ont tenu compte de rien, pas même des différences de longitude ; elles ont supprimé le méridien, et ce sans-gêne astronomique les a conduites à présenter comme définitifs des résultats qui ne pouvaient être encore que partiels et très incomplets. Le mercredi matin, pour toute l'Europe, M. Charles Hughes était élu ; à midi, c'était moins sûr ; le soir, ce ne l'était plus du tout ; le jeudi, M. Woodrow Wilson tenait la corde. Mais les commentaires, les pronostics, les oraisons funèbres, et, si l'on ose ainsi dire, les épithalames, dans l'intervalle, étaient allés leur train : il eût sans doute mieux valu les retenir ou les arrêter. La sagesse veut en conséquence que nous nous bornions à deux ou trois constatations qui ne pourront être démenties. Il est acquis que le Président désigné, — c'est aujourd'hui M. Wilson, — ne sera élu qu'à quelques voix de majorité ; ce qui l'invitera à faire état non pas seulement de l'opinion de ses partisans, mais de celle de ses adversaires. Il est acquis par surcroît, quel que soit l'élu, que ni l'un ni l'autre des candidats, — ni M. Hughes ni M. Wilson, — ne se sont révélés soucieux d'obtenir ouvertement les suffrages progermains : voilà ce qu'il y a eu de plus clair dans une campagne assez confuse. Comme les deux auteurs pour le mauvais ouvrage : plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre. Telle est maintenant la cote de l'Allemagne ; l'expérience ne sera point perdue. Nous avons parlé de surprises. Ce serait la dernière, mais ce ne serait pas la moindre surprise de cette élection, que M. Wilson réélu fût plus près de M. Hughes candidat que M. Hughes lui-même, s'il eût été élu. Le monde est petit, dit un proverbe, qu'on nous assure américain ; et si les hommes, heureusement, n'y font pas toujours tout ce qu'ils veulent, ils ne veulent pas toujours tout ce qu'ils y font.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.